

VALERY ALEFF

TROIS CONTES

L'ACCROCHAGE

Un jour où il était en train d'étudier dans la vallée de Génazareth, il vit un homme grimper à un arbre et s'emparer des oiseaux.

Emportant la mère avec les petits, il descendit sans encombre. Le lendemain, il y eut quelqu'un d'autre ; celui-là grimpa à l'arbre, prit les petits oiseaux après avoir, comme le prescrit la Tora, chassé la mère.

En redescendant de l'arbre, il fut mordu par un serpent et en mourut.

À cette vue, Elisha s'étonna et dit : « Il est pourtant écrit : « Tu renverras la mère et tu prendras les petits pour toi, afin qu'il t'en arrive du bien et que tu vives longtemps. » Or quel bien cet homme en a-t-il acquis ? Où est sa longue vie ? »

Le Talmud de Jérusalem

1

Avant-hier, je roulais dans une rue étroite de Paris. Je vois un camion qui, stationné en diagonale, me barre le chemin. Une partie de ce camion est sur le trottoir. D'abord, j'essaie de me faufiler entre le camion et une voiture stationnée de l'autre côté de la rue. Ensuite, je me dis que ce n'est pas la peine de faire un effort. Pourquoi dépenser mon énergie pour rien ? J'attends quelques secondes ; le camion ne bouge pas. Je descends de la voiture et je fais quelques pas pour dire au camionneur que je n'ai pas le temps à perdre. « Je suis au téléphone, me dit-il.

— Je suis pressé, lui dis-je.

— J'ai une livraison à faire, me dit-il.

— Avancez un peu », dis-je, en regardant le trottoir. Il y a quelques mètres entre le capot du camion et le pare-chocs de la voiture que je vois devant moi. Il fait une grimace, mais ne dit rien.

Je retourne à ma voiture et j'attends le départ du camion. J'attends plutôt qu'il avance pour me laisser passer. Au lieu de cela, il recule et me rentre dedans — doucement, certes, mais j'entends un bruit fâcheux. Je n'aime pas le bruit de carrosserie froissée. Personne n'aime ce genre de bruit lorsque la personne en question se trouve dans la voiture qu'on est en train de démolir. Je klaxonne ; le camion s'arrête, visiblement. Je devrais dire « audiblement », car je n'entends plus rien à part le bruit habituel de la rue. Mais le mal est fait. Je descends de la voiture et je commence à engueuler le camionneur. Il m'engueule à son tour. Puis il propose que nous rangions nos véhicules de l'autre côté du trottoir. Je regagne mon véhicule, et une minute plus tard, nous recommençons à discuter. Ce n'est pas une discussion amicale, tant s'en faut. Il refuse de reconnaître ses torts. Je mémorise le numéro de sa plaque, et je m'en vais pour rejoindre mon amie qui habite à quelques pas de l'endroit où l'accrochage a eu lieu. Je lui parle de ce qui se passe ; elle sort avec moi, et nous nous mettons à la recherche du camion. Nous le cherchons près de l'arbre où le camionneur m'a donné rendez-vous. En effet, avant de nous séparer, nous avons décidé de continuer la discussion près d'un arbre qui se dessinait au bout de la rue. « De toute façon, il est difficile de ne pas voir mon camion », a dit le camionneur. Il ne parlait pas de cette façon, mais je ne me souviens plus de son style. Je me souviens toujours du numéro de sa plaque : 247 EFB 77. C'est ce qui compte. Je n'avais pas de stylo sur moi. « Avez-vous un stylo à me prêter ? lui ai-je dit.

— Non, a-t-il répondu.

— J'ai une bonne mémoire, vous savez.

— Tant mieux pour vous », a-t-il dit.

Je n'ai pas la mémoire des chiffres, mais cette fois j'ai fait un grand effort, en répétant le numéro tout le long du chemin qui me menait vers l'appartement de mon amie. D'autres chiffres intervenaient dans mon rite de répétition : le code d'entrée, par exemple. J'ai fait un effort pour me souvenir du code, et le chiffre 3 s'est mis à jouer avec les chiffres de la plaque, en se mettant tantôt à droite, tantôt à gauche ; si bien que la plaque grandissait à vue d'œil. 3247 EFB 77, 247 EFB 777. Ensuite, il n'y avait plus de question d'alternance : le chiffre 3 se mettait partout. Elle s'intercalait même entre les lettres. Le numéro de la plaque continuait à grandir : 32473 EF3B 7373, 3334097 FBI 73733333. Le code de mon amie se résume à quatre chiffres : 3742. J'étais prêt à oublier ce code, à rester des heures durant au seuil de son immeuble pour pouvoir me souvenir de ce camion, de sa carte d'identité. « De toute façon, tôt ou tard, quelqu'un ouvrira la porte d'entrée et j'entrerai, me disais-je. À quoi bon ce code ? »

Je suis allé voir si le camion était déjà là, près de l'arbre. Il n'y était pas. « À moins qu'il ne se soit garé à côté, hors de mon champ de vision », me disais-je : je n'avais à ma disposition que la perspective créée par la rue étroite où je m'étais engagé tout à l'heure, heureux d'être sur le point de regagner mes pénates. « Une vingtaine de minutes, et je serai chez moi, me disais-je. Il n'y a pas de circulation à cette heure-ci. Une fois à la maison, je m'attaquerai à cette étagère où je rangerai tous les livres, tous les CD, tous les DVD — tout ce qui traîne par terre ou ailleurs. » Je venais d'acheter une étagère que je comptais installer dans ma chambre, près de la fenêtre. Quelle joie j'éprouvais à la pensée qu'il n'y aurait plus de désordre chez moi, que j'étais sur le point de me réconcilier avec mon appartement ; nous étions brouillés depuis la fin du XXe siècle. Je crois que nous nous sommes brouillés en 1993. À présent, je peux me permettre de jouer avec les chiffres : mon amie a inscrit le numéro de la plaque dans son carnet.

Il n'y a pas de camion. Mais il y a toujours cette amie qui ne sait rien à propos de ma déconvenue. Donc, je me dirige une fois de plus vers la porte de l'immeuble qui s'ouvre sans problème : il suffisait de pousser sur un bouton. Quelqu'un d'autre l'a fait à ma place. Le numéro de la plaque se rétrécit pour redevenir ce qu'il était tout au début de mon récit. J'en profite pour le répéter à haute voix.

Je monte au deuxième étage, je sonne à la porte de mon amie, et je crie, comme si elle n'avait pas l'habitude d'écouter sa sonnette : « Nathalie ! Nathalie ! » Elle ouvre la porte ; en deux mots, je lui explique ce qui s'est passé. Elle me suit et bientôt nous sommes dans la rue que j'ai empruntée par mégarde pour rentrer à la maison. Non, je l'ai emprunté à bon escient parce que c'est la rue que je prends d'habitude pour effectuer le trajet entre l'appartement de mon amie et le mien. Certes, j'aurais pu tourner à gauche au lieu de tourner à droite : d'autres chemins mènent chez moi. Tous les chemins ne mènent pas chez moi, mais cela ne veut pas dire que je n'avais pas le choix. En tous cas, j'aurais pu tourner à gauche pour éviter une rencontre malencontreuse avec ce maudit camion ou plutôt avec son chauffeur. Au cours de notre première conversation — il était encore dans sa cabine — je lui ai demandé qu'il avance pour me permettre de continuer ma route. Je voulais dire qu'il pouvait continuer son bavardage téléphonique sans se remettre en route pour chercher son client. J'ai simplement dit : « Avancez un peu. » Je n'ai pas ajouté qu'il y avait suffisamment de place sur le trottoir : cela allait de soi. Quoi qu'il en soit, je lui ai dit : « Avancez ! » Je n'ai pas dit : « Reculez ! » De toute façon, avant de reculer, il faut regarder dans son rétroviseur : tout chauffeur professionnel connaît ce principe. Même les amateurs le savent. Même les piétons regardent derrière eux avant de reculer. Et pourtant il n'y a pas de dégâts en perspective si l'on recule sur un trottoir — à moins de tomber dans un trou. Mais avant de tomber dans un trou, un piéton heurte quelque chose : dans les pays civilisés, on met les piétons en garde au moyen de signaux, de barrières.

J'aime l'architecture, la poésie arabe. Y a-t-il un autre peuple qui parle de la beauté avec une telle éloquence ? « Le Coran est un livre silencieux, disent-ils. La beauté du visage humain est un Coran parlant. » Et encore : « La lumière qui se lève sur la forme visible d'un être aimé est celle de la beauté divine archétype. L'être aimé, investi de ces qualifications, tient de Dieu, parce que c'est le Soleil de majesté qui se lève sur son visage du haut de la montagne prééternelle. Si tu es capable de voir, contemple comment ce Soleil se lève sur le visage d'un être aimé : dans le miroir que constitue la substance délicate de sa forme visible, contemple la lumière de l'astre qui est son âme ; observe comment, se levant à cet Orient qui est la forme visible de ses qualifications, il illumine l'univers de sa personne. Certes, il y a des Signes dans les cieux, et ces Signes montrent la voie aux cœurs inconsolés. Mais sur le visage humain se lève le soleil de la théophanie de l'Essence

et des Attributs divins, car c'est par la beauté humaine que l'amour a fait son entrée en ce monde, tandis que par le corps du cosmos, c'est la foi qui est entrée. Celui qui éprouve l'état d'amour ne regarde plus le monde extérieur... »

Souvent je discute avec mes amis à ce sujet, au sujet de la beauté féminine. La plupart d'entre eux disent que l'intelligence prime sur la beauté et sortent quelques dictons qui m'agacent prodigieusement. Je me demande qui est à l'origine de ces dictons. D'ailleurs, les femmes laides ne sont pas toujours intelligentes. Que ferais-je de leur intelligence ? Spinoza est plus intelligent de toute manière. Il suffit de lire une œuvre de Spinoza pour étancher sa soif d'intelligence humaine. Mais que faire s'il n'y a pas de beau visage en face de vous ? Que faire s'il n'y a pas de beau corps assis dans un de vos fauteuils, à portée de la main ?

Si quelqu'un me dit : « Ne touche pas à mon pote », je réciterai un poème d'Ibn Zaidûn ou d'Ibn Al-khaiyât. Néanmoins, j'aurais dû tourner à gauche et pas à droite. Dès que j'ai aperçu ce camion, j'aurais dû rebrousser chemin. Il est vrai que je ne l'ai pas vu lorsque je me suis engagé dans cette rue au bout de laquelle il y a un arbre solitaire : même les voitures ordinaires semblent ne pas affectionner cet arbre, sans parler des camions. D'accord, je l'ai aperçu trop tard, ce camion. Et il y avait une voiture derrière moi, de sorte que je ne pouvais pas reculer, contrairement à ce qu'a dit le chauffeur. « Vous auriez dû reculer. Vous me colliez aux fesses. » Non, il l'a dit autrement. Je n'arrive pas à m'introduire dans le domaine où son langage fait des siennes. Tantôt je suis trop élégant, tantôt trop vulgaire. Mais pourquoi me mettre dans la peau de ce personnage ? Ce n'est pas un personnage, d'ailleurs ; ce n'est qu'un mauvais chauffeur et un salopard. J'aurais dû me faufiler entre son camion et la voiture en stationnement. J'aurais pu demander de l'aide aux gens qui se tenaient sur le trottoir ; ils fumaient et bavardaient sans prêter attention à notre engueulade. Ils auraient pu me guider à travers ce passage étroit. Mais je ne voulais pas faire un effort supplémentaire. Si j'avais su combien d'efforts je serais obligé de fournir pour redresser cette situation — pour faire redresser le capot de ma voiture, entre autres — j'aurais fait mon possible pour continuer ma route sans engager de pourparlers avec ce chauffard. J'aurais fait un détour par Bruxelles pour ne pas entrer en collision avec ce véhicule et son propriétaire. À ce propos, il est amusant de reproduire un bout de notre conversation. « Vous avez une assurance, me dit-il. Pourquoi l'avez-vous ? Pour qu'elle paie, sinon ce n'est pas la peine d'avoir une assurance. Qu'elle vous règle la note !

— Et vous ? je réponds. Pourquoi avez-vous contracté une assurance ? Pour qu'elle paie la réparation de mon véhicule. »

Il me regarde de travers. Non, il se moque de moi. Un sourire moqueur parcourt ses lèvres, ses joues. Il va sans dire qu'il n'est pas propriétaire de ce camion. C'est un pauvre employé qui veut à tout prix éviter les ennuis que notre accrochage risque de lui causer vis-à-vis de son patron. C'est pour cela qu'il ne veut pas remplir de constat ni faire de démarche compromettante. Non. Même s'il était le propriétaire du camion, il ferait de son mieux pour se disculper. Il dirait : « C'est votre faute, c'est votre faute. » Pourquoi ? Parce qu'il l'a dit en toutes lettres. Il a dit : « C'est votre faute.

— De ma faute ? J'étais à l'arrêt. Vous devez être maître de votre véhicule.

— Vous n'auriez pas dû vous mettre si près de moi.

— Pourriez-vous me prêter votre téléphone ? J'aimerais appeler mon amie pour qu'on discute ensemble.

— Je n'ai pas de téléphone, dit-il.

— Comment ça ? Vous parliez au téléphone il y a quelques minutes.

— Je n'ai pas de téléphone », dit-il.

De quoi peut-on parler avec les gens comme ça ? Faut-il leur parler ? Je n'avais aucune envie de prolonger la discussion, d'autant que l'étagère que je voulais monter le plus vite possible était toujours dans ma voiture légèrement abîmée. Mais elle était en état de marche, ma voiture. Elle était capable de porter mon corps jusqu'à ma maison et même plus loin. Je n'avais pas besoin d'aller plus loin : l'affaire était réglée, en quelque sorte. Et pourtant rien n'était réglé. Son camion ne côtoyait pas l'arbre que je voyais au bout de la rue. Nathalie voyait l'arbre, mais pas le camion. Même si j'avais recouru aux jumelles, je ne l'aurais pas vu — j'en suis sûr. Même si j'avais eu un télescope, je ne l'aurais pas trouvé parmi les étoiles.

« Nous nous sommes donnés rendez-vous, dis-je à Nathalie.

— Vous pensiez qu'il serait là ? m'a-t-elle répondu.

— Oui. Il a dit : 'Parole d'honneur.'

— Il a dit : 'Parole d'honneur' ?

— Oui. Au fait, c'est moi qui l'ai dit. J'ai dit : 'Vous serez là ? C'est sûr ? Parole d'honneur ?' Il a répondu : 'Oui.' »

Ma naïveté est parfois effrayante. Mais Nathalie n'a rien dit. Je n'ai pas non plus perçu un sourire moqueur sur ses lèvres. À vrai dire, je ne scrutais pas son visage à la recherche de ce sourire. Je regardais toujours ce maudit arbre qui était trop paresseux pour se moquer de quiconque, même de ceux qui croient en l'honneur des chauffards.

Nous retournons à la maison, dans l'appartement de Nathalie. Elle téléphone à l'assurance. On lui pose plusieurs questions auxquelles je réponds avec tristesse. En effet, que puis-je dire ? Question : « Y avait-il des témoins ? » Je dis qu'un groupe de gens fumait sur le trottoir opposé, à proximité du camion et de ma voiture. Ils ont certainement vu quelque chose. Mais je ne connais pas ces gens, et je ne leur ai rien demandé. « Ils auraient pu témoigner contre ce salopard, dit Nathalie en raccrochant. Maintenant, tout est fichu. »

Nous sortons une fois de plus ; nous regardons l'arbre. Celui-ci ne se donne pas la peine de nous regarder. C'est comme s'il se disait : « A quoi bon regarder les gens qui croient aux contes de fée ? » Je ne crois pas aux contes de fée ; je crois aux démons. D'après les Chinois, l'homme voit des démons quand la « lumière de ses yeux » est désordonnée. À l'état de sommeil, cette lumière va en sens inverse : elle se dirige vers l'intérieur du dormeur qui voit des apparitions bénéfiques ou maléfiques. Un démon, c'est le souffle, l'énergie de la maladie. Il se manifeste au malade comme un démon. Il a son origine dans l'environnement. L'esprit d'un arbre vit dans une forêt ou dans une ville, au bout d'une rue. Même les choses — les vieilles choses surtout — ont habitude de prendre des apparences humaines. Mais certains démons ressemblent plutôt aux vrais monstres. Tch'e-yeou, par exemple, est un monstre avec des dents longues de deux pouces. Il a un corps d'homme, des sabots de taureau, quatre yeux et six mains. Ce démon est redoutable. Au contraire, l'esprit du minéral de cuivre ne fera mal à personne : c'est un tigre dompté. Mais l'âme d'un homme assassiné dans les montagnes apparaît comme un spectre aux cheveux rouges déployés, aux yeux verts. Il appelle les gens par leur nom et les assomme avec des pierres. Comment exorciser les démons ? Il faut danser le « pas de Yu » qui est une sorte de danse à cloche-pied. Hélas, je ne sais pas danser.

Les démons nous entourent. Mon chauffard est sans doute un démon. L'a-t-on assassiné ? Je ne pense pas. Dans une de ses vies antérieures, il conduisait une voiture qu'un autre chauffard a démolie dans une rue étroite. À présent, il se venge comme il peut. Et dire que j'étais gentil avec lui. Je lui ai même posé la main sur

l'épaule en signe de réconciliation. J'ai dit : « On va s'arranger. » Il ne m'a pas répondu. Je crois même que j'ai répété cette phrase ridicule : « On va s'arranger. » Cela ne s'arrange pas.

Notre rencontre hantait mes réflexions à tel point que je ne me souvenais plus de la plaque dont j'avais mémorisé le numéro avant de rejoindre Nathalie dans son appartement. Heureusement qu'il ne fallait plus le garder en mémoire, ce numéro. Il était emprisonné dans le carnet que Nathalie gardait toujours dans sa main, comme si elle voulait prouver quelque chose à l'aide des chiffres qui le composaient. 397854011. Il y avait aussi des lettres, me semble-t-il. DGKNJFFDGUKOM.

Je lui au camionneur : « Je vais retenir le numéro de votre plaque.

— Et moi, je retiendrai le numéro de la vôtre », m'a-t-il répondu. Il s'en souvient encore, peut-être.

Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. Le nombre de bêtises que j'ai proférées ce jour-là est incalculable. Cela me revient dès que je pense à ce bonhomme, à son camion, à cet arbre que je regarde fixement, comme si le camion se trouvait entre ses branches. « Venez avec moi, je lui ai dit. Mon amie habite à quelques pas d'ici. Nous allons discuter tous ensemble.

— Je n'ai pas le temps à perdre, a-t-il répondu. De quoi voulez-vous discuter ?

— Je suis fatigué. Mon amie s'y connaît mieux que moi. Les accidents, les assurances...

— C'est votre faute, a-t-il dit. Je suis déjà en retard. »

Je regarde l'arbre, et tout cela me revient parce que j'étais comme paralysé pendant cette discussion. Je savais qu'il fallait gagner à tout prix. Je savais que j'avais affaire à quelqu'un qui n'allait pas me céder. Je n'avais aucune arme à ma disposition. Il était pauvre ; moi, riche. Et les riches perdent souvent dans les joutes oratoires qui se déroulent sur les voies publiques parce que les pauvres jouissent du soutien de la foule. En tous cas, c'est ce qu'ils pensent. Ils comptent sur le soutien d'autres pauvres. Et, à quelques exceptions près, la foule est pauvre. Les riches se déplacent en voiture et prennent rarement un bain de foule. Seul un politicien en quête de suffrages s'adonne parfois à ce genre d'exercice.

Je n'avais nulle intention de lui expliquer que je n'étais pas riche. Certes, j'étais plus riche que lui, beaucoup plus riche que lui. Je suis toujours plus riche que lui malgré la crise financière qui m'a fait perdre une partie de mes économies. Il n'a rien perdu durant cette crise, mais il n'avait pas gagné grand-chose avant cette crise non plus, si bien qu'il était toujours moins riche que moi ; ou plutôt plus pauvre, beaucoup plus pauvre. Peu importe. C'est moi qui avais raison, cette fois. Les conducteurs du monde entier sont égaux, qu'ils soient riches ou pauvres. Nous sommes tous égaux devant la loi. Et c'est la loi qui devait trancher ce contentieux.

Je regarde toujours l'arbre, et j'oublie peu à peu non seulement le numéro de la plaque, mais aussi le chauffard et sa conduite. Notre accrochage est un triomphe de l'horizontale. Nous vaquons à nos affaires. Nous allons d'un arrondissement à l'autre, d'une ville à l'autre. Nous empruntons les voies aériennes. Même dans les airs, c'est l'horizontale qui triomphe. L'arbre célèbre la verticale. Il est en perpétuelle ascension vers le ciel. Il est aussi le symbole de la régénération perpétuelle. Il pousse, il perd ses feuilles et les récupère ; il meurt et renaît. Je commence à renaître. Je pense que je ne retrouverai pas le chauffeur et son camion qui n'est pas le sien. Mais il y a des gens qui se tiennent au même endroit, devant la même porte ; ils fument. La fumée est aussi un symbole, celui de la solidarité. J'aurais pu leur chiper une cigarette, mais je ne suis pas fumeur. Et je n'allais pas fumer une cigarette pour faire réparer ma voiture au frais de mon assurance.

Donc, je m'adresse à un homme plutôt sympathique : « Vous n'avez pas vu notre accrochage ? Il s'est produit il y a une vingtaine de minutes. Avez-vous vu quelque chose ? Un camion, une voiture...

— Une vingtaine de minutes ? a-t-il répondu. Une heure et demie. Il y a une heure et demie vous étiez en train de vous engueuler avec le camionneur.

— Pourriez-vous témoigner, s'il vous plaît ? Pourriez-vous être témoin de cet accident ? Ce n'est pas un vrai accident...

— Oui.

— Pourriez-vous inscrire votre nom et votre adresse sur mon carnet ? » a dit Nathalie.

Son carnet est plein à présent. Je regarde l'arbre.

2

Nous marchons le long de la rue, Nathalie et moi. Voici l'arbre ; je le vois de près. Il y a des tableaux qu'il faut regarder de loin, mais cet arbre n'en fait pas partie. Il ne change pas. Il est beau ; il n'est pas beau. Ce n'est pas un tableau. C'est un arbre à proximité duquel je suis censé discuter avec le camionneur. Il y a un autre homme dans les parages. Il ne ressemble pas au camionneur ; pis encore, il n'a pas de camion. Il a une petite voiture dont les portières s'ouvrent et se referment pendant qu'il cherche quelque chose. Soudain, il se redresse et me pose la question suivante : « Vous cherchez le camion ?

— Oui. Vous l'avez vu ?

— Plusieurs fois. Il tourne en rond. Il cherche son client. Il ne sait pas où se trouve le numéro 38. Ce n'est pas logique. Les numéros ne se succèdent pas logiquement dans cette rue. Le numéro 16 ne suit pas le numéro 14. Et elle commence par le numéro 24.

— J'aimerais savoir où elle se termine, lui dis-je.

— Il sera là dans quelques minutes. Il fait le tour du pâté de maisons. »

Nous attendons. L'arbre ne bouge pas. Il n'y a pas de vent pour le faire bouger ; et il est trop paresseux pour bouger tout seul. « Je me souviens, dis-je à Nathalie. Le camionneur m'a parlé du numéro 38. S'il avait voulu s'enfuir, il n'en aurait pas parlé.

— Il s'est enfui.

— On le coïncera, grâce au témoin.

— On ne peut pas coïncider ces gens, me répond-elle. On n'intente pas un procès à un camionneur qui recule maladroitement.

— Qu'il recule tant qu'il veut — à la maison, chez les voisins ! Qu'il renverse des bouteilles de whisky ! Mais s'il endommage ma voiture ou celle de quelqu'un d'autre... »

Le verbe « reculer » se détache du contexte si promptement que je n'arrive pas à le réinsérer dans notre accrochage pour qu'il y reste, au moins durant notre conversation. Il se balade un peu partout. Tous les mots le font dès qu'on les perd de vue. Il est si aisé de les perdre de vue : ils se déplacent bien plus vite que notre œil. À présent, les piétons reculaient dans la rue où j'attendais mon adversaire. Ils reculaient, ils se cognèrent contre des arbres, contre des murs. Même l'arbre que j'ai fini par adopter — mon arbre — est tombé à la renverse, dans un jardin où personne ne l'attendait, j'imagine. J'imagine difficilement quelqu'un qui attend un arbre dans son jardin. On peut *vouloir* un arbre dans son jardin. Il y a des gens qui *plantent* des arbres. Mais personne n'*attend* qu'un arbre tombe dans son jardin. À quoi bon avoir un arbre mort dans son jardin ? Si l'on est nostalgique de la mort, quelques feuilles suffisent, me semble-t-il ; une douzaine de feuilles mortes.

Non, je m'exprime mal. Je n'ai pas perdu de vue le verbe « reculer ». Au contraire : je l'ai à l'œil. Je le suis ; je le vois partout. Je le vois au lieu de l'entendre — ou plutôt au lieu de le comprendre, au lieu de l'insérer dans la chaîne logique d'un raisonnement. Je raisonne avec mes yeux ; cela ne se fait pas. Bien sûr, vous pouvez le faire, si cela vous chante : personne ne vous mettra en prison. Personne ne vous fera payer d'amende. Mais vous perdez le fil de votre raisonnement si vous voyez les gens et les arbres tomber à la renverse au lieu de vous dire : « Il n'aurait pas dû reculer », en pensant à mon chauffeur ou à tout autre chauffeur qui fait des bêtises dans les rues parisiennes. Et si vous perdez le fil de votre raisonnement, vous risquez de perdre votre argent, vos procès. Et votre voiture sera toujours amochée.

Donc, grâce à un effort surhumain, j'ai restitué la position initiale de l'arbre près duquel le camion aurait dû se trouver une heure auparavant. Disons, une heure et demie. Un fait accablant. J'étais déjà las de mes propres plaintes, des verdicts que je prononçais à l'encontre de l'individu qui avait perturbé l'écoulement paisible de ma journée. Ce n'était pas un dimanche, mais tous les jours sont sacrés, vu la durée de notre vie. Et même si j'avais été immortel, je ne lui aurais pas permis de gâcher ne serait-ce qu'une minute de mon existence. Il ne méritait pas cet honneur.

Nous attendons toujours le chauffard. Nathalie a froid. Je lui passe mon imperméable. J'ai froid à mon tour, mais je n'y fais pas attention. Je suis prêt à attraper une pneumonie, si cela me permet de rattraper le chauffard. Dans les mots « chauffard » et « chauffeur », j'entends le verbe « chauffer » et même « se réchauffer ». De nouveau, les mots s'émancipent et font ce que bon leur semblent. Au moins, personne ne tombe dans la rue. Et l'arbre est toujours là, comme s'il attendait quelqu'un. Ce n'est pas moi qu'il attend. Ce n'est pas le chauffeur non plus : il sait qu'il ne viendra pas. Où sont ses tours proverbiaux ? Où les fait-il ? Tourne-t-il autour de la table où sa femme pose des assiettes, des serviettes ? Il doit avoir faim : c'est déjà l'heure du déjeuner. Moi, je ne déjeune pas. D'après lui, je n'ai pas droit à un déjeuner. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas tenu sa parole. Et s'il l'avait tenu ? De quoi aurait-on parlé ? Il aurait tout nié — tout, sauf son innocence.

« C'est votre faute.

— Vous n'avez pas regardé dans le rétroviseur.

— Je ne regarde jamais dans le rétroviseur. Seuls les arriérés regardent en arrière. Et les conservateurs, les gens qui ne croient pas au progrès. Moi, je crois au progrès. Je regarde en avant, je marche en avant, je suis le cours de l'histoire et aussi celui du temps. Le temps ne recule pas.

— Et pourtant, vous avez reculé.

— Pour vous faire plaisir. Pour vous céder le passage. Sinon, je ne l'aurais pas fait.

— Et ma voiture ? Vous avez failli l'écraser.

— Une égratignure, rien de plus. L'assurance paiera. Vous avez assez d'argent pour vous payer une assurance. Moi, je n'en ai pas. C'est mon patron qui s'occupe de ces problèmes. Lui, il a de l'argent. Les riches doivent payer. C'est Voltaire qui l'a dit. Dans les pays catholiques, l'argent ne joue pas le même rôle que dans les pays protestants, chez les Anglo-saxons. En France, on parle argent en sourdine. Pourquoi en parlez-vous ? C'est de mauvais ton. »

Je n'arrive pas à imaginer la suite de notre conversation. Je ne suis pas obligé de le faire : l'assurance ne me le demandera pas, j'en suis sûr. Je le fais pour me divertir. C'est comme si notre rencontre avait eu lieu, finalement. Il a été fidèle au poste ; nous avons bavardé en amis. Si cela me libère de mon humeur maussade, je suis prêt à continuer ce dialogue intérieur jusqu'à ce que je me sente tout à fait bien. « La Joie n'est jamais

mauvaise directement mais bonne, dit Spinoza. La tristesse, au contraire, est directement mauvaise. » Tout le monde le sait, mais Spinoza le prouve. « La Joie est une affection par où la puissance d'agir du Corps est accrue ou secondée ; la Tristesse, au contraire, une affection par où la puissance d'agir du Corps est diminuée ou réduite ; et, par suite, la Joie est bonne directement, etc. » La puissance de mon corps — parlons-en ! J'étais comme paralysé lors de ma discussion avec cet individu. Je lui parlais de parole d'honneur. Il faut être fou pour en parler en de telles circonstances. Je n'étais pas fou ; au moins, je le crois. J'étais paralysé. Je ne me rendais pas compte de ce que je disais. C'est comme si je ne disais rien. Et pourtant je disais quelque chose. C'est cela qui a causé ma perte. C'est cela qui le faisait rire. Il jouissait de sa joie. La puissance d'agir de son corps en était augmentée. C'est pour cela qui ne s'est pas manifesté près de l'arbre où je l'ai attendu pendant une heure environ. Son corps était très puissant à ce moment-là. Mon corps était impuissant. Même si la plus belle femme de Paris avait tenté de me séduire, je n'aurais pas répondu à ses avances. Et si j'avais répondu à ses avances, je n'aurais pas pu faire l'amour avec elle. En pareil cas, il vaut mieux de ne pas répondre aux avances d'une femme ; ou d'un homme. Même un animal aurait été déçu par mon corps — en ces circonstances. Mais il n'y avait pas d'animaux dans les parages. Tant mieux, tant mieux.

« La Gaieté ne peut avoir d'excès mais est toujours bonne ; au contraire, la Mélancolie est toujours mauvaise. La Gaieté est une Joie qui, relativement au Corps, consiste en ce que toutes ses parties sont pareillement affectées ; c'est-à-dire que la puissance d'agir du Corps est accrue ou secondée de telle sorte que toutes ses parties conservent entre elles le même rapport de mouvement et de repos ; ainsi la Gaieté est toujours bonne et ne peut avoir d'excès. La Mélancolie est une Tristesse qui, relativement au Corps, consiste en ce que la puissance d'agir du Corps est absolument diminuée ou réduite ; et, par suite, elle est toujours mauvaise. » La puissance du Corps *est* accrue — aucun doute là-dessus. Mais il ne s'agit pas de mon corps ; donc, mieux vaut ne pas en parler. En parlant, j'accentue le pouvoir de ce corps adverse parce que je reconnais sa puissance verbalement, oralement. Les ondes se propagent ; les ondes réconfortent le corps de mon ennemi en lui donnant une force dont il n'a pas besoin, à vrai dire. Il en a suffisamment déjà — grâce à ma paralysie, grâce à ma naïveté, grâce à ma stupidité. Que veut-il de plus, ce corps, cet homme ? Il veut que je lui fiche la paix. C'est ainsi qu'il se serait exprimé, si nous nous étions vus près de cet arbre. Puisque l'événement n'a pas eu lieu, il ne s'exprimera pas de cette façon. Il ne s'exprimera pas du tout. Je peux donc m'exprimer à sa place ; ou à ma place. C'est moi qui parle, puisqu'il ne parle pas. Il ne peut pas parler, puisqu'il n'est pas là. Seuls les spectres parlent quand leur prototype n'est pas là. Mais il n'est pas un spectre. Il n'est ni un démon chinois, ni un démon arabe. Que sais-je des démons arabes ? Rien du tout. Je sais que les mauvais esprits sont innombrables dans les sociétés turques et mongoles de l'Asie centrale et septentrionale. Je sais que l'Islam admet l'existence de divers êtres surnaturels ; anges, djinns. On les retrouve chez les Turcs musulmans. Les djinns provoquent les maladies.

3

« Le même rapport de mouvement et de repos. » Il n'y avait pas de repos à l'intérieur de mon corps, ni même à l'extérieur. Mon corps bousculait tout ce qui se trouvait autour de lui. Certes, les gens ne tombaient plus à la renverse, mais ils tombaient quand même. Ou ils courraient ; ou ils dévoraient un escalier quatre à quatre. Ils ne prenaient pas l'ascenseur ; ils montaient et descendaient à pied, comme s'ils voulaient prouver à tout le monde qu'ils étaient encore vivants. Un cadavre, on peut le mettre dans un ascenseur pour qu'il monte ou descende. Il ne doit pas remuer quoi que ce soit, s'il est dans un ascenseur. C'est l'ascenseur qui bouge ; lui, il se

repose. Son corps jouit d'un repos éternel. Moi, il me fallait un repos temporaire pour contrebalancer le mouvement que je sentais un peu partout. Une multitude de mouvements régnaient sur mon univers qui coïncidait parfois avec l'univers tout court. Je pouvais m'en passer : cette amplitude ne me disait rien. Mon petit coin m'aurait suffi. Mais où trouver ce petit coin, ce grand coin ? Peu importe la grandeur du coin, à condition que le coin où je suis censé me réfugier soit un vrai coin, pas un faux coin. Pas de salon, s'il vous plaît ! Pas de vestibule non plus. C'est dans un coin qu'un homme se sent en tranquillité.

Spinoza parle d'un *rapport*. Mais il ne peut y avoir de rapport s'il n'y a qu'une seule chose que vous manipulez ou qui vous manipule à son gré. Il n'y avait qu'une chose à cette heure-là, et cette chose s'appelait « le camion » ou « l'arbre » ou « la bosse » ou « l'accrochage ». C'était la même chose, et j'étais confronté à cette chose malgré moi. C'est la paix de l'âme que je désire de tout mon cœur, de tout mon corps. Cette paix, je ne peux l'avoir sous aucun prétexte. Donc, je reviens toujours en arrière. Je recule : c'est la seule façon de comprendre pourquoi je ne suis pas heureux, pourquoi l'accrochage a eu lieu cet après-midi. Non, je formule mal le problème. Le même accrochage aurait pu avoir lieu le matin ou le soir du jour qui n'est pas encore terminé. Ce n'est pas le temps qui compte. Le temps compte presque toujours, mais pas cette fois-ci. C'est l'accrochage qui compte en l'occurrence. Et il comptera jusqu'à ce que le problème soit résolu. La beauté de la justice doit vaincre la laideur du ressentiment.

La lutte des classes. Je crois qu'il s'agit de cette lutte en l'occurrence. Il est pauvre ; moi, je suis riche. Il travaille pour quelqu'un ; je ne travaille pour personne. Je peux consacrer mes loisirs à la recherche d'un chauffard qui a écorché ma voiture. Lui, il doit chercher son client qui se cache quelque part — dans un immeuble qui n'existe pas. Il continue à chercher son client ; il tourne en rond. Moi aussi, je tourne en rond en attendant qu'il se manifeste. Je tournerai en rond encore une demi-heure ; trois quarts d'heure, tout au plus. Lui, il tournera en rond toute sa vie. C'est bien fait pour lui. Qu'il tourne en rond, de plus en plus vite ! Tôt ou tard, il tombera de son manège.

Je sais qu'il est inutile de se repentir : cela ne sert à rien. Il ne faut pas non plus imaginer ce qui *aurait pu* se passer. Si j'avais pris une autre rue... J'aurais dû rester quelques minutes de plus dans l'appartement de Nathalie.

Nous allons au BHV pour acheter une étagère. Je la ramène chez elle : sa voiture est en panne. Je ne m'attarde pas dans son appartement, contrairement à mes habitudes ; parfois, je passe des heures dans son appartement. Elle parle et je l'écoute. Je parle aussi, de temps à autre ; rarement, à vrai dire. Cette fois-ci, elle a dit quelques mots que je n'ai même pas entendus. C'est-à-dire que je ne l'écoutais pas : je pensais à mon étagère, au rangement que j'allais opérer dans mon appartement. Un appartement de rêve, un palais de solitude. Pourquoi n'a-t-elle pas parlé pendant une demi-heure ? Quelques minutes auraient suffi : le camionneur ne parlait ni à sa femme ni à sa maîtresse. Il parlait à son client qui l'attendait au numéro trente-huit. Cinq minutes ; cela aurait suffi. « Quatre caractères sont imputés aux femmes : elles sont gourmandes, elles écoutent aux portes, elles sont paresseuses et jalouses. En outre, elles sont loquaces et querelleuses. » Le Talmud. N'a-t-elle jamais lu ce texte ? On aurait pu se quereller, faut de mieux. Une bonne querelle vaut mieux qu'un mauvais accrochage. N'importe quelle querelle vaut mieux qu'un accrochage qui a eu lieu cet après-midi. La querelle ne coûte rien. On se réconcilie, on s'embrasse. Même si j'embrasse le capot de ma voiture, cela ne servira à rien. « Dix mesures de paroles sont descendues en ce monde ; les femmes en prirent neuf et les hommes une. » Il faut porter le Talmud sur soi. Les mots ont tendance à se matérialiser, à condition qu'ils se trouvent à proximité de celui qui compte

sur eux. Je compte sur eux énormément. Sur quoi puis-je compter, sinon sur les mots ? Ils sont là, dans un livre, dans Le livre. Ils ne se moquent pas de moi. Ils ne reculent pas, à la différence des piétons et des arbres. Tout peut reculer, sauf les mots. Ils ne reculent devant rien. Par exemple : « Le potier ne fait pas ses essais sur des vases fêlés, car il suffirait qu'il les frappât pour qu'ils fussent brisés ; il éprouve des vases solides, qu'il pourra frapper longtemps sans les briser. De même le Saint Unique (béni soit il !) ne met pas à l'épreuve les méchants, mais les justes, ainsi qu'il est dit : 'L'Eternel sonde le juste', et : 'Dieu mit Abraham à l'épreuve.' Un maître de maison avait deux vaches, une forte et une faible. Laquelle mettra-t-il sous le joug ? Evidemment la forte. C'est ainsi que Dieu éprouve le juste. »

J'aimerais que ces mots reculent un peu pour que je puisse voir où j'en suis. Je suis un juste — dans le cadre de cet épisode. Je ne suis peut-être pas un juste toujours et partout, mais j'étais un juste dans cette rue où le camion m'a percuté. Et je suis toujours un juste dans cette rue et même dans cet arrondissement. Si j'y vais de ce pas et je me plante devant cet arbre proverbial, je serai un juste. Pourquoi ne pas y aller de ce pas ? Je pourrai me sentir dans la peau d'un juste, ne serait-ce qu'une heure ou deux : tout dépend de la température, des intempéries. S'il fait trop froid, je serai un juste pendant une dizaine de minutes. Si le soleil brille, je serai un juste toute une journée : j'apporterai un livre pour ne pas m'ennuyer durant mon rite. Pourquoi ne pas lire le Talmud ? « Quiconque se réjouit des souffrances qui le frappent en cette vie apporte au monde le salut. » Je n'ai pas envie d'apporter au monde le salut, et je ne me réjouis pas des souffrances qui me frappent. Mais si Dieu veut que je m'en réjouisse, je m'en réjouis. D'accord, je m'en réjouis. Les souffrances me frappent, les camions me rentrent dedans ; je m'en réjouis. La seule chose que je regrette est qu'il n'y a pas suffisamment de camions pour abîmer ma voiture — pour me réjouir, en d'autres termes. Je demanderai au maire de Paris d'envoyer un millier de camions à ma rencontre — on pourrait tous se retrouver sur la place de la Concorde — pour que je sois enfin heureux. Le bonheur sans bornes. Qu'on démolisse ma voiture ! Que les camionneurs m'insultent à qui mieux-mieux ! Vous m'insultez ? D'accord, je souris. Vous vous moquez de moi ? Je vous en remercie. Mieux encore, je vous bénis : « Un homme est tenu en droit de prononcer une bénédiction pour le mal tout comme il en prononce une pour le bien ; n'est-il pas écrit : 'Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force', de tout ton cœur, c'est-à-dire avec tes deux impulsions, la bonne et la mauvaise ; de toute ton âme, c'est-à-dire même s'il prend ton âme ; de toute ta force, c'est-à-dire avec tous tes biens. » Avec ma voiture, par exemple. « Une autre explication est donnée pour ces mots : 'de toute ta force', à savoir ; quelle que soit la mesure à laquelle il te soumette, tu dois Lui rendre grâce. » Tout est écrit. Je m'incline.

Pourtant, je m'embrouille dans ce fatras de conseils. Je rends grâce au Seigneur — une fois pour toutes. D'accord : deux fois, trois fois, mille fois pour toutes. Mais pense-t-il à ma voiture ? à ma vie ? Si ma voiture redevient belle et neuve, je rendrai grâce au Seigneur. Il en va de même pour ma vie. Et le camionneur doit être puni d'une façon ou d'une autre. Sinon, je ne rendrai pas grâce au Seigneur. S'il épargne le camionneur, je ne lui rendrai pas grâce. Ce qui compte dans mon histoire, c'est le camionneur et pas ma voiture. Il faut qu'il soit puni ! Que les mots reculent pour qu'il y ait suffisamment de place pour le camionneur et son bourreau armé d'un knout ! Combien de fois doit-il frapper le camionneur ? Souvenons-nous de sa plaque, de son numéro. 1234566778898. Œil pour œil. Corps pour plaque. Les lettres n'ont aucune importance, en l'occurrence. Allons-y ! Allons-y !

Tout commença par un voyage...

Quatre Maîtres pénétrèrent dans le jardin.

Le premier mourut.

Le deuxième devint fou.

Le troisième devint Autre.

Le quatrième entra et sortit indemne.

Ce jardin est partout. En tout cas, il peut surgir du néant n'importe où — au milieu d'une rue, par exemple. Au bout de cette rue il y a un arbre. C'est le commencement du jardin, ou peut-être sa fin. Un arbre n'est pas un jardin, tant s'en faut. Mais tout dépend de votre point de vue. Une fleur peut devenir un jardin, à condition que vous vous disiez : « Cette fleur est un jardin. » Parfois, vous ne vous dites rien, mais tout se fait à votre insu, comme si la terre existait sans vous, sans votre participation au rite de la création. Des jardins apparaissent par-ci par-là, et vous le constatez au volant de votre voiture ou en vous promenant dans une ville que vous connaissez depuis votre enfance. Vous vous dites : « Tiens, il y a un jardin ? » Effectivement, il y a un jardin à un endroit où il n'y avait pas de jardin il y a encore quelques jours, quelques minutes. Les jardins poussent comme des champignons. Un camion s'arrête à un endroit où l'on ne s'arrête pas d'ordinaire — ni les camions ni les voitures. Que peut-on en faire ? C'est un jardin où il faut se promener, où il faut planter des fleurs ou cueillir des fleurs. Tout dépend de votre vie, de votre destin. Vous mourez, vous devenez fou. Il n'y a pas de différence entre la folie et la mort : vous ne sentez plus rien dans les deux cas. Nietzsche ne sentait plus rien quand sa mère se faisait photographier à côté de lui. Il devenait célèbre, mais il ne le sentait pas. Il n'y avait pas de camionneurs dans les parages ; il n'y avait pas de camions non plus. Il y avait des chevaux, en revanche. On battait ces chevaux, on les battait à mort. Nietzsche arrachait le knout de la main du bourreau, mais cela ne servait à rien. Rien ne sert à rien. Vous entrez dans un jardin. Vous voyez ce à quoi vous n'êtes pas habitué. Vous restez dans le jardin car vous ne pouvez pas faire autrement. Votre destin ou votre Dieu désire que vous restiez dans le jardin. Vous y restez, même si vous ne priez pas. Vous mourez ou vous devenez fou. Ou vous devenez Autre.

Moi, je suis devenu Autre dans ce jardin. J'étais paralysé en parlant au camionneur. Je ne suis jamais paralysé dans la vie de tous les jours. Je peux dormir douze heures, treize heures, mais je me réveille ensuite. Je ne dors pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je dors quand bon me semble. C'est mon corps qui décide quand je dois dormir, quand je dois veiller et travailler. En ce moment, je travaille. En tout cas, je veille. C'est mon corps qui a donné la consigne. J'obéis à mon corps car je n'ai pas le choix. Si, j'ai le choix : je peux ne pas obéir à mon corps. Il me dit que c'est le moment de la réflexion. Je lui dis que ce n'est pas le moment de la réflexion. Au fait, je ne suis même pas obligé de lui dire quoi que ce soit. Je ne réfléchis pas, c'est tout. Pourquoi en informez mon corps ? Pourquoi lui en demander la permission ? Il sait que je ne réfléchis pas, mais il se tait : il n'a pas le choix. Il se tait, mais il me parle en sourdine ; il envoie des signaux. Il faut que je les déchiffre. Et si je ne les déchiffrais pas ? Je n'ai pas envie de déchiffrer quoi que ce soit. Je sais qu'il y a un jardin : c'est ainsi que j'ai déchiffré la rue où le camion se trouvait au moment où je voulais continuer mon chemin afin d'atteindre l'immeuble où j'habite. Je n'avais pas envie de me promener dans un jardin. Mon appartement est aussi un jardin ; du moins, je voulais le convertir en jardin. Je voulais ranger mes bouquins, mes disques, mes DVD. Je me serais prélassé sur un divan au milieu de ce jardin, d'autant qu'il y a plusieurs divans dans mon appartement.

Mais le camion était là — personne ne le nie, ni mon amie ni le témoin que nous avons déniché en nous promenant le long de cette rue maudite. Le camion était là ; le jardin aussi. Le témoin ne parlera sans doute pas du jardin ; il parlera du camion. Il ne parlera pas de l'homme qui meurt après avoir passé quelques jours dans le jardin, quelques mois. Il ne parlera pas non plus de ce fou que je suis devenu à un moment donné. En effet, je n'arrivais pas à me débarrasser de ce camion, de cet arbre qui s'est mis à croître dans mon corps, dans mon âme. J'attendais le camionneur sous cet arbre, comme s'il était mon amant, la bien-aimée du *Cantique des cantiques*. Où es-tu mon bien-aimé ? Où sont tes pieds qui foulent le sol ? Tu ne laisses pas de traces sur le trottoir où je t'attends de pied ferme. Tu n'es nulle part ; de toute façon, tu es hors de ma portée. Je t'attends en vain. Où est ton camion ? C'est mon camion depuis quelque temps. Si nous partions en voyage dans ce camion ? Nous pourrions visiter tous les pays d'Europe. Il y en a plusieurs que je ne connais pas. J'aimerais les découvrir en ta compagnie. Viens, viens ! Abritons-nous sous cet arbre. Sois mon protecteur, mon ami, mon amant !

Je serais mort si j'avais continué sur ma lancée. C'est ainsi que le premier homme est mort : il est tombé amoureux du camionneur. Il lui a tout pardonné. Sa seconde joue a souffert autant que sa première joue. Il n'avait qu'un demi-visage ; il n'avait qu'une demi-tête. Personne ne peut vivre avec une demi-tête. Il n'avait qu'une seule joue sur laquelle tapait le camionneur. Il aurait pu épargner l'autre joue, mais il ne l'a pas voulu. Au contraire, il a mis cette seconde joue à la disposition de son agresseur, de sorte que sa seconde joue est devenue sa première joue. Quelle est la différence entre une joue qui reçoit des coups et celle où une main s'exerce pour donner des gifles parfaites ? Aucune. Donc, la victime n'avait qu'une joue, un œil, une moitié de nez, une moitié de front, une moitié de crâne. Il en est mort. D'abord, il est devenu fou ; ensuite, il en est mort. Non, ne mélangeons pas les choses ! La mort et la folie diffèrent dans le palais du destin ; elles n'occupent pas les mêmes chambres. Dans quelle pièce suis-je en ce moment ? Je ne sors pas encore de ce jardin. Je me promène dans ce jardin. De quel côté du jardin ma promenade a-t-elle lieu ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas encore mort, sinon je ne penserais pas. Je pense, je pense. Je me promène, je me promène. Je pense et je me promène. Il ne suffit pas de penser ; il faut se promener en même temps. Donc, je me promène, et je ne fais rien pour arrêter mes pensées en pleine course. Je ne les arrête pas ; elles continuent à courir, à galoper. Elles galopent le long de cette rue qui existe toujours, malgré mon absence. D'autres gens marchent le long de cette rue ; ils ne pensent pas à moi. Je pense à eux ou plutôt je pense à cette rue et à toutes les lignes qui convergent sur cette rue. Une ligne est le camion ; une autre correspond à son conducteur. S'il avait été au volant de mon Audi, il n'aurait peut-être pas reculé. Il aurait avancé ; il se serait envolé dans les airs. Il ne vole pas ; il marche dans Paris sans ressentir la faute qu'il a commise. Il ne sent pas ses fautes ; il sent les plaisirs qui l'attendent par-ci par-là. Certes, il n'est pas riche. Mais un pauvre peut jouir de son existence, s'il habite Paris. Il peut manger des fromages que l'on ne trouve pas à New York. Un milliardaire new-yorkais ne trouve pas les fromages que l'on vend à Paris, un peu partout. Un fromage coûte cher, mais les prix auxquels on fait face dans un rayon de fromages ne sont pas exorbitants : une commode Louis XV est plus coûteuse. Qu'il mange des fromages, mon camionneur ! Moi, je sortirai indemne du jardin que j'arpeute depuis plusieurs jours.

5

Je suis parti en voyage. Il ne faut pas rester chez soi trop longtemps parce que l'on ne devient rien si l'on reste chez soi, si l'on demeure dans le même appartement. Il faut « devenir », sinon la vie passe à côté ; ou ne passe pas du tout. Quelque chose passe peut-être — un être, un animal. Un chat rôde autour d'une maison où

vous séjournez de temps à autre. Mais c'est un chat qui passe à la recherche d'un bout de viande. Vous ne faites rien ; vous ne cherchez même pas un bout de viande ou un poisson quelconque. Vous avez mangé ce matin ; vous mangerez ce soir. À quoi bon bouger ? Votre frigo est à portée de la main. Le bonheur alimentaire est assuré — pour quelques jours. Le bonheur élémentaire. Il y a autre chose ; le monde est grand, contrairement à ce qu'on dit. Dans ce monde il y a des camions et des camionneurs. Il y a autre chose aussi, et c'est à cela qu'il faut penser : à tout ce qui ne contient ni camionneurs ni camions. Le monde est une sphère où il y a un monde. On peut couper cette sphère en deux ou en trois. Le visage de la sphère peut être défiguré. Je ne vois qu'une moitié du monde, et je ne sais pas si c'est la bonne moitié. À en juger d'après l'accrochage, c'est une mauvaise moitié. Et si les deux moitiés étaient bonnes ?

Supposons que les deux moitiés soient bonnes, que le monde soit un chef-d'œuvre auquel on ne peut rien ajouter. Le monde est bon ; l'homme est bon. Et le camionneur ? Il est bon aussi. Non, il n'est pas bon. Il n'est pas admis dans le jardin ; il n'est pas un Maître. Il est un esclave plutôt, et je ne sais pas ce qu'il faut faire avec les esclaves. Faut-il les fouetter ? Non, nous vivons dans un pays démocratique où il n'y a pas d'esclaves, où il n'y a rien du tout à l'exception de la démocratie. Selon Hegel, un esclave dépasse son maître parce qu'il réfléchit ; parce qu'il veut devenir un maître. Le maître ne réfléchit pas parce qu'il est le maître. À quoi bon réfléchir si vous avez tout ce qu'il vous faut ?

Je n'ai pas tout ce qu'il me faut. Mon appartement est en ordre, mais ma voiture est amochée. Il me faut de l'ordre, de la propreté. Ma voiture n'est pas propre ; elle est sale.

Il y a des gens qui en meurent. Ils pensent que le monde est sale. Ils sentent la saleté partout. Ils la touchent, ils la reniflent. Ils se bouchent le nez, ils restent chez eux pour ne pas se salir. Ils en meurent. Dans leur jardin il n'y a pas d'arbre, pas un seul. Rien ne pousse dans leur jardin. C'est un jardin quand même. Ils y sont et ils n'en sortiront pas.

Dans mon jardin, il y a un arbre ; cet arbre me sauvera, si je le prends au sérieux, si je grimpe sur cet arbre pour voir le monde autrement. Mais il ne faut pas devenir autre pour autant. C'est le piège. Il faut voir le monde différemment, mais sans devenir quelqu'un d'autre. Ce sont les mêmes yeux qui voient le monde ; ils le voient sous un autre angle. Le camionneur reste à l'extérieur, hors de ce monde. Il est dans les marges de ce monde. Mais il existe ; on ne peut pas le supprimer. Sans le camionneur, le monde ne serait pas ce qu'il est. Les marges sont importantes. Elles influent sur ce qui se trouve à l'intérieur du monde. Il n'y a pas de parole d'honneur dans les marges. C'est pour cela que la parole d'honneur existe dans le monde où je vis actuellement. J'y vivrai demain et après-demain, si Dieu me prête vie. Je sortirai indemne d'un jardin pour entrer dans un autre jardin où les cadavres jonchent le sol. Ils me tiendront compagnie.

6

Je pars. Nathalie téléphone à l'assurance pour dire qu'il a un témoin de l'accident. Elle a une autre dame au téléphone. Cette dame est plus gentille que sa collègue. Elle est déjà sortie indemne d'un jardin, de trois jardins. Le témoin était gentil, lui aussi. Je me sentais mieux quand je lui parlais. La puissance de mon corps en était accrue. Je sentais un mouvement à l'intérieur de mon corps. Je n'étais plus paralysé, loin de là. Quelque chose montait dans mon corps ; un arbre poussait à l'intérieur de mon corps, comme pour créer une ligne parallèle à ma colonne vertébrale. Il me fallait une autre colonne vertébrale pour sortir indemne du jardin où je

m'étais trouvé cet après-midi là. Il n'y a que des jardins dans notre vie. Pourquoi ne pas mourir dans un de ces jardins ? De toute façon, on mourra quelque part. C'est dans un jardin que l'on mourra.

La dame dit que la présence du témoin change tout : son témoignage me disculpe en quelque sorte. Ce n'est pas moi qui suis à l'origine de la bosse que l'on voit sur le capot de ma voiture, si l'on se donne la peine de regarder ma voiture, son capot, ses ailes. Donc, mon assurance paiera ; le camionneur avait raison. Je ne dis plus : « Il a tort, il a tort. » Il avait raison. Je me dis : « Il a raison, il a raison. » Mais les souvenirs bousculent cette phrase, de sorte qu'elle sort de ses gonds et s'en va. Les souvenirs délogent les mots. Il s'est moqué de moi. Il n'a pas voulu reconnaître ses torts. Il n'a pas tenu parole. Dans son jardin, il n'y a pas de paroles. Dans son jardin, il n'y a que des voitures qu'il écrase avec son camion. Il mourra dans ce jardin. Il ne deviendra pas fou : il faut être intelligent pour devenir fou. Il n'y a pas de catégories comme cela dans son cerveau, dans son corps. Il n'est ni fou ni génial. Il est stupide, sans doute. Ou plutôt, il n'est rien. C'est pour cela qu'il est difficile de lui parler, de lui faire comprendre quelque chose. Quand vous n'avez rien devant vous, vous ne savez pas comment vous comporter. Si vous avez un arbre au bout de la rue où vous marchez, vous pouvez marcher jusqu'à cet arbre pour grimper sur lui ou pour vous pendre à l'une de ses branches. Si vous avez un rien en face de vous, vous ne pouvez même pas vous suicider.

Il ne faut pas que je me suicide. Je dois sortir indemne du jardin qui m'accueille chaleureusement. Ses fleurs me sourient ; ses arbres me tendent les bras.

Le rite n'est pas encore terminé. Il faut que j'aille au garage pour qu'un expert fasse des photos du capot. Le capot n'est pas beau. Pourquoi en faire des photos ? Parce que la laideur nous guette depuis les marges de notre monde. Sans cette laideur, le monde ne serait pas beau.

Je vais au garage. Je prends ma voiture et je roule jusqu'au garage qui est situé à une centaine de mètres de la maison où j'habite. Non, à trois cents mètres, presque un kilomètre. J'en parle parce que je dois rentrer à pied. Pourquoi le destin s'acharne-t-il contre moi ? Pourquoi dois-je perdre mon temps au moment où j'ai tant de choses à faire ? Aujourd'hui, je dois aller quelque part. Ce n'est pas un jardin où j'aimerais passer un après-midi ou quelques jours. Ce n'est rien du tout. Encore un rien auquel je dois faire face. Je dois parler à des gens que je ne connais pas. Je dois leur dire ce qui s'est passé. Je ne dois pas leur parler de la rue ou de l'arbre ; il surplombe les voitures qui roulent dans la rue que j'ai empruntée par mégarde. Je dois leur parler de ma voiture. Je ne dois même pas leur parler, leur dire quoi que ce soit. Il me suffit de montrer le capot. Ma tête s'incline — c'est tout ce qu'il faut. Ou je peux leur dire : « Ma voiture est endommagée. Cherchez ! » Je n'ai pas besoin de dire : « Cherchez ! ». Ils chercheront parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. C'est leur devoir de chercher. Ils trouvent ; ils réparent. En fait, il ne s'agit que d'une personne. L'expert. Qu'il cherche, qu'il trouve !

Non, ce n'est pas un expert que je cherche, moi. J'amène la voiture au garage. Je la gare n'importe comment parce qu'il est impossible de garer une voiture à proximité de ce garage. Il faut garer sa voiture sur le trottoir. Il y a un arrêt de bus ; par conséquent, je dois faire un effort pour que le bus puisse se placer à l'endroit qui lui revient de droit. Encore un effort pour rien. C'est-à-dire que je n'aurais pas fait cet effort, si je n'avais pas emprunté la rue où le camion s'était arrêté quelques minutes auparavant.

Il y a une sorte de réception. Il y a une femme qui parle au réceptionniste. Je dois attendre. Pourquoi dois-je attendre ? J'aurais pu rester à la maison à regarder la télévision. Il y a deux ou trois films que j'aimerais voir. Je ne les verrai pas si je fais la queue à l'intérieur de ce garage. Ce n'est pas un jardin, loin de là. L'air n'est pas frais dans cette salle où je me sens plutôt mal. Je peux m'y promener un petit peu. À quoi bon ? J'attends,

j'attends. C'est mon tour. « J'ai amené ma voiture, dis-je. Pourriez-vous faire quelques photos ? Votre photographe...

— Un instant, monsieur. Il est occupé.

— Je peux vous laisser ma voiture ?

— Il sera à vous dans quelques minutes. »

J'attends de nouveau. Je préfère mourir dans un jardin. Au moins on meurt parmi les fleurs. Dans ce garage, il n'y a pas de fleurs. Il n'y a rien du tout, à l'exception de quelques voitures que je ne regarde même pas. À quoi bon regarder une voiture ? Je n'ai pas besoin d'en acheter une ; j'ai déjà une voiture. Une voiture suffit à celui qui vit seul ou avec son chat ou chien. Un chat n'a pas besoin d'une voiture. Au contraire, les chats détestent les voitures, à en juger d'après la réaction de ma chatte qui commence à hurler dès qu'on l'enferme dans sa boîte. Elle ne peut pas rester en liberté quand je conduis une voiture : elle se met sous mes pieds, elle se promène le long du pare-brise. Donc, je la mets dans sa boîte, dans sa petite maison. Que fait-elle sans moi, dans ma maison, en mon absence ? J'attends un photographe au lieu de jouer avec elle.

Je m'adresse à un homme qui va et vient. Il m'envoie promener. Il ne s'occupe ni de photos ni de voitures qu'il faut photographier. Il va et vient — c'est son travail. Non, il a un client à qui il consacre tout son temps. Ce client lui dit : « Partez, revenez. »

J'attends le photographe ; j'attends le photographe. Il ne vient pas. Moi, je suis venu ; il ne vient pas. Encore une insulte. On se moque de moi. Il y a des camionneurs partout. Les photographes sont aussi des camionneurs. Ils vous barrent le chemin. Ils donnent des coups de pied à votre voiture. Ils sont partout — des paparazzi. Le photographe que j'attends n'est pas là. Je ne suis pas une célébrité ; c'est pour cela qu'il n'est pas là. Ma voiture n'est pas célèbre non plus. Personne ne s'intéresse au camionneur. Si une star avait démoli ma voiture, tout le monde aurait accouru pour photographier les dégâts : photographes, touristes, assureurs. Une star du cinéma aurait payé la réparation sans discuter. Elle aurait sorti sa carte bleue ou trois mille euros sans sourciller. Une publicité de plus. Je n'emmènerai pas ces gens-là dans mon jardin. Je ne veux pas qu'ils y meurent.

Je suis sur le point de repartir. Je me promène autour de ma voiture, autour des arbres qui flanquent cette rue où je passe une partie de ma vie: il y a des magasins et des restaurants le long de cette rue. Notre mairie se trouve là-bas aussi ; et la poste. Mais je préfère me promener dans les bois qui sont à proximité de ma maison. Donc, je termine la promenade et je monte dans ma voiture pour regagner mes pénates, quitte à revenir au garage dans l'après-midi. Un jeune homme me regarde. Je me demande pourquoi il me regarde. Il porte l'uniforme du garage ; donc, c'est un garagiste. Qu'un garagiste me regarde ou non, cela m'est égal. En l'occurrence, je suis intéressé. Je me demande s'il s'agit du photographe que j'attends. Non, il n'est pas le photographe que j'attends parce qu'il ne bouge pas. Il est paralysé. Non, il n'est pas paralysé ; il n'est pas dans un jardin. Il est dans un garage et il se comporte comme un garagiste qui attend quelqu'un ou une voiture. Il doit réparer une voiture et il attend cette voiture. Ce n'est pas ma voiture qu'il attend. Il ne peut pas la réparer pour la bonne raison qu'il y a une centaine de voitures qu'il doit réparer avant de s'attaquer à la mienne. Il y a des queues partout. Une queue de plus. Pourquoi me regarde-t-il ? Parce que je suis en train de partir. Je suis venu et je pars. Bizarre.

Tout d'un coup, je vois deux hommes qui marchent en direction de ma voiture. Je suis sur le point de démarrer. Ils avancent. Un homme reste en arrière. L'autre homme reste dans la course. Il se tient devant ma portière. Je descends. « Vous êtes le photographe ?

— Non. Mais c'est tout comme.

— Ce n'est rien. Une vétille.

— Il faut repeindre le capot. Il faut repeindre l'aile. On peut redresser la bosse. Ca ne vaut pas la peine de changer le capot. Le phare est coincé. Il faudra changer le phare. »

7

Pourquoi le sort s'acharne-t-il contre moi ? Qu'ai-je fait à mon sort ? Rien du tout. Je m'efface devant mon sort ; je m'efface devant mon destin. Faites de moi ce que vous voulez ! Mettez des camions partout ! Et n'oubliez surtout pas des camionneurs !

Ils sont partout, les camionneurs et leurs camions. Ils me barrent le chemin. D'accord, je me promène *autour* de ces camions. Je contourne les obstacles pour arriver au but le plus vite possible.

Je suis entré dans le jardin : il n'y avait pas moyen d'échapper à mon sort. Mon sort a voulu que j'entre dans ce jardin. Les gens vont et viennent. Ils entrent dans les jardins, ils en sortent. Certains d'entre eux ne remarquent pas les jardins où ils passent quelques jours, quelques mois, toute leur vie. Moi, je sais que suis dans un jardin. Que puis-je en faire ? Ce jardin n'est pas immobile, à en juger par cette histoire talmudique. Le jardin agit sur les gens qui y séjournent. Faut-il vraiment en sortir indemne ? Il y a une autre solution — devenir Autre. Je me sens bien dans ma peau ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas ce que veut dire : « se sentir bien dans sa peau. » Je ne sais même pas de quoi il s'agit quand on parle de la peau. Est-ce le jardin où je vis tout le temps ? D'accord, c'est un jardin. Je me sens bien dans ce jardin. Du moins, je m'y sentais bien jusqu'à ce que ce camionneur me barre la route. À cause de lui, je suis entré dans un autre jardin qui me plaît beaucoup moins. Les jardins ne se ressemblent pas. Il y a de petits jardins ; il y a de grands jardins. Il y a des jardins où les fleurs sont abondantes, mais aucun arbre ne les domine. Il y a des jardins où les fleurs sentent si délicieusement qu'on ne les compte pas. Une fleur délicieuse suffit pour orner une maison. Son parfum se répand partout. C'est le mot « partout » qui compte. Il s'agit d'un grand jardin où l'on peut passer toute sa vie, où l'on peut mourir en paix.

Mes sautes d'humeur m'inquiètent. Si j'ai affaire à un homme méchant, mon édifice s'écroule. Non, il s'agit de mon jardin. Les fleurs flétrissent, les arbres tombent. Un homme peut porter un coup fatal à ma vie. Je n'en meurs pas, mais je suis atteint. Un homme qui surgit sur mon chemin est capable de renverser la situation où je me trouve. Je suis à l'origine des situations où je me trouve. Je les crée d'une certaine façon. Je les prépare, j'y pense. Je soigne les plantes qui poussent dans mon jardin. Je les plante, je les soigne. Quelqu'un entre dans mon jardin, un homme que je n'ai pas invité. Il ne m'a pas passé de coup de fil non plus. Il arrive à l'improviste. Je dois l'accueillir : la loi de l'hospitalité m'y oblige. Je lui dis « bonjour » et il s'installe dans un de mes fauteuils. Il démolit ce fauteuil parce qu'il pèse une centaine de kilos. Il démolit tous mes meubles ; il m'empêche de travailler. Que dois-je faire ? Pour ne pas entrer dans le « jardin de l'hospitalité » je n'ai qu'à faire sourde oreille quand j'entends une sonnerie quelconque. Je dois faire exception à la sonnerie de mon réveil. Quand il sonne, je me réveille ou je fais quelque chose que je dois faire *maintenant*. C'est le seul lien que j'aie avec le temps : je dois faire *quelque chose* maintenant. Ou je *veux* faire quelque chose maintenant.

Je ne voulais pas rencontrer le camionneur ; ni son camion, d'ailleurs. Je ne voulais rencontrer personne ce jour-là. Je voulais monter mon étagère. Je l'ai montée, mais en la montant, je pensais à l'accident qui avait eu lieu trois heures auparavant. Je ne voulais penser à rien en montant cette étagère. Je voulais penser à mes bouquins, aux DVD que je pourrais ranger sur l'étagère que je venais d'acheter au BHV.

DDDVBBHVSDDEPOJPOINOIUH. Il y avait quelques lettres sur sa plaque, mais j'étais enfoui au milieu des chiffres : 2346578789809909809867567544380987676575364733. La plaque de son camion rôdait dans les parages. La plaque de son camion était suspendue à un des arbres de mon jardin.

Ce jardin me poursuivait ; je n'arrivais pas à en sortir. Mon appartement est mon jardin. Pourquoi mettre la plaque de son véhicule au milieu de mon jardin ?

Les bons et les mauvais. Le camionneur était mauvais ; le témoin était bon. Un garagiste était mauvais ; un autre garagiste était bon. Ma vie ne doit pas dépendre de ces garagistes. Elle n'en dépend pas ; elle est indépendante. Ma chatte est assise sur mon ordinateur. Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Aucune lettre ne pourrait la décrire, aucun chiffre. Pourquoi la décrire ? Elle est sur mon ordinateur ; elle est à portée de la main. Je peux la toucher à n'importe quel moment. C'est cela qui compte.

8

Tout commença par un voyage.

Quatre Maîtres pénétrèrent dans le jardin.

Le premier regarda et crut que ce qu'il voyait était la vérité ; il en mourut.

Le deuxième regarda. Chaque chose qu'il voyait lui apparaissait double ; il devint fou.

Le troisième se mit à couper les plantations. Le monde commença à lui devenir étranger ; il devint l'Autre.

Enfin, le quatrième entra et sortit indemne.

Même un sommeil est un voyage, un sommeil sans rêve. On se réveille et on regarde autour de soi. Soudain, on se rend compte que tout est authentique, qu'il n'y a de masques nulle part. Comme il est facile de vivre avec des masques que l'on peut enlever le cas échéant. Un masque ne nous plaît plus : on l'enlève ou l'on demande à celui ou celle qui le porte de l'enlever. « N'êtes-vous pas las de ce visage, de cette identité ? Il y en a bien d'autres. Pourquoi ne pas les essayer toutes ? Si vous portez ce masque trop longtemps, vous n'aurez pas le temps pour d'autres masques, pour d'autres vies. Ne voulez-vous pas vivre plusieurs vies au cours d'une vie ? On se lasse de tout, même de ses propres masques. Essayez-en un autre, je vous en supplie. Vous me direz merci. »

On entre dans un jardin et l'on fait des photos. Puis, on s'habitue à ces photos ; on les montre à ses amis. Il y a une surface lisse, et derrière cette surface il n'y a rien. Ce n'est pas un masque ; c'est la vérité du jardin. Les couleurs sont comme ça ; elles ne seront différentes ni demain ni après-demain. On oublie le jardin parce qu'il ne correspond pas à la vérité ; il ne s'identifie pas avec elle. La vérité qu'un homme peut connaître dans ce monde est restreinte, petite. Quand on dit « le monde est petit », on fait allusion à nos sens qui n'appréhendent rien en dehors des photos. C'est un monde bidimensionnel que l'on connaît. Mais il vaut mieux ne pas approfondir ses connaissances caduques car, comme disait Nietzsche, la vérité risque de tuer celui qui s'aventure trop loin. Donc, on coupe la vérité en deux, en trois — pour mieux la supporter. Elle est comme Dieu dont Moïse lui-même ne pouvait supporter la vue. On revêt la vérité d'une ombre. Elle suit les hommes partout, comme une ombre. Soudain, on se rend compte qu'il n'y a pas d'autres vérités dans le monde. On se trompe, naturellement, mais on se trompe à bon escient. Cette tromperie voulue peut déboucher sur la mort du trompeur. C'est ainsi que le premier Maître est mort dans le jardin. Délibérément, il ne voyait qu'une moitié du jardin ; et cette moitié

n'était même pas la moitié cachée du jardin. Au début, il en était ravi ; cela lui suffisait amplement. Ensuite, il était déçu. « Ce n'est que cela ? se demandait-il. Alors, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. C'est pour cela, pour ce morceau ridicule et minuscule que je dois passer plusieurs décennies sur ce globe ? Autant mourir tout de suite. » Et le Maître se donne la mort.

Il y a une autre version de sa mort. Il a vu la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Il ne voyait rien de faux, aucune fausseté. Mais les faux nous font comprendre les originaux. Que ferions-nous sans faux, sans copies ratées, maladroites, sans faux pas, sans faux billets ? Le soleil brille parce qu'un passage souterrain ne brille pas, à moins qu'on ne l'éclaire au moyen de projecteurs. Lui ne voyait que le soleil, rien que le soleil ; même la lune lui était devenue inaccessible à cause de sa fausseté partielle. La lune est un faux soleil en quelque sorte, par conséquent il ne pouvait la voir. Et s'il la voyait, il fermait les yeux. Il est mort, car seule la mort était vraie, authentique. La vie était entachée de mort, tandis que celle-ci était pure. Aucune tache ne défigurait son visage. On meurt dès le jour de sa naissance. On meurt même dans le ventre de sa mère. Un cadavre ne vit pas, si l'on fait abstraction des ongles qui continuent à pousser pendant quelques jours. C'est la pureté qui a causé la perte du premier Maître. Il a vu la vérité, toute la vérité. Même une tache de rousseur peut nous sauver ; ou une tache sur notre pantalon.

Le deuxième Maître observait le comportement du premier ; il comprenait que la vérité lui serait fatale. Il préférait voir une copie du soleil, plutôt que le soleil lui-même. Il espérait sortir du jardin grâce à ce stratagème : il cherchait les copies, les faux, les doubles. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de voir les originaux — le vrai soleil, entre autres. Comment se débarrasser du soleil en plein jour ? On peut se réfugier chez soi et tirer les rideaux. Le soleil entrera par les fissures, par les craquelures. C'est ce qui s'est passé dans le cas du deuxième Maître. Il voyait tout en double, comme s'il était ivre en permanence. « Je ne suis pas ivre, se disait-il. Je n'ai rien bu ni ce matin ni hier ni avant-hier. J'ai bu une bière la semaine dernière. Et alors ? Pourquoi vois-je tout en double aujourd'hui ? Il faut que je fasse une cure de désintoxication. » Il fait une cure de désintoxication, il sort de la clinique, il rentre chez lui. Un petit soleil en plastique l'attend dans le vestibule. Mais il y a un autre soleil, le soleil, le grand soleil, le vrai soleil. Il le sait. Il ne peut pas voir ce soleil, pas à ce moment-là. Il n'ignore pas pourtant que cet autre soleil brille au-delà de ses murs, dans son jardin, dans le jardin. Il perd la tête ; il devient fou.

Il y a deux dangers contre lesquels je dois me défendre. L'histoire du camion n'est pas la seule histoire que le monde puisse me raconter. Il y a d'autres histoires dans le monde. Il y a d'autres camions et d'autres camionneurs. La vie n'est pas un champ de bataille où chacun trompe son voisin et le fait mourir à petit feu. La vie est multiforme. « Votre assurance paiera. Vous payerez. Vous êtes riche, moi, je suis pauvre. Les riches doivent payer. Foutez-moi la paix. C'est votre faute. »

C'est la vérité, sans aucun doute. Mais on n'est pas obligé d'y croire. Il faut faire une photo de cette vérité ; puis, il faut faire des retouches. « Je suis désolé, Monsieur. Vous avez une belle voiture. Dommage, je n'ai pas regardé dans le rétroviseur avant d'amorcer le mouvement de recul qui a endommagé votre véhicule. Je vous demande pardon. Mille pardons ! Voulez-vous que je vous fasse un chèque sur-le-champ ? Disons, deux mille euros. J'espère que ce sera suffisant. Sinon, passez-moi un coup de fil. Voici ma carte. À bientôt, cher Monsieur. Mes hommages à votre épouse. Embrassez votre fils de ma part ! » Mais je sais que le camionneur n'est pas comme ça. Il est Monsieur Hyde. Mon Docteur Jekyll est bien gentil. Ce n'est qu'un double créé par le

Grand Trompeur. C'est moi qui suis ce trompeur. À quoi bon me faire des illusions ? Le Docteur Jekyll sourit, mais il y a une grimace, un rictus moqueur derrière ce sourire. Je vois les deux. Il y a de quoi devenir fou.

DECLARATION DE SINISTRE

Je soussigné, V.A., déclare qu'un sinistre est arrivé à mon véhicule, Audi.... dans les circonstances suivantes.

Date : mercredi, 5 novembre, 2008 autour de midi.

Lieu : rue Cabanis (Paris 14e), tout près du croisement de la rue Ferrus.

Un camion s'était arrêté en biais dans la rue Cabanis du côté gauche, en partie sur le trottoir, mais barrant la rue.

J'ai demandé au conducteur d'avancer son véhicule pour me laisser passer. Il téléphonait et a refusé de le faire. Entre-temps, une autre voiture s'est arrêtée derrière moi. Finalement, après quelques mots peu aimables, il a bougé son véhicule. Mais au lieu d'avancer, il a reculé pour se dégager, sans regarder dans son rétroviseur. Avec l'arrière de son véhicule, il a heurté la partie gauche du capot de ma voiture. J'ai protesté. Il a prétexté une livraison urgente et il m'a donné rendez-vous à l'autre bout de la rue. Je me suis garé, mais je ne l'ai pas trouvé à l'endroit qu'il m'avait fixé.

Il s'agit d'un gros camion blanc. Je n'en connais pas la marque, mais j'ai relevé le numéro d'immatriculation : 247 EFB 77. Le conducteur était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, de type méditerranéen.

Une personne qui était devant l'immeuble d'en face, en train de fumer, a vu l'accident et a accepté de me donner ses coordonnées pour être mon témoin. Il s'agit de Monsieur Ph. L. habitant... Téléphone : 02 74 33 33 77.

Fait au..., le 16 novembre 2008

Voici la vérité. Pas tout à fait. J'ai omis plusieurs détails sans lesquels ma description ne peut rendre compte de l'aspect psychologique de la chose. Certes, les assurances n'ont que faire de la psychologie, mais si l'homme avait été à la hauteur des circonstances, je ne lui aurais même pas proposé de faire un constat. Les dégâts me paraissaient minimes, sans importance ; je l'aurais laissé partir. Je ne l'aurais pas invité prendre un verre dans le café le plus proche, mais je l'aurais laissé partir parce que les paperasses me font perdre beaucoup de temps sans m'apporter une réelle satisfaction. L'argent ne compte pas tellement ; je n'ai pas l'habitude de compter mon argent. Et, d'après l'expertise, le coût des réparations s'élève à 440 euros. Mon temps est plus précieux que cette somme. Le vrai accident a eu lieu pendant notre discussion. Il disait que c'était ma faute et il ne voulait pas en démordre. Cela ne m'a pas plu, c'est tout. Pour le punir, j'ai engagé une procédure qui ne touche pas encore à sa fin. C'est au témoin d'écrire une déclaration semblable. Elle sera nécessairement semblable à la mienne, si ce n'est que l'aspect psychologique n'y figurera pas du tout. Moi, au moins, je parle des mots « peu aimables » qui font une allusion discrète à mon état d'esprit. Cet état dure toujours, malgré la rapidité avec laquelle mes humeurs ou mes états d'esprits changent d'habitude. J'en change si vite qu'il me serait difficile de jouer le rôle d'un maître dans la tragi-comédie proposée par le Talmud. Je sais qu'une partie de moi — un de mes masques — sortira indemne de ce jardin, quoi qu'il arrive.

Supposons qu'il n'y ait pas de vérité en dehors de ma déclaration, en dehors de la paperasse. Je dis au camionneur : « Faisons un constat.

— Non, répond-il. »

Je note le numéro de sa plaque sur mon carnet d'adresses et je parle au même homme qui est en train de fumer sa cigarette. C'est une autre cigarette, et tout cela se passe une heure et demie plus tôt. Je rentre à la maison, et je téléphone à Nathalie pour lui demander de se mettre en rapport avec mon assurance. D'ailleurs, elle a la même assurance. C'est grâce à elle que j'ai signé un contrat avec cette assurance qui est très efficace, paraît-il. J'espère qu'elle retrouvera l'individu et qu'elle arrive à lui soutirer de l'argent. J'espère que l'assurance de son patron paiera dans les plus brefs délais. J'espère que le camionneur sera jeté dehors à la suite de cette faute, de cette goujaterie.

Non, d'autres vérités s'y mêlent déjà. Je ne dois en aucun cas parler de mes espérances. Je n'espère rien : je *sais* que mon assurance se débrouillera pour coincer ces escrocs. Je n'y pense même pas. Pourquoi dépenser mon énergie mentale qui est plus précieuse que l'argent et le jardin où je me suis trouvé cet après-midi-là ? J'en suis sorti indemne, un point c'est tout. Que me faut-il de plus ? Je me prélasserai à présent dans mon fauteuil que j'ai mis au centre de *mon* jardin où je trône sans me poser trop de questions. Tour à tour, je suis le premier Maître, le deuxième, le troisième et le quatrième. C'est la vérité que je vois autour de moi. Et je vois tout en double : deux verres de champagne au lieu d'un seul. Hier, j'ai encore acheté un tapis qui est sans doute le plus beau tapis de ma collection. En d'autres termes, je travaille dans mon jardin ; je plante des fleurs, des arbres. Tout change autour de moi et, à mon tour, je deviens l'Autre. L'environnement me change, comme pour confirmer l'hypothèse de Marx et de Staline. Mes gênes changent aussi, peut-être. Le seul problème qui me préoccupe en ce moment concerne ma sortie de ce jardin. Je ne veux pas en sortir, quel que soit mon état d'esprit au moment de la sortie. Je n'en sortirai pas indemne — c'est cela le problème. Je fondrai en larmes si l'on me force à quitter mon jardin. Je ne m'en remettrai pas de si tôt ; je ne m'en remettrai jamais, peut-être. Mais personne ne m'expulsera de mon appartement. Je paie mes impôts et tous les frais que cet appartement occasionne. Et je ne suis jamais en retard pour payer quoi que ce soit. Je n'ai tué personne, et je n'ai laissé aucune égratignure sur les voitures qui stationnent le long de notre allée et ailleurs.

Je demeure dans mon jardin. Mais je ne suis pas seul ; je suis rarement seul dans mon jardin. Un camionneur y entre. Je ne l'ai pas invité ; nous n'avons rien à nous dire. Pourtant il est là, dans un de mes fauteuils, et je n'arrive pas à me débarrasser de lui. À vrai dire, je n'essaie même pas de me débarrasser de lui : je respecte les lois de l'hospitalité. Je pourrais le tuer en dehors de mon jardin, mais tant qu'il s'y trouve, je dois le nourrir, bavarder avec lui. Il ne me dit même pas « merci ». Il mange ce que je lui donne ; il fume à n'en plus finir. Il fume pendant les repas, en dehors des repas. Il fume à l'intérieur de mon jardin. Je demande à mes amis de fumer à l'extérieur car je ne supporte pas la fumée. Lui, il fume à l'intérieur ; il n'est pas mon ami et par conséquent je ne peux rien lui demander. Il ne me demande rien non plus. Il n'ignore pas que sa présence me tue.

Un Maître entre dans un jardin. Il y voit quelqu'un d'autre. Sa présence tue le Maître ou il devient fou. Ou il devient cet autre — par politesse, par osmose.

Je ne serai jamais un camionneur. Je n'aime pas conduire ; et pourtant, dans ma jeunesse, je pensais que si, un jour, j'avais une voiture, je pourrais la conduire jusqu'au bout du monde. Maintenant, même un voyage à l'autre bout de Paris me pose des problèmes. J'appelle cela « un voyage » au lieu de dire « je dois faire un saut au bois de Vincennes ».

Mais je risque de devenir le camionneur *partiellement*. Je fais de mon mieux pour me souvenir de ce qu'il disait, comme si c'était important, comme si l'assurance refusait de réparer ma voiture sous prétexte que je ne me souvenais pas des mots exacts du camionneur. Il n'y a rien de tel : l'assurance payera quoi qu'il arrive. Nous ne sommes pas à un mot près. Mais j'essaie de reconstituer son crime, et cette reconstitution exige que les paroles prononcées par le camionneur soient ses paroles et pas les miennes. Les paroles seront authentiques, quelle que soit leur teneur. Je suis sur le point de restituer l'original de cette scène. Je ne traduirai pas cet original ; je ne fournirai pas de commentaires. Pour quoi faire ? Pourquoi faire tout ce travail ? Faire un travail pour rien n'est pas un rite que j'observe scrupuleusement. Je ne fais rien pour rien : j'ai toujours un objectif, un but qui justifie les moyens. En l'occurrence, j'ai déjà atteint le but, et il n'y a pas d'autres buts à atteindre dans ce jardin, dans ces circonstances. D'habitude, un but en cache un autre, de sorte que l'on avance par sauts ; on saute d'un but à l'autre jusqu'à la mort. Mais l'épisode dont je parle ne s'inscrit pas dans la trame de ma vie. Il est à l'extérieur, pour ainsi dire. Le camionneur est à l'intérieur — c'est bien là le hic. Et je n'ai pas le droit de le chasser.

9

On peut le chasser par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, par l'intermédiaire d'un autre Maître. Un autre Maître entre dans mon jardin. Il voit le camionneur et dit : « Je n'aime pas ce type. » Ensuite, il s'adresse à moi : « Pourriez-vous demander à ce type de déguerpir ?

— Il se trouve à l'intérieur de mon jardin. Les lois de l'hospitalité...
 — Vous l'avez invité, oui ou non ?
 — Je ne l'ai pas invité.
 — Alors, vous pouvez le chasser.
 — Ce n'est pas ainsi que j'interprète les dix commandements de l'hospitalité.
 — De quel commandement parlez-vous à présent ?
 — Du troisième : « Ne chassez pas quelqu'un qui se trouve dans votre jardin. »
 — Il suffit de le pousser un peu. Il ne sera plus dans votre jardin, si vous déplacez son fauteuil.
 — Pour cela, il faut qu'il se lève. Et il ne veut pas se lever. Je lui apporte un petit déjeuner, un déjeuner, un dîner, des cigarettes. Il mange, il fume, mais il ne se lève pas.

— Pourquoi ne pas soulever le fauteuil pour le sortir de votre jardin ?
 — Je ne suis pas assez fort pour cela. Et même si j'étais assez fort pour soulever le fauteuil et le camionneur, je n'oserais pas les porter vers la sortie parce qu'on ne doit pas chasser la personne qui se trouve à l'intérieur de votre jardin. On ne doit même pas chasser un chat, s'il se trouve à l'intérieur de votre jardin. Vous ne l'avez pas trouvé dans la rue. Vous ne l'avez pas apporté dans votre jardin pour lui donner du Sheba. Il est venu tout seul. Vous n'avez pas le droit de le chasser.

— J'ai le droit de chasser ce malpropre. Je ne suis pas le maître de la maison. Les lois de l'hospitalité ne me concernent pas. Il vaut mieux éviter les disputes parmi vos invités. D'ailleurs, la quatrième loi de l'hospitalité vous oblige à y faire attention. Mais comme vous n'avez pas invité cet individu, je crois que vous pouvez m'autoriser à le jeter dehors.

— Pourquoi pas ? à condition que vous le fassiez discrètement. Après tout, nous sommes toujours à l'intérieur de mon jardin, que vous le vouliez ou non.

— Je le veux. Je veux être à l'intérieur de votre jardin parce qu'il me plaît. De plus, vous m'avez invité, si je ne m'abuse.

— Je vous ai invité, il n'y a aucun doute là-dessus. J'ai écrit : 'On peut le chasser par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, par l'intermédiaire d'un autre Maître. Un autre Maître entre dans mon jardin.' Mais ne croyez surtout pas que je vous ai invité pour que vous me débarrassiez de cet individu. Vous savez que je tiens à votre compagnie. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je viens en ami et non en ennemi. Donc, je chasse votre ennemi — en tant que votre ami. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Pas du tout. Mais il ne faut pas en parler trop haut. Je ne veux pas enfreindre le septième commandement.

— Très bien, n'en parlons plus. »

On peut chasser le camionneur par l'intermédiaire de quelqu'un qui n'a pas envie d'entrer dans votre jardin. Vous connaissez cet homme ou cette femme par ouï-dire. Votre téléphone sonne. Vous décrochez. « Nous nous sommes vus à Munich.

— C'est vrai, nous nous sommes vus à Munich.

— J'ai besoin de parler à quelqu'un. Pourriez-vous me consacrer quelques minutes ?

— Autant que vous voulez. Les lois de l'hospitalité m'y obligent. 'Si quelqu'un te téléphone, tu dois écouter ton interlocuteur jusqu'au bout. » Le huitième commandement.

— J'ai une Porsche. J'avais une Porsche. Savez-vous ce qui m'est arrivé cet après-midi ?

— Non.

— Mon ami est mort. Ce n'était pas vraiment un ami. Quelqu'un que je connaissais. Je le connaissais bien, mais pas suffisamment pour qu'il devienne mon ami.

— Je comprends. Je connais un tas de gens qui ne sont pas mes amis.

— C'est ça. Je le connaissais, je ne l'admirais même pas. C'était un homme doué, mais il y a beaucoup de génies autour de nous. Ne croyez-vous pas ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Je n'en suis pas sûre non plus. Je ne suis pas sûre qu'il était un génie. Il est mort.

— Tant mieux pour lui. Je veux dire : quel dommage ! Quelle tristesse plutôt ! C'est triste.

— Il était très gai. Il ne s'est pas suicidé, je vous assure.

— Je vous crois.

— J'étais dans ma voiture. Je roulais vers le cimetière. J'étais dans tous mes états. Pourtant, je ne l'aimais pas. On peut être dans tous ses états sans aimer quelqu'un.

— Je comprends.

— Je savais que vous comprendriez. Il était solide comme le pont Neuf. Je l'ai vu dans cet état. Solide. Et puis, il est mort, quelques jours plus tard. Je ne savais pas que je l'aimais. De son vivant, je ne savais pas que je l'aimais. Je ne l'aimais pas vraiment, mais il y avait quelque chose. Il avait une femme, deux enfants.

— Je comprends.

— J'allais à son enterrement. Mais je ne savais pas où aller. Je ne connais pas ce cimetière. Il y a beaucoup de cimetières aux environs de Munich.

— Munich est une grande ville.

— C'est exact. Donc, je m'attarde à un croisement pour regarder les panneaux. Une Mercedes me rentre dedans. Je n'ai pas brûlé le feu, je vous jure.

— Je ne comprends pas.

— Je roule et je m'arrête devant un feu. J'attends, je vois le feu vert. Je regarde autour de moi. Je cherche le cimetière, un panneau. Je ne vois rien, donc j'avance lentement. Tout d'un coup, je vois un film.

— Quel film ?

— C'est comme si je voyais un film catastrophe. Tout se passe très lentement, quand vous mourrez.

— Vous êtes blessé ?

— Non, mais ma voiture est démolie. Il n'en reste rien. Si vous aviez été assis à côté de moi, vous seriez mort. Tout est démoli, sauf mon siège, sauf moi.

— Tant mieux. Je vous félicite.

— Vous plaisantez ? Je n'ai plus de voiture. Ma Porsche. Et je dois payer une amende parce qu'il avait le feu vert.

— Vous aussi.

— Personne ne l'a vu. Ma voiture était la dernière. Sa voiture était la première. Les conducteurs qui le suivaient témoignent en sa faveur. Je dois payer une amende, et on me retire mon permis de conduire. Quatre mois sans permis de conduire.

— Je comprends.

— J'étais à l'hôpital. Le conducteur était gentil. Non, il souriait. Il se moquait de moi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il savait que sa voiture serait réparée. À mes frais. Sa Mercedes n'était pas en bon état, je parie. Le capot, par exemple. Pour le faire réparer, il m'a percuté. Moi, je devrais payer 26.000 euros pour faire réparer ma voiture. Autant en acheter une autre. »

Mes malheurs ne sont rien à côté de ses malheurs. Ma voiture n'est pas aussi luxueuse que sa Porsche. En aucun cas je ne paierai une amende. Cette histoire chasse mon camionneur. Si l'on vous insulte, vous savez que vous avez affaire à un goujat, à un malotru. Pourquoi prêter attention à ces gens ? Ils ne sont pas dans votre jardin. Si un homme est poli, s'il appelle ambulance, il est plus difficile de se débarrasser de lui : il demeure dans votre jardin. Il ne fume pas ; il ne boit pas de whisky. Il est dans votre jardin, pourtant ; il fait partie de votre vie. Avez-vous des atomes crochus ? Ce n'est pas sûr. Rien n'est sûr, malgré toutes les vérités qui se promènent par-ci par-là, qui s'installent dans nos fauteuils.

10

Ma voiture n'est pas démolie. Le malheur des autres nous fait sourire — une phrase à la Camus. Je ne supporte pas ses chutes. J'ai mes chutes, à moi ; j'ai mes envolées. J'aimerais voler un peu, jusqu'au dîner. Je vole, je vole ; je me sens bien. Je ne suis pas encore débarrassé de mon camionneur, mais je me sens bien. Je suis dans mon jardin ; je peux boire une bouteille de champagne, une bouteille de bourgogne. Le camionneur ne boit que de la bière : rien ne m'oblige à lui donner du champagne. Les lois de l'hospitalité ne sont pas infinies. Même le onzième commandement ne m'oblige pas à lui servir un verre de bourgogne. Tant mieux. Je peux lire le Talmud en toute tranquillité.

« A quoi ressemble le juste en ce monde ? A un arbre, dont l'ensemble se dresse en un lieu convenable, mais dont les branches s'étendent jusqu'en une place impure. Les branches coupées, le tout occupe une place pure. De même le Saint Unique (béni soit-il !) envoie des souffrances au juste ici-bas, pour qu'il puisse hériter du monde à venir, car il est dit : 'Ton début fut peu de chose, mais ta fin dernière sera considérable.' »

Oui, je ressemble à un arbre. Je ressemble à l'arbre qui se dresse au bout de la rue où tout s'est passé. Il se passera beaucoup de choses dans ma vie ; du moins, je l'espère. Quelque chose s'est déroulé à proximité de cet arbre qui a réagi à notre altercation : à un moment donné, il est tombé à la renverse. Moi aussi ; j'ai réagi. J'avais l'impression que *tout* s'était passé au moment où j'ai entamé cette conversation avec le camionneur. Tout, tout, tout. Il n'y avait pas de place pour un autre jardin. Comme s'il n'y avait qu'un jardin dans le monde ; comme s'il n'y avait qu'un Maître dans le monde. Il y a *quatre* Maîtres dans le monde ; je peux en sortir indemne. J'aimerais sortir de ce monde pour pouvoir le maîtriser de loin. Après tout, je suis un Maître. Le Maître, peut-être. De près, on ne voit rien, on ne maîtrise rien. Il faut être loin : au sommet d'une tour.

Mais je ne me dresse pas dans un lieu convenable. Cette rue maudite n'est pas un lieu convenable. Pourtant, je fais partie de cette rue — il n'y a rien à faire. D'accord, mes branches s'étendent jusqu'en une place impure. Cette rue est une place impure. Nous sommes tous d'accord. Cette rue est une place pure, de temps à autre. Au moment où je m'y suis engagé ce jour-là, c'était une place impure à cause du camionneur. Ce n'était pas la faute de son camion qui me barrait la route ; c'était sa faute à lui. N'importe quelle faute est un péché. Il y a des petits péchés. Il y a des péchés de jeunesse ; il y a des péchés véniels. Il y a des péchés mortels. À quelle catégorie de péchés correspond celui de mon camionneur ? Un péché véniel, sans doute. J'en doute. Il s'agit d'un autre péché, je ne sais pas lequel. Il faut inventer un péché qui serait à la hauteur de son méfait. Peut-on parler d'une hauteur quelconque dans les circonstances ? Sa bassesse. Tout est bas dans cette histoire. Les bas-fonds. Un bouffon.

Le Saint Unique m'envoie des souffrances. Alors, il vaut mieux être injuste. Votre monde à venir n'existe pas. Autant être heureux dans ce monde, dans ce jardin. J'espère qu'il n'aura pas d'autres personnes dans ce jardin, ni d'autres mondes. Ma fin dernière sera considérable — je n'en doute pas. Et mon début ? Et mon milieu ? Je suis au milieu maintenant. Pourquoi dois-je penser à ma fin, à ma fin dernière ? Je pense à la fin du jour, à la fin de l'année. Ce ne sont pas les fins dernières. Pourquoi penser à la fin dernière qui risque de coïncider avec la fin des temps ? Je ne pense ni à la fin des temps ni au début des temps. Je pense au milieu des temps. Je suis au milieu. Pourquoi penser à autre chose ? Il y a une voie du milieu, et je suis sur cette voie. Je suis sur la bonne voie, j'en suis sûr. Le camionneur y est aussi. Il n'est ni au début ni à la fin des temps, autrement il ne m'aurait pas barré la route au milieu de cette rue. Il est au milieu, dans le même jardin — dans le même bain, si je puis dire. J'espère qu'il n'est pas dans le même bain.

« Puisque l'ange de la mort a reçu licence de détruire, il n'a pas à distinguer entre les bons et les méchants. Bien plus, il commence par les justes, comme il est dit : 'Je vais retrancher de ton sein les justes et les méchants.' Les justes sont nommés les premiers. » Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. À quoi bon lire le Talmud ? Que peut-on y apprendre ? Sa propre mort ? « La vache rousse produit l'expiation des péchés ; il en est de même de la mort du juste. » Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. « Ne viendra t-il pas un temps où Israël n'aura ni tabernacle ni temple ? Quel sera son sort en ce temps-là ? — Je prendrai, répondit Dieu, un juste parmi le peuple, je ferai de lui un otage pour tous, et j'effacerai l'iniquité de tous. » Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. « Lorsque, à cause de l'affaire du veau d'or, Moïse dit à Dieu : 'Je t'en prie, efface-moi de ton livre', il offrit sa

vie en expiation pour le péché du peuple. » Ne m'efface pas de ton livre ! Ne m'efface pas de ton livre ! Fais tout ce que tu veux, mais ne m'efface pas de ton livre. Il n'y a rien de plus précieux au monde que ton livre. Je suis en train de le lire. Il n'y aura rien d'autre à lire quand j'aurai terminé ton livre. Donc, je le lirai toujours, d'autant qu'il est infini. Sur quelle page se trouve mon nom ? J'espère que le camionneur n'est pas dans ton livre ; sinon, je ne le lirai pas. Je ne couperai pas les pages de ton livre. Je sais que ton livre n'est pas massicoté. Et bien, je ne couperai pas ses pages. Qu'il reste sur mon bureau, dans mes toilettes — peu importe. Si le camionneur y est, je ne le lirai pas.

« La souffrance est-elle donc bonne ? Oui, parce que, par elle, les humains atteignent le monde à venir (...) Quelle est la voie qui conduit l'homme au monde à venir ? Il faut répondre ; c'est la voie de la souffrance (...) Quiconque se réjouit des souffrances qui le frappent en cette vie apporte au monde le salut. »

Je suis les préceptes du Talmud. Je prends tout cela à la lettre. Il faut tout prendre à la lettre, surtout quand il s'agit du Talmud. Le monde est une lettre. Si l'on veut connaître la vérité, il faut prendre cette lettre à la lettre. Je ne veux pas connaître la vérité ; je ne veux pas mourir. Cette vérité ne servirait à rien. Ce monde n'est pas un vrai monde. À quoi bon connaître sa vérité ? Il suffit de savoir qu'il n'est pas vrai.

Faut-il que j'apporte au monde le salut ? Je me réjouis de mes souffrances. Je me réjouis de mes souffrances. Je me réjouis de mes souffrances. Je suis heureux, je suis heureux, je suis heureux, je suis heureux. Le monde est sauvé. Le monde n'est pas sauvé ; j'ai travaillé pour rien.

Je travaille rarement pour rien. Je ne suis pas le Christ ; je ne suis pas sur une croix quelconque. Je n'ai pas envie de sauver qui que ce soit. À quoi bon tolérer le camionneur dans mon jardin ? Est-il toujours dans mon jardin ? Pourquoi lui ai-je posé la main sur l'épaule ? Un geste de réconciliation qu'il a refusé. C'est ce qui me blesse le plus. Il a refusé mon amitié. Certes, je ne l'aurais jamais invité dans mon jardin, mais j'ai voulu lui tendre la main. Je lui ai tendu la main. Il a rejeté mon offre. Je lui ai offert l'autre joue ; il m'a giflé. Je dois m'en réjouir. Je ne m'en réjouis pas.

Je dois me réjouir de quelque chose — impératif catégorique. Sinon, je mettrai fin à mes jours. Non, je ne mettrai pas fin à mes jours. Donc, je dois me réjouir. De quoi ? De tout. Du fait que je ne mettrai pas fin à mes jours, par exemple. Il y a beaucoup d'exemples comme ça ; il suffit de les énumérer.

Je suis dans mon jardin. (Un exemple.) Le camionneur y est aussi, mais il est assis de l'autre côté — près du mur opposé. Je le vois, mais il ne bouche pas la vue. Je vois mes livres, ma commode, mes tapis. Je vois tout ce que je veux voir. Que me faut-il de plus ? L'accrochage, l'accrochage. Je vois aussi le camion ; il roule sur un de mes tapis. Il roule sur tous mes tapis à la fois. Il fait un voyage autour de mon jardin. Qu'il fasse ce voyage ! Je ne périrai pas sous ses roues. Il explore ma bibliothèque ; il monte, il descend. C'est un camion volant. Pas tout à fait : il monte, il descend ; il ne vole pas. Tant mieux. Il n'y a pas de camions volants dans mon appartement. Il y a peut-être d'autres camions dans mon appartement ; ils volent en rasant le sol. Je ne les vois pas. Tant mieux.

Je ne pourrais pas sauver le camionneur, quoi que je fasse. Même si mon assurance ne paie pas ; même si je paie les réparations de ma poche. Il ricane ; c'est ce que je vois. Son ricanement. « Il va payer, se dit-il. Il a reconnu sa faute. Ou bien il ne l'a pas reconnue. Aucune importance. Je ne serai pas renvoyé — c'est ça qui compte. Qu'il compte son argent ; qu'il compte ce qui lui reste. »

Et si je le sauve grâce à mon assurance ? grâce à mon assurance qui assume sa responsabilité ? en tant qu'assurance ? Cela le fera réfléchir.

Rien ne le fera réfléchir, ni l'argent ni le manque d'argent. Il ne réfléchira jamais, ni comme camionneur ni comme être humain. Il continuera son petit bonhomme de chemin. Et ce chemin ne le mènera nulle part. Mon chemin ne mènera nulle part non plus. Mais j'imagine que mon chemin sera plus intéressant. Pas à cause de sa pauvreté ; pas à cause de ma richesse présumée. Parce que je lis ceci : « Recherchons, sondons nos voies, et retournons à l'Eternel. » Je retourne à l'Eternel sans discontinuer. C'est à l'Eternel de décider si je retourne à lui ou non. Quant à moi, j'essaie de retourner à lui. Je l'ai quitté le jour de ma naissance, j'imagine ; ou le jour de ma conception. Peu importe — je l'ai quitté. Il ne m'a pas quitté, j'espère. Il ne quitte jamais personne, à condition qu'on le quitte pas, lui. Je ne le quitte pas. En tous cas, je ne le quitte pas *consciemment*. Il ne fait jamais rien inconsciemment. Il n'a pas d'inconscient. Il n'a pas lu Freud, notre Seigneur. Qu'a-t-il lu ? Il n'a rien lu. Il connaît tout par cœur.

11

« Ne ressemblez pas à des serviteurs qui servent leur maître à condition de recevoir une récompense, mais soyez comme ceux qui le servent sans cette condition, et que la crainte du ciel repose sur vous. » Je ne sais pas quel maître je dois servir. Dois-je servir quelqu'un ? Je dois servir le camionneur : il est mon maître.

« J'aimerais téléphoner à mon amie. Pourriez-vous me prêter votre téléphone ?

— Je n'ai pas de téléphone. »

Je renonce à ce coup de fil ; je lui rends service. « Voulez-vous me suivre ?

— Non. »

Il ne veut pas me suivre. Donc, c'est moi qui le suit : il faut suivre quelqu'un ou quelque chose, sinon tout s'écroule. C'est une partie qui s'écroule, mais cela suffit largement ; cela suffit pour alimenter l'écroulement.

Il abandonne son camion, et je le suis dans la rue. Son camion barre la route, mais personne n'y fait attention. Les voitures se faufilent entre son camion et les voitures stationnées le long du trottoir. Personne n'appelle la police. Tout le monde est patient, très patient. Je suis patient aussi. Je suis devenu patient dans ce nouveau jardin. Il faut s'adapter aux circonstances qui nous guettent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si les circonstances voient que nous faisons l'école buissonnière, ils nous punissent d'une manière ou d'une autre. Je ne veux être puni ni d'une manière ni d'une autre. Donc, je m'adapte aux circonstances qui me poursuivent partout.

Je suis le camionneur qui fait partie de nouvelles circonstances. Il marche dans la rue, puis il tourne à droite. Il entre dans un café ; moi, je suis son exemple. Il prend une bière. Je ne bois pas de bière, mais je suis l'exemple du camionneur. La bière est mauvaise ; toutes les bières sont mauvaises en comparaison du champagne que je bois à la maison. À la guerre, comme à la guerre. « Aimez-vous cette bière ? me demande-t-il.

— Oui, j'aime beaucoup cette bière, puisque vous l'avez commandée. J'imagine que vous ne buvez jamais de la mauvaise bière.

— Si, de temps en temps. Cette bière est mauvaise, d'ailleurs. Je ne connais pas ce café. C'est à cause de vous que je suis entré dans cet établissement. Vous m'avez coincé.

— C'est vous qui m'avez coincé. Sans vous, je ne me serais pas éternisé dans ce quartier.

— Et votre femme ?

— C'est elle qui vient chez moi.

— Il n'y a pas de mal. Vous connaîtrez un autre quartier de Paris. N'aimez-vous pas cette ville ?

- Si, je l'aime beaucoup.
- Donc, il faut que vous fassiez un effort pour la connaître à fond. Je vous y aide.
- Je vous en remercie.
- Vous devez me remercier pour un tas de choses. Grâce à moi, vous lisez le Talmud. Auriez-vous découpé les pages de votre exemplaire du Talmud, si notre accident n'avait pas eu lieu ?
- Tôt ou tard, oui. Mais grâce à vous c'est arrivé plus tôt que prévu.
- Tant mieux. Avez-vous compris que vous n'étiez pas un juste ? Vous pensiez que vous en étiez un, n'est-ce pas ?
- Non, je ne crois pas. Je l'espérais, peut-être.
- Grâce à moi, vous n'espérez plus. N'est-ce pas une bonne chose ?
- Tout s'écroule.
- Ce café ne s'écroule pas, que je sache. Et je n'ai pas encore renversé cette chope de bière.
- Je me sens bien en votre compagnie. C'est comme si je me parlais à moi-même.
- Pourquoi se parler tout le temps ? C'est ennuyeux. N'avons-nous pas tous besoin de changement ? C'est ainsi que l'on mène une compagne électorale. Tambour battant. 'Le candidat du changement, le candidat du changement.'
- Oui, ça me change de mes habitudes.
- Je ne vous ai pas tendu la main tout à l'heure. Je l'ai fait exprès. Il n'y aurait pas eu de changement, si je vous avais tendu la main. Vous ne seriez pas devenu l'Autre. Vous êtes l'Autre maintenant. Le sentez-vous ?
- Je le sens. Un autre sang coule dans mes veines.
- Vous êtes dans votre jardin, pas dans celui de quelqu'un d'autre. Ce ne sont ni un tapis ni un livre ni une bouteille de champagne qui peuvent changer notre vie. C'est un camionneur, si étrange que cela paraisse.
- Buons à la santé des camionneurs ! »

Nous buons à la santé des camionneurs. Nous rebuons à la santé des camionneurs. Il se fait tard, mais nous continuons à boire dans ce café plutôt minable. Il n'y a pas de cafés minables à Paris. Mais ce café est plutôt minable. Se situe-t-il ailleurs ? où ? Vous faites deux pas, et vous pénétrez dans un autre jardin situé au diable vauvert par rapport à celui que vous venez de quitter sous l'impulsion de la vengeance. Je ne me suis pas vengé, malgré mes efforts, malgré mes déplacements. Je suis le camionneur pour me venger. J'attends qu'il me tende la main pour lui refuser la mienne. C'est la meilleure vengeance que je puisse inventer. À quoi bon le tuer ? Il ne sentirait rien ; il ne verrait pas ma main s'éloigner de lui. Pour me venger, je dois le suivre, sinon il ne serait pas à portée de main. Je ne peux le priver de mon salut chaleureux à distance, par l'intermédiaire de mon assurance. Imaginons que son patron le jette dehors. Il se souviendra de sa supériorité. Il conduira d'autres camions : ce n'est pas les camions qui manquent en France, en Europe. Mais il n'y a pas assez de camionneurs, j'imagine : qui ferait ce boulot volontairement ? Ils dorment dans leur camion ; ils mangent au bord de la route, dans un restaurant minable, encore plus minable que le café où j'étais assis. Au moins, ce café n'était pas situé au bord d'une route. Ce n'était pas un café pour les routiers. Je n'ai rien contre les routiers, mais je ne boirais pas une bouteille de champagne au bord d'une route, en compagnie des camionneurs. Je suis prêt à boire n'importe quoi en compagnie de mon camionneur pour pouvoir me venger, pour mettre les points sur les i. Une fois tous les i couronnés de points, je me retire, je salue le public qui me regarde.

Le témoin qui a vu notre accrochage doit me mépriser, lui aussi. Il a vu mon impuissance, ma décadence. Il faut qu'il sache ceci : je sais mettre les points sur les i. Un point c'est tout. Mon image est ternie, mon image éternelle. Vous laissez une image derrière vous : elle ne vous suit pas dans la tombe. Cette image doit être parfaite. Elle est imparfaite, en ce qui me concerne ; elle est plus qu'imparfaite. D'autres gens ont vu mon échec. Certes, ils ne pensent pas à moi : ils ont d'autres chats à fouetter. Mais ils ont pensé à moi, un instant, une minute. Ils se sont dit que je n'étais pas à la hauteur des circonstances. Ils se sont dit que j'étais un couard, un connard. Ils n'entendaient pas notre conversation ; il suffisait de voir mes gestes, cette main tendue, cette main qui s'est reposée l'espace d'un instant sur l'épaule du camionneur. Ils ont ri sous cape. Ils ont éclaté de rire, peut-être. Je n'ai rien entendu parce que j'écoutais le camionneur. Ils ont éclaté de rire — j'en suis sûr. Et alors ? Cela me blesse profondément. Les justes ne sont jamais approuvés par la foule. Je ne suis pas un juste, tant s'en faut ; mais la foule me traite comme si j'en étais un. Je suis crucifié au milieu de n'importe quelle foule. Même deux personnes suffisent pour me crucifier. Ils ne rendent pas un jugement ; ils rient sous cape. C'est cela ma croix, mon jardin. Il y a une croix au milieu de mon jardin. Au lieu d'un arbre il y a une croix. Chaque arbre est une croix — tout le monde le sait.

Un jour, j'ai vu un pendu dans mon jardin ou plutôt dans les bois qui entourent l'immeuble où j'habite. Je n'ai rien fait ; je n'ai pas appelé la police. J'ai continué ma promenade rituelle. Je ne voulais pas avoir ce pendu sur le dos. L'arbre supportait son poids ; mon dos ne l'aurait pas supporté. Mon dos ne supporte aucun fardeau. Il était bel et bien mort ; aucune ambulance ne l'aurait sauvé. Qu'aurais-je pu faire ? Avertir la police. Je ne l'ai pas fait. Je me suis dit qu'un autre promeneur s'en chargerait. « Celui qui se prononce sur son prochain et se refuse à témoigner échappe au jugement des hommes mais est soumis à celui du ciel. » La police avait besoin d'un témoin. J'étais un témoin idéal : je ne sais pas si quelqu'un avait vu ce pendu avant moi. J'aurais dû comparaître devant les officiers de police pour témoigner de ce que j'ai vu dans les bois. Je ne voulais pas le faire. On peut me comprendre, j'imagine. Dans mon jardin, il n'y a pas de pendus. Il y a un pendu parmi les cartes de Tarot que j'ai dans ma bibliothèque. Dans ces circonstances, je suis un pendu, le pendu. Je pends au centre de mon jardin, sur l'arbre qui se dresse toujours au bout de la rue où je me promène.

Le Pendu n'est plus, a proprement parler, un être terrestre, car la réalité matérielle lui échappe : il vit dans le rêve de son idéalité, soutenu par une mystérieuse potence, formée par deux arbres ébranchés que relie une traverse de bois mort. Cette traverse est jaune pour indiquer que sa substance est de la lumière condensée, autrement dit : de la pensée fixée ou arrêtée en système. C'est la doctrine que le Pendu a fait sienne, à laquelle il adhère au point d'être suspendu de toute sa personne. Il s'agit d'une conception religieuse très haute, trop sublime pour que le commun des mortels puisse y atteindre, idéal du reste trop élevé pour qu'il soit pratiquement réalisable.

Je ne suis pas un être terrestre : les témoins de notre accrochage le savent. C'est ce qui les fait rire. La réalité matérielle m'échappe. Je pensais qu'elle ne m'échappait pas. Je croyais que j'étais en mesure de combiner la réalité matérielle et la réalité spirituelle. Le camionneur a remis les pendules à l'heure. Je suis un pendu. Je ne sais pas depuis quand je pends sur l'arbre sous lequel s'est déroulé notre accrochage. Je sais que je pends sur cet arbre ou sur un autre arbre. Tous les arbres sont identiques quand vous vous pendez ou que quelqu'un vous pend. C'est le camionneur qui m'a pendu à cet arbre. Le coupable, le criminel. Je ne voulais pas que l'on me convoque

en tant que témoin dans cette affaire de pendu. Il s'est pendu dans les bois où je me promène d'habitude. Qui plus est, il s'est pendu au moment où je me promenais dans ces bois. Il aurait pu se pendre un peu plus tôt, un peu plus tard. Il s'est pendu juste au moment où j'entamais ma promenade traditionnelle. Pourquoi l'a-t-il fait ? C'est sa faute, pas la mienne. D'après le Talmud, j'aurais dû avertir la police ; je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas perdre mon temps ; je ne voulais pas que l'on me soupçonne. « Vous l'avez vu ? Ce n'est pas vous qui l'avez pendu ? Vous lui avez dit : 'Ce n'est pas la peine de vivre. De nos jours, La vie d'aujourd'hui est affreuse. Tout s'écroule : les banques, l'art. Je ne vais plus au concert ni au théâtre. Tout est médiocre. Je ne lis pas les auteurs contemporains. Nous avons tout lu. Voulez-vous que je vous aide ? Voici le tabouret que vous avez apporté. Mettez-vous dessus ! Bien. Tant mieux, tant mieux. »

Je suis soumis au jugement du ciel. Que le ciel me juge !

12

Hier, j'ai fait un rêve où ma mère a daigné me rendre visite après une longue absence qui a duré un an, deux ans — trois ans peut-être. Je ne m'en souviens pas. Mais je me souviens encore de ce rêve. Ma mère portait une longue robe noire qu'elle n'avait pas dans sa garde-robe. Elle était si belle que, montant un escalier derrière sa silhouette exquise, j'essayais de deviner les contours de ses jambes à travers l'étoffe opaque qui me barrait la route vers l'inceste. Ma mère ne ressemblait pas à ma mère, et pourtant je savais que c'était ma mère en personne : dans le domaine des rêves, les croyances priment sur la réalité. Et je croyais que c'était ma mère ; mieux encore, je le savais. Nous sommes au courant de cette duperie, ce qui ne nous empêche pas de laisser le mécanisme de la perception se détraquer, car dans les rêves, nous nous lançons à la poursuite de plaisirs défendus ou tout au moins inavouables. En faisant un effort, j'aurais pu me convaincre que la femme en noir n'était pas ma mère ; inconsciemment, je ne l'ai sans doute pas voulu. Platon disait que le sage fait dans son sommeil ce que les autres font en état de veille. Freud abondait dans ce sens en y ajoutant une touche perverse qui, en état de veille, nous interdit de faire ce que nous faisons dans le sommeil ; cela concerne aussi ceux qui ne sont pas sages. Mon expérience n'a rien en commun avec leurs déclarations. Je n'ai jamais voulu faire l'amour avec ma mère — ni consciemment, ni inconsciemment. Elle ne ressemblait pas du tout à la femme entrevue dans le rêve qui était assez long, si mes souvenirs sont bons. Pour une raison inconnue, j'ai décidé que cette femme était ma mère. Peut-être ai-je voulu qu'elle devienne ma mère : même à mon âge — surtout à mon âge — j'ai besoin d'être materné. D'autre part, je voulais faire l'amour avec elle. Il y avait un divan dans la salle où nous nous étions montés. Il était suffisamment large pour donner le champ libre à tous mes désirs ; par ses dimensions, il me donnait aussi carte blanche. Ma mère n'avait rien contre ce projet, elle non plus. Donc, elle s'installe sur le divan et croise les jambes. À ce moment-là, au seuil du bonheur, j'entends un bruit suspect. Je me retourne et je vois une petite fille qui court dans le grenier : entre-temps la pièce était devenue un grenier. D'autres petites filles la rejoignent et je n'arrive pas à les chasser. Le rêve se termine sur cette image pleine de tristesse et de frustration. Que signifie-t-elle ? La prohibition, l'impossibilité du bonheur, d'un paradis onirique et par conséquent artificiel, le manque de désir que j'éprouvais vis-à-vis de ma mère en tant que femme, mon horreur des enfants qui se sont intercalés entre mes désirs et leur achèvement plusieurs fois au cours de la dernière décennie ? Et le rêve lui-même ? Sa signification m'échappe toujours. La plupart du temps, mes rêves ne signifient pas grand-chose ; à dire vrai, ils ne signifient rien du tout. Mais suis-je autorisé à parler de la signification de rêves dont je ne connais pour ainsi dire les origines que par ouï-dire ? Je ne parle pas en

connaissance de cause. Les causes, je ne les connais pas ; je ne connais que les effets. C'est comme si l'on me racontait une histoire décousue en me demandant par la suite son origine, sa signification. « Elle n'a ni queue ni tête, votre histoire, aurais-je répondu. Comment voulez-vous que sache d'où elle vient ? Un rêve de plus, rien d'autre. Un rêve sans intérêt, somme toute. Les petites filles me rappellent *Le Procès* — le chapitre où Joseph K. rencontre le peintre Tintorelli. Quant à sa signification, je donne ma langue au chat.

— Cette histoire a eu lieu à B. Elle signifie C.

— Comment le savez-vous ? J'aimerais aller sur place pour vérifier votre hypothèse. »

Je n'irai pas à l'endroit où ce rêve a pris son essor. Je ne retournerai même pas à l'endroit où il s'est déroulé. Une énigme de plus, une certitude de moins.

C'est dans mes rêves que je me réfugie en ce moment. C'est un autre jardin d'où je sors sans problème — indemne, selon toute apparence. Je ne fais pas attention à mes rêves ; ils ne me poursuivent pas. Je ne pense pas qu'ils soient vrais : ce n'est pas la vérité qui se manifeste dans ma vie par l'intermédiaire des rêves. C'est autre chose ; je ne sais pas quoi. Cette chose se manifeste, c'est tout. Une manifestation quelconque. Cela me repose, cela me distrait.

Je me trouve dans un théâtre d'où j'espère pouvoir m'échapper pour ne pas sacrifier ma vie sur l'autel de la justice. Quelle justice ? quelle injustice ? Les policiers me guettent ; pas d'échappatoire. Dans trois jours, je serai mort parce que j'ai tué un homme. Tout à coup, je ressens une douleur atroce. Plus de comédie humaine ; plus de tragédie humaine. Même une tragédie animale ferait mon affaire, mais je ne suis ni un chat ni une souris. Je ne peux donc pas jouer au chat et à la souris. Plus de jeux, rien *que* la réalité de tous les jours — de trois jours, plus exactement. Je me dis *que* tout est mieux *que* cet état de choses. Les « *que* » s'alignent sous mes yeux pour me convaincre *que* tout est mieux *que* ce *que* je dois subir à la suite du jugement *que* je n'ai suivi ni dans mon rêve ni ailleurs. Soudain, il n'y a plus de « *que* ». La mort. Je me réveille. J'ai encore un certain nombre de « *que* » à ma disposition.

Et puis, il y a une femme que n'ai pas vue depuis quelque temps. Elle habite dans une ville lointaine. Je me rends dans cette ville ; je descends dans un hôtel. Je n'appelle pas cette femme : je veux qu'elle soit surprise en me voyant. Je descends d'un tramway vieillot juste en face d'une cabine téléphonique d'où je lui passe un coup de fil pour m'assurer qu'elle est à la maison. Elle décroche et je raccroche aussitôt sans trahir ma présence. Deux minutes plus tard, je sonne à sa porte qui donne accès à deux appartements. Silence, immobilité — les essences singulières que j'affectionne, d'habitude. Je sonne encore une fois, et encore, et encore. Ensuite je déjeune dans le restaurant d'en face pour tuer le temps et les soupçons.

En réalité, je n'avais aucun soupçon : cette femme était au-dessus de tout soupçon. Elle n'était même pas au-dessus de tout soupçon parce qu'il n'y avait pas de soupçons du tout. Elle était au-dessus de tout cela ou nulle part ; ou dans son appartement en train de me trahir avec un beau mec. Mais je n'y pensais pas. Je mangeais un poisson que l'on pêche dans les fleuves du Nord. « *In den Flüssen nördlich der Zukunft...* » Dans les fleuves, au nord de l'avenir... Tout était déjà au nord de l'avenir, loin de lui. Nos relations, ou plutôt nos rapports, n'avaient pas d'avenir, et ce jour-là nous avons franchi une ligne de démarcation. Je ne le savais pas ; un de mes amis le savait. « Il y avait quelqu'un chez elle, a-t-il dit.

— C'est trop banal. Tu ne la connais pas. Elle ne s'intéresse ni aux hommes ni aux femmes. »

Elle était banale, sans doute.

Je termine le déjeuner et je lui passe un coup de fil. Elle répond au téléphone. « Pourquoi ne m'as-tu pas

ouvert la porte ?

— Je n'étais pas là.

— Tu avais pourtant répondu à mon appel deux minutes plus tôt.

— Je suis sortie dans l'intervalle.

— Pour aller où ?

— Chez une voisine. »

En quittant la maison, elle m'aurait croisé à coup sûr. Une réponse ingénieuse et banale à la fois. Les excuses que l'on trouve pour cacher une trahison sont encore plus banales que la trahison elle-même.

Elle n'avait aucune raison être fidèle à notre amour, d'autant *que* je ne suis pas sûr *que* l'on puisse parler d'amour dans les circonstances, d'un jardin d'amour. On se voyait rarement ; on ne se voyait presque jamais. Mais, pour une raison ou pour une autre, je croyais à sa fidélité. C'est une fidélité que j'espérais recevoir en récompense des coups de fil que je lui passais de temps à autre. Je suis toujours attaché à cette femme, au souvenir qu'elle m'a laissé en guise de conclusion. Je parle d'elle pour ne pas parler du camionneur. On ne peut pas toujours parler des camionneurs. De temps à autre, il faut parler des femmes. J'en parle, voilà tout. Le Talmud en parle aussi. « Dieu se demanda de quelle partie du corps de l'homme il formerait la femme. Je ne choisirai pas la tête à cet effet, dit-il, afin qu'elle n'élève pas trop fièrement sa propre tête ; ni l'œil, pour qu'elle ne soit pas trop curieuse ; ni l'oreille, pour qu'elle n'aille pas écouter aux portes ; ni la bouche, pour qu'elle ne soit pas trop bavarde ; ni le cœur, pour qu'elle ne soit pas trop jalouse ; ni la main, pour qu'elle ne se livre pas à la prodigalité ; ni le pied, pour qu'elle ne sorte pas continuellement de chez elle. Je vais la tirer d'une partie du corps qui reste cachée, afin de la rendre modeste. »

Le corps tout entier de l'homme a pris part à la naissance de la femme et je n'y vois pas d'inconvénient. J'aime les femmes qui élèvent fièrement leur propre tête ; j'aime les femmes bavardes. On peut apprendre beaucoup de choses de la bouche d'une femme. Pourquoi devrait-elle se taire ? La femme de l'homme dont me parlait la propriétaire de la Porsche anéantie avait été formée de la bouche, de la main, du pied. Tout le corps de l'homme y avait passé, sauf ses côtes. Son mari était en train de mourir. Elle se tenait près de son lit. On espérait encore le sauver. On ne l'espérait peut-être plus, mais la plupart du temps, les médecins disent qu'ils espèrent, qu'ils réussiront à vaincre la maladie et la mort. En tout cas, ils nous conseillent vivement d'espérer. Le malade lui-même espérait, j'imagine, quoique la quantité des forces qui lui restaient encore ne permettaient pas un combat efficace contre la mort. Sa femme lui dit en le tenant par la main : « Je ne laisserai aucun homme me toucher — tu peux en être sûr.

— Vas-t-en, lui dit-il.

— Aucun homme ne me touchera. Aucun homme ne m'approchera.

— Vas-t-en, vas-t-en ! »

Ses forces se hissaient à un niveau supérieur pour dire ces mots que sa femme ne semblait pas entendre : elle se tenait toujours au chevet de son lit. Puis, on a déplacé le mourant ; on l'a mis ailleurs. « La couleur noire me va bien, dit-elle. Je porte volontiers des robes noires. C'est comme si j'étais en deuil toute ma vie. Les enfants ! Ne rentrez pas à la maison. Vous vous sentirez encore plus abattus. C'est à la maison que votre père est tombé malade. Je voulais qu'il meure à la maison. De toute façon, on ne peut pas le sauver. Autant mourir à la maison. C'est plus beau. Je n'aime pas les hôpitaux. Ah, il ne faut pas que j'oublie ! J'ai une tache noire quelque part. J'aime la couleur noire, mais pas à ce point. Cette tache m'inquiète. Il faut que je m'en débarrasse coûte

que coûte. J'espère que je n'en mourrai pas. Docteur ! Docteur ! Pourriez-vous me consacrer quelques minutes ? Je vous montrerai quelque chose, et vous me direz si c'est mortel ou non. Merci d'avoir soigné mon mari. Vous avez été très efficace. Sans vous, mon mari n'en serait pas sorti. Comment va-t-il, d'ailleurs ?

— Il est mort, Madame.

— Mon Dieu. Je savais qu'il était déjà mort. C'était une question stupide. Avez-vous une minute pour moi ? Maintenant, vous êtes plus libre. Vous n'avez rien d'autre à faire. J'ai une petite tache sur la poitrine, à gauche. Mais elle peut devenir grande. Toutes les taches deviennent grandes tôt ou tard. Pourriez-vous y jeter un coup d'œil ? »

Une fois à la maison, elle commence à vider les placards. « Il y a assez de place, maintenant, dit-elle. Je pourrai mettre tous mes vêtements dans cette pièce au lieu de les laisser éparpillés un peu partout. Les enfants ne sont pas obligés de vivre avec moi. Leur tante les aime beaucoup. Moi aussi, naturellement. Comment peut-on ne pas aimer ses propres enfants ? Mais ils grandissent. Il faut qu'ils voient le monde. On dit que la femme reste chez elle, tandis que l'homme acquiert l'intelligence en fréquentant les autres hommes. Alors, les enfants n'ont qu'à circuler en public. Moi, je resterai à la maison. Pas tout le temps. J'ai besoin d'être intelligente, moi aussi. Surtout que la couleur noire me va très bien. »

Que ferais-je si j'étais marié à cette femme ? Le divorce serait la meilleure solution, me semble-t-il. Le Talmud n'interdit pas le divorce. Le mari peut divorcer même si sa femme a manqué la cuisson de son plat favori. Il peut la répudier s'il trouve une autre femme plus belle.

D'une manière générale, les femmes sont plus intéressantes que les hommes. Il n'y a pas de camionneurs parmi elles. Les femmes travaillent plus. « La femme n'est pas accoutumée à se tenir chez elle assise dans l'oisiveté. » Le reste est un rêve, un mauvais rêve : trahisons, mauvaises cuissons.

Il y a un nombre impressionnant de mauvais rêves qui nous poursuivent. Le camionneur en fait partie, il faut croire. Il faut croire que c'est un mauvais rêve : c'est ainsi que l'on peut combattre et vaincre le camionneur. Il n'est pas réel ; il est mort en quelque sorte. Ce que je vois n'est même pas un fantôme à part entière. C'est un personnage que mon rêve a créé un jour. Pourquoi a-t-il créé ce personnage-là ? Il y a d'autres personnages à la disposition de mes rêves, de mon cerveau, de mon inconscient. Pourquoi choisir ce malotru qui n'est pas digne des femmes qu'il côtoie ? Aucune femme n'est aussi misérable que lui. Pourquoi l'ai-je choisi pour peupler mes rêves ?

Nous ne choisissons pas nos rêves ; c'est eux qui nous choisissent. Une centaine de personnages rôdent dans la nuit à la recherche de celui à qui ils peuvent apparaître dans un rêve. Le camionneur, pourquoi m'a-t-il choisi ? Quel honneur !

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir choisi au cours de vos randonnées ! Je vous parais beau ? Ou est-ce mon intelligence qui vous attire ? Ou est-ce mon sens de l'humour ? Il y a d'autres personnes qui ont le sens de l'humour, vous savez. Pourquoi ne pas frapper à leur porte ? Pourquoi ne pas vous présenter devant une femme ? Vous êtes un bel homme. Aucune femme n'aura assez de force pour résister à vos avances. Ne voulez-vous pas aller en vacances avec une belle femme ? Tout est possible dans les rêves : la mer, les hôtels de luxe. Pourquoi ne pas tenter votre chance ? Choisissez une belle femme, frappez à sa porte. Elle vous ouvrira, elle vous embrassera. Ne perdez pas votre temps avec un vieillard comme moi. Ce n'est pas la peine. Je ne peux rien vous apporter. Mes lectures ne vous intéressent pas. Nous n'avons pas de goûts communs. Vous n'aimez pas la musique, je parie. Et si vous l'aimez, vous n'aimez pas Schoenberg, Webern, Morton Feldman. Vous aimez

Brahms, peut-être. Et encore ! Je n'ai pas l'intention de vous insulter. Après tout, vous n'êtes pas obligé d'aimer la musique. À notre époque, personne n'est obligé d'aimer l'art. On peut aimer les femmes, la couleur noire des robes qu'elles portent après la mort de leur mari. On n'est pas obligé d'aimer Spinoza.

Il n'en fait qu'à sa tête, le camionneur. Il m'a choisi pour une raison inconnue. Il ne me lâche pas parce qu'il est obstiné, têtue, stupide. Il a déjà gagné la partie, mais il persiste et signe sans arrêt.

Vous avez gagné ! Je rends les armes. Vous êtes le plus fort. Aucun camionneur ne vous arrive à la cheville. Aucun intellectuel ne vous arrive à la cheville. Pourquoi s'acharner sur moi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? D'accord, je suis descendu de ma voiture au lieu d'y rester et d'attendre patiemment que vous terminiez votre coup de fil. Mais ce n'est pas une raison pour me poursuivre. D'accord, j'ai écrit une lettre, cette fameuse déclaration. Et alors ? Je peux ne pas donner suite à ma plainte. L'assurance payera de toute façon. On ne vous inquiétera pas. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Désolé de vous avoir dérangé pour rien. Je veux dire, je n'aurais pas dû entamer cette procédure. Je n'aurais pas dû mémoriser votre plaque. Ce geste inconsidéré ne vous a pas fait peur, j'espère. Comment peut-on avoir peur d'un homme comme moi ? Je n'ai même pas de téléphone mobile. Je n'ai même pas de stylo pour noter le numéro de votre plaque. Je me fatigue vite parce que je n'ai pas l'habitude de parler aux gens. Je voulais appeler mon amie. Vous étouffiez de rire, n'est-ce pas ? Alors, cela vous a fait plaisir, cette histoire. Vous vous êtes bien amusé. Pourquoi m'en vouloir ? Vous ne vous êtes pas suffisamment amusé ? Vous voulez vous amuser encore ? à mes dépends ? Tout ça ne vous suffit pas ? Et bien, d'accord. Amusez-vous. Je vous donne l'autorisation de vous amuser à mes dépends encore un jour — deux jours maximum. Ensuite, vous devez partir. Promettez-moi de partir, sinon je vous interdis de vous amuser chez moi. Amusez-vous ailleurs, dans les rêves des autres. Il y a tant de jardins sur cette planète. Pourquoi négliger ces jardins, ces dormeurs qui adorent les camionneurs et les camions en général ?

Il ne m'écoute pas ; il ne m'entend pas. Je lui parle en rêve, mais c'est un autre rêve, le mien. Pas le sien. Nos rêves ont coïncidé un jour. Ils ne coïncident plus. Ils ne coïncident plus au moment où je lui parle de son départ éventuel. Un mur descend et nous sépare. Je ne vois plus le camionneur. Tant mieux, tant mieux. Et puis, il réapparaît — au moment où je l'attends le moins. À vrai dire, je ne l'attends pas du tout. Mon attente, il n'en a cure. Que je l'attende ou non, il vient. Il est fidèle au poste. Voilà une fidélité dont je pourrais me passer. Pourquoi n'est-il pas une femme ? « Toute la pensée d'une femme va à sa beauté. Si un mari veut faire plaisir à sa femme, qu'il lui donne des vêtements de fin lin. » Je lui donnerais des vêtements de fin lin, s'il était une femme. Tant pis.

Je dois revenir à une des femmes qui animent mon séjour à Londres, à Lisbonne. À laquelle dois-je revenir ? À celle qui me permettra d'éclater mon esprit en mille morceaux pour que je puisse vivre autrement. Dans chaque morceau, j'aurai une femme qui m'ouvrira des horizons auxquels je pense en me promenant dans les rues de Saint-Petersbourg. Il y a beaucoup d'horizons à Saint-Petersbourg.

Un tableau. Une femme regarde par la fenêtre, une cruche à la main. Donne-moi du lait ! Nourris-moi ! Sois ma mère, ma sœur, mon enfant ! Sois mon camionneur ! C'est un tableau ; ce n'est pas un rêve. Elle ne bouge pas. La plupart de tableaux s'animent dans les rêves.

Rien à faire. Je suis coincé. Je suis condamné à rêver du camionneur. Que Dieu me vienne en aide !

Spinoza, Dieu se trouve à portée de la main et assez loin. Il écrit dans son œuvre maîtresse : « Quand nous concevons Dieu comme la cause de toutes choses, peut-on objecter, nous considérons par cela même Dieu comme la cause de la Tristesse. Je réponds que dans la mesure où nous connaissons les causes de la Tristesse, elle cesse d'être une passion, c'est-à-dire cesse d'être une Tristesse ; et ainsi, dans la mesure où nous connaissons que Dieu est cause de la tristesse, nous sommes joyeux. »

Peut-on comparer la Tristesse à une pierre précieuse ? C'est plutôt la Mélancolie que je mettrais sur le même plan : la Tristesse s'apparente à un fardeau. Mais Dieu — la liberté dont on bénéficie grâce à son concours — permet de s'en défaire : il y a assez de place dans les marges. « Seule assurément une farouche et triste superstition interdit de prendre des plaisirs. En quoi, en effet, convient-il mieux d'apaiser la faim et la soif que de chasser la Mélancolie ? » Pour Spinoza, la Mélancolie était aussi un fardeau. « ... au contraire, plus grande est la Joie dont nous sommes affectés, plus grande la perfection à laquelle nous passons, plus il est nécessaire que nous participions de la nature divine. Il est donc d'un homme sage d'user des choses et d'y prendre plaisir autant qu'on le peut (sans aller jusqu'au dégoût, ce qui n'est plus prendre plaisir). » Comment savoir où le plaisir me guette ? Peut-être au milieu de cette rue où je me suis engagé en espérant rentrer à la maison dans les plus brefs délais.

Je m'attarde sur ce sujet parce que j'y prends plaisir. Je ne suis pas masochiste. Quel genre de plaisir peut-on éprouver dans cette situation ? On m'insulte, je me conduis comme un enfant ou comme un homme qui tombe de la lune. Je jubile. Pourquoi ? Pendant des semaines et des semaines, je n'avais rien à me mettre sous la dent. Cet accrochage donne lieu à toutes sortes de réflexions qui s'apparentent à une danse. Car mes pensées dansent pendant que je pense à ce camionneur maladroit, borné et stupide. Il refuse de me prêter son téléphone, comme si cela pouvait m'empêcher de le poursuivre en justice. Il me donne rendez-vous près d'un arbre, comme si nous étions amoureux l'un de l'autre. Voulait-il que je l'imaginer sous les traits d'une femme ? Il n'était certainement pas ~~un~~ homosexuel.

Supposons qu'il y ait une voiture de sport au milieu de cette rue. Elle me barre le chemin. Je descends dans l'intention de dire mes quatre vérités au conducteur. Je vois que c'est une femme. Alors, je ne dis rien. Ou plutôt je dis quelque chose d'aimable. Elle est au téléphone ; elle fait une grimace. Je lui présente mes excuses et je me retire. Non, je ne me retire pas. Il faut que je fasse sa connaissance. Comment ? Il faut qu'elle recule pour me percuter. Donc, j'avance ma voiture. Mon pare-choc touche son pare-choc ou presque. J'attends qu'elle termine la conversation. J'espère qu'elle remettra le moteur en marche *avant* de raccrocher : elle ne pensera pas à regarder en arrière. Elle remet le moteur en marche ; elle recule violemment. La collision me permet de lui adresser quelques paroles *légitimes*, si je puis dire. Après tout, elle a accroché ma voiture. J'ai le droit de lui en parler. Je lui en parle. « Madame, je suis désolé de vous ennuyer à un moment inopportun, mais vous avez enfoncé le capot de ma voiture.

— Vous étiez tout près.

Elle ne se donne même pas la peine de descendre pour voir l'ampleur de dégâts. C'est sur cela que je compte, sur sa dignité. Elle porte la tête haute.

— Je ne bougeais pas. Vous avez perdu le contrôle de votre voiture. Mon capot est cabossé.

— Vous n'auriez pas dû vous mettre si près de ma voiture.

— Je regrette, mais nous devons faire un constat.

— Je n'ai pas le temps.

- Moi non plus. Mais c'est ainsi que l'on procède lorsqu'il s'agit d'un accident.
- Ce n'est pas un accident. Une égratignure, rien de plus.
- Regardez vous-même.
- J'ai dit que je n'avais pas le temps. Ni l'envie, d'ailleurs.
- Madame, je me vois dans l'obligation d'insister. Il faut faire un constat. »

Et patati ! et patata ! Comme cela pendant des heures. Non, une dizaine de minutes suffiront pour faire sa connaissance. Evidemment, on peut continuer la conversation dans un café, dans un restaurant. C'est l'heure du déjeuner. Nous déjeunons ensemble. Elle oublie sa voiture ; moi, j'oublie la mienne. J'apprends qu'elle a divorcé et qu'elle vit seule. « Moi aussi, je vis seul. La tristesse m'envahit très souvent. Ou plutôt la mélancolie. C'est un sentiment noble, certes, mais on ne peut pas vivre dans cet état trop longtemps. On écoute de la musique, on écrit des poèmes. Mais il faut vivre, il faut vivre. Il faut jouir de la vie. On peut écouter la musique *autrement*. Notre cœur doit danser en écoutant la musique.

— Je vous comprends. J'aime la musique. Moi aussi, je suis triste parfois. Ce n'est pas à cause de ma solitude. Je sais que je peux l'interrompre, que je peux vivre autrement. Je ne le veux pas. C'est ce qui me préoccupe.

— La tristesse est aussi un cadeau. Nous recevons des cadeaux tous les jours, à chaque instant. La tristesse est synonyme de joie. Il suffit de le comprendre, de le ressentir. La joie est partout, toujours et partout.

— Je suis ravie d'avoir enfoncé votre capot. Ou plutôt, je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. Sans ma maladresse, je ne vous aurais pas connu.

— Vous ne l'avez pas enfoncé. C'est une égratignure, rien de plus. N'en parlons plus. À vrai dire, c'est ma faute. J'étais tout près de votre voiture. Nos pare-chocs se touchaient, ou presque. Vous ne pouviez pas avancer. Donc, vous avez reculé. Vous n'aviez pas le choix.

- J'aurais dû regarder derrière moi.
- Pour me revoir ? Je plaisante. Je l'ai fait exprès. Les pare-chocs...
- Vous avez avancé pour que je ne puisse pas reculer ? Vous vouliez faire ma connaissance ? »

Et patati ! et patata ! Le jour suivant, je lui donne rendez-vous près de l'arbre fatidique. Elle tient parole ; elle est là. Nous continuons notre conversation. Puis, nous allons chez moi, comme il se doit. Elle admire mes meubles, mes tapis, ma bibliothèque. « Je n'ai jamais vu de bibliothèque aussi grande chez un particulier.

- Ma bibliothèque est aussi grande que celle de Tolstoï. Environ 23 000 livres. En six langues.
- Vous n'avez pas lu tous ces livres. Si ?
- On ne lit pas tous les livres d'un bout à l'autre. Certains d'entre eux, on les consulte, on les feuillette.

Mais on a besoin de les avoir sous la main, au cas où...

- Vous avez beaucoup de disques, des vinyles...
- Ils sont mieux que les CD. Vous le savez, naturellement.
- Non, je l'ignorais. Je croyais que le progrès...
- Parlons plutôt des regrets. Dommage qu'on ne puisse pas écouter les vieux enregistrements sur leurs

78 tours d'origine.

- C'est vraiment mieux ? la qualité sonore ?
- Plus on s'éloigne de l'original, plus on perd.
- Le bruit de fond ne vous gêne pas ? Ce grattement...

- Pas du tout. Sans ce bruit, je me sens abandonné.
- Vous lisez, vous écoutez la musique.
- Des livres anciens, de vieux enregistrements. Je ne vais plus au concert, cela va sans dire.
- Vous vivez dans un monde qui n'existe plus.

— Je vis dans un jardin où les roses ne se fanent pas, où la musique résonne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La musique est partout. Lorsque nous regardons un portrait, nous entendons une harmonie. Un grand tableau où figurent plusieurs personnages contient, en revanche, la mélodie de notre regard qui suit une sorte d'itinéraire en passant d'un détail à l'autre. Un portrait immobilise le temps qui, privé de son mouvement linéaire, commence à résonner, comme un accord. La musique nous guérit. La musique nous détruit. Les œuvres de Mahler et de Chostakovitch nous font connaître l'enfer. Mais *Le chant de la terre* se termine par une mélancolie toute proche de ce que les héros de Dante ressentent dans le *Purgatoire* : ils se souviennent de la terre. Le paradis n'est pas loin ; il faut avoir de la patience. Ils se souviennent de la terre. La *Quinzième symphonie* de Chostakovitch retombe dans une enfance paradisiaque — du moins, dans le cadre d'un souvenir sonore. C'est un autre paradis qui n'a rien d'artificiel. Ce passé lointain, mis en musique, rejoint les sphères où Dante et Béatrice se promènent depuis plusieurs siècles.

— C'est comme si vous récitiez un poème. J'ai l'impression de lire un livre à haute voix.

— Je raconte peut-être l'histoire d'une symphonie de Haydn. Je ne sais pas ce que je raconte. La musique ne sait pas ce qu'elle raconte non plus. Pourtant, je n'arrive pas à m'identifier à la musique. Rien ne peut s'identifier à la musique, pas même le monde ; pas même Dieu. Un quatuor de Haydn peut s'identifier à la musique, mais cette identification déborde du cadre de cette soirée. Elle déborde de n'importe quel cadre, excepté celui de Dieu. On parle souvent de Dieu quand on se penche sur la musique. »

Elle m'écoute ; elle ne m'interrompt pas. Quelle femme ! La veille, nous avons oublié nos voitures là où elles étaient — dans cette rue. Nous avons oublié de les fermer. On les a volées. Nous n'y pensons pas. Nous n'avons pas le temps d'y penser, d'y remédier. Nous n'en avons pas averti nos assurances respectives. Je goûte au bonheur conjugal dont je rêve depuis mon enfance. J'ai dit à ma mère : « J'aimerais me marier à l'âge de douze ans. » J'ai soixante-et-un ans ; je ne suis toujours pas marié. C'est un bonheur d'Epinal que j'éprouve en ce moment, chez moi, dans un de mes fauteuils. Et alors ? Je n'ai rien contre ce bonheur mielleux, contre cette opérette d'Offenbach.

*O Dieu de quelle ivresse embrases-tu mon âme !
 Comme un concert divin ta voix m'a pénétré !
 D'un feu doux et brûlant mon être est dévoré ;
 Tes regards dans les miens ont épanché leur flamme,
 Comme des astres radieux !
 Et je sens, ô ma bien-aimée,
 Passer ton haleine embaumée
 Sur mes lèvres et sur mes yeux !*

« Vous êtes belle ! Sur votre visage on lit des Attributs divins, on déchiffre les hiéroglyphes de la Création. La beauté fait naître l'amour dans le monde. Sans elle, nous serions tous des amis sages. Pas d'ivresse, pas de folie. »

Quel bonheur ! Quel bonheur !

*Belle nuit ! ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses ;
Nuit plus douce que le jour,
O belle nuit d'amour !*

Quelle femme ! Quelle femme !

Un empereur disait au rabbin Gamaliel : « Votre Dieu est un voleur, puisqu'il est écrit : 'L'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam ; il s'endormit, et Dieu prit une de ses côtes.' » La fille du rabbin dit alors à son père : « Laisse-moi faire, je vais lui répondre. » Puis elle s'adressa à l'empereur en ces termes : « Veuillez mettre un officier de police à ma disposition pour instruire une plainte.

— *Pour quel motif ?*

— *Des voleurs ont pénétré chez nous pendant la nuit ; ils ont dérobé une aiguère d'argent, mais ils ont laissé en échange une aiguère d'or.*

— *Que n'ai-je chaque jour la visite d'un pareil larron ! m s'écria l'empereur.*

— *N'est-il donc pas admirable, reprit la fille du rabbin, pour le premier homme, de s'être vu enlever une simple côte et d'avoir reçu à la place une femme mise à sa disposition !*

14

Trêve de facéties ! La vérité existe. Il faut la regarder en face. Je regarde la vérité en face. Je me meurs, le roi se meurt. Mieux vaut mourir que se bercer d'illusions. Mieux vaut perdre les illusions que s'en bercer. Même Hoffmann — le héros d'Offenbach — ne se berce pas d'illusions. Non, il est ivre mort ; il ne se souvient plus des femmes. « Hoffmann ? endormi ?

— Non, ivre mort. Trop tard, Madame. »

Trop tard, Madame. Trop tard. Je suis vieux, je n'ai rien appris. La vie ne m'a rien appris. Les camionneurs se moquent de moi. Je n'ai rien contre les camionneurs, ni contre les camions. Je n'ai rien contre personne. Je suis peut-être ivre ; ivre mort.

15

Il faut brûler les livres que j'ai dans ma bibliothèque. Ils ne m'apprennent rien. Il y a peu de chance qu'ils m'apprennent quelque chose maintenant, après tant d'années. Je suis damné, et on n'apprend rien à un damné. On ne peut rien apprendre à un damné, sauf qu'il est damné. Je l'ai appris. Je l'ai appris sur le tard. Je l'ai appris quand-même. Que faut-il dire après cette phrase ? Mieux vaut tard que jamais. Je suis un écolier, une marionnette. N'importe qui me manipule à volonté. Oui, il y a des cordes, des ficelles. On tire sur les ficelles et je danse. Je danse, je danse, je danse. Je pense que ce sont mes pensées qui dansent. C'est moi qui danse, mon

corps. On me dit : « Dansez ! » J'obéis. Je danse, quoique je ne sache pas danser. Je ne sais pas faire un tas de choses ; je ne sais pas danser, entre autres. Pourquoi veulent-ils me voir danser ? Trouvent-ils que je danse bien ? Ma danse les satisfait-elle ? Peut-être. Comment le savoir ? Je ne suis pas dans leur peau. Je ne suis pas l'Autre.

Si, je suis l'Autre ; si je danse, je suis l'Autre. Moi, je ne danserais pas. Mes pensées dansent de temps à autre ; j'aime la danse de mes pensées. Moi-même, je ne danse pas. Mon corps demeure immobile. Je suis toujours dans mon fauteuil à l'exception des jours où je prends ma voiture pour aller en ville.

Sors de ton astrologie, sort de ton destin. Abram est destiné à ne pas avoir d'enfant mais Abraham aura un enfant.

Saraï est destinée à ne pas avoir d'enfant mais Sara aura un enfant.

Je vais changer vos noms pour changer vos astres, pour changer vos destins.

Je sors de mon appartement, de mon jardin, de mon astrologie. Je sors de mon destin. Non, je n'en sors pas. Je n'en sors pas. On ne peut pas sortir de son destin. On peut sortir de son jardin, mais on ne sort pas de son destin. On ouvre un portail, on voit un autre jardin. C'est le même jardin. À chacun son jardin. On ne change pas de jardin comme de chemise. On demeure dans le même jardin, dans le même pétrin. On ne change pas de nom parce qu'un nom vous colle à la peau. Et votre astre est pendu au-dessus de votre tête. Vous prenez un bâton ; vous voulez chasser votre astre. En vain. On ne chasse pas les astres si facilement. Même si vous prenez un fusil, vous ne le chasserez pas. Il restera suspendu au-dessus de votre tête. Vous finirez par vous pendre à votre astre. C'est plus beau qu'un arbre. L'image est plus belle. Un homme est pendu à un astre, à son étoile, à sa mauvaise étoile. À son destin, en définitive. Votre destin vous attend. Il attend que vous vous pendiez à lui. C'est pour cela qu'il existe. Les destins sont des arbres où pendent des humains.

Sors : — sens littéral : il le fit sortir de sa tente.

Je ne peux pas sortir de ma tente. Mon fauteuil est dans ma tente. Je me lève, je m'en vais. Je reste à l'intérieur de ma tente. Il y a des gens à l'extérieur : des hommes et des femmes. Je ne vois que des camionneurs. C'est ridicule, je m'en rends compte. Pourquoi faire une fixation sur cet accrochage ? Je n'en sais rien. Posez cette question à Dieu ou à l'un de ses émissaires. Dieu a des émissaires à qui l'on pose ce genre de questions. Vous pouvez poser la même question à Dieu lui-même, si vous voulez. J'espère qu'il vous répondra. Il ne m'a jamais répondu, à moi. Je ne sais pas si je lui ai posé beaucoup de questions. Peut-être aucune. Il aurait pu me répondre quand-même. À quoi sert-il, s'il ne répond pas aux questions de ses sujets ? Il n'est rien sans ces sujets. C'est pour cela qu'il a créé le monde : pour avoir des sujets, pour avoir quelqu'un à qui il pourrait se confier. À qui il pourrait parler, tout simplement. Il a parlé à Abraham, il a parlé à Moïse. À qui parle-t-il maintenant ? Il doit être fatigué de son propre mutisme. Je lui demande de dire quelque chose. Je suis prêt à entamer un dialogue avec le Seigneur, à condition qu'il daigne d'ouvrir la bouche. Il n'ouvre pas la bouche. Il n'ouvre rien du tout. Il ne ferme rien non plus : tout est déjà fermé. Je suis enfermé.

Et quand il ouvre la bouche, il dit : « Sors ! Sors ! » Non, je ne peux pas sortir. Si je sors, j'entre. On ne peut pas sortir sans entrer quelque part. Et si j'entre quelque part, il faut que j'en sorte. Et cela, je ne peux pas le faire, pour la bonne raison que la sortie n'est autre que l'entrée. *Que, que, que.* Il n'y a que ça. On ne peut pas en

sortir. Une porte s'ouvre, une autre se referme. Il y a trop de portes, trop de chambres. Vous vous installez dans un lit. C'est un lit définitif : vous ne le quitterez pas ; une version définitive de votre vie. Le lit commence à bouger. Il voyage autour du monde. Les jardins, les bois se succèdent. Les arbres sont partout. On entend de la musique. Un quatuor de Haydn. Encore un quatuor ; et encore, et encore. Ce sont les cadeaux du Seigneur. Tristesse, joie. Je suis joyeux, je suis un veuf joyeux. J'ai perdu tant de femmes, tant d'occasions, tant de bonheurs. Il me reste ma voiture avec une bosse, une égratignure. Ce qui me réconforte, c'est qu'après ma mort, personne ne dira de bêtise du genre : « Aucun homme ne m'approchera ! » Les hommes iront à la rencontre des femmes. Ils s'embrasseront ; ils partiront en vacances. Les Caraïbes. Et patati ! et patata ! Moi, je serai tranquille. Personne ne me demandera de sortir. Je serai indemne.

Je suis El Chaddaï, marche devant moi et sois parfait.

Chad signifie le sein d'une femme ; *Chaddaï*, « mes seins ». Une femme parle de son propre corps. Elle montre ses seins. Ils ne sont pas exposés ; ils ne sont pas nus. Ils sont recouverts par un voile. C'est la vision que le grand prêtre se « permet d'avoir » le jour de Yom Kippour, dans le lieu le plus sacré, dans le temps le plus sacré.

Je ne vois pas les seins de Dieu. Je ne vois rien à part ce jardin qui me détruit. Dieu se cache, comme d'habitude. Il s'éloigne constamment de la Création, de la Révélation. Il s'éloigne de nous. Il est sans veille et sans lendemain. Le silence absolu. *Chaddaï* est le nom du retrait. *Tsimtsoum*. Le nom du lieu vide, de l'absence.

Il est là ; il n'est pas là. « Je me sentais fait pour la retraite et la campagne », se souvient-il. Dieu est en train d'écrire ses mémoires. Il a pris sa retraite. Un fonctionnaire en retraite. A-t-il fait valoir ses droits à la retraite ? A-t-il droit de se retirer, de nous abandonner ? Il a été mis à la retraite d'office. Une retraite anticipée, sans doute.

Un quatuor de Haydn. *Les contes d'Hoffmann*. L'unique opéra d'Offenbach.

Ah ! je suis fou ! à nous le vertige divin

Des esprits de l'alcool, de la bière et du vin !

A nous l'ivresse et la folie !

Le néant par qui l'on oublie !

16

Il faut brûler les livres. Mes compagnons de route. Il n'y a pas de route. Si, il y en a une, mais elle me conduit vers un autre jardin qui ressemble à celui que je viens de quitter. Ils se ressemblent à s'y méprendre. Je ne me méprends plus. Je sais où je vais. Je sais que je ne vais nulle part. Il n'y a pas de compagnons. À quoi bon avoir des compagnons de route, s'il n'y a pas de routes ? Que fait-on, dans ce cas ? On couche ensemble. Mon lit n'est pas suffisamment large pour y mettre tous mes livres. La bibliothèque de Tolstoï. Ma chatte partage ma couche. Cela me suffit.

Que faire des livres dont on n'a pas besoin ? On peut les vendre. Je ne veux pas les vendre. Pourquoi empoisonner les jeunes ? Ils sont déjà empoisonnés par les médias, par les best-sellers. Il ne faut pas les tuer pour autant. Ils sont empoisonnés, mais ils ne sont pas encore morts. Ils peuvent guérir en écoutant les quatuors de

Haydn. Je ne leur vendrai pas mes disques, mes microsillons, mes vinyles. J'écouterai mon requiem jusqu'au bout. *Le chant de la terre*. Pas de chants du ciel, s'il vous plaît !

Chaque mot compte, chaque lettre. Chaque lettre est un monde ; chaque lettre est l'univers. Quel univers ? Les univers, je n'en ai cure. Rendez-moi mon jardin, mon lit où je dors avec ma chatte. Je brûlerai vos mondes, vos lettres, vos phrases qui ne riment à rien. Je brûlerai vos rimes qui ne riment à rien. Je brûlerai vos poèmes, vos livres sacrés. Ils ne me sont d'aucun secours. Chaque créature a besoin des secouristes. Les secouristes arrivèrent sur les lieux de l'accident. Bon, l'accident a eu lieu. Où étaient vos secouristes ? dans un café ? en train de boire du café ? Non, ils étaient là, mes secouristes. Mais ils n'ont rien fait. Ils n'ont pas bougé. D'ordinaire, les livres ne bougent pas ; à moins qu'on ne les range. Depuis deux semaines, j'ai rangé pas mal de livres. Mais ils n'ont pas bougé malgré mon rangement. Le camionneur est toujours là ; ils ne l'ont pas déplacé. Il m'insulte toujours. Il m'abaisse. « S'il se vante, je l'abaisse », dit Pascal. Mais je ne me vantais pas. Je roulais paisiblement dans ma voiture. Et puis, un camionneur n'est pas Pascal. Si Pascal m'avait abaissé, j'aurais applaudi ; je me serais agenouillé devant Pascal.

Les livres ne servent à rien. « Le chemin puise ses forces dans le non-savoir », dit Rabbi Nahman de Braslav. D'accord. Même s'il n'y a pas de chemin, il y a quelque chose. Il y a mon lit, par exemple. Et mon lit doit puiser ses forces quelque part pour que je dorme paisiblement ; huit heures par jour. Bon, mon lit ne lit pas. Moi, je lis, je lisais. Malgré tout, je continue à lire. Et bien, je ne lirai plus. Si je ne brûlais pas mes livres, je serais tenté d'apprendre quelque chose, de détruire mon non-savoir. D'ailleurs, je n'ai pas de non-savoir à ma disposition. Je sais quelque chose, et ce savoir vient des livres. Je ne les ai pas encore oubliés. Je ne suis pas encore mort ; je ne suis pas encore fou. Je suis peut-être l'Autre. Mais cet Autre n'est pas analphabète. Il lit beaucoup ; il profite de ma bibliothèque, de son étendue, de sa générosité. De *ma* générosité. Ce n'est pas la peine de lui barrer la route : il est déjà à l'intérieur.

Je déplace mes livres ; je les enlève. Les étagères se vident. Je vais les brûler, page après page, phrase après phrase, mot après mot. « Un mot est toujours plus qu'un mot. » Donc, il faut brûler ces « plus ». Il faut brûler tous les mots qui se cachent derrière les mots. Il faut brûler tous les sens, toutes les nuances. Il faut brûler les lecteurs qui ajoutent *quelque chose* aux livres qu'ils lisent. Il faut brûler *quelque chose*. Dommage que je ne puisse pas brûler tous les lecteurs. Je ne veux même pas me suicider. Je n'ai pas envie de tuer ce lecteur assidu que j'étais pendant des années d'apprentissage. Je n'ai rien appris ; tant pis. J'ai appris la leçon.

La justice, c'est ce que je cherchais. La justice, c'est la moindre des choses. S'il n'y a pas de justice, il n'y a rien. S'il n'y a pas de justes, il n'y a pas d'humanité. Nous ne sommes même pas des animaux, si la justice ne règne pas. Nous ne sommes même pas des plantes : la justice biologique règne dans le royaume des plantes. « Faiseurs de sa parole » — c'est ainsi que l'on appelle les justes. Ils font et construisent la parole de Dieu. Où était la parole de Dieu quand le camionneur me méprisait ? Je sais que c'est ridicule. Tout cela est ridicule. Mais c'est la vie, cela fait partie de la vie. Donc, ce n'est pas ridicule, sinon la vie humaine serait ridicule. Vous tuez une personne et vous tuez tout le monde, le monde entier. Vous tuez les astres aussi. La Voie Lactée.

Les justes, les justes. Quelle parole ont-ils fabriquée à ce moment-là ? « Capot », « accrochage », « camionneur », « téléphone », « client », « rue », « chemin », « main » ? Je ne sais pas ce qu'ils ont fabriqué, mais ils se sont trompés — j'en suis sûr. « Par leurs *actions positives*, ils atteignent la *capacité d'écoute* des paroles divines. » Leurs actions positives, la capacité d'écoute. Ils n'écoutent rien, ils ne font rien. Dieu ne dit rien. On m'a mis dans de beaux draps.

Les justes, les justes. Je n'en suis pas un. Je ne fabrique rien ; j'écoute les quatuors de Haydn, *Le chant de la terre*. Je brûle mes livres. Pas encore, pas encore. Que dois-je faire pour les brûler ? Il faut ramasser du bois. Feu de joie ; feu de jardin.

Non, mes vieux papiers suffiront : je ne veux pas mettre le feu à ma maison, à mon appartement. Il faut que je vive quelque part, que je dorme quelque part. Mon lit me convient parfaitement. C'est un lit espagnol du XVI^e siècle. Et si je brûlais mes meubles ? La beauté où l'on peut lire des Attributs divins. Je peux m'en passer.

Ce n'est pas un jardin ; je ne dors pas dans un jardin. Je n'écoute pas *Le chant de la terre* dans un jardin. Je l'écoute sur terre, certes ; mais je ne l'écoute pas dans un jardin. La terre n'est pas un jardin. Ce n'est pas un terrain vague non plus, contrairement à ce que je pensais autrefois. Je ne sais pas ce que c'est, et je ne veux pas le savoir. Un cliché de plus. Tout le monde dit aujourd'hui : « Je ne sais pas ce que c'est, et je ne veux pas le savoir. » Ces gens ne connaissent pas *Le chant de la terre* ; et ils ne veulent pas le connaître. Tant pis pour eux. Je le connais. Je connais aussi les quatuors de Haydn. Je me répète. Pourquoi ne pas cloner les êtres humains ? Certains disent qu'il faut éviter la répétition : chaque être humain est unique, en d'autres termes. Derrida ricane. « Nous vivons au milieu des répétitions », dit-il. On a déjà brûlé les livres : l'Inquisition, les nazis. Hitler est le criminel le plus abject de l'histoire. Cela ne m'empêchera pas de brûler mes livres.

Je les ai amassés sur mes tapis. Des piles et des piles, une partie de mes livres. *Le chant de la terre* chante les plantes de mon jardin. Je suis à l'origine de ces plantes. Ce ne sont pas les mots ; ce sont des plantes, des fleurs, des arbres. Ils sont muets ; tant mieux. Je les entends dans *Le chant de la terre*. Que me faut-il de plus ?

Comment sortir de « c'est écrit » ? En brûlant les livres. Rien n'est écrit ; rien n'est dit. Je n'ai rien lu ; je n'ai rien entendu. Non, je n'ai pas tout oublié, hélas. Mais il ne faut pas alimenter ma mémoire ; il ne faut pas lui donner à manger. Il ne faut pas lui acheter du Sheba. Ma mémoire n'est pas ma chatte : je ne l'aime pas. Je joue avec elle parfois, mais je ne l'aime pas.

Brûler les livres. Brûler les mots, les lettres. « Fabriquons d'abord les mots qui nous permettent de les entendre. » Entendre quoi, qui ? Le reste est brûlé. La réponse est brûlée ; il ne reste que la question. On entendra peut-être quelque chose, mais on n'entendra pas ce qu'il faut entendre. Je me demande s'il faut entendre ce qu'il faut entendre. De toute façon, on ne l'entendra pas. On entendra *Le chant de la terre* à la place. Tant mieux, tant mieux. Pas n'importe quelle interprétation, pas de chefs d'aujourd'hui. Bruno Walter, Kathleen Ferrier, l'Orchestre Philharmonique de Vienne.

J'ai oublié Bach, ses cantates, ses fugues. Cela suffirait pour un jardin. Ma mémoire n'est pas encore défaillante. Elle se fortifie à mesure que je me débarrasse des livres.

Un jour R. Johanan tomba malade. R. Hanina vint lui rendre visite :

« Est-ce que ces châtiments te sont agréables à supporter ? lui demanda-t-il.

— Pas du tout, et je ne désire pas non plus leur rétribution.

— Donne-moi la main, lui dit alors R. Hanina.

R. Johanan lui donna la main et il fut guéri. Pourquoi ne s'est-il pas guéri par lui-même ?

Pourquoi ne suis-je pas guéri ? Parce que je ne peux pas guérir par moi-même. Et Dieu ne me donne pas la main. Pis encore, nul juste ne me donne la main. Il n'y a peut-être pas de justes autour de moi. En tous cas, les gens qui me donnent la main ne me guérissent pas. Soit ce ne sont pas des justes, soit je suis inguérissable. Ils

pourraient essayer, au moins. Ils n'essaient même pas, comme s'ils savaient que Dieu était mort. Encore un cliché. On ne guérit pas à l'aide de ces phrases que tout le monde répète.

« Lui-même » brûlera en premier lieu. Toute la phrase brûlera : « Pourquoi ne s'est-il pas guéri par lui-même ? » Une moquerie de plus. Personne ne me donne la main. Donc, la phrase : « R. Johanan lui donna la main et il fut guéri » brûlera. « Donne-moi la main, lui dit alors R. Hanina. » Je n'ai rien dit de pareil : ce n'est pas la peine de dire quelque chose que personne n'entendra. La phrase brûlera. La main n'y est plus. Il n'y a plus de mains, il n'y a plus de pieds. Personne ne vole à votre secours. C'est normal, tout est normal. Retour à la normale.

17

« Moi » — c'est tout ce qui reste. Il n'y a pas de « donne », il n'y a pas de « guéri », il n'y a pas de « dit ». Il y a des cendres. Je me promène dans les cendres où je laisse des traces. Je ne peux laisser des traces que dans les cendres où j'ai enterré mes livres. D'autres cendres me conviendraient également. Tout ce qui est cendre me convient. Je pourrais faire cuire des châtaignes sous la cendre. Ou des pommes de terre. Qu'en ferais-je ? Je n'en ferais rien. Qu'elles restent où elles sont, mes cendres, tout ce que j'ai réduit en cendres. Mes cendres sont des lettres. On ne peut pas les lire, les traduire. Mais elles existent, ces lettres. Ce sont des livres invisibles. Ils ne renaîtront pas de leurs cendres. Ils n'ont pas besoin de renaître : ils existent toujours quelque part, dans un autre jardin. Que les autres les lisent. « Dit » est peut-être quelque part, dans mon jardin ; sinon, je ne dirais rien. Oui, ce « dit » s'est perdu dans les cendres. Pas tout à fait. Je le retrouve de temps à autre. Je n'ai rien dit pendant quelques jours. Je parle de nouveau. Mais je ne dis rien. Je parle pour ne rien dire. C'est la meilleure façon de parler. Que les cendres parlent ! Elles savent tant de choses. Un feu couve sous cette cendre. Il faut que j'éteigne ce feu. Je n'ai pas besoin de feu ; seules les cendres me font plaisir. Vive les cendres ! J'honore les cendres de mes livres morts. J'honore les cendres de tous les hommes vivants. Qu'ils se couvrent de leurs propres cendres !

Je suis assis dans mes cendres. Ce sont mes cendres, mes livres, mes pensées, ma vie passée. C'est ma vie que j'ai brûlée. Tant mieux, tant mieux. Je me sentirai mieux dorénavant. Les cendres du passé, les cendres des pensées, les cendres des sentiments. La cendre bleue du crépuscule. Je regarde par la fenêtre. Il y a des cendres partout : dans le ciel, sur la terre, sous la terre.

Il n'y a plus de « moi » ; je me suis trompé. Mais ce n'est pas « moi » qui me suis trompé. Ce sont les cendres. Même les cendres se trompent. Je pensais que les cendres ne se trompaient jamais. J'avais tort. Ce n'est pas « moi » qui avais tort.

Les cendres pensent. Je me suis mis en cendre, donc je pense. J'existe. Il ne s'agit pas des cendres de cigarette. Non, pas du tout. Ce sont des cendres pensantes. À quoi pensent-elles ? aux livres qu'elles sont ? aux femmes qu'elles étaient ? Je tiens ces femmes dans les mains. J'en saupoudre mon corps. Je suis recouvert de cendres. C'est cela que je voulais. Je me sens beaucoup mieux. On vit mieux au milieu des cendres. On s'entend bien avec les cendres, à condition de vouloir s'entendre avec elles. Il n'y a rien de plus facile. Vous vous asseyez au milieu des cendres et vous leur parlez doucement, sans hausser le ton. Les cendres comprennent tout. Elles vous écoutent sans vous interrompre. Elles sont polies, les cendres. Elles sont dociles. Vous les prenez dans vos mains, vous les tenez dans vos mains. Une poignée de cendres, deux poignées de cendres. Que vous faut-il de plus ? Elles sont notre passé, l'histoire de l'humanité. Cette histoire ne vous suffit-elle pas ? Elle me suffit

amplement. Il faut savoir écouter les cendres : elles ont leur musique à elles. *Le chant de la terre. Le chant des cendres.*

Ce que les cendres m'ont dit. Mon « dit » — celui dont je parle depuis quelque temps — se rapporte aux cendres. Elles ne sont pas bavardes ; elles disent ce qu'il faut dire. Elles disent la vérité que nous oublions trop vite. Pour ne pas mourir, peut-être. Pour ne pas devenir cendres. Pourquoi pas ? Il vaut mieux être omniprésent, et les cendres sont partout, même dans le ciel.

On peut dormir sur les cendres, dans les cendres, sous les cendres. On peut en construire des châteaux. Un château de cendres. Ils sont fragiles, ces châteaux. Mais ce qui est fragile perdure — grâce à sa fragilité. J'ai déjà construit mon château de cendres. Je vis dans ce château, pas dans un jardin. La grandeur du passé, la petitesse du présent. Seules les cendres nous débarrassent du monde où nous vivons, du monde où nous ne vivons plus. Plus de mains, plus de pieds, plus d'yeux. Un « dit » quelque part, une prière. Je n'ai pas brûlé la prière. Je n'ai pas brûlé le « dit ».

Encore un château qui s'est écroulé. Patience, patience. Il y en aura d'autres. Encore une petite promenade dans les cendres. Encore quelques traces. Personne ne les effacera ; rien ne les effacera. Il n'y a pas de vent dans le salon décoré, embelli par les cendres. Pas de vent, pas de pluie. Je protège mes cendres : c'est un monument historique. Le soleil ne peut pas leur nuire ; en tous cas, je ne le pense pas. Mais il vaut mieux tirer les rideaux. Je n'ai jamais pris autant de soin de mes livres. Mes cendres sont des livres anciens ; rien que les premières éditions.

Le mercredi des Cendres ; le jeudi des Cendres ; le vendredi des Cendres. Les jours de la semaine sont des cendres. Il y a suffisamment de cendres autour de moi. Pas besoin de feu — surtout pas. Ne troublez pas notre repos. On se repose bien en compagnie des cendres. On dort bien sur les cendres. On mange bien sur les cendres. On médite bien sous les cendres. J'en ai suffisamment pour m'ensevelir. Un voyage au centre de la terre, au centre de « moi », au centre du « dit ». Je trouve des lettres, je retrouve des lettres. Elles sont différentes. Ce sont des lettres, pourtant. Les livres ne brûlent pas.

Si je ne suis pas pour moi,

Qui est pour moi ?

Et quand je suis pour moi,

Qui suis-je ?

Et si ce n'est pas maintenant, quand ?

C'est maintenant, c'est maintenant. Je suis pour moi. Personne n'est pour moi, à part moi. Mais moi, je suis pour moi. Je suis pour moi aujourd'hui ; je serai pour moi demain. Je suis moi-même ; je suis l'Autre. Je suis fou ; je suis mort. Ceux qui sont morts n'ont plus rien à espérer. Ceux qui sont fous n'ont plus rien à espérer non plus. Ni les uns ni les autres ne se désespèrent. Les cendres m'ont appris quelque chose. Je mange les cendres.

Je déclare sur l'honneur avoir été témoin de l'accident suivant : le mercredi 5 octobre 2008, je suis sorti de mon bureau à midi afin de pouvoir fumer une cigarette, je suis sorti devant l'immeuble 12 rue Cabanis. Un

camion Citroën de couleur blanche était immobilisé dans la rue Cabanis, à moitié garé sur le trottoir devant une entrée de l'hôpital Sainte-Anne, mais empêchant les voitures de circuler dans la rue. Plusieurs voitures étaient immobilisées dans la rue, attendant que le camion reparte. La première était une Audi de couleur gris métallisé, immatriculée dans les Yvelines. Son conducteur est sorti du véhicule pour aller parler au chauffeur. Après une discussion ayant duré quelque temps, le conducteur est remonté dans sa voiture. Mais le camion, au lieu d'avancer, s'est mis à reculer, heurtant le capot avant de l'Audi. Le conducteur de l'Audi est à nouveau sorti de sa voiture pour interpeller le conducteur du camion. Le ton a monté des deux côtés. Puis les deux véhicules sont repartis. Une demi- heure plus tard, le conducteur de l'Audi est repassé à pied dans la rue Cabanis et a demandé si quelqu'un vu l'accrochage. J'ai accepté de témoigner et, pour ce faire, je lui ai donné mon adresse et mes coordonnées téléphoniques.

Le témoin a envoyé sa déclaration. L'assurance l'a prise en compte. Le camionneur et son patron ont tout nié. Ils ont ri. Ils ne sont pas de mèche, mais ils ont ri ensemble. On ne peut pas les coincer. La justice n'est plus la justice. Et pourtant, dans un coin que je ne connais pas, la justice est toujours ce qu'elle est — justice. Il suffit de trouver ce coin. Je ne sais pas si je le trouverai ; il suffit de savoir qu'il existe. Je le sais, je le sais. Les coins comptent. Il n'y a que des coins dans l'univers ; les coins sombres.

On parle des comètes. Où sont-elles ? Il n'y en a plus ; elles n'éclairent rien. Une torche suffit. Je vois tous les coins ; je les inspecte. Un jour, je trouverai ce que je cherche.

Coin A. Coin B. Coin C.

Je sors de mon appartement. Pourquoi ne pas en sortir ? Ce n'est pas un jardin. Personne ne m'empêche de quitter mon appartement ; je le quitte. Je laisse ma voiture dans le parking auquel j'ai droit. J'ai le droit de garer ma voiture quelque part, puisque j'habite dans cet immeuble. Je ne sais pas si c'est la justice ; c'est peut-être une particule de justice. Cela me suffit. Ma voiture garée est un monument à la justice.

Je me rends au château de Versailles, à pied. Une promenade me fera du bien. C'est ce que je pense. Je le pense toujours. Cette promenade m'a fait du bien. Je me sens mieux, beaucoup mieux ; je me sens très bien.

Il y a une exposition au château de Versailles. Jeff Koons. « Un *bad boy* à la Cour : Versailles accueille, cet automne, la plus turbulente des stars de l'art international. Le prince de l'argent au pays du Roi-Soleil : c'est une rencontre au sommet entre deux traditions, deux continents, deux légendes. » Dommage que je n'aie pas brûlé ce catalogue. Je peux le brûler, mais je ne pourrai pas brûler tous les catalogues qui sont en vente au château de Versailles et ailleurs ; tous les catalogues de cette exposition. Je ne pourrai pas non plus brûler les œuvres de Koons. Mon exposition des cendres n'aura pas lieu, hélas. La galerie des glaces recouverte de cendres. On se regarde dans une glace ; on voit les cendres. C'est ce qu'il faut voir à chaque fois que l'on se regarde dans un miroir. Il n'y a rien d'autre à voir. Une tautologie : les cendres dans la galerie des glaces.

« Le grand enfant coutumier du scandale aurait-il finalement grandi ? Assagi, celui qui n'a jamais craint d'éberluer certains critiques avec ses ébouriffantes gamineries ? » Non, il ne s'est pas assagi. C'est toujours un enfant, un petit enfant. Les critiques qui lui prêtent attention sont des enfants, eux aussi. Les gens qui achètent les fruits de ces gamineries sont des enfants, eux aussi. Il y a tant d'enfants autour de nous. Ils courent en tous sens. Ils sautent, ils gambadent de joie. L'exposition universelle des enfants. Je suis en train de visiter cette exposition. Il n'y a pas de place pour mes cendres, pour les cendres tout court. Elles sont bannies, les cendres.

« Le papa du lapin le plus connu de l'histoire de l'art a retenu l'habileté à devenir silhouette médiatique autant que plasticien, la façon superbe d'utiliser sa vie privée dans son œuvre. » Je brûle cette phrase. « Œuvre » disparaît en premier lieu. Toutes ses œuvres disparaissent. Non, non. Dommage : il n'y a qu'une de ses œuvres dans cette phrase. Non, il s'agit de son *œuvre* — de toutes ses œuvres que l'on empile pour mon feu de jardin. Tant mieux, tant mieux. Toutes ses œuvres seront brûlées. Qui est ce lapin ? Je ne le connais pas. Il est peut-être le lapin le plus connu de l'histoire de l'art, mais je ne le connais pas. Ma maîtresse belge m'appelait « mon lapin ». Ce lapin-ci, je le connais. Il n'est peut-être pas le lapin le plus connu de l'histoire de l'art, mais au moins je le connais. C'est un avantage. Pour qui ? Pas pour le lapin ; pour moi. Mais comme je suis ce lapin, il s'agit d'un double avantage. Je vois tout en double aujourd'hui. Tant mieux, tant mieux.

« Vulgaire, facile, putassier, macho ? Peu important les injures, Koons est prêt à tous les sacrifices pour épater le chaland. 'Le public est mon ready-made, lance-t-il parfois. Je ne veux pas avoir l'air abusivement compétitif, confiait-il en 1992, mais j'ai une certaine croyance en l'exploitation de moi-même au maximum, et je veux le maximum de l'humanité. » Simplet et minable. Il veut le maximum de l'humanité ; moi, je veux le maximum de l'humanité. Ce ne sont pas les mêmes humanités ; nos humanités ne coïncident pas. Nos maximums ne coïncident pas non plus. Il en va de même pour nos exploitations. Moi, je suis ici. Je suis un lapin, je suis un homme. Il est vulgaire et facile ; il est ailleurs. Il est dans son jardin. Il peut dire : « Je suis ici. » Qu'il y reste, dans son jardin. Il est au château de Versailles. Et il ne s'agit pas de ses cendres. Il ne s'agit de rien. Quelques jouets. On va jouer. Pourquoi pas ? Allons enfants ! Des ballons, une crevette. Non, il s'agit d'un *lobster*. « Une bouée de plage au milieu du salon de Mars ! » On nage. On part en vacances. Il ne faut pas rater ses vacances. La vie se déroule sur une plage et dans les magasins où l'on vend des *lobsters*. Entre autres, on en vend au château de Versailles. Mais cela vaut une fortune. « Cette langouste iconoclaste est un des emblèmes de l'œuvre de l'Américain. Hommage à l'enfance perdue, elle se veut aussi clin d'œil à l'un des mentors de Koons, Salvador Dali, qui avait transformé le crustacé en téléphone. » C'est un des emblèmes de l'Amérique. Pourquoi pas ? J'aime les langoustes. Non, il n'a pas perdu son enfance ; il ne perdra jamais son enfance. Mais il a perdu Salvador Dali qui était un peintre, un artiste.

Hanging Heart. Minable, minable. « Voilà le versant romantique du provocant Koons : gonflé à bloc, son cœur démesuré pourrait pendre à un sapin de Noël géant chez un jeune couple. Mais c'est dans une alcôve, celle de l'escalier de la Reine, qu'il vient aujourd'hui faire jouer ses reflets. Son rôle ? Apporter 'générosité, chaleur et sentiment' au parcours, selon l'artiste, dans ce lieu idéal pour renforcer 'le caractère philosophique de [ses] œuvres, sur le pouvoir, l'amour, le temps'. » Il n'est pas provocant, à peine. Le camionneur est bien plus provocant que Koons. Le patron du camionneur est aussi plus provocant que Koons. Mon cœur, mon cœur. Je le pendrai sur mon sapin de Noël. Noël n'est pas loin. Il y aura un sapin dans mon jardin. J'y pendrai des langoustes, Koons, le camionneur, son patron et mon cœur.

19

Il pleut. Il neige, plutôt. C'est une neige qui fond tout de suite. J'écoute la neige ou la pluie. Ou les deux. Un duo de Haydn.

Je sors. Où puis-je aller ? Je ne sais pas. J'irai quelque part. « Quelque part » ; deux mots que je n'ai pas brûlés. Je prendrai ma voiture. J'irai quelque part, à l'aventure.

LA CHOSE EN MOI

Il est une chose. Ce n'est pas une chose en soi ; c'est une chose en moi, sinon je n'en parlerais pas. J'en parle, par conséquent c'est une chose en moi. Elle n'est peut-être pas dans tout mon corps ; elle est dans une partie de mon cerveau et je ne veux pas savoir dans quelle partie cette chose se trouve. Il faut que je la trouve et que je puisse la tenir. Ce n'est pas le Graal ; c'est une toute petite chose. Mais j'en ai besoin ; parfois, j'ai besoin de toutes petites choses, comme tout le monde. Je ne suis pas comme tout le monde, mais les petites choses me lient à l'humanité. Les toilettes, par exemple ; ou les clémentines. Mon internet.

On vous donne un objet. Ce n'est ni une chose en soi ni une chose en vous. C'est un objet que vous tenez dans vos mains. Mais ce n'est pas ça que vous voulez. Vous dites que ce n'est pas ça que vous voulez. On vous répond que c'est ça que vous avez demandé. Vous entendez ceci : « C'est ça. » Que pouvez-vous répondre à ça ? Vous ne savez même pas si on vous parle du mot « ça » ou d'un quelconque objet. Vous dites : « Je ne sais pas de quoi vous parlez » et on vous répond que vous ne savez pas de quoi vous parlez non plus. Mais vous parlez de quelque chose, sinon vous ne parleriez pas. À quoi bon parler si vous ne désirez rien ? Vous désirez toujours quelque chose et vous parlez. Vous dites : « Ça, ça, ça, ça. » On ne vous donne rien.

Cette chose n'est pas en soi : elle ne garde rien pour soi. C'est une chose ouverte ; on voit ses entrailles et ses secrets. C'est une chose bavarde : elle dit tout ce qui lui passe par la tête. On voit la tête de la chose ; elle est ouverte. On voit une pensée passer ; on n'a même pas besoin de l'entendre. On la voit clairement, mais la chose veut s'exprimer et elle s'exprime à longueur de journée. Elle ne ferme pas la bouche, quoi qu'on lui dise. La chose ouverte au public est ennuyeuse. On la visite et on se rend compte qu'elle est superficielle. Elle n'est ni profonde ni transcendante. Aucun mystère ne se cache dans son for intérieur car elle n'a pas de for intérieur. Elle n'a pas d'intérieur du tout. Elle est plate, unidimensionnelle. Elle est pareille aux huîtres : elle n'a qu'un sens. Mais elle n'est pas aussi bonne que les huîtres : on n'a pas envie de la manger. On ne la mange pas.

Cette chose n'est pas en soi ; elle est en moi. Je n'ai rien fait pour qu'elle s'installe dans mon for intérieur, mais elle est là et je vis avec elle. Je ne me querelle pas avec elle ; je sens que sa présence est désagréable. Elle écoute aux portes de ma vie ; elle m'épie vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle m'épie de l'intérieur. Elle connaît mon foie mieux que moi. C'est surtout mon cerveau qui l'intéresse, mes pensées, mes espoirs. Mes espoirs sont répartis entre mon cerveau, mon cœur et mon âme. Elle fouille partout et se moque de moi. Elle est en moi ; elle n'est pas moi pour autant. Elle est l'Autre et pour rien au monde elle ne deviendra moi, mon corps, mon esprit. Quand je veux l'intégrer, elle refuse catégoriquement. Vous mangez un poisson ; par mégarde, vous avalez une arrête. Cette arrête est l'autre qui vit dans votre corps et perce vos organes intérieurs.

Il n'y a ni choses ni objets, mais la vie continue. Ce n'est pas un show ; c'est la vie tout court, rien d'autre. Elle continue parce qu'aucun astéroïde ne tombe sur la terre ou sur la tête. Et la troisième guerre

mondiale – une vraie guerre atomique – n’est pas à l’ordre du jour. Le jour n’a pas d’ordre à recevoir et il se laisse traîner jusqu’à ce qu’un autre jour l’arrête. Il n’a pas d’ordre de donner non plus, le jour dont je parle. Ce jour n’est pas un tyran ; c’est un démocrate. Si vous voulez vivre, vous vivez ; sinon vous tombez dans l’oubli. Vous tombez dans l’oubli, mais quelqu’un se souvient de vous – pour vous maudire une fois de plus. Vous sortez de l’oubli pour prendre de l’air. Vous prenez l’air et vous retombez dans l’oubli jusqu’à nouvel ordre. Le nouvel ordre arrive et vous sortez. Vous vous promenez et cette promenade vous fait du bien.

Il y a des gens qui vous empêchent de tomber dans l’oubli. Ils vous disent : « On s’est vu à Majorque l’année dernière. » Ils ont raison, ces gens-là. Il y a des gens qui ont tort, mais ces gens-là ont raison : vous êtes allé à Majorque l’année dernière. Vous vouliez aller à Marienbad, mais cela n’a pas marché. Donc, vous êtes allé à Majorque. Cela a marché et vous étiez content, malgré toutes les rencontres que vous avez faites. Vous avez rencontré les gens qui vous parlent ; vous avez rencontré d’autres gens. Ils ne sont pas là et vous remerciez Dieu de vous avoir guidé à l’endroit où vous êtes et où il n’y a qu’un couple qui vous connaît.

Il y a des gens qui vous connaissent. Vous leur dites « bonsoir » et ils vous parlent de Majorque. Vous faites des signes et vous ne vous posez pas des questions du genre : « Comprennent-ils mes signes ? » Vous faites des signes ; vous êtes polis et c’est cela qui compte. Personne ne peut dire : « Qui est ce malotru ? » Personne n’appelle le majordome et personne ne vous pousse dans le dos, à part vos propres désirs. Ils veulent que vous quittiez la maison hospitalière sur le champ, mais vous êtes coincés et vous le savez. Et vous serez coincés jusqu’à ce que vous ne soyez plus coincés. Cela ne dépend pas de vous ; cela dépend de ceci et de cela.

Il y a des gens et vous ne l’ignorez pas. Même si vous vous dites, en regardant par la fenêtre : « La vie est là », il y a toujours quelqu’un qui se promène dans cette vie-là – dans la vie dont vous vous parlez. D’accord, vous ne parlez plus d’aucune vie ; elles n’existent pas, ces vies, ces vices, ces vis. Même si vous regardez par la fenêtre, la vie n’est pas là. Elle est peut-être quelque part, mais vous ne connaissez pas ce quelque part. En tout cas, vous ne le voyez pas. Et puisque vous ne le voyez pas, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Ce quelque part ne vous pose pas de questions. Il ne se souvient pas de vous car vous n’êtes pas allé quelque part. Vous n’êtes allé nulle part et nulle part ne se souvient pas de vous non plus. Tant mieux.

La vie n’est pas ce qu’elle est. Tout le monde sait ce qu’elle est et personne ne le sait, mais tout le monde trouve cela normal parce que le monde se concentre sur un problème ou un autre ; et ces problèmes-là n’ont rien en commun avec la *vraie* vie, comme on dit. Et la vraie vie est ailleurs ou elle n’est pas ailleurs ; elle n’est peut-être nulle part et personne ne sait où ce nulle part se trouve. Il ne se trouve peut-être nulle part et personne ne le sait ou plutôt personne ne sait où se trouve ce nulle part parce que tout le monde pense à ce qui se trouve dans le champ de vision, à côté, derrière, devant. On touche ceci ou cela et c’est ce qui compte ; et on compte tout ce qu’on peut compter. On compte, on compte, on s’épuise à compter, on va à l’église et on prie pour se distraire.

Vous n'êtes allé nulle part, mais ce nulle part vous a rendu visite à votre insu. Vous n'en savez rien ; lui ou elle en sait quelque chose. Et cela vous inquiète ; cela se comprend. Votre paix d'esprit est rompue, cassée en mille morceaux, en deux mille morceaux. Vous ne comptez plus les morceaux ; vous comptez les dommages et intérêts. Comme d'habitude, il y a plus de dommages que d'intérêts et ce n'est pas la peine de compter quoi que ce soit car il y aura toujours plus de dommages. Et vous n'avez aucun intérêt à compter tout cela. Vous ne comptez donc rien, même pas vos doigts.

Pas de coups de fils ; pas d'emails. Voici que ce nulle part débarque chez vous. Ou un autre nulle part. Vous n'en savez rien ; vous ne le reconnaissez pas. Comment peut-on reconnaître quelque chose qui n'est nulle part ? Vous vous dites : « Il est là, je vais le toucher. En tout cas, je le vois. » Vous ne voyez pas ce nulle part – aucun nulle part – parce qu'il n'est ni sur votre commode ni sur les étagères qui abritent vos livres. Donc, vous vous dites que ce nulle part n'est pas un livre. Il est quoi ? En tout cas, vous savez qu'il est nul et il y a assez de nullités autour de vous. Pourquoi en avoir une de plus ?

Il y a une femme qui se déshabille à la télévision. Ce n'est pas la télévision qui la déshabille ; c'est un film porno. En tout cas, ce n'est pas moi qui la déshabille. Tant mieux, cela pose toujours des problèmes. Et j'en ai assez en ce moment ; je parle de problèmes et pas de femmes. J'aimerais parler de femmes en ce moment ; toujours. Au lieu de parler de problèmes, j'aimerais parler de femmes. Personne n'a envie de parler de problèmes, sauf si on vous dit : « Si vous parlez de vos problèmes, vous aurez beaucoup d'argent de notre municipalité. » On ne me parle pas d'argent, sauf s'il agit de l'argent que je dois à notre municipalité et à notre globe. Je préfère parler de femmes et cela se comprend.

Une femme se déshabille et je suis ses contours. Elle m'excite et je suis content. Pourtant cette femme est assez loin. D'ailleurs, je ne sais pas si elle est américaine ou française. Est-elle vraiment loin ? Ce qui compte c'est mon excitation. Elle n'est pas loin, autant que je puisse juger. Si mon excitation était loin, je ne pourrais ni en juger ni en profiter. Les astronautes vont sur la lune ; ils marchent sur la lune, ils boivent du whisky. Comment pouvez-vous en profiter ? Vous dessinez la lune dans votre petit coin et vous buvez du whisky. Ça y est. C'est le whisky qui compte ; ou la lune.

Vous répondez à Paul Valéry. Il ne vous a pas écrit. D'ailleurs, il est mort avant votre naissance. Il l'aurait pu attendre, mais il ne vous a pas attendu ; une impolitesse de plus. Il a écrit : « Etre humain, c'est sentir vaguement qu'il y a de tous dans chacun, et chacun dans tous. » Je ne suis pas humain. Je ne sens ni vaguement ni autrement que les enfants qui jouent à côté sont dans mon corps ou dans mon esprit. Mon esprit est enfantin sans doute, mais il ne contient pas ces enfants-là : j'en suis certain. Il y a d'autres enfants et d'autres adultes qui n'ont rien à voir avec ma substance et les danses que j'exécute chaque jour pour survivre. J'appelle cela les

danses. Elles peuvent s'appeler autrement, si elles veulent. Les jours qui viennent sont en moi, en principe ; sauf si mon corps décide de mourir brusquement. Les jours sont là, les chacun non.

Je continue à répondre à Paul Valery. Notre correspondance sera publiée dans les mois qui viennent. Même si ces mois ne viennent pas, notre correspondance sera publiée parce que Paul Valery est assez connu ; il est un peu oublié, mais il est assez connu quand-même. En tout cas, ces œuvres sont publiées dans la Pléiade. Et la Pléiade est assez connue. Il dit que chaque homme sait une quantité prodigieuse de choses qu'il ignore qu'il sait. Il pense sans doute à Socrate. Moi, je ne pense ni à Socrate ni à Paul Valery. Je pense aux choses que j'ignore et elles pensent à moi. Je reçois leurs pensées par le retour du courrier.

« 'Vérité' est non seulement conformité, mais valeur. Ceux qui croient la posséder, la possèdent ; eux seuls. » Paul Valery continue à parler. Qu'il parle, s'il veut : on ne peut pas empêcher les morts de parler. C'est pour cela qu'ils parlent à n'en plus finir. Je ne tiens pas à répondre à ces mots que je pêche. Appelez cela une « pêche littéraire », si vous voulez. Moi, je ne veux rien et je n'appelle rien ; je ne suis pas Adam. La vérité, c'est Dieu qui la possède ; et Il n'a pas besoin de croire qu'Il la possède. Dieu n'a pas besoin de croire en Dieu ; pour exister.

Les morts m'écrivent très souvent. C'est étonnant à quel point ils connaissent Internet ; ils le manient à la perfection. Ils connaissent toutes les langues ; ils ne connaissent pas ma langue, *I'm afraid*. Je n'ai pas peur ; tant pis. Je ne connais ni la langue des morts ni celle des vivants. Ma langue me suffit pour me dire : « Je suis là et je vais mourir. » Les autres langues me disent peut-être : « Allez voir notre spectacle. » Je ne vous comprends pas. Je comprends mon verre de vin qui me comprend et me dit : « Je suis un verre de vin que tu aimes. Tu aimes le vin et le verre. Moi, je t'aime aussi. On n'a pas besoin de faire l'amour quand on s'aime. » On ne fait pas l'amour.

Valery continue à écrire. Il écrit des pages et des pages. Mes pages, mes belles pages. Vous écrivez et l'éternité vous écoute ; elle prête l'oreille à vos écrits. L'éternité a de grandes oreilles, mais ces oreilles n'écoutent pas tout le monde. Ces oreilles écoutent les élus. Saint Augustin dit : « L'oreille doit écouter les élus » et l'oreille écoute les élus. L'oreille de Dieu ou de quelqu'un d'autre qui sait qu'il doit écouter Saint Augustin et pas n'importe qui. N'importe qui dit : « Ecoutez-moi. » Mais l'oreille dit : « J'écoute d'abord saint Augustin. Et il me dit que tu n'es pas élu. Pas jusqu'à nouvel ordre, en tout cas. Que dit-il, ce nouvel ordre ? Il dit que tu es un crétin et un fou. Au revoir. »

« Le réveil fait aux rêves une réputation qu'ils ne méritent pas. » Toujours Paul Valery. Cela s'explique facilement : j'ai son livre sous la main. Les autres livres ne sont pas sous la main. Ils communiquent avec les

jambes et les mains – pas avec les miennes. Mes yeux n'y sont pas là non plus. Mes yeux sont ici et ils regardent cette phrase de Paul Valéry. Et ils me disent que mes rêves ne méritent aucune réputation. Mes yeux voient mes rêves et mes disent qu'ils ne valent pas grand-chose. Je me réveille et je me dis : « J'ai fait un beau rêve. » Et j'écris un poème ou je peins un tableau. Je me réveille et je me dis – et je le dis à tout le monde – : « J'ai fait un rêve prophétique. Plus de récolte en Egypte ou ailleurs. Vous allez crevez de faim. » Vous crevez de faim, mais mon rêve ne mérite toujours pas une réputation grandiose.

Vous laissez mes rêves tranquilles. Ils ne sont pas tranquilles quand vous en parlez. Heureusement vous n'en parlez pas. Je tombe du lit et je me dis que je suis tombé du lit. Je ne sais pas si c'est mon rêve qui me le dit ou moi-même. Comme vous l'avez compris, mes rêves et moi ne sont pas identiques. Certes, je fais un rêve et je me dis : « J'ai fait un rêve. » Mais cela ne veut pas dire que le rêve que j'ai fait soit ma vie, mon corps, mon esprit, mon âme, mon histoire personnelle. On rêve et on oublie les rêves. Il n'y a ni réputation ni rêves. Il y a peut-être un rêveur – moi, en l'occurrence. Je tombe du lit et je me dis que je tombe du lit. Les autres ne le disent pas ; autrui non plus. Il faut que j'invite cet autrui – ou ce malotru – pour qu'il puisse assister à mes chutes. « Je suis autrui et vous tombez du lit. » Très bien, merci. J'existe et je suis un être humain.

Vous abandonnez quelque chose : un projet, par exemple. Et le projet vous dit : « Je ne t'abandonne pas. Tu m'as réveillé. Je dormais si bien dans le néant. Je pensais que personne ne penserait à moi parce que personne n'est assez fou pour ça. Mais tu l'as fait. Chemin faisant, tu as compris que je ne suis pas praticable et que tu n'es pas pratique. Et dans notre monde, il faut être pratique, sinon on meurt comme des mouches. Sais-tu pourquoi les mouches meurent ? Tu as deviné – parce qu'elles ne sont pas pratiques. Il y a beaucoup de questions et il est facile de répondre à la plupart de ces questions. Les mouches ne sont pas pratiques ; la mort n'est pas si mystérieuse que cela. Il suffit d'être pratique ; nous sommes immortels. Que nous faut-il de plus ? Un petit plus. D'accord – nous sommes super-immortels. Nous sommes supers ; cela suffit peut-être.

Rien ne suffit. On dit : « Cela suffit » et puis cela recommence. On vous demande une autre chose, un autre objet, un autre visage. On vous dit : « Ce visage n'est pas parfait. Les sourcils ne me plaisent pas. » Voulez-vous mariez ce visage ou cette personne ? Pensez-vous que je sois une agence matrimoniale ? On vous dit : « Oui. » On vous dit que tout le monde est une agence matrimoniale parce que le but que chaque être humain doit poursuivre consiste à créer l'harmonie dans le monde. Tout le monde se marie et l'harmonie est là. Mais les sourcils interviennent et l'harmonie est détruite. Que peut-on faire ? Tout le monde enlève les sourcils et on se dit qu'un visage sans sourcils est plus beau qu'un visage avec les sourcils ou avec les soucis. Tout le monde est d'accord. On applaudit et on chante quelque chose en anglais.

Voici l'harmonie. Vous la tenez. Que vous faut-il de plus ? Quelque dissonance ? pour faire ressortir l'harmonie ? pour qu'elle soit plus évidente, plus brillante ? L'harmonie est évidente : tout le monde la voit, l'entend, la touche, l'admire et lui donne un baiser. L'harmonie se pâme et se pavane comme un personnage de

Debussy. Et alors ? Le monde tourne à toute vitesse ou ne tourne pas. Vous préférez quoi ? L'harmonie c'est quoi à votre avis ? Le tournage ou l'absence du tournage ? l'immobilité-même ? Vous êtes immobile et vous êtes content. Vous êtes probablement au lit. Ce n'est pas votre lit de mort et vous êtes content. C'est votre lit de vie et vous pouvez dormir tant que vous voulez. Et vous dormez tant que vous voulez. Votre sommeil vous pose la question suivante : « Voulez-vous dormir encore ? » Et vous répondez à votre sommeil : « Oui, je veux dormir encore trois heures. C'est ainsi que l'harmonie parfaite sera créée et établie de par le monde. »

L'harmonie n'est pas là. Elle est peut-être ailleurs, mais vous n'en savez rien. Vous connaissez le mot « harmonie » et vous vous dites que le bonheur de l'humanité dépend de ce mot. Vous pensez surtout à votre bonheur, d'ailleurs. Vous vous dites : « Il faut que je mange cinq légumes par jour – au moins. Il faut que je fasse de la gymnastique. » Et le monde ? Le monde peut crever ; vous n'en avez pas cure. Vous vous dites : « Je vivrai deux cents ans et j'aurais toutes mes dents. » Très bien : vous avez toutes vos dents. Et vous mangez tout ce que vous voulez. Voulez-vous manger une saucisse ? Pourquoi pas ? Vous avez assez de dents pour manger une saucisse. Vous mangez deux saucisses et l'harmonie commence à régner dans le monde. Vous mangez une saucisse et vous mettez une couronne sur l'harmonie. Vous dites : « Votre Majesté » et vous mangez encore une saucisse.

Il n'y a pas d'harmonie ; il y a une dissonance. Vous vous dites : « Il y a une dissonance. Oh, là, là. Mes petits ne mangent pas à leur faim. Pas assez de légumes, en tout cas. Et les exercices ? et l'histoire de France ? Ils n'étudient rien, ils jouent avec leur ordinateur. » Et l'ordinateur joue avec leur vie. Et il perd à tous les coups ; ou il gagne. Et la vie s'éloigne. Tant mieux, se dit-on. Quelqu'un le dit en tout cas. Pour une fois l'ordinateur ne dit rien. Il s'occupe des enfants, des adultes, des animaux et des planètes qui nous connaissent par l'intermédiaire d'autres planètes. La mécanique quantique est en marche et cela marche très bien.

On vous parle du bonheur ; vous commencez à en parler aussi. Vous n'êtes pas en reste de courtoisie. Et il est courtois de parler du bonheur – de celui de l'humanité, de préférence. Vous pouvez aussi parler de votre bonheur personnel ; surtout si les autres en profitent. Vous êtes heureux car vous avez de l'argent et vous donnez une partie de cet argent aux démunis. Ils vous remercient et l'humanité sourit. On vous serre la main et d'autres parties de votre corps. Votre corps ne dit rien : il n'est pas un ordinateur qui parle sans arrêt. Votre corps est plutôt silencieux et votre âme est en paix. Et puis vous voyez une femme et toutes les paix sont détruites – même celle de l'humanité. Et la paix de la femme aussi.

C'est très bien ; on peut s'asseoir et tout oublier. C'est un moment de détente, une heure de détente, une semaine. C'est l'éternité de détente et grâce à cette détente on connaît l'éternité. Voilà, l'éternité, les châteaux, tout ce qu'on veut. Avec tous les soleils et toutes les mers ; et tous les pères. Les pères jouent avec leurs enfants au bord de la mer et les vacances continuent car l'éternité est là. Elle n'a pas l'air de vouloir partir ; elle n'a pas

grand-chose à faire. C'est une éternité après tout ; elle peut tout se permettre. Ou c'est une autre éternité, on ne sait jamais. On ne sait jamais rien, même pas une éternité, sans parler du temps. Aucune importance : nous sommes sur une plage et les Pères de l'Eglise s'occupent de nous.

On boit la mer, le soleil ; on boit tout ce qu'on peut boire. Même ce qu'on ne boit ni ne mange. Mais on mange tout ce qui se boit et on est content parce qu'on ne peut pas être autrement. Puisqu'on est né, on doit être content, sinon ce n'est pas la peine de naître. On s'est donné la peine de naître. D'accord, nos parents l'ont fait pour nous ; ils se sont donnés à fond. Au fond, ils ont bien fait parce que nous sommes contents. C'est le but de l'existence et tout le monde le sait : l'existence et aussi le but. Et nous descendons tous les fleuves qui sont tranquilles et soucieux. Nous descendons et montons. Et notre existence monte avec nous ; son but aussi. C'est son but, notre but, le but de tout un chacun. Nous partageons le même but, le même destin, la même destinée, la même matinée. Chez nous, il est six heures ; chez vous, il est cinq heures.

Tu dis, on dit ; les autres le disent aussi. Ils disent la même chose et puis on comprend que ce n'est pas la même chose. La chose le comprend aussi. Elle change et dit : « J'étais différente, mais à présent je suis à vous. » L'heure exquise : on a retrouvé la chose. Les vraies retrouvailles dont on rêve depuis des siècles. Un siècle passe et dit : « Qu'avez-vous fait ? » Et on répond au siècle : « Je rêvais de la chose. » « De quelle chose ? » demande le siècle. « De l'amour. » « Ah bon, très bien. Vous êtes dans le vrai. » Le siècle sait que nous sommes dans le vrai. Tous les siècles parlent de l'amour et quand on prononce ce mot ou on éprouve ce sentiment, tous les siècles répondent : « Présent. » C'est cela notre présent, passé et futur.

Et puis un malheur arrive. Comme d'habitude, il arrive à l'improviste. Comme d'habitude, il frappe à la porte. On se demande si c'est un malheur, le destin ou la mort. On se dit que c'est un malheur. On pose la question : « Qui est là ? » Et on répond : « Je suis un malheur. » « Ah bon, je pensais que vous étiez la mort. » « Je suis la mort aussi », dit le malheur. C'est tout ou ce n'est pas tout. Cela dépend de tout et de rien. Les petits riens comptent, comme tout le monde le sait. Cette fois, il s'agit d'un grand rien qui frappe à la porte. On n'est pas obligé de l'ouvrir ; d'ailleurs, on peut changer de porte.

Vous me parlez d'incertitude, de certitude, d'inquiétude, de turpitude. Je vous réponds : « La turpitude n'est pas une inquiétude, et encore. La certitude est un mot. Je le prononce et je suis certain que je le dis à haute voix. Descartes pense qu'on le trompe. On me trompe aussi ; on trompe tout le monde. Il y a de mauvais esprits, des démons, Satan qui trompent tout le monde. Ils ne font que cela ; ils n'ont rien d'autre à faire. Ils pourraient faire du bien, mais ils ne font rien de tout cela. Ils sont mauvais et nous faisons le signe de la croix. Parfois, cela suffit. Cette fois, cela a suffi ; je peux dormir en paix. »

Cette nuit est là ; je suis là aussi. Nous sommes ensemble, mais je ne couche pas dans mon lit. Je ne couche avec personne : ni dans mon lit ni ailleurs. La nuit que je connais ne couche pas ici ; les autres chambres ne m'intéressent pas. Elle couche peut-être à la belle étoile ; il y a assez d'étoiles pour une nuit. Elles ne sont pas toutes belles ; elle n'est pas belle non plus. Deux laiderons coucheront ensemble ; cela arrive tout le temps. Cela n'arrivera pas cette nuit car cette nuit m'appartient et il n'y a rien d'autre au monde. Je n'ai pas de rival : ni Novalis ni Tutchéev ne sont dans les parages. Et l'heure s'écoule comme elle doit s'écouler.

Je vois des jambes et je ne sais même pas à qui elles appartiennent. Les jambes se promènent toutes seules et c'est pour cela qu'on les appelle « jambes ». On pourrait les appeler « omoplates » ou « côtelettes » ; on les appelle jambes et elles se promènent pour ne pas manquer à leur devoir. Leur devoir consiste à se promener. Je ne suis pas obligé de les regarder ; en tout cas, ce n'est pas mon devoir. Je les regarde quand-même ; et puis je regarde autre chose. Je ne suis pas obligé de regarder quoi que ce soit ; je peux fermer les yeux et me laisser mourir à petit feu. Je ne le fais pas car j'aime le ciel ; j'aime le regarder. Je ne sais pas si j'aimerai monter au ciel comme les tziganes dans un film que je n'ai pas vu. Les tziganes montent au ciel et y demeurent ; on vit sans doute mieux au ciel que sur la terre. Je mange une pomme de terre. Je sais qu'il y a des pommes en l'air, mais je ne sais pas s'il y a des pommes au ciel. À l'exception du Paradis. Je me demande si le Paradis est dans le ciel. Il est peut-être sur terre ou dans la mer – dans la mer Noire, par exemple. Je monte vers la mer Noire. Je me sens bien ; c'est l'essentiel. Sur terre il n'y a rien de plus important que la sensation de bien-être. C'est sous la terre que l'on souffre du mal de vivre.

On est bien par ici ; ou plutôt par là. On va par-ci par-là et on respire. On respire à plein poumons et les poumons se sentent bien. Ils n'ont jamais été aussi heureux de toute leur vie. On se dit que le reste du corps n'est pas aussi heureux que les poumons. Ah, si l'on pouvait garder les poumons et jeter le reste à la poubelle ! On serait vraiment heureux. Mais que ferait-on sans la tête, sans les mains ? On ne pourrait même pas ouvrir une bouteille de jus d'orange ! Evidemment, si l'on a des dents, on peut ouvrir quelques bouteilles. Le ferait-on tous les jours, toutes les demi-heures ? En ouvrant les bouteilles, les dents s'usent. Un an après, on n'a plus de dents ; on a encore des bouteilles. On leur donne des coups de pied pour les casser. Elles se cassent. On s'agenouille pour boire du jus d'orange. Quelques gouttes de ce liquide merveilleux rendent les humains heureux.

Encore un malheur. On sait que le malheur n'est jamais seul ; les malheurs voyagent en groupe. Pour les malheurs, il y a beaucoup de voyages organisés. Toutes les agences travaillent pour eux et gagnent beaucoup d'argent sur le dos des malheureux. Les malheurs arrivent dans un restaurant et disent : « Nous sommes nombreux. » Alors, on leur propose un salon particulier et ils s'y installent. Ils boivent de la vodka, mais ils se portent très bien. Plus ils boivent, mieux ils se portent. Même la vodka ne peut nuire aux malheurs. Puis ils font du porte à porte. Aujourd'hui, ils apportent des commotions cérébrales ; les cerveaux se cassent. Les contribuables payent les cerveaux cassés.

L'horreur des horreurs. Quelques minutes plus tard, on voit une lueur. La porte est entr'ouverte. Un inconnu entre, une torche enflammée à la main. Un ange sans doute : personne d'autre ne peut porter de torche de nos jours. Il lève la torche et dit : « C'est toi. Je t'éclaire. Tu ne te connaissais pas. Maintenant tu te connais. Pas tout à fait. En tout cas, tu te connais mieux. Je te montre ton cœur, ton âme, ton tunnel. J'éteins un tiers de ma torche et personne ne voit plus ton tunnel. Toi non plus. Tu es en ordre ce matin. Tu seras en ordre pour les siècles des siècles. Tout le monde dira : 'Il est en ordre et son âme est belle.' Que faut-il de plus ? Un bon repas. Tu mangeras des pâtes pendant des siècles. Tu mangeras comme chez toi. Ta mère t'a toujours fait des spaghettis. Les souvenirs d'enfance font du bien. On n'est jamais aussi heureux qu'à cinq ans. Des châteaux sur une plage. Je t'offre ma torche. Tu me dois dix roubles. »

On apporte une pomme et on se dit : « C'est la pomme de discorde. » On se querelle avec les autres et aussi avec soi-même. On se lance des injures ; on ne se parle plus pendant des semaines. La pomme est toujours sur la table. Elle est pourrie, mais elle dérègle le monde et le monde obéit aux commandes de la pomme. Il vaut mieux ne pas se parler ; les pensées sont dérégées. On ne se parle pas et on va mieux. Et la pomme fleurit sur la table. Elle fleurit et mûrit. Il faudra la manger un de ces jours. Et si on ne la mange pas un de ces jours, il y aura d'autres jours. La pomme périra, renaîtra de ses cendres et il faudra profiter du bon moment pour la manger. Et si on ne la mange pas, tant pis pour la pomme. On survivra à toutes les pommes et à tous les mondes. On ne survivra à rien.

Bon, cela s'arrête. On arrête le monde. La tête ne tourne plus ; la terre non plus. Pourquoi tourner ? On va dans un sens. C'est peut-être le sens des aiguilles d'une montre. Ou c'est un autre sens, une autre aiguille et un autre pôle nord. On va vers le sud. Pourquoi pas ? Il y a des vacances et pourtant les bouchons ne sont pas gigantesques. On va à l'est et on se dit que le bout du monde est de l'autre côté. Quel est cet autre côté ? L'autre côté du miroir, naturellement. Mais on tombe amoureux et on a l'intention d'emmener l'amour de sa vie et de toutes ses vies antérieures au bout du monde. Le bout du monde se profile à l'horizon. On emmène tout le monde au bout du monde et le monde s'arrête puisqu'il n'y a rien au bout. Il y a un bout ; il ne tourne pas rond. Il ne tourne pas du tout. On prend le bout ; on le tourne en tous sens. Le sens commence à tourner.

On pousse une porte ; il y a un autre monde derrière la porte. On compare ce monde-là à ce monde-ci et on se dit : « C'est le meilleur de tous les mondes. » Puis on se dit que l'on ne connaît pas tous les mondes. On en connaît quelques-uns mais pas tous. Trois mondes sont moins bien que notre monde ; cinq mondes sont nettement mieux. Alors, on se dit que l'on vit dans un de ces mondes-là car on vit dans le meilleur des mondes. Il y a d'autres mondes magnifiques, mais ils sont un peu moins beaux que le monde où l'on vit. Et s'il y a un monde meilleur que le nôtre, on le prend, on l'achète, on se l'approprie et on se dit que c'est notre monde. Il n'y en a pas d'autres, d'ailleurs. Il y a un monde et il est incomparable car il n'y en a pas d'autres.

On ne pousse plus les portes. Il n'y en a plus et même s'il y en avait, on ne les pousserait pas. On peut sauter par la fenêtre ou passer à travers le plafond. Les portes sont barricadées et rien ne s'ouvre à part les fenêtres. On peut regarder par la fenêtre ; c'est pour cela que les fenêtres embellissent nos demeures. Qui plus est, elles laissent passer la lumière qui est toujours divine. Il n'y a pas de lumière qui ne soit liée à une divinité quelconque. Voici Apollon. Il est dans son carrosse, dans son équipage, dans sa Rolls. On se dit : « Voici notre cher Apollon. Il nous apporte la lumière. Il est vrai qu'il n'est pas chrétien, mais cela ne fait rien. On lui pardonne cette bétise. La lumière est toujours bienvenue. » Et la lumière fut.

Les portes ne ferment pas. Elles s'ouvrent ; vous êtes toujours le bienvenu. Partout. Si vous voulez aller à la cave, vous avez toutes les clés. Vous avez non seulement les clés de vos caves, mais vous avez toutes les clés de toutes les caves. Vous avez aussi les clés de la voûte céleste ; vous l'ouvrez et vous commencez à chercher quelque chose. Vous trouvez une voûte et un ciel. Vous prenez l'une et l'autre et vous les mettez dans vos poches. À présent vous avez le ciel et la voûte dans vos poches. Et vos poches sont dans le ciel et sur les étoiles. Vous vous dites : « Sur quel étoile sont mes poches ? » Vous voyez vos poches partout.

Dracula nous mange. Il nous mord, et sa morsure nous mange peu à peu. On parle de bateaux ; on transporte les cadavres, Dracula, tous les vampires que l'on trouve sur terre. On ne trouve plus de vampires sur terre. Ils sont sur les bateaux, dans les cercueils, en enfer et dans nos rêves qui ne sont pas sur terre. Ils sont dans le royaume des rêves qui grouillent de vampires. Ils nous persuadent que les rêves sont aussi réalistes que la réalité. La réalité n'est pas réaliste ; les rêves le sont. Ils disent à la réalité : « Tu ne vauds rien. Tu n'as pas de vampires. » Il est vrai que la réalité ne vaut rien ; les vampires n'y sont pour rien. Les rêves nous mordent, nous mangent, nous boivent. Nous nous prêtons à ce jeu car ce n'est pas un jeu. Nous nous prêtons, nous nous engageons, nous nous arrangeons. Les vampires continuent leur voyage.

On doit écraser un monstre. On nous montre ce monstre. On nous dit : « Il est là, vous aussi. Qu'attendez-vous pour l'écraser ? » Vous écrasez le monstre et on vous dit que ce n'est pas le monstre. C'est un monstre ; il y en a beaucoup. Il n'y a que des monstres où qu'on aille et on les écrase par tous les moyens. Les monstres disent : « Nous sommes des êtres humains. Pourquoi nous écraser ? Ce n'est pas politiquement correct. » Alors, on n'écrase plus rien ni personne. On marche dans l'air et même les moustiques survivent à notre promenade. Et les blessures guérissent toutes seules, comme si de rien n'était.

La main droite a raison, la main gauche ne sait pas ce qu'elle fait. Elle a peut-être raison. On lui pose la question : « Tu fais quoi ? » Elle répond : « Je n'en sais rien. » Et comme ce qu'elle fait n'est pas visible – il s'agit d'un monologue intérieur – personne ne peut la juger ni analyser ses actions. Si elle écrivait *Ulysse*, on pourrait se rendre compte de la qualité de son raisonnement. Elle n'écrit rien car son propriétaire n'est pas

gaucher. Elle ne sait pas non plus ce que fait la main droite : elle n'est pas vraiment observatrice. Si elle le savait, elle pourrait l'imiter pour avoir raison tout le temps. Mais elle ne sait rien de sa sœur, de sa compatriote. Grâce à son ignorance, son propriétaire est devenu saint.

Le mal se répand partout. D'abord, il y a une tache ; puis, on constate que cette tache est dans le ciel. Ce n'est pas le soleil noir ou le soleil de Satan. C'est le soleil du mal et il rayonne comme n'importe quel soleil. On attrape un de ses rayons et on a l'impression d'avoir attrapé un rhume. Ce n'est pas un rhume ou, si s'en est un, c'est le rhume du mal. On a mal partout : même nos jambes sont enrhumées. On se dit qu'on souffre de rhumatismes et on va chez un médecin. Il dit : « Le mal dont vous souffrez s'appelle le mal absolu ». Vous répondez : « Je pensais que c'était un coup de soleil ou un refroidissement. » « Vous êtes plein de contradictions, dit le médecin. C'est le signe du mal absolu. Ce signe ne trompe pas. » « Et le mal peut-il se tromper ? » « Non, répond le médecin. Il est aussi infaillible que le pape. »

Il n'est pas facile de se débarrasser de son ombre. Quelques hommes ont perdu leur reflet, mais l'ombre est toujours là. Une ombre vous suit partout, même quand il n'y a pas de soleil. Vous pensez que ce n'est pas votre ombre et vous regardez autour de vous pour savoir à qui elle appartient. Et puis on vous dit : « Que cherchez-vous ? votre ombre ? Elle est là. » Et on vous montre l'ombre dont vous voulez vous débarrasser. Ce n'est pas la peine de dire : « Non, cette ombre n'est pas à moi. Elle est peut-être à vous. » Bien sûr, on vous répond que ce n'est pas vrai et que personne n'a besoin de votre ombre. On vous insulte en disant : « Vous voulez me coller cette infamie ? » Une ombre peut être infâme : Freud en parle parfois. C'est votre mauvais double. Et l'on dessine un nazi en uniforme. On projette son ombre sur un mur. Ce nazi a une ombre qui est encore plus infâme que lui. Ainsi l'on va d'ombre en ombre et personne n'arrive à s'en débarrasser.

Un chat attend une caresse qui ne vient pas. Il se roule sur le dos, mais son maître n'est pas là et cet exercice ne sert à rien. À force de se rouler sur les cailloux, le chat a mal au dos et le vétérinaire n'en sait rien. Il regarde ses dents et dit que tout va bien. « L'essentiel, ce sont les dents, dit-il. Si votre chat a des gencives pourries, il ne pourra pas manger de souris. Sans les souris, les chats meurent parce que les conserves ne valent rien. Elles leur détraquent l'estomac et les chats meurent comme des hommes ou comme des chats. » Le chat se couche et sent une main. Ce n'est pas la main de son maître. Le chat ne fait confiance à personne et s'enfuit. Il y a une brique qui tombe et le chat court encore plus vite. Il y a des coins partout, mais le chat ne connaît pas la parabole de Kafka où une souris finit ses jours dans un coin parce qu'un chat la poursuit, la coince et la mange. Et même si le chat connaissait cette histoire, il croirait qu'il ne court aucun danger en courant vers n'importe quel coin. Au contraire, une souris l'y attend avec l'impatience d'une victime. Une souris l'attend, en effet ; mais cette fois ce n'est pas la victime. Il faut que Dieu punisse les méchants et les chats sont méchants quand ils mangent les souris. Donc Dieu s'incarne en souris et se jette sur le chat. Dieu est plus fort que n'importe quel chat, n'importe quel humain. La souris mange le chat. « Tu ne connais pas la parabole de Kafka », dit le maître

du chat à la souris sur un ton de reproche. « Si, mais cette fois je suis Dieu et mon courroux est connu dans le monde entier. »

On trouve des mères partout : patrie, terre. Un enfant sait qui est sa mère ; il connaît ses seins, ses mains. Le voilà dans un endroit public, dans un parc. Sa mère nourrit les poissons rouges ou parle avec une copine. Tout à coup, l'enfant sent une main, une autre main – pas celle de sa maman. Cette main lui caresse une joue et une autre main lui tend un bonbon. L'enfant aime les bonbons, mais sa mère ne lui en donne pas. Elle lui dit qu'ils sont mauvais pour sa santé, surtout pour ses dents. Ces autres mains lui donnent un bonbon et une caresse. « Tu en veux encore un ? » demande la femme à qui les mains appartiennent. L'enfant fait « oui » de la tête et reçoit encore un bonbon. Et il comprend que sa vraie mère n'est pas derrière son dos à parler avec sa copine. Sa vraie mère est devant lui et il la suit. « Où est ta mère ? » demande sa nouvelle mère. L'enfant la touche et la regarde dans les yeux. Les signes sont clairs, mais la femme n'a pas l'air de les comprendre. Elle réitère sa question et l'enfant dit simplement : « C'est vous. » La femme hoche la tête, caresse la même joue de l'enfant et lui donne encore un bonbon. L'enfant n'a pas besoin de preuves supplémentaires : il est prêt à la suivre jusqu'au bout du monde. Mais un homme apparaît et l'enfant comprend que ce n'est pas son père. L'homme dit à la femme : « Nous sommes pressés » et tous deux filent à l'anglaise. L'enfant court en tous sens et trouve un banc. Il s'y installe et le banc le console. L'enfant ne connaît pas le russe, mais il sent qu'en russe le mot « banc » est féminin. Il presse la joue contre le banc et se met à sourire.

Un homme mûr éprouve de la nostalgie pour le giron de sa mère. Il veut que sa mère le berce sur ses genoux et même dans son ventre. Il sait qu'il se sentait bien à l'intérieur de sa mère et pourtant il ne s'en souvient pas. Comment pourrait-il s'en souvenir ? Il était trop petit. Il faisait noir et il ne pouvait rien voir. En tout cas, il n'était pas conscient de ce qu'il voyait. Il ne voyait peut-être rien car il n'est pas sûr qu'il avait des yeux. Mais il sait pertinemment qu'il faisait chaud et qu'il dormait la plupart du temps. Il mangeait et dormait. Que faut-il de plus ? Que mangeait-il ? Il buvait plutôt. Ce n'était pas du vin – pas un grand cru, en tout cas. Il buvait n'importe quoi, de la piquette. Même pas de piquette. Le ventre d'une mère n'est pas un restaurant trois étoiles. Même si votre mère dîne dans un restaurant de ce genre, vous ne recevez que des miettes. Et puis l'art de la table n'existe pas. L'homme renonce à son projet de retourner dans le ventre de sa mère. D'ailleurs, sa mère est morte il y a longtemps.

Deux lignes sont parallèles, mais cela ne veut pas dire qu'elles se ressemblent. Certes, elles se dirigent dans la même direction. Vont-elles dans le même sens pour autant ? Ont-elles le même sens ? Leibniz dit qu'il n'y rien d'identique dans le monde : tout est unique et par conséquent n'existe qu'en un seul exemplaire. Après tout, on n'a pas besoin des lignes parallèles ; on les fait coïncider. Malgré nos efforts, elles ne coïncident pas vraiment. Nous constatons qu'elles sont dissemblables. Elles se ressemblent mais pas au point de pouvoir s'unir pour toujours. Elles n'expriment pas la même idée éternelle ; elles n'expriment même pas la même idée

temporelle. On se dit qu'une ligne est la ligne de la vie et l'autre celle de la mort. Ou celle de poésie et celle de la musique. Elles coïncident enfin.

C'est n'importe quoi. Tout le monde le dit, à l'unisson. Mais tout le monde regarde la télévision, comme si de rien n'était. On parle d'hébétude, et on succombe à l'habitude. Les autres disent que ce n'est pas vrai. Rien n'est jamais entièrement vrai ; tout est faux à l'exception de la religion de notre nourrice. Notre nourrice nous nourrit de la religion tout en disant : « C'est la vérité. » Et nous la croyons naturellement. Comment ne pas croire à la nourriture de notre nourrice ? Encore une gorgée, encore une. La vérité entre en nous, mais la fausseté ne sort pas. Elle ne veut pas sortir. Nous disons : « Sors tout de suite ! Tu n'as rien à faire ici. » « Je ne fais rien, répond la fausseté. Je suis simplement chez moi. » L'hébétude s'y met aussi. Tout le monde parle à l'unisson. Il n'y a pas assez d'unisson pour satisfaire notre désir de bonheur et la verve humaniste de Schiller, de Beethoven ; pour exprimer pleinement notre joie de vivre. Nous vivons, c'est l'essentiel. Et nous laissons les autres vivre : eux aussi ont besoin de la vie. La vie a-t-elle besoin de nous ? Elle est là, simple et tranquille.

La vie nous blesse, mais elle n'est pas responsable de ses actes. Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Sa main droite ne sait pas ce que fait sa main gauche et vice versa. La vie a beaucoup de mains et toutes ses mains ne savent rien de ce que les autres font. C'est pour cela que la vie nous blesse au lieu de nous bercer et de nous prodiguer une générosité sans bornes. Comme d'habitude, il y a des bornes partout et l'hébétude n'est pas loin. Elle est dans le coin, tapie derrière un arbuste. Mais la vie triomphe et ce triomphe résonne partout, surtout dans nos cœurs. Certes, ils sont blessés à mort. Cela ne veut rien dire : la mort résonne aussi. Nous n'entendons que cela. Et pourtant les téléspectateurs attendent avec impatience que Jack and Kate forment un vrai couple. Encore une série télévisée. Si tous ces acteurs se lancent dans les histoires d'amour sans fin, personne ne leur jettera la pierre. Les pierres, nous en avons besoin ailleurs – pour nos investissements, entre autres.

Que se passe-t-il ? Il ne se passe rien. C'est un passage, rien d'autre. Quelque chose passe, mais s'est passer. Pourquoi y faire attention ? Ce n'est pas un placement. Nous faisons des placements de père de famille et notre portefeuille se met à s'épaissir. Il s'épanouit ; il y a des fleurs partout. Nous cueillons les fleurs et les donnons aux hommes, aux femmes. Tout le monde nous aime et nous admire. Notre réputation grandit à vue d'œil. Cet œil ne voit plus ni notre grandeur ni notre réputation : elles sont trop immenses pour cet œil de rien du tout. Et puis l'œil se met à grandir, lui aussi. Nous sommes inquiets car nous devons toujours dépasser le champ de vision de l'œil. Nous sommes incommensurables et nous devons le rester coûte que coûte. Nous recommençons à grandir. Nous grimpons sur une échelle infinie. Nous pensons que c'est l'échelle de Jacob et nous nous réjouissons d'avance. Le Paradis est au bout de cette échelle. Où sont les anges ? Nous jetons un coup d'œil vers le bas et nous voyons les anges, les archanges et Dieu. Ils ne nous voient pas.

Il est trop tôt ; il est trop tard. Puis on constate qu'il n'est ni trop tôt ni trop tard. C'est le bon moment : il faut agir. On agit et on constate qu'il est soit trop tôt ou trop tard. Ce n'est pas le moment du tout. D'ailleurs, il n'y a pas de moments : ni moments propices ni mauvais moments. La poussière du temps. On la ramasse, mais cela ne sert à rien : le temps est toujours le même. Et on veut se débarrasser de ce temps. Il faut nettoyer la maison. On lave le plancher, on passe l'aspirateur. Plus de temps ; nous sommes bien. Mais il n'y a pas de moments non plus. Les moments n'existent pas sans le temps. Il nous faut un temps quelconque. Comme d'habitude, on choisit le mauvais temps. Nous avons des excuses : nous n'avons pas le choix. Dans la société de consommation, on n'a que l'embarras du choix, dit-on. À présent – et il n'y a pas de présent non plus – il n'y a pas de choix. Il n'y a que l'embarras qui n'a pas besoin du temps pour se manifester. Il se manifeste et amène toutes sortes d'ennuis. Et la vie continue.

Trop long. Cela commence et ne se termine jamais. D'ailleurs, cela ne commence jamais non plus : cela a toujours existé dans le ciel, sur terre ou sous la terre. Il y a des mauvaises herbes qui continuent à pousser. Il n'y a rien d'autre dans le cosmos. Les mauvaises herbes poussent partout car le sol est fertile : la Création est généreuse. Soit on ne crée rien du tout, soit on crée tout. Il y a de l'abondance dans le cosmos et on a quelque chose à faire. On essaie d'éliminer les mauvaises herbes. On les asperge de désherbant, on les extirpe. Mais il n'y a pas de récolte sans elles, car elles sont un signe de vie : le mal sans lequel la vie n'a pas de sens. On se dit qu'on n'a pas besoin de sens. On est prêt à tout pour se débarrasser de mauvaises herbes. On s'en débarrasse peu à peu et les bonnes herbes envahissent l'espace. Il n'y a que de bonnes herbes et il n'y a pas de vaches pour les manger.

Les nuages s'ouvrent et on voit tout ce qu'on veut voir. On ne voit que ce qu'on veut voir, mis à part les guerres et les cataclysmes. Parfois, on veut voir quelques guerres, mais cela n'a pas d'importance. C'est surtout la lumière qui m'intéresse ; ou les ténèbres. Cela dépend. J'aime un lit entouré de ténèbres ; dans ce lit, il y a un trésor qui m'appartient. Son corps est sans pareil ; je le verrai plus tard. À présent, j'ai besoin de le sentir – soit dans les ténèbres intérieures, soit dans la pénombre dont parle Tanizaki. C'est un objet, une laque japonaise, chinoise. Je la caresse et j'oublie le ciel – en tout cas les six premiers cieux. C'est le ciel zéro que je préfère ; ou le ciel moins un.

Qu'y a-t-il dans la tête d'un tueur en série ? Des séries, naturellement. Et aussi des couteaux, des gorges qu'il faut serrer jusqu'à ce qu'elles deviennent molles. Elles deviennent molles, les os s'effritent et le tueur pousse un soupir de soulagement : il a fait son devoir. Le ciel le regarde et ne dit rien ; la terre ne fait rien non plus pour les victimes. Personne ne veut les venger, pas même la police. Certes, elle est toujours là, mais elle n'est pas dans la tête du tueur car il ne veut pas y penser. Sa sécurité lui importe moins que ses meurtres. C'est pour cela que la police n'a pas de prise sur lui. Pour l'arrêter, la police doit pénétrer dans sa tête. Comment s'y prendre ? Sa tête est loin et même si elle était à portée de la main, il serait impossible d'y pénétrer. Il est plus

facile de tuer un tueur en série que de pénétrer dans sa tête. On le tue. Mais la série continue : il n'y a que des séries télévisées dans toutes les têtes. Cela influence le monde.

Il s'évade au nez et à la barbe des gendarmes. Mais il ne sait pas où aller. Il sait qu'il ne faut surtout pas si diriger vers un coin où n'importe quelle souris pourrait le tuer. Les prairies ne sont pas indiquées non plus : pas d'espaces ouverts. Il faut que l'espace soit fermé mais pas trop. Il faut qu'il puisse se cacher sans être encerclé comme ben Laden. Il pourrait aller au Bangladesh s'il avait assez d'argent pour le voyage. Pourtant il faut aller quelque part car il ne peut pas rester où il est. S'il y reste, il ne sera plus. Il ne sera nulle part et il veut être quelque part – à l'abri du danger, de préférence. Le danger le guette ; il le guette aussi. Ils sont tout deux dans un ghetto et il n'y a pas moyen de s'évader de ce ghetto.

Je tape sur une table ou sur un mur. Ma colère– ou mon inquiétude – s'évade de ma substance et se répand soit dans le mur, soit dans la table. Elle entre dans les molécules qui ne la comprennent pas car elles ignorent la colère et tous les sentiments humains. Elles ignorent aussi les sensations, si bien qu'elles ne sentent pas les coups que je leur assène. À quoi bon battre les murs et les tables ? Et ma bile ? Elle ne doit pas s'écouler à l'intérieur de mon corps. Et je ne veux surtout pas que mon corps devienne une flaque. Je ne veux même pas devenir une femme, contrairement au désir secret de la plupart de mes collègues. Je préfère être ce que je suis. C'est pour cela que les molécules de ma colère passent tantôt dans le corps d'un buffet, tantôt dans celui d'un mur. Tantôt le meuble, tantôt le mur commence à trembler de colère.

Je ne peux pas dire que je ne sois personne – *nobody*, comme dit Ulysse dans les traductions anglaises. Je ne suis pas un objet, à moins que quelqu'un ne me caresse de façon à me faire croire que je suis une laque japonaise. Je touche cette table que je n'ai pas envie de décrire ; je touche les objets qui s'y trouvent. Je ne les décrirai pas non plus. À quoi bon décrire ? Il faut toucher les choses. Et si l'on ne peut pas les toucher, il faut les regarder, les contempler de loin et de près. On vole dans les airs et on contemple la terre. Les nuages ne sont pas mal non plus. Si l'on va à la montagne, on touche les nuages. Cela fait du bien. Il y a une telle quantité de bien à notre disposition que nous n'arriverons jamais à toucher tout ces biens. Je touche ce que je peux toucher pour ne pas me sentir en manque, comme dit mon ami. Je ne me sens pas en manque, d'autant que j'écoute le monde extérieur et le monde intérieur ; et aussi le monde intermédiaire. Il se trouve juste au-dessous du monde extérieur, mais je n'arrive pas à le toucher.

Ces lampadaires ne servent à rien. Qu'éclairent-ils ? Quelques passants. Certes, chaque être humain compte énormément et si l'un de ces individus disparaît, l'univers ne sera plus le même. Chaque être – humain ou inhumain – est unique et on ne peut pas le remplacer. Pourquoi faut-il le remplacer ? Est-il Bach ? Comment remplacer Bach ? Les passants passent et on ne les remplace pas s'il leur arrive quelque chose. On peut remplacer les voitures qui les écrasent, mais on ne peut pas remplacer un être humain. On peut remplacer une

main à la rigueur. On peut emmener la victime d'un accident à l'hôpital, lui couper une main – ou deux mains, si nécessaire – et greffer cette main sur le corps d'un autre humain. Mais on ne sait jamais comment cette main se comportera dans le contexte d'un corps. Supposons que ce soit la main d'un pianiste. L'autre individu ne jouera pas du piano pour autant. Tout au plus, cette main ne tuera personne car on tire sur les pianistes qui ne tuent personne. Alors, on prend le cerveau du pianiste pour l'utiliser dans le corps de son remplaçant. On lui coupe l'autre main et les jambes sans lesquelles les pédales ne peuvent servir à rien. Et le ventre ? l'appareil digestif ? Comment retrouver les repas du pianiste ? Les chefs qu'il affectionnait sont morts.

Quelle beauté, quelle beauté ! Le monde est tellement beau qu'on ne doit pas le décrire. Il suffit de dire : « Il est beau. » Ou « beau » simplement. Ou « b ». Tout le monde sait ce que cela veut dire. En russe, la lettre « b » ne signifie pas « b ». On pense toute de suite au mot « *bliad'* », ce qui veut dire « putain ». En pire, en bien pire. À la rigueur, en français vous pouvez dire « putain de merde ». En russe, c'est exclu. Si vous dites « *bliad'* », vous êtes exclu de la société. Certes, cela dépend de la société, mais il y a des sociétés qui ne méritent pas ce nom. On n'appelle pas « société » un ramassis de canailles. Et le monde ? On dit toujours : « Le monde, le monde. Le monde de la musique, le monde du travail. » La racaille défigure le monde ; il suffit d'une personne. Au lieu du monde, on voit une mouche ou une profonde balafre sur la joue.

Vous ne dites rien et vous passez. Et puis vous vous mettez à parler – mal à propos. Les mots vagabondent dans l'air, tombent sur les têtes. Vous dites : « Que voulez-vous ? Ce sont des mots. Il faut agir. » Et vous vous mettez à agir. Vous tournez les roues, les sphères célestes ; le monde est converti à votre religion. Vous revêtez un habit blanc. Tout le monde applaudit et dit : « Il est en blanc, son âme est blanche, la blancheur même. Il n'y a rien de plus blanc que la blancheur et nous voulons que notre cœur soit blanc. Il faut qu'il habille de blanc notre cœur. » Et il commence l'habillage, le babillage et le dressage. Tout le monde est dressé ; on saute à travers des cerceaux. On retombe sur ses pattes et cela recommence de plus belle. La vie est belle ; elle est aussi en rose. Quelle vie faut-il choisir ? Pourquoi choisir ? On peut avoir la vie en blanc et aussi la vie en rose. On peut avoir des roses blanches. Et on peut avoir une belle vue.

Tout cela n'arrive qu'aux autres et les autres arrivent chez vous. Ils s'installent chez vous et disent : « Nous sommes les autres, l'autre, l'humanité. Pouvez-vous vivre sans l'humanité ? Vous n'êtes pas seul sur terre. Pouvez-vous fabriquer du pain ? et des souliers ? Comment allez-vous vous promener sur terre et dans les cieux ? pieds nus ? et le soleil ? Il vous brûlera les pieds et le reste de votre corps si vous ne portez pas nos vêtements et nos borsalinos. Sans nous, vos pensées seront plates. Vous avez besoin de nos bêtises, de nos fadaises pour aiguïser votre cerveau et asseoir votre supériorité. » Ils restent chez vous et vous vous sentez supérieur. Que pouvez-vous faire de votre supériorité ? Mais ils vous donnent des souliers. Vous vous promenez partout – même sur Saturne. Et vous remerciez Dieu de vous avoir fait naître sur terre.

Pourquoi voler dans les airs ? On peut voler sur terre et cela suffit largement. On peut voler dans tous les sens, naturellement. Le français offre cette possibilité : « voler les bijoux », « voler dans les airs ». Vous faites les deux : vous êtes le sosie du voleur de Bagdad qui volait sur un tapis volant en volant les riches, si mes souvenirs sont bons : j'ai vu le film dans mon enfance. Peu importe : on peut faire les deux sans être le voleur de Bagdad. On peut prendre un avion pour aller en Suisse où l'on peut cambrioler plusieurs banques à la fois. Vous cambriolez une banque, et l'autre vous apporte la caisse spontanément. Toutes les banques suisses se donnent rendez-vous dans votre hôtel et vous donnent de l'argent. Et vous pouvez enfin voler de vos propres ailes.

Que faire des joies, des richesses et des amours ? Il faut les rejeter pour ne pas connaître la tristesse qui est souvent bien pire que la mort. Et que dire de l'angoisse, des craintes et des tremblements ? Vos membres commencent à trembler et vous ne savez pas comment les arrêter. Vos pensées tremblent aussi : votre fiancée vous quitte. Au moins vous savez pourquoi vous tremblez de tout votre corps. Votre fiancée disparaît et vous l'oubliez : loin du cœur, comme on dit. Et puis votre corps, votre tête et le reste de votre être commencent à trembler une fois de plus. Une énième fois. Mais cette fois vous ne savez pas pourquoi ils tremblent. La danse de Saint-Guy ? Vous allez chez votre médecin et il vous donne des pilules. Vous lez avalez, mais le tremblement continue. Alors vous comprenez que vous avez peur de quelque chose. Vous tremblez sans raison. Il y a toujours de bonnes raisons pour trembler. Les dangers nous guettent partout. Nous ne savons pas de quel danger il s'agit cette fois. Et quand nous l'apprenons, il est déjà trop tard. Pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire : tremblons.

Nous nous réfugions dans un monastère ou un désert. Nous fuyons le monde pour ne pas succomber à ses tentations. Mais le monde ne nous fuit pas : il nous aime. Nous sommes dans notre cellule ; il n'y a personne d'autre dans cette cellule. Et pourtant il y a une jambe. Nous nous demandons d'où vient cette jambe. Une jambe sait marcher et peut par conséquent aller d'un endroit à un autre. Mais à qui appartient cette jambe ? Il y a une paire de jambes et elles sont très belles. Ce sont les jambes d'une femme. Nous voulons attraper ces jambes pour les caresser. Et puis nous nous souvenons que c'est une tentation. Nous prions Dieu de nous délivrer de ces jambes et Il nous en délivre. Une épaule apparaît à la place : les tentations ont toujours des remplaçantes à leur disposition. Nous nous couchons sur des clous parce que Dieu ne nous suffit pas. Les clous sont parfois plus puissants que Dieu. Pas besoin de prier ; nous nous couchons tout simplement. Et nous faisons de beaux rêves.

Les autres ont un avantage sur nous. Quel avantage ? Ils ont plus d'argent, mais on nous dit qu'il faut être pauvre pour être riche après la mort. Nous regardons des squelettes et nous nous disons que ce n'est pas la peine d'être riche dans cet état. Et l'âme immortelle ne s'occupe pas des richesses terrestres : elle fréquente seulement le ciel. C'est pour cela qu'elle est immortelle. Tout meurt sur terre ; même les carpes qui ont vu Marie-Antoinette entrer dans son hameau et en sortir. Mais elles mourront dans quelques années, si elles ne sont déjà mortes. L'argent n'est pas immortel non plus parce qu'on peut faire faillite. Mais il y a des gens qui ne font pas faillite ; ils sont riches même sur leur lit de mort. À quoi cela sert-il d'être riche sur un lit de mort ? Les médecins

ne peuvent rien pour les mourants. Ils peuvent soigner les vivants ; les mourants sont aux trois-quarts morts. C'est pour cela qu'ils sont mourants, d'ailleurs. Autrement, on dirait : « Quel bon vivant. Il peut se le permettre parce qu'il est richissime. Il est vivant, mais il n'est pas bon, sinon il nous donnerait une partie de son argent. » Il y a des mauvais vivants. Un mourant peut devenir bon s'il donne tout son argent aux pauvres ; c'est-à-dire à nous.

L'Europe est épuisée. Tout l'épuise à présent, même les discussions stériles. C'est leur stérilité qui épuise le plus. Il ne faut pas confondre stérilité et superflu. Rien de plus agréable qu'un objet (ou un poème) superflu. Il existe et on se demande pourquoi il existe. Pour faire ressortir la beauté du monde que nous ne voyons plus parce que nous sommes épuisés ? L'économie n'est pas belle même si elle permet d'acheter des tableaux et de restaurer des cathédrales. Elle n'est pas belle en soi et ce qui n'est pas beau en soi ne peut servir la cause de la beauté. Il faut restaurer notre esprit, notre cerveau, notre vitalité, notre âme. Et l'économie ne restaure rien de tout cela. Elle détruit tout cela, mais les cathédrales et les palais se rafraîchissent et brillent au soleil. Aucune brique ne tombe sur notre tête ; c'est peut-être la brique qui pourrait nous guérir.

Je ne sais pas si tout est vanité et rien que vanité. Je ne sais pas si c'est la vérité qui parle. Peut-être. En tout cas, se plaindre est vain ; parler du soleil aussi. Chercher la vérité est vain ; ne pas la chercher est ridicule puisque nous sommes là, dotés de raison et d'esprit investigateur. Mais nous ne trouvons pas la vérité, comme si nous n'étions pas là. La situation devient grave. Nous sommes là et nous ne sommes pas là. Où sommes-nous ? Ce n'est pas une question d'identité. Il faut simplement être quelque part. Où ? Peu importe. On ne peut pas être à la fois ici et là-bas. Quand Carmen dit à Don José : « Là-bas, là-bas » elle veut dire qu'ils ne sont pas encore là-bas. C'est pour cela qu'ils se querellent. Il y a un pays de non-être et même de non-mètre. Même un centimètre ne trouve pas de place dans ce pays. C'est un pays quand-même. Mais quand je dis : « Nous n'en sommes pas là », je n'insinue pas que nous vivons dans ce pays. Nous ne sommes pas inexistants non plus. C'est pour cela que je ne dis pas : « Nous ne sommes pas. » Nous ne sommes nulle part – c'est cela que je veux dire. Mais « nulle part » est aussi un pays à part. Donc nous ne sommes vraiment nulle part.

On se donne la peine de réfléchir. On se dit : « Le monde est comme ça. » Et puis, on se contredit, en disant : « Le monde est comme ci. » On se dit que la société est pourrie, mais on n'arrive pas à définir sa pourriture. On parle des standards qui baissent. Ce n'est pas de la pourriture ; c'est simplement la fin. Si la viande est pourrie, on la jette. Il faut pouvoir jeter la pourriture, où qu'on la trouve. Comment jeter notre société ? On peut la rejeter. On aimerait la jeter à la poubelle ou même plus loin – dans une déchetterie. Mais la société répond : « Je ne suis pas un morceau de viande. Je regroupe des êtres humains. Et tout ce qui est humain est précieux. Ceux qui veulent détruire la culture des lumières se trouvent au cimetière. Et notre nouvelle culture est encore plus humaine et lumineuse. Tout le monde y participe et tout y est égal. L'égalité est totale. Tout doit être total, sauf le totalitarisme. Vous êtes un dictateur. Vous voulez que tout le monde accepte vos valeurs. Pour vous, ceux qui ne les acceptent pas sont des poissons pourris qu'on ne jette même pas à la mer parce que

l'écologie l'interdit. Et mes membres ne veulent vivre ni dans un dépotoir ni dans une poubelle. Les héros de Beckett vivent souvent dans des poubelles, mais mes membres ne sont pas des héros de Beckett. Ils sont des héros de notre temps. » Que peut-on répondre à la société ? Trop de héros, pas assez de victoires. Il n'y a même plus de défaites car la partie est finie.

Les hommes ne peuvent pas vivre sans lois. Dans un espace où les lois n'existent pas, ils deviennent des loups et se mangent entre eux. Ils mangent leurs voisins. Ils descendent dans la rue et mangent les passants ; mais ils épargnent des chats, des chiens et des oiseaux. Ils ne mangent que des loups car les loups sont plus succulents que n'importe quel autre animal. Alors, on invente des lois. On dit : « Cela suffit. Vous avez assez mangé. Vous deviendrez obèses si vous continuez vos orgies. Voici les lois. Nous sommes vos législateurs. Et voici vos rois qui appliqueront les lois. Et si vous désobéissez, nous vous mettrons en prison. Vous êtes libres, mais les autres sont libres aussi. Il faut respecter leur liberté. Si vous ne le faites pas, vous redeviendrez des loups et c'est immoral. Vous avez déjà de mauvaises habitudes, mais nous pouvons les corriger. Il n'est pas encore trop tard. Dans quelques mois, il sera trop tard car vos habitudes seront enracinées et aucune loi ne pourra les déraciner. Il est temps d'appliquer nos lois.' Et les rois appliquent les lois. Pendant deux ans, les hommes marchent en ligne droite. Ils sont libres, mais ils ne sont pas autorisés à quitter les lignes tracées sur le sol. Et puis ils commencent à dévier des lignes. On les met en prison et ils s'évadent. Ils se cachent dans les bois et redeviennent des loups.

Et puis les législateurs se disent : « Aucun homme ne peut prescrire une ligne de conduite à un autre homme. Seul Dieu est capable de fournir des lois aux hommes. » Et les lois commencent à tomber du ciel. Elles tombent et les hommes les ramassent. Certains les attrapent au moment où elles atterrissent et par conséquent ils obéissent aux lois plus vite que les autres. Ils s'appauvrissent car les lois ne permettent pas de voler l'Etat. Ils s'appauvrissent et disent aux autres : « Ce ne sont pas des lois. Ce sont des grêlons. » On les arrête, mais ils gagnent leur procès en disant : « Nous sommes vos sauveurs. Nous sauvons vos récoltes de la grêle. » Ils sortent de prison et commencent à voler l'Etat. L'Etat s'appauvrit et tombe en ruine. Il n'y a plus que des ruines à présent. Certes, ces ruines sont belles, mais on ne peut vivre dans les ruines. Les hommes retournent dans les bois où ils comptent trouver des champignons.

On arrête un instant, une heure. On se prélassé dans cette heure pendant quelque temps. On se lasse de cette heure ; on guette une autre heure. Le temps ne satisfait personne : il passe trop vite. On choisit une autre heure, mais elle ne s'arrête pas. On a beau la flatter en lui disant qu'elle est belle. Si l'on est français, allemand ou italien, on dit à l'heure : « Veux-tu m'épouser ? Je suis riche, jeune et beau. » L'heure s'arrête et le mariage a lieu. Quelques mois plus tard, on se lasse de sa femme et on la quitte. Elle nous accable de reproches et son avocat exige une pension alimentaire. On s'appauvrit et quand on voit une belle heure passer, on ne lui dit plus : « Arrête-toi. » Et si elle trop belle, on lui pose la question : « Es-tu une femme ? Si tu es neutre, si tu es 'on', par exemple, je peux vivre avec toi jusqu'au jugement dernier. » Le jugement arrive et l'heure est toujours là. C'est à cause de cette heure que le jugement dernier est arrivé plus tôt que prévu.

Aujourd'hui, on ne parle plus de la foule : il n'y a que des individus qui ont leur idées, leurs goûts. Les goûts ne se discutent pas ; on dit « des goûts et des couleurs » et tout le monde est content. Il y a quelque temps, on parlait de la foule. Goethe le fait, par exemple. « *Die Masse könt ihr nur durch Masse zwingen.* » La masse seule en impose aux masses. Il faut se mettre au diapason des masses et en faire partie. Vous dévidez une belle histoire – *leur* belle histoire – et la foule applaudit. Et si vous ne dévidez pas cette belle histoire, la foule reste muette et disparaît. Il n'y a plus que vous et vous menez une vie sans histoires. Et la foule applaudit sous vos fenêtres. Chaque individu applaudit à l'unisson avec les autres individus. Il y a une communion de goûts ; il n'y a plus qu'un seul goût et une seule couleur. Et vous restez loin de vos fenêtres, de sorte que personne ne vous voit. On respecte votre vie privée. Les paparazzis ne grimpent pas jusqu'à vos fenêtres. On vous laisse en paix. Les célébrités fuient les paparazzis ; elles se plaignent tout le temps et se protègent de leur mieux. Elles se barricadent et tirent les rideaux. Mais les paparazzis brisent les fenêtres et ouvrent les rideaux. Ils ne sont plus de l'autre côté de la barricade. Et vous êtes de l'autre côté de la barricade. Vous êtes tranquille. Vous vous promenez et personne ne vous regarde, sauf des chats errants qui ne s'enfuient pas quand vous tendez la main vers eux.

On compare souvent la vie humaine à celle d'une fleur : la rose ne vit qu'un jour et cetera. Que ce soit un jour ou cent ans, la vie est courte et tout le monde le sait. Il paraît que les immortels sont malheureux, qu'ils s'ennuient, qu'ils s'oublient eux-mêmes au fil des temps. J'aimerais m'oublier, ne serait-ce qu'en partie, pour renouveler mon arsenal. Mais je me souviens de tout ou presque et une multitude de valises m'entoure dans ce voyage à travers une courte vie. Un personnage de la *Dame de pique* dit que si les femmes étaient des oiseaux, il aimerait être une branche pour qu'elles s'assoient sur lui. J'imagine qu'il pouvait rester ce qu'il était, vu son succès auprès des femmes. En tout cas, je n'aimerais pas être une branche, même si tous les oiseaux du monde s'installaient sur moi de temps en temps. J'aimerais être une rose qu'on peut mettre à une boutonnière ou dans un vase. J'aimerais vivre dans un vase, comme dans un palais. À mon avis, un beau vase est mieux que n'importe quel palais ; et la vie que l'on y mène est sans doute plus confortable. Dans un palais il y a beaucoup de domestiques ; dans un vase, vous êtes seul, pourvu que personne ne vous mette au milieu d'un bouquet. Il y a des femmes qui préfèrent les roses solitaires. Un beau vase, une belle rose. On reste immobile, mais on ne dort pas pour autant. On voit le salon ; on entend des conversations agréables. Les dames qui aiment les roses solitaires sont versées dans l'art de la conversation. On est nourri sans avoir à ouvrir la bouche. On ne meurt pas ; on se fane. Même Mc Arthur n'a pas eu droit à une mort aussi belle.

J'entends des cris et je me réveille. Pas de viols, pas de meurtres. Les oiseaux crient et leurs cris portent atteinte à mon sommeil. Ils ne veulent pas que je dorme ; ils pensent que je dois travailler pour l'humanité, pour moi-même, pour la postérité, pour eux. Il est plus facile de travailler pour des oiseaux. Je sors et je jette quelques miettes ; ils ne les mangent pas. Ils continuent à voler et à crier. Quoi d'autre puis-je faire pour eux ? Je mets un enregistrement de *Tristan et Iseult* pour qu'ils imitent la musique de Wagner. En pure perte. Ils n'imitent qu'eux-

mêmes ou les anges. Les anges ne chantent ni comme Tristan ni comme Iseult. Ils ne chantent même pas comme Caruso. Ils chantent leurs chansons qui sont plus près du ciel que nos chants, même ceux de Wagner et de Mozart. Malgré tout, il se peut que Dieu chante comme Zoroastre dans *La flûte enchantée*. En tout cas, Papageno est un ange.

« La fin du monde est proche. Pensez à votre âme ! » Nous pensons à notre âme nuit et jour. Nous la brossons dans le sens du poil, elle se nourrit de produits biologiques, elle boit du petit lait, nous lui chantons des berceuses. Elle dort très bien ; elle fait de longues promenades sans pour autant quitter notre corps. Notre corps devient vaste quand notre âme le dilate pour se promener à l'aise. Mais nous ne sommes pas obèses pour autant. Tout va bien ; la fin du monde ne vient pas. La fin du monde est toujours en retard. On l'attend depuis des siècles, mais elle n'est pas ponctuelle comme les rois. Elle n'est pas ponctuelle du tout. Godot arrivera plus tôt que la fin du monde ; même Godot est plus ponctuel. Nous sommes las de penser à notre âme, de la brosser, de la nourrir. Nous dépensons trop d'argent pour notre âme car les produits écologiques coûtent cher. Certes, elle ne mange pas du caviar à cause de l'interdiction ; et notre âme ne transgresse jamais les lois. Elle mange les meilleurs fruits, les fromages les plus chers. Nous nous privons de nourriture pour nourrir notre âme. Et la fin du monde ne vient toujours pas. Nous en avons assez. Nous nous disons que la fin du monde ne viendra jamais. Et nous avons envie de commettre un péché. Le jugement dernier est loin ; nous aurons assez de temps pour nous rattraper. Nous oublions notre âme ; elle maigrit et ne se promène plus. Elle s'habille de plus en plus mal ; ses poils sont sales et emmêlés. Toujours pas de fin du monde, ni de jugement dernier. Il y a une multitude de jugements autour de nous, mais nous n'y prêtons pas attention.

Au début, les hommes sont sauvages. Ils rôdent dans les bois, dans les déserts. Ils ramassent tout ce qui leur tombe sous la main. Puis ils commencent à se battre. Cela s'appelle « *struggle for life* ». Ils veulent vivre et font de leur mieux pour survivre. Ils survivent tant bien que mal ; plutôt mal que bien. Mais la lutte les revigore et ils se mettent debout – physiquement et spirituellement. Ils bâtissent des villes, des temples. Ils prient les dieux ou Dieu ; peu à peu, ils deviennent vertueux. Ils sont vaillants et généreux ; puis une décadence s'annonce. Chaque civilisation suit le même chemin qui mène à la mort. Les civilisations sont comme des êtres humains car ceux-ci les habitent et animent ; ou les empoisonnent. Par conséquent, elles doivent mourir. Elles n'ont rien d'autre à faire – surtout à la fin. Quoi qu'elles fassent les mène inexorablement vers la mort et le mouvement s'accélère. Elles préfèrent se laisser mourir au lieu de dépenser leur énergie pour rien. Le but du voyage n'est pas loin. Les citoyens se vautrent dans le luxe et la luxure ; et ils prétendent ne rien sentir pour ne pas souffrir. C'est la déprime qui les déprime le plus. Il faut tout pour l'éviter. Les nouveaux citoyens sont à la porte de leur ville, mais ils continuent à boire et faire l'amour. Il n'y a plus de barbares dans le monde ; c'est une nouvelle civilisation qui se met en route.

Il ne sert à rien de lire les livres : la nature nous enseigne beaucoup plus et la connaissance qu'elle nous donne est de meilleure qualité. Cette connaissance est bio, tandis que les livres sont des boîtes de conserve.

Sortons, sortons, courons dans les forêts, dans les vallées, dans les vallons ; jouons du violon dans les déserts. Même un désert minable est plus beau que le plus beau des livres. Jouons, chantons pour rendre hommage à Dieu, à son œuvre immortelle. Il paraît que l'univers périra un jour. Nous n'y croyons pas : les œuvres de Dieu sont éternelles, à l'exception de l'homme peut-être. Les dinosaures ont disparus, mais nous ne sommes pas des dinosaures. Il y a donc une petite chance que nous survivions à tous les cataclysmes. Et si cette chance existe – elle existe, nous en sommes sûrs – nous sommes immortels aussi. La race humaine est immortelle, et comme cette race consiste en hommes et en femmes, chaque être humain est immortel. Mais les livres nous enseignent la mort. La nature aussi : les fleurs se fanent, les arbres tombent. Les rochers restent ; ils s'érodent, mais ils survivent à l'érosion. Soyons des rochers. Notre foi soulève les montagnes. Les rochers sont capables de soulever les montagnes.

Un sage est plus vivant et sage que n'importe quel livre. On rencontre un sage ; c'est un homme de taille moyenne. Mais la taille ne signifie rien : la petitesse du corps ne voile pas la grandeur de l'esprit. Napoléon était petit et grand à la fois. Le sage est grand ; en tout cas, ses pensées le sont. Jung dit qu'un dialogue vivant est plus instructif qu'un dialogue mort – celui que nous engageons avec un livre. Je salue le sage et il me dit : « Comment allez-vous ? » Je réponds : « Très bien, merci. » « Vous lisez toujours des livres au lieu de parler aux vivants ? » Je réponds : « Oui ». « Que lisez-vous ? » « *La comédie* de Dante. » « Et vous croyez dans toutes ces balivernes ? » « C'est très beau. » « Regardez autour de vous. C'est cela la vraie beauté : le soleil, la lune, cette rue pleine des gens. Chaque être humain est beau et porte en soi la vérité. Regardez cette vérité, mais ne la lisez pas : cette vérité n'est pas un livre. Ne lisez rien du tout – même pas les annonces dans les journaux. » « Puis-je lire dans le cœur de ces passants ? » lui dis-je. « Contemplez leur cœur, leur âme. Ne les lisez surtout pas. Voulez-vous que je vous montre mon âme ? Je vous la montre à condition que vous ne la lisiez pas. » Et il me montre son âme.

On nous dit : « Il faut être patient. » Nous patientons, nous attendons, nous souffrons en silence. Notre silence concrétise notre résignation et l'étendue de notre patience qui s'étend de plus en plus. Il faut qu'elle soit assez grande pour embrasser la terre et aussi le ciel. Il pleut depuis deux semaines et nous attendons avec patience que la pluie cesse. La patience gouverne non seulement le cosmos, mais aussi le temps. Dans les jours qui viennent, il y aura un changement. Tout le monde nous promet un changement, mais les jours ne tiennent pas leur promesse : ils ne viennent toujours pas. Certes, il y a d'autres jours à notre disposition ; il n'y a que cela, d'ailleurs. Des jours, des jours, des jours ; des jours sans plaisir. Il n'y a donc pas de changement : ni les jours ni le monde ne changent. Les prophètes l'ont prédit : rien de nouveau sous le soleil ! Mais les prêtres et les prédicateurs disent : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » Ils nous annoncent la bonne nouvelle.

Je suis fort ; je suis puissant. Serais-je tout-puissant ? Serais-je Dieu ? Je suis créé à l'image de Dieu. Quelle est cette image ? De quoi s'agit-il ? De son visage ? Certainement pas ; j'espère que Dieu n'est pas aussi laid que moi. Je ne me suis pas rasé depuis deux semaines. Dieu ne se rase jamais, à en juger par sa barbe. Moi,

je me rase de temps en temps. Je me rase toujours, sauf en vacances. Je me laisse pousser la barbe, mais je ne ressemble toujours pas à Dieu. Que dois-je faire pour ressembler à Dieu ? Je dois être tout-puissant ; je dois pouvoir créer un monde et punir les méchants. J'écris un poème ; je ne punis pas les méchants. C'est le moment de parler du libre arbitre. J'en parle pour dire que grâce à ma tolérance et à mon impuissance les hommes sont libres. Ils font ce qu'ils veulent. Ils sont méchants parce qu'ils le veulent. Ou ils sont inconscients de ce qu'ils font. C'est cela – ils ne savent pas ce qu'ils font ; moi non plus. Je ne suis donc pas omniscient. Je ne suis donc ni omniscient ni omnipotent. Mais je suis puissant, très puissant. Je suis un des puissants de ce monde. Et cela me suffit amplement.

Je suis dévoué à une cause ; et je sais que cette cause est juste, sinon je n'y serais pas dévoué. Par conséquent, je suis un juste. Nous nous réunissons de temps à autre ; nous discutons de notre cause. Nous espérons qu'un jour notre cause sera la cause commune, que toute l'humanité participera à la construction du nouveau monde. Nous le construisons déjà ; nous n'avons pas assez de briques, mais cela n'a pas d'importance. C'est notre volonté qui compte et nous comptons sur notre volonté et la justesse de notre raisonnement. Nous ne pouvons compter sur personne ; nous sommes seuls au monde. Mais nous avons notre cause et nous œuvrons pour le bonheur du monde et c'est ce qui compte. Parfois, nous n'avons rien à se mettre sous la dent. Pendant le siège de Rome, les hommes mangeaient leurs semblables ; les mères se nourrissaient de leurs enfants. Nous n'avons pas d'enfants ; notre cause est notre seul enfant. Et pour rien au monde nous ne mangerons notre cause. On peut vivre sans enfants. Comment peut-on vivre sans cause ?

Un moment d'abandon est venu enfin. Je suis le cours de ma vie sans en dévier. C'est mon destin qui a tracé cette ligne une fois pour toutes et je marche le long de cette ligne car je ne peux pas faire autrement. Il est vrai que je peux me suicider et couper cette ligne, ce cordon ombilical qui m'attache à mon destin, mais je ne le veux pas. Cela ne veut pas dire que j'aime mon destin ; je ne l'aime pas du tout. Mais on ne discute pas avec son destin et je ne discute pas. Je discute avec des gens qui m'écoutent car ils ne sont pas mon destin. On dit souvent : « Cette femme est mon destin. » Moi, je ne le dis pas. Si vous attribuez à une femme toutes les prérogatives du destin, vous lui obéissez sans contestation. Tous les matins, elle trace une ligne et vous la suivez. Cette ligne vous mène vers des boutiques, vers des hôtels de luxe. Vous marchez le long de cette ligne et votre destin marche à vos côtés. Je parle de votre vrai destin. Il n'est jamais d'accord avec vous, mais il est de mèche avec votre femme. Ce sont des lignes parallèles qui se rencontrent à la longue ; il n'y a qu'un destin à présent et ce destin vous assassine. Puis vient un moment d'abandon.

La culture est le moyen par excellence de connaître et d'ordonner la vie. On cherche à définir le mot « culture », mais c'est trop compliqué et l'on abandonne l'idée de la définition. On ordonne la vie par tous les moyens car il n'y a rien de pire qu'une vie désordonnée. On ordonne la vie sans la connaître. Pour connaître la vie, il faut faire appel à la culture. Mais sans définition, on n'arrive pas à mettre la main sur la culture. Alors, on se dit que tout ce qu'on fait s'appelle « culture ». On ordonne la vie ; on la désordonne. Tout cela est la culture, si bien qu'on n'a plus besoin de définitions, d'aucune définition. On agit parce que l'action est plus importante

que les définitions. On chante, on crie, on déchire les chemises qu'on porte ou ne porte pas. On est en extase perpétuelle ou plutôt culturelle. On commence à connaître la vie. Chaque cri est la vie, chaque déchirement l'est aussi. Quel déchirement ? On ne se pose plus de questions. On vit, on crie, on respire, on mange à tous les râteliers, on danse sur tous les ponts, on construit des châteaux dans le sable. Et chaque château est un morceau de culture ; ou un monceau.

On cherche les mots pour s'exprimer pleinement. On nous dit : « Ne cherchez pas les mots. C'est votre cœur qui compte. Il faut que vos pensées partent de votre cœur, pas de votre tête. Vos pensées quittent votre cœur et arrivent tout de suite à destination – dans le cœur d'autrui. Les mots ne font que fausser les sentiments et les vraies pensées, celles du cœur. C'est le cœur qui doit penser et c'est lui qui transmettra ce qu'il pense. Fermez votre bouche et ne l'ouvrez qu'au début du dîner. » Pas de rhétorique, pas de sophismes. Pas de sophistes non plus. Il y a des vertus et si on veut communiquer avec des individus, il faut leur enseigner la vertu. Il y a beaucoup de vertus, mais il ne faut surtout pas en choisir une ou deux pour se dire : « J'ai une vertu et cela me suffit. Je suis déjà vertueux. » Non, il faut posséder toutes les vertus pour vivre une vie vertueuse et atterrir au Paradis. Il n'y a plus de martyrs et par conséquent ce n'est pas leur sang qui ouvre la porte ou le portail du Paradis. Ne perdez pas votre sang pour rien. Vous pouvez donner votre sang aux autres, mais l'accès au Paradis ne dépend plus de vos globules rouges. Il suffit d'être vertueux. Combien de vertus avez-vous ? Comptez-les et téléphonez-moi.

Le sommeil réparateur ne répare rien. Ou plutôt si – il répare notre capacité de souffrir. Cette capacité s'émousse au long de la journée et à la fin nous ne sentons presque rien. Mais la nuit porte un conseil qui se résume ainsi : il vaut mieux sentir que de ne pas sentir. Au réveil, nous sommes dispos et pleins d'énergie. La souffrance s'abat sur nous et nous ressentons toute son étendue, toute sa profondeur. Nous étudions la souffrance centimètre par centimètre ; nous la fouillons avec une ferveur digne d'un grand scientifique. Nous trouvons la mécanique quantique de la souffrance ; le soir, nous trouvons leur théorie de relativité. Notre souffrance se rétrécit à mesure que croissent notre fatigue et notre indifférence. Peu à peu, la souffrance cède la place à la fatigue. Un homme qu'on torture s'évanouit et pour continuer le rite, on l'asperge d'eau froide. Le sommeil est cette eau qui nous prépare à une nouvelle série de souffrances.

Je sais que je me décompose : les rides sont un signe de décomposition. Ou bien est-ce une nouvelle composition, une symphonie de la vieillesse ? L'âge compose cette symphonie avec acharnement et mon visage reflète sa réussite. Puis-je dire que je me compose ? Je me compose une vieillesse digne en collaboration avec mon âge. Mon âge me dicte cette symphonie et je l'écris jour et nuit. À l'instar de mon âge, je travaille d'arrache-pied. Ma réussite est aussi éclatante que la sienne. Je me propose une tâche assez ardue et hardie : je dois surpasser mon âge dans l'art de vieillir. Je bois de la vodka, je fume deux paquets de cigarettes par jour. Au lieu de faire du jogging, je bois du gin. Et pas de gym, cela va de soi. Quand je vois mes nouvelles rides, je sais

qu'elles m'appartiennent, ne serait-ce qu'en partie. J'en suis fier. Je ne suis plus un minable interprète de mon âge ; je suis son créateur.

Où sont les sources de la vie ? La vie coule de source, même si on la détruit régulièrement. La source ne tarit pas et la vie s'en écoule, comme si de rien n'était. On finit par se demander s'il y avait vraiment quelque chose. Ni rien ni personne ne peut supporter autant d'atrocités ; même la vie n'en est pas capable. Et pourtant elle continue à couler. On dirait une larme interminable. Elle coule, elle coule, et son écoulement ne nous étonne plus. Alors, on se met à chercher l'œil d'où elle s'écoule. On ne cherche pas les sources de la vie : on ne les trouvera jamais. On cherche l'œil et on aimerait savoir à qui il appartient. À Dieu, dira une moitié de l'humanité. Une autre question se pose : Dieu, pourquoi pleure-t-Il ? Parce qu'Il nous plaint, dira un tiers de l'humanité. Mais les vrais croyants disent que Dieu ne peut pas pleurer : ce serait indigne de Lui. Les pleurs dénotent une faiblesse dont Dieu est incapable. Il a simplement un rhume des foins.

Je m'ennuie et je ne sais même pas si je m'ennuie vraiment. Est-ce de l'ennui ou de l'indifférence ? Il s'agit de fatigue peut-être. Je suis fatigué du monde et le monde est fatigué de moi. À la longue, sa fatigue commence à me fatiguer. Ou est-ce de l'indifférence ? Naturellement. Mais il me semble que parfois le monde me regarde de travers, comme pour me dire : « Arrête tes bêtises. Tu dois en être fatigué, toi aussi. » Dans de tels moments, le monde m'ennuie plutôt. Est-ce la vraie source de mon ennui ? Ce n'est pas de prostration que je souffre. Un état d'abrutissement m'est connu, mais l'ennui n'est pas l'abrutissement. Quelque chose m'ennuie ; l'absence de quelque chose m'ennuie aussi. La présence de la présence et de l'absence m'ennuie aussi. Quand quelque chose se passe et ne se passe pas, cela m'ennuie. On regarde un film ; on lit un livre. Les yeux sont ouverts, mais ils ne voient rien. Il y a un film et un livre ; il n'y a rien en même temps. C'est ce qui m'ennuie profondément. La profondeur de mon ennui m'amuse : il est amusant de descendre dans son propre ennui. On y trouve beaucoup de choses, ou plutôt leur absence.

Domage que la terre ne soit pas plate : au moins pourrait-on marcher jusqu'au bout du monde. On le fait dans nos rêves, dans les monologues destinés à séduire la femme que l'on aime. Elle répond : « Si vous me montrez le bout du monde, je vous épouserai. » Que peut-on faire en ce cas ? On lui montre une montagne, un précipice. On n'a même pas besoin de lui montrer le précipice : la montagne suffit. On explique que c'est la montagne du Purgatoire qu'Ulysse a vu avant de sombrer avec son équipage. « C'est le bout du monde. Épousez-moi. » « Mais je ne vois pas le bout », dit-elle. « Voulez-vous périr ? » C'est la bonne réponse. On peut ajouter : « Je suis prêt à mourir pour vous, mais vous devez vivre. » « Allez-y, mourrez. » « Je ne suis pas Ulysse. Je n'ai pas le droit de mourir à cet endroit. » « Allons ailleurs. » Ces dialogues sont insupportables. C'est dans la solitude qu'on affronte le bout du monde. On marche jusqu'au bout, on s'arrête et on saute. On tombe et on voit une autre platitude, une autre planète. On atterrit, on marche jusqu'au bout et on saute encore. On devient une sauterelle. On se sent beaucoup mieux.

On a envie de plier la langue en deux et les mots en trois. Il y a des plis partout et on vit dans ces plis. Ce sont des lits assez confortables et on n'est pas obligé de les quitter pour aller au bureau. Les bureaux sont aussi dans les plis. Et les maisons de retraite, et les maisons de rendez-vous. Un rendez-vous dans un pli rapproche plus rapidement qu'un rendez-vous dans un parc. Tout devient proche et le temps se plie aux exigences des humains. Le temps et l'espace vivent ensemble et c'est un pli qui est à l'origine de cette cohabitation. Grâce aux plis cosmiques, on se promène sur les étoiles. Grâce aux plis domestiques, on est heureux à la maison. Les enfants jouent avec des plis à longueur de journée. Ils les plient et les déplient ; ils les franchissent et sortent de l'autre côté des miroirs. Chaque miroir a une multitude de côtés et les enfants jouent avec ces côtés jusqu'à ce que les miroirs deviennent Batman ou un ordinateur. On n'arrête pas le progrès. Et puis on arrête le progrès et l'on voit un papyrus. Et Batman devient Brahman. « Le progrès comme réaction », dit Nietzsche.

« C'est une erreur. » « Non, ce n'en est pas une. » On attend pour savoir si c'est une erreur ou non. D'abord on voit un nuage noir et l'on pense que c'est une erreur. Mais les fleurs et les légumes ont besoin de la pluie. Les propriétaires de jardins et les agriculteurs sont contents. Puis la pluie cesse et un orage la remplace. La foudre tue un homme ; la foudre tue une vache. C'est un signe, se dit-on. On est puni pour l'erreur. Puis on apprend que la foudre a tué une sorcière. Il fallait la brûler. La foudre épargne à la communauté la pénible obligation de commettre un meurtre. Tout va pour le mieux. On ne commet pas d'erreur ; on a toujours raison. La foudre tue les hérétiques et allume les bûchers. C'est la colère de Dieu qui se manifeste. Et Dieu a toujours raison car il ne peut pas avoir tort. La foudre a toujours raison, elle aussi. Et si elle tue un homme innocent, c'est que l'homme n'était pas si innocent que cela. C'était un sorcier, un adepte de l'hérésie arienne, un trisomique. Les cendres ont toujours raison.

Je ne sais pas quand j'ai décidé de tuer mes parents. Peut-être dans le ventre de ma mère. Je l'aurais fait avec mes pieds, mais je voulais aussi tuer mon père. Je n'ai jamais été une fille modèle. Pourquoi ? Parce qu'ils ne s'occupaient pas de moi. Ils étaient occupés à parler boulot, ou trop fatigués pour me consacrer quelques minutes. Ce n'était même pas la peine d'essayer de les approcher. Ils me repoussaient et je tombais. En tombant, je me cassais tout ce qui pouvait être cassé. Quand j'étais par terre ou à l'hôpital, ils me disaient qu'ils faisaient tout pour moi. Mais ils ne m'embrassaient pas, ils ne me caressaient pas. D'habitude, une petite caresse sauve l'enfant du meurtre car chaque enfant veut tuer ses parents, comme disait Dostoïevski. Mais si vous caressez un meurtrier et vous lui donnez de l'argent, il ne vous tue pas. Il vous caresse à son tour. J'aurais caressé mes parents toutes les nuits, s'ils m'avaient prêté un peu plus d'attention. J'aurais fait l'amour avec mon père, s'il me l'avait demandé, s'il m'avait caressée avant de le demander. Il ne me caressait pas et je n'avais pas le choix : il fallait que je tue. S'il m'avait donné dix milles euros, je ne l'aurais pas tué ; je l'aurais simplement giflé. Il ne m'a rien donné, à part son mépris. Ma mère aussi : elle m'a donné beaucoup de mépris. Et pas mal d'indifférence. Je l'ai tuée aussi : je ne suis pas indifférente.

Je plonge dans les abîmes ; puis je constate qu'il n'y a qu'une bande de sable. Certes, chaque grain de sable est un abîme, un monde, Dieu, le Diable, mais laissons la métaphysique à côté ; contentons-nous de la physique. Qu'y a-t-il sur le plan physique ? Une plage. Elle est plate et quelques femmes s'y bronzent. Le soleil les brûle, elles se consomment d'un cancer de la peau et meurent sur la plage. Les vagues les enterrent. On peut y voir un abîme de désespoir, mais le désespoir ne vient pas : les plages ne sont pas associées dans mon esprit au désespoir ou même à l'inquiétude, sauf si un meurtre y est commis. Mais le soleil ne tue pas ; il fait son devoir et ce n'est pas sa faute si les femmes s'y brûlent comme sur un bûcher. Il fait de son mieux pour les divertir et elles se laissent brûler. Elles tombent amoureuses du soleil et c'est l'amour à la mort. Un enfant se noie ; c'est la faute de sa mère. Sa mère est déjà morte, donc ce n'est la faute de personne. Il n'y a toujours pas de désespoir dans les parages. Il n'y a pas d'angoisse non plus. Il n'y a qu'une crainte peut-être. On craint pour les enfants qui risquent de se noyer. Et puis on se dit que, dans sa miséricorde, le soleil les privera de cette occasion.

Je ne me rappelle pas la différence entre l'angoisse, la peur, la crainte et l'*angst*. Il n'y a peut-être pas de différence du tout : on tremble de tout son corps et on prie tous les dieux qui n'entendent rien ou ne veulent rien entendre. Un sentiment est lié à un danger imminent que l'on connaît par cœur. Un autre nous parle d'un danger lointain qui est aussi précis et menaçant que n'importe quel danger imminent. Un troisième n'évoque rien et c'est pour cela qu'il nous terrifie plus que les autres sentiments et pressentiments. Une brique nous tombe sur la tête ; ou sur un pied. On nous ampute du pied et nous sommes cloués à une chaise roulante pour le restant de nos jours à cause de la gangrène. Nous ne voyons pas la brique, mais nous entendons parler d'autres briques qui tombent et écrasent tout ce qui passe. Et même si rien ne passe, elles écrasent quelque chose. C'est pour cela que nous avons peur d'un danger inconnu que notre sixième sens connaît très bien. Et puis il y a des astéroïdes qui tombent sur notre tête et sur la terre. Et même si notre tête est épargnée, la terre périt et notre tête suit la terre dans cette chute car notre tête appartient à la terre – corps et âme. C'est Kierkegaard qui nous a appris ces distinctions. Il n'y a pas de distinctions. Il n'y a que *Le carré noir* de Malevitch.

Pétrarque n'a pas parlé de cette fontaine ; Pouchkine non plus. Et pourtant je la trouve belle. J'ai tort peut-être car si aucun poète ne l'a remarquée, elle ne peut pas être belle. Un poète passe et se dit : « Ceci est beau et ceci ne l'est pas. Il faut que j'écrive à propos de ce qui est beau et la laideur prendra soin d'elle-même sans mon concours. » La laideur prend soin d'elle-même et devient de plus en plus indépendante, de plus en plus belle. Elle n'a plus besoin de poètes pour exister dans le royaume du beau, surtout habité par les objets dont les poètes ne parlent pas. Dans notre monde il y a des monuments historiques et l'Unesco les protège. Même la poussière n'a pas le droit de les toucher. Et la poussière ne les touche pas ; personne n'y touche. Et l'Unesco les retouche de temps en temps. Les monuments meurent sous les regards des touristes. Ils se disent que ce n'est pas la peine de vivre pour des touristes. La poussière est plus digne de vie.

J'ai deux idées. Laquelle choisir ? Je ne suis pas Jules César : je ne peux pas faire trente-six choses à la fois. Je ne les fais pas, mais j'ai deux idées qui se heurtent dans ma tête et se bagarrent pendant des heures. Elles

se battront tant que j'en n'éliminerai pas une. Comment choisir ? Le choix n'est pas toujours difficile, contrairement à ce que l'on pense. Si on me propose de choisir entre une Bentley et une Volkswagen, je choisirai la Bentley ; n'importe qui ferait le même choix. Comment choisir entre deux idées qui se battent dans ma tête ? La première sauvera l'humanité ; la seconde m'aidera à survivre. Si je choisis la seconde, l'humanité périra et je risque de périr avec elle. Mais je me demande si j'appartiens vraiment à l'humanité. Il y a deux idées et une question dans ma tête et la question commence à se battre avec les idées. Une bagarre généralisée. Il y a un tel vacarme que je n'entends presque plus mes pensées ; et j'ai besoin d'elles pour faire mon choix. Je dois choisir entre l'humanité et moi-même. Si je me choisis, je ferai face à une autre question : que ferais-je sans l'humanité ? Je me promènerai dans les bois. Si je sauve l'humanité, le bois disparaîtra.

Dans la tête d'un enfant, la vie et la mort sont identiques. Un enfant demande un bonbon et on le lui refuse. Il renouvelle sa demande qui n'est toujours pas satisfaite. Si l'on donne aux enfants tout ce qu'ils demandent, on n'aura plus rien : ni le ciel ni la terre. On ne leur donne pas toutes les étoiles ; on leur donne quelques étoiles au compte-gouttes pour ne pas dépouiller le ciel de ses richesses, pour ne pas tuer le ciel et Dieu. Après la première communion, un enfant peut nous demander Dieu sous prétexte qu'il ne lui reste plus de jouets. « J'ai cassé le dernier ce matin. » L'enfant casse tout ce qu'il tombe sous la main ; c'est pour cela qu'il ne faut pas lui donner Dieu. Que ferait-on sans Lui ? On peut avoir un autre enfant, une autre femme, une autre maternité. Dieu est unique ; qui plus est, Il n'est pas un jouet. Il est vrai que le royaume des cieux appartient aux enfants ; tout leur est permis. Comment refuser Dieu à ces chers petits anges ? Mais aucun ange ne joue avec Dieu. On dit que dans le Paradis on joue nuit et jour. On dit aussi que Dieu ne participe pas à ces jeux en tant que joueur : Il est l'arbitre de chaise. Les enfants ne le savent pas. Si on leur refuse Dieu ou n'importe quel autre jouet, ils prennent un poignard ou une pierre ou un revolver. Tous les jours, les enfants tuent des hommes par centaines.

Tout ou rien – c'est en ces termes que l'on pense souvent à la vie. « Soit j'ai tout, soit je n'ai rien. » Mais personne ne peut tout avoir. On ne peut avoir tout l'espace ou tout le temps : tout le monde le sait. On peut avoir une partie de l'espace ; un palais, par exemple. Quant au temps, on peut avoir cette heure, à condition qu'on la consacre à soi-même et pas aux autres. On nous dit : « Donnez cette heure aux autres et vous serez récompensé. » Quand ? où ? au ciel ? dans le royaume de l'éternité ? On garde cette heure pour soi ; on en jouit pleinement. Et les autres heures ? les autres époques ? Comment en jouir ? La même phrase surgit des ténèbres : « tout ou rien. » On a déjà une heure et on en jouit. Mais on veut d'autres heures et d'autres joies. On veut toutes les heures et toutes les joies. On les aura tôt ou tard. On les veut maintenant. On gâche l'heure qu'on possède en pensant aux heures qu'on ne possède pas. De toute façon, on ne possèdera jamais toutes les heures et tous les palais. D'ailleurs, on n'est pas dans un palais en ce moment. On n'est même pas dans le hameau de Marie-Antoinette. Ce n'est pas la peine de garder cette misérable heure pour soi. On la donne aux autres.

Il ne faut pas vous laisser abattre. La vie est belle, malgré tout. C'est le meilleur des mondes, nous sommes d'accord. Les pensées noires blanchissent en vieillissant. Regardez votre tête. Vos pensées seront comme vos cheveux. Il leur est d'autant plus facile de devenir blanches qu'elles sont tout près de vos cheveux. Elles suivent l'exemple de vos cheveux ; elles subissent leur influence. Vos cheveux exercent une énorme influence sur toute votre existence et vos pensées en subissent les conséquences plus vite que le reste de votre substance. Il n'y a rien de supérieur aux pensées blanches. Savez-vous comment on appelle une pensée blanche ? Blanche-Neige. Et n'oubliez pas que la Blanche-Neige est la plus belle femme du monde. Vous avez une multitude de femmes dans votre tête et aucune de ces femmes n'est laide. Certes, elles sont vieilles, mais cela n'a aucune importance. L'âge n'attaque pas toujours la beauté ; il la rehausse parfois. Rappelez-vous Marlène Dietrich. Elle était belle à l'âge de soixante-quinze ans. Elle chantait à Londres. Vos pensées chantent déjà. Ecoutez leur chanson ; elle n'est pas triste.

Comment garder sa liberté d'esprit ? Notre esprit n'est pas libre : il est enchaîné à notre corps et à ceux des autres. On n'aime pas ces autres, on ne pense pas à eux. Notre esprit y pense malgré nous. Il ne faut pas marcher sur les pieds des autres. Si nous le faisons, nous entendons un cri déchirant et la police vient au secours de la victime. « C'est mon pied malade », dit la victime et on l'emmène à l'hôpital. Cette fois, notre esprit n'était pas enchaîné à l'autre et l'autre nous a fait payer les frais de cette négligence. Notre esprit nous fait perdre beaucoup d'argent s'il devient trop libre. Nous disons tout ce qui nous passe par la tête. C'est notre esprit qui parle et il est libre de dire tout ce qui lui passe par la tête. Notre esprit a sa tête à lui et pour rien au monde il ne cédera sa tête au monde qui exige ceci ou cela. Notre esprit vocifère : « Liberté, liberté ! » Il oublie souvent les mots « égalité » et « fraternité ». Il n'aime qu'un mot de la Révolution Française. Il n'aime qu'un mot dans l'histoire : même les empereurs ne l'intéressent pas. Il sait que les empereurs ne sont pas toujours libres – presque jamais, pour dire la vérité. S'ils deviennent trop libres, on les assassine. Et notre esprit veut vivre ; et il veut être libre. Nous marchons sur des pieds et nous disons des bêtises.

Mes pensées contredisent mes sentiments. Comment font-elles ? Elles disent à mes sentiments : « Vous n'êtes pas de vrais sentiments. Et même si vous étiez vrais, vous seriez faux parce qu'on ne peut jamais se fier ni aux sentiments ni aux sensations. Vous nous trompez sans arrêt. Seules les pensées méritent l'attention de leur maître. D'ailleurs, nous sommes les maîtres de notre maître. Nous sommes comme un chat qui est toujours le maître de la maison. Le vrai maître n'est qu'un invité qui doit partir d'un moment à l'autre. Alors, partez, chers sentiments ! » Mes sentiments ne répondent pas. Ils n'écourent même pas mes pensées et tout ce qui se passe dans ma tête. Ils écoutent mon corps et je ne sais toujours pas qui est le plus important et par où cela commence. Je tombe amoureux et j'ai l'impression que ce sentiment naît en dehors de mon corps ; il est dans l'air et peut-être dans le passé. Certes, il est attaché à la personne dont je tombe amoureux, mais il y a d'autres personnes. J'ai toujours l'impression que je suis amoureux de la Belle Hélène. Et mes sentiments confirment cette impression. Mes pensées la contredisent.

Je perds mon mari et du coup je perds goût à la vie. Je suis bouleversée et agitée ; on m'injecte une forte dose de calmant. Je m'endors, je me réveille et je recommence à crier, à m'agiter. La vie n'a plus de sens et j'ai envie de perdre tous mes sens. Je ne veux plus sentir la vie où mon mari n'a pas de place. Tous les autres maris sont là ; ils se promènent sous mes fenêtres et m'injectent des calmants de temps à autre. Je ne veux pas les voir parce qu'ils me rappellent que mon mari n'est plus là. Je n'ai qu'une pensée en tête. Cette pensée est un verbe : « rejoindre ». Je veux rejoindre mon mari coûte que coûte. Je sais que cela me coûtera la vie, mais ma vie n'a plus aucune valeur. Et on jette les objets sans valeur. À quoi bon encombrer son appartement ? J'aimerais jeter ma vie dans le vide-ordures, mais il est trop étroit pour mon corps. J'aimerais rejoindre le vide. Pour rejoindre mon mari, il faut d'abord rejoindre le vide. Et puis il faut remplir ce vide de mon mari. Ce n'est pas la peine de remplir le vide : dès que je franchirai la ligne de non-retour, il viendra à ma rencontre. Il me prendra dans ses bras et nous ferons l'amour, comme d'habitude. Il n'y aura plus de vide dans ma vie.

Les souvenirs sont toujours douloureux : soit on regrette ce qu'on a perdu, soit on se réjouit que tel ou tel épisode du passé soit passé et trépassé. On se réjouit et on se souvient de la douleur que l'on a éprouvée. On a éprouvé une vraie douleur, sinon on ne serait pas heureux d'être débarrassé du passé. C'était douloureux, cauchemardesque. Tant mieux, ce n'est plus là ; c'est du passé. Ce n'est qu'un mauvais souvenir, un mauvais épisode dans une vie. La vie n'est pas aussi belle qu'on le dit, s'il y a des mauvais épisodes que l'on oublie difficilement ou pas du tout. Le mal existe et on ne s'en débarrasse pas facilement ; on ne s'en débarrasse pas du tout. Certes, le mal fait ressortir le bien. Si la vie était toujours rose, il n'y aurait pas d'autres couleurs. Et on a besoin d'autres couleurs. On ne peut pas porter la même robe rose ou les mêmes robes roses. Il faut des robes noires – pour les enterrements. Il faut aussi des robes blanches. On se marie de temps en temps et les mauvais souvenirs s'effacent peu à peu. Comme s'il n'y avait plus de douleur dans le monde. On est heureux ; on ne souffre pas. On meurt dans son sommeil.

On ne peut rien effacer. Lady Macbeth regarde ses mains et voit le sang. Elle a raison : le sang est toujours là. Elle plonge dans un fleuve, comme si elle se prenait pour Ophélie. Rien à faire : le sang est toujours là. Elle plonge dans la mer, dans l'océan. Le passé est écrit quelque part – pas nécessairement là-haut. Il est peut-être écrit dans la cave, sous la terre. Les morts écrivent le passé ; ils le réécrivent de temps en temps. On ne peut pas se fier entièrement aux morts : ils sont libres à présent. On parle de liberté et l'on sait que seuls les morts sont libres. Ceux qui ne sont pas encore nés sont libres aussi dans la mesure où ils peuvent échapper à la naissance. Certes, on peut se dire : « Ils ont le choix. Naître ou ne pas naître. » Ce n'est pas vrai. Ils ne sont libres que s'ils décident de ne pas naître. Le destin veut que toute potentialité soit réalisée. Il y a des non-être qui décident de désobéir au destin ou même au Créateur. Ils disent : « Vous voulez que nous voyions le jour. Vous pensez que l'existence est mieux que son absence. Nous ne sommes pas d'accord. Nous sommes libres de ne pas naître. Peut-être sommes-nous mauvais. Nous n'apprécions pas assez Votre bonté et la beauté du monde. Non, nous ne l'apprécions pas. Nous voyons les choses autrement et nous préférons ne rien voir du tout. »

On parle du sens commun. Est-ce un sens que tout le monde partage ? Si vous allez à gauche, vous serez tué ; si vous allez à droite, vous serez riche. Tout le monde va à droite ; on appelle cela « le sens commun ». Mais les pessimistes vont à gauche et se font tuer ; c'est leur sens commun. Ce sens est commun à tous ceux qui veulent dire adieu à la vie. Cet « adieu » n'a pas de sens pour les autres, pour ceux qui veulent vivre à tout prix. Ils font du ski et deviennent riches. D'abord ils deviennent riches ; ensuite ils font du ski à Saint-Moritz. Cette affirmation ne contredit pas le sens commun. C'est un raisonnement logique et la logique est une amie du sens commun. Mais il y a une autre logique que le sens commun ne connaît pas. Cette logique pousse un très grand mathématicien à refuser un million de dollars. Il reçoit un prix et il refuse de recevoir l'argent. C'est un sens que son esprit possède, auquel il tient. Son esprit est envahi par ce sens ; son corps aussi. Ce sens est commun à son esprit et à son corps. Son esprit exulte, tandis que son corps souffre : le mathématicien n'a pas assez d'argent pour s'acheter des produits bios.

On dit souvent « pardon », comme si l'on pouvait se corriger soi-même. On ne corrige pas les actions qui donnent naissance à ce mot, à cette exclamation ; on adoucit leur impression dans le cœur d'autrui. Autrui se dit : « Il comprend que ce n'est pas bien. La prochaine fois il ne le fera pas. Il n'est pas si mauvais que cela. » La prochaine fois, la même chose se répète et il n'y a aucune garantie qu'elle ne se répétera pas quelques jours plus tard. Autrui n'entend plus le mot « pardon » ; il étudie l'action qui devient de plus en plus monstrueuse. « Il se moque de moi, pense autrui. Il veut me détruire et ses excuses lui permettent de le faire impunément. » On entend « pardon » de plus en plus souvent. La destruction totale s'approche à grands pas. Autrui dit : « S'il vous plaît, ne dites plus 'pardon'. Ce mot me détruit. » Il y a des mots qui détruisent, mais lorsqu'une conversation roule sur ces mots, on pense à d'autres mots, par exemple : Allez au diable ! S'il faut un mot, on pourrait dire : « Satan ». « Pardon » ne fait pas partie de ces mots, mais quand un être humain se penche sur un cadavre, on entend souvent le mot « pardon ».

Un débat religieux. On parle d'abord de la Trinité ; ensuite, on passe à la Grâce. On se demande s'il faut écrire « Grâce » avec un g majuscule. « Naturellement », disent les uns. « Pas nécessairement », disent les autres. « Mais si l'on écrit 'grâce' avec un g minuscule, il n'y aura pas de grâce », disent les uns. « La 'grâce' ne dépend pas des lettres », disent les autres. Le débat bat son plein. Un orateur dit que les lettres sont importantes parce qu'elles composent le mot qui a présidé à la création du monde. « Le mot est important, les lettres non. Les lettres n'existent pas sans le mot. Elles ne sont pas indépendantes. » Les adeptes de la Cabale prétendent le contraire. Ils disent que le monde dépend de chaque lettre de l'alphabet. Un chrétien dit que c'est l'inverse : les lettres dépendent du monde qui peut les effacer ou écrire. « C'est Dieu qui écrit », dit un autre chrétien. « Dieu est le monde », dit un panthéiste. Des lettres surgissent dans les ténèbres. « C'est Dieu qui les a écrits, dit un prophète. C'est Son message et je peux déchiffrer le message de Dieu. » Les lettres s'éteignent et s'allument de nouveau. Une publicité de plus.

On parle à Dieu ; Il ne répond pas. On ne peut pas en conclure que Dieu est impoli ou sourd. Il ne veut pas répondre : c'est la seule conclusion qui s'impose. Pourquoi ne veut-Il pas répondre ? Parce qu'il est trop tard. Il y a des siècles, Dieu parlait aux hommes; c'était une autre époque et les langues se déliaient plus facilement. À présent elles ne se délient plus : elles s'expriment à n'en plus finir, tantôt dans la rue, tantôt par l'intermédiaire d'Internet. Mais Dieu ne parle plus : Il méprise les médias. Dieu préfère les nuages, par exemple. Un nuage parle et un prophète l'écoute. Les prophètes peuvent se passer d'Internet. Mais comme, à présent, on ne peut plus se passer d'Internet, les prophètes n'existent plus. Les nuages existent toujours, mais ils ne parlent pas, à moins que l'on ne prenne la pluie et la neige pour des syllabes. Il neige et tout le monde se précipite dans la rue pour attraper les syllabes. Les syllabes tombent sur les manteaux, dans les bouches. Les syllabes fondent dans la bouche et tout le monde les goûte. Elles sont insipides. Elles ne disent rien à personne.

On ignore presque tout ; rien d'étonnant qu'on parle souvent de ce qu'on ignore. Il n'y a pas beaucoup de sujets sur lesquels on peut s'étendre. Une fois de plus, on n'a pas le choix. On parle d'abord de ce qu'on n'ignore pas – de la pluie et de beau temps, par exemple. La pluie tombe et on dit : « Il pleut aujourd'hui. » Puis le beau temps revient. On en parle aussi. Il y a des assassinats, comme d'habitude. C'est un sujet de conversation dont tout le monde est friand. Puis il n'y a plus rien. De quoi peut-on parler à part de la pluie et des assassinats ? de la vie ? Que sait-on de la vie ? Rien ou presque rien. On ne sait même pas si l'on vit ou non. Les uns disent « oui », les autres « non ». C'est peut-être un rêve de Dieu qui est un grand rêveur. Il est plus facile de rêver que de créer le monde. Mais rien n'est difficile pour Dieu ; qui plus est, ces rêves possèdent un élan créateur. Un poète rêve d'un poème ; il risque de l'oublier au réveil. Il se réveille et le note à la hâte. Dieu n'a besoin ni de stylos ni d'Internet. Bref, on vit soit dans un rêve, soit ailleurs – dans la réalité, par exemple. Que sait-on de cette réalité ? La réalité est réelle, se dit-on. Et la pluie continue à tomber. C'est une preuve irréfutable de la réalité du réel.

Quand on parle de l'honnêteté, on pense surtout à un homme qui reconnaît ses erreurs. « Je me suis trompé », dit-il et nous pensons qu'il est honnête. Quand un homme dit : « J'ai raison », on pense qu'il est opiniâtre, malhonnête ou idiot. Il prétend qu'il a raison ; il ne sait donc pas que personne n'a raison à part les saints. D'ailleurs, ils ne disent rien. Ils vivent dans leur désert et mangent des sauterelles. C'est pour cela qu'ils ont raison. Si vous mangez des sauterelles, vous avez raison parce que vous ne privez personne de nourriture. Si la plupart des gens mangeaient des sauterelles, les prix tomberaient en chute libre et les pauvres pourraient s'acheter du foie gras. À présent, les pauvres sont obligés de manger des sauterelles et personne ne dit rien. On ne dit pas qu'ils ont raison. On dit simplement : « Pauvres gens. Comment peuvent-ils manger des sauterelles ? Ils doivent avoir un estomac d'autruche. Ils ne sont pas si pauvres que cela : la santé est la seule richesse qui compte vraiment. D'ailleurs, des sauterelles doivent être bonnes pour la santé. » Et tout le monde se met à manger des sauterelles. Et les prix des crevettes baissent enfin.

On lui dit : « Votre mari est mort. » « Non, non ! crie-t-elle. Mon mari est immortel. » On lui demande d'identifier le corps. Il y a un corps devant elle ; ce n'est pas le corps de son mari parce qu'il s'agit d'un cadavre. Et son mari est toujours en vie. Il ne peut pas être mort parce qu'il est aussi immortel que son âme. Il lui a toujours dit : « La spiritualité donne un sens à ma vie. » Le corps étendu devant elle n'est pas celui de son mari. Ce n'est pas un corps spirituel – ni une âme à plus forte raison. C'est un corps humain ; son mari est surhumain. Il n'est peut-être pas le surhomme de Nietzsche, mais il est spirituel ; il est presque transparent. Et ce corps n'est pas transparent ; il est barbouillé de sang. Alors, elle dit : « Ce n'est pas mon mari. » « En êtes-vous sûre ? » Les inconnus insistent et elle finit par dire : « Il n'est pas comme vous. Vous êtes corporels. Vous êtes bien en chair. Vous n'avez pas d'âme. Vous me réveillez pour me dire que mon mari est mort et vous me montrez un cadavre. Tout cela n'a rien à voir ni avec moi ni avec mon mari. Nous sommes au-dessus de tout cela. » Elle jette un regard sur le plafond et tout le monde regarde le ciel. « Il est au paradis », dit un inconnu pour la consoler.

Elle est victime d'un caprice de la nature. Tout le monde sait que la nature est capricieuse et nous n'arrivons pas à la dompter. « Je veux que cette femme soit morte », dit la nature et nous ne pouvons rien lui refuser. Elle manigance des accidents, elle fait tomber une brique d'un toit. Nous sommes sûrs que toutes les briques sont en place ; elles tiennent bien et ne risquent pas d'écraser un passant. La nature détache une brique et une passante sans soucis meurt sur le coup. La nature désagrège les voitures et aucun contrôle technique ne peut garantir notre sécurité. Il n'y a pas de sécurité dans ce monde-ci ; il y en a peut-être dans ce monde-là. Quel genre de sécurité ? Il n'y a pas de nature dans l'au-delà ; il n'y a que des anges et des démons. Ni les uns ni les autres n'appartiennent à la nature. Ils sont soit au-dessus d'elle, soit au-dessous. Ils n'obéissent pas aux lois de la nature. Et puis, il n'y a pas de voitures dans l'au-delà.

Les emplois du temps réglés à la minute près ne font plus partie de mon quotidien. Je ne règle rien à la minute près, car je sais que le destin est très ponctuel ; il ne perd jamais le temps. Si on règle tout à la minute près, le destin nous rattrape : il sait où nous rattraper. Il consulte sa montre et se dit : « Il doit être au point C. Il règle sa vie à la minute près. Sa vie est une feuille de papier à musique. Déchiffrons cette partition. » Le destin déchiffre la partition et vous rattrape. On ne peut pas rattraper le destin, mais on peut déjouer ses projets. On dérègle son emploi du temps sans prévenir le destin. On ne lui dit pas : « Je ne suis pas si ponctuel que cela. Je suis toujours en retard et je suis flemmard. » On passe plus de temps au lit, au lieu de courir vers le point D. Et puis on roule vers le point F pour tromper le destin. C'est ce que je fais, en tout cas. Je loue une voiture au lieu d'utiliser ma jaguar. Je roule vers une ville où je n'ai aucun rendez-vous. Je laisse tomber mes affaires parce que la vie est plus précieuse que n'importe quelle affaire. Et la seule façon de conserver la vie est de laisser tomber tout ce qu'on peut laisser tomber. Et en période de pénurie, je suis à la recherche de ce qu'on peut laisser tomber.

Il mange du pain avec passion, avec intensité. Il pense qu'il faut vivre intensément ; comme il est professionnel par nature, il s'entraîne plusieurs heures par jour. Et comme il n'a sous la main que du pain qu'il achète dans une boulangerie d'à côté, il mange du pain pendant deux heures tous les matins. Et il recommence

l'après-midi. Il y a toujours du pain sur la table de la salle à manger et il mange à des heures régulières. Il devient de plus en plus obèse, mais il sait que n'importe quel entraînement demande des sacrifices. Il est obèse ; il souffre d'hypertension. Il vit intensément et personne ne peut le nier. Tout en mangeant du pain, il regarde la télévision. Pendant les matchs de foot, il crie, il encourage les joueurs qu'il connaît par cœur. Et il pleure quand son équipe perd et rentre bredouille au vestiaire. Il ne sort plus de chez lui. Il sait qu'on peut vivre intensément sans quitter son appartement. Il le prouve tout les jours : il a beaucoup de pain sur la planche. Et la télévision ne le déçoit jamais. C'est son pain quotidien et il ne s'en plaint pas. Il n'y a pas matière à se plaindre. Il y a des individus qui meurent d'un infarctus ; il mourra d'une hémorragie cérébrale. Tout le monde meurt, mais peu de monde vit intensément.

On ne communique pas tout ce qu'on peut : on aurait trop de choses à raconter et à montrer. On passerait des jours entiers à faire des signes et à parler à n'importe qui. Et puis on a des secrets qu'on ne veut communiquer à personne, même pas aux amis les plus proches. Ils ne doivent pas savoir que ce qui les encourage à nous aimer, à nous prêter de l'argent et à nous inviter à leurs villas où les piscines scintillent même quand il n'y ni soleil ni pleine-lune. S'ils savaient que nous les méprisons, ils ne nous offriraient rien du tout. S'ils savaient que nous n'admirons pas leur intelligence, parce qu'ils sont carrément stupides, ils nous laisseraient tomber. Ils ne savent rien de tout cela. Ils pensent que nous les admirons, que nous les aimons et que seul le manque d'argent ne nous permet pas de leur rendre l'invitation, de leur offrir les crus les plus précieux de notre cave. Nous avons tout ce qu'il faut dans notre cave et nos villas ne sont pas moins luxueuses que les leurs. Mais nous aimons vivre aux frais de la princesse et c'est pour cela que nous passons plusieurs semaines par an chez eux pour jouir de leurs piscines, de leurs vins, de leurs courts de tennis. Et puis nous aimons nous sentir supérieur en permanence – pas seulement quand nous lisons un livre médiocre.

Qu'éprouve-t-on au moment de la jouissance ? Comment sait-on qu'il s'agit de la jouissance ? Laissons de côté les actes sexuels ; concentrons-nous sur la vie de tous les jours. Certes, on peut faire l'amour tous les jours, mais la jouissance que l'on éprouve de temps à autre ne se limite pas à cela, sinon la vie serait pauvre. D'après les champions du sexe, il n'y a rien de mieux que le sexe et un corps que l'on caresse pendant l'acte sexuel, mais il y a d'autres épisodes dans la vie et personne ne peut le nier. On contemple une peinture de Piero della Francesca. On vibre à l'unisson avec lui ; ou l'on vibre autrement. On ne sait pas comment il vibrait et même si l'on passe sa vie en compagnie de ses peintures, on ne saura pas exactement comment il vibrait. On vibre à son côté et on appelle cela « jouissance ». Les philosophes et psychanalystes se sont penchés sur cette question et ont décrété qu'il y a une jouissance adéquate et une jouissance inadéquate. Les uns disent qu'il faut vibrer : si l'on ne vibre pas, on ne jouit pas. Les autres disent qu'il suffit d'utiliser son cerveau : le corps n'y est pour rien. Il rappelle trop les relations sexuelles. Il met du sexe partout, même là où il n'y en a pas. Les premiers disent qu'il y a du sexe partout et que même une peinture de Piero della Francesca est pleine de connotations sexuelles. « Le sexe transperce la vie, disent-ils. Où qu'on aille, quoiqu'on regarde, on se heurte au sexe. » Il est vrai que les pensées se heurtent au sexe assez souvent. Et le reste du cerveau ? Y a-t-il quelques cellules épargnées qui ne se heurtent pas au sexe ? y a-t-il des cellules anachorètes ?

On ne peut pas vivre seul : l'homme est un animal social et même un animal ne peut pas vivre sans ses semblables. Comment remédier à sa solitude ? C'est la seule question qui se pose un être solitaire. Il n'a pas d'autres questions à sa disposition parce qu'il n'a pas d'interlocuteurs susceptibles non seulement de lui poser des questions, mais aussi d'animer sa fantaisie. Il se pose cette question et sort de son appartement où il ne trouvera personne. Il se dit qu'un mariage n'est pas une vraie réponse à la question : les adultes sont incorrigibles et incapables à s'adapter à d'autres styles de vie. Lui a un style de vie différent à cause de sa solitude. Epouser une femme solitaire n'est pas une solution non plus : chaque solitude est différente. Chaque solitaire a des habitudes qui sont ancrées dans sa nature et bougent difficilement. Il faut adopter un enfant. Il en adopte un. L'enfant paraît charmant ; puis il devient insupportable. C'est un dément mental : sa mère était alcoolique. Il est rejeté par l'école en raison de sa violence et de son charabia. La vie de son père adoptif est détruite. Mais tout le monde le regarde de travers car l'enfant est plus précieux que n'importe quel adulte. Même un prix Nobel n'est pas aussi précieux qu'un retardé mental en culotte courte. Le père confie l'enfant à la DDASS et se suicide. Sa pierre tombale porte l'inscription : « Bourreau d'enfant ».

Je reviens à moi. Pendant quelques mois, je me suis abandonné – j'ai abandonné mon « moi ». Il faut que je revienne à présent, sinon je ne me retrouverai jamais. Et que ferais-je sans mon « moi », sans mes émois ? Personne d'autre ne peut les ressentir. Pendant un temps, j'éprouvais les sentiments d'un être que j'aime toujours, mais que je n'aime pas au point de m'abandonner entièrement à lui. Donc, il faut que je retrouve mon « moi » authentique, quitte à le quitter de nouveau, en cas de besoin. Je fais une tentative de retrouver mon « moi » ; je me rappelle mon enfance. Je me rappelle la maison où je suis né, où j'ai vécu cinq ans. Ensuite, on a rasé la maison ; il n'en reste plus rien. À quoi me servirait-elle à présent ? Je ne l'habiterai plus jamais et mes jouets ont disparu. Et même s'ils étaient devant moi, je ne les toucherais pas. Je me rappelle ma jeunesse, mon premier amour. Mais cet amour-là me rappelle mon dernier amour et j'abandonne ce souvenir pour ne pas me perdre une fois de plus. Je me rappelle quelques pensées anciennes, mais je ne pleure pas. Je ne partage pas non plus mes opinions d'autrefois : je suis devenu autre. J'ai mûri ou j'ai déchu – je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je suis autre et il ne me sert à rien de m'appesantir sur mes pensées d'autrefois. Je crois que je ne me retrouverai plus jamais. Je serai toujours ailleurs – dans les arbres ou sur les étoiles. Sur une comète peut-être.

Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Les moments passent à l'exception de celui qu'arrête Faust. Mais Faust n'aurait pas arrêté ce moment-ci ; moi, je ne le fais pas non plus. Donc, il passera tôt ou tard. Il sera remplacé par un bon moment ; je crois que cela s'appelle la loi du pendule. Certes, il y a des mauvaises périodes qui durent un peu plus qu'un moment. Elles passent aussi, mais on ne sait pas exactement combien de temps elles durent. On peut dire, par exemple : « La dernière période de sa vie était celle de sa déchéance physique et intellectuelle. Il a beaucoup souffert. » Cette période, combien a-t-elle duré ? Un moment peut-être. Mais ce moment n'est pas passé, sinon on ne parlerait pas de sa *dernière* période. La déchéance peut survenir à n'importe quelle période de la vie et elle peut durer des années, voir des décennies. Ce qui m'arrive est peut-être un

moment de déchéance. Je sais, pourtant, que si la déchéance commence, elle ne se termine pas de sitôt ; elle ne se termine jamais, sinon on l'appellerait autrement. On dirait : « Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. » Mais les moments n'ont pas besoin de Faust pour s'arrêter définitivement.

La forêt murmure quelques mots. Il n'y a pas de Siegfried dans les parages et on se demande pourquoi la forêt murmure. Pour *qui* le fait-elle ? Wagner n'est pas là non plus. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de forêt pour composer le murmure qui assoupit le héros au milieu du deuxième acte de *Siegfried*. Il entendait ce murmure dans sa tête et il le notait sur une feuille de papier à musique. Et la forêt se mettait à balbutier quelques mots. Puis il y avait un oiseau qui parlait à Siegfried. Les oiseaux ne me parlent pas ; ils me parlent peut-être, mais je ne comprends rien à ce qu'ils disent. La forêt, je ne la comprends pas non plus. Je ne comprends pas la nature ; je ne comprends pas les humains non plus. Je comprends mon cœur ; il ne dit rien en ce moment. Il ne me reste qu'à écouter le silence interrompu par le murmure de la forêt. Il n'y a pas de musique, contrairement à ce que l'on pense d'habitude. D'habitude, le silence engendre la musique ; cette fois, il ne le fait pas. À moins que le murmure de la forêt ne soit une pièce qui ne ressemble pas au célèbre épisode de *Siegfried*. La forêt me dit qu'elle demeure au-delà des opéras et des héros. Elle existe en tant que telle ; elle est indépendante et belle. Elle a sa musique qui ne ressemble à rien. Elle est une chose en soi ; elle n'existe que pour elle.

Il est un artiste qui déteste les clichés ; il les repousse avec violence. Du coup, il tombe dans un autre travers : l'extravagance. Il balance entre ces deux extrémités ; il est tantôt extravagant, tantôt banal. Soudain, il se trouve à mi-chemin entre la banalité et l'extravagance, Qu'y trouve-t-il ? Une mélodie de Schubert ? Il lui faut trouver une mélodie ou une rime qui ne lui rappelle rien, si ce n'est sa propre inspiration. Mais son inspiration est trop extravagante aujourd'hui ; dès que l'inspiration l'envahit, il devient extravagant. Soit il imite Schubert ou Verlaine, soit il écrit n'importe quoi. Alors, il se dit qu'il n'est qu'un imitateur et que les créateurs vivent dans le passé ; il n'y en a plus à présent. Ce n'est pas la peine d'essayer d'écrire un chef d'œuvre. Il ne nous reste que l'imitation des créateurs du passé – pour ne pas mourir d'ennui dans notre lit. Il se couche, il essaie de mourir, il se relève, il s'assied devant son ordinateur et écrit *Madame Bovary*.

Il est une image ; nous ne savons pas si cette image correspond à la réalité. Les discussions vont bon train. Nous nous disons que chaque image est une vérité en soi et que n'importe quelle vérité est réelle. Quelqu'un dit : « On n'a que faire de la réalité : c'est l'imagination qui compte. » Certes, sans les rêves, sans les utopistes, il n'y aurait pas d'avenir ; il n'y aurait que la morne réalité. Nous l'avons déjà vu ; nous la connaissons par cœur. Nous commençons à nous ennuyer et nous regardons une image qui ne correspond pas à la réalité. Nous essayons de deviner à quelle réalité cette image correspond. Elle est réelle, mais elle n'est pas seule au monde ; elle s'attache à une autre image, à un objet tangible. Elle n'est pas suspendue dans les airs ; elle est parmi nous. Tout ce qui est parmi nous est destiné à l'humanité – d'une manière ou d'une autre. Soit cela nous ravigote, soit cela nous démolit. Nous attendons pour savoir de quel côté penche le balancier. Nous ne sommes ni détruits ni ravigotés. Cette image n'existe pas.

Si on nous critique, nous existons. Les louanges sont presque toujours hypocrites et les flatteurs ne nous fournissent pas la preuve tangible de notre existence. Mais nos critiques sont plus charitables : ils nous prouvent que nous existons, même si nous ne pensons pas. Aujourd'hui, je ne pense pas et l'on pourrait dire que je n'existe pas non plus. Un journaliste me critique pour ce que j'ai fait il y a quelques mois et pour mes idées en général. Grâce à lui, je continue à exister. Je me couche et je ferme les yeux pour que les images n'excitent plus mon cerveau. Il se repose et les pensées disparaissent peu à peu. Arrive un moment où je sens que je ne pense plus. Mes sens me trompent peut-être ? Je ne le crois pas. Je ne pense vraiment plus. Et pourtant j'existe. Je me lève et je relis l'article qui prouve mon existence. Ce n'est pas un trompeur qui l'a écrit ; il s'agit d'un journaliste ordinaire. Il n'a aucune raison de vouloir me tromper. Il n'est ni Dieu ni Satan. Un simple journaliste. Nous ne nous trompons pas quand nous disons que les journalistes jouissent d'un pouvoir absolu : sans eux, nous ne saurions pas s'il y a une vie sur terre.

Sans les Autres, je ne saurais vivre. Je me pose souvent des questions, mais je ne suis pas obligé d'y répondre. Si les Autres me posent des questions, ils exigent des réponses. « Alors ? » disent-ils. Ils me tapent sur l'épaule. « A quoi pensez-vous ? Nous auriez-vous oubliés ? Coucou, où êtes-vous ? » Je dis n'importe quoi pour me débarrasser d'eux. Ils pensent que je suis stupide ou distrait. Ils ne me laissent pas en paix. Ils pensent que je ne suis pas si stupide que cela et que ne prête pas assez attention à leurs questions. Ils insistent et je perds patience. Cette perte me sauve de la mort. Si je ne suis pas obligé de réagir, je m'assoupis, je m'endors. Je ne m'endors pas sur mes lauriers : je n'en ai pas. Je dors tout simplement, comme un citoyen ordinaire. Et si personne ne me réveille, je risque de mourir dans mon sommeil. Les questions me réveillent. Je sais que la plupart des questions restent sans réponse : on ne peut pas y répondre. Dans le domaine de l'art, ce n'est même pas nécessaire ; cela peut nuire à l'œuvre d'art. Les Autres l'ignorent complètement ; ils me réveillent et me bombardent de questions. Et je continue à vivre.

Je peux supporter tout ce qui est supportable. Puis je sens que ce qui m'arrive est insupportable. Je me dis : « Si cela continue encore quelques minutes, je craque. » Cela continue une heure, deux heures ; je ne craque pas encore. Alors, je me dis que si cela continue encore deux heures, je craque. Je ne craque toujours pas. Puis je craque et tout revient à la normale. Tout recommence de plus belle. Je constate que c'est un état permanent : tout recommence de plus belle. Cela arrive tout le temps. On appelle cela l'éternel retour ou la résurrection. J'entends des cris de joie : « Ressuscité, ressuscité ! » Et puis : « Mort, mort, mort ! » Ou plutôt : « *Morta, morta* », comme chante Otello dans l'opéra de Verdi. Encore une Desdémone, encore un opéra, encore une pièce de théâtre, encore une vie. C'est insupportable. Nous craquons, mais cela ne sert à rien : nous avons beau craquer trois fois par jour, cela recommence de plus belle. Mieux vaut ne pas craquer, peut-être. Il faut sans doute défier le destin, la vie de tous ceux qui nous gouvernent. Nous ne craquons pas. Alors, le destin baisse les bras ; le jeu n'offre plus aucun intérêt.

On se méfie des apparences, mais on accepte la vérité sans hésitation. C'est sa profondeur qui attire tout le monde : ce qui est profond ne peut pas être superficiel. Les profondeurs ne trompent pas. Si on se dit : « Il n'y a rien dans ces profondeurs », on entend toujours une objection. « Il faut regarder au-delà. N'oubliez pas que vous regardez les profondeurs. Il y a beaucoup de couches dans n'importe quelle profondeur. Même un mille-feuille est profond, sans parler de la vérité éternelle. Regardez au-delà. Fouillez dans les profondeurs de la vérité. » On y fouille ; on n'y trouve toujours rien. « Il faut vous entraîner dans un océan, disent les Autres. Descendez dans la Fosse des Mariannes. Vous verrez une partie de vérité – obscurément. Cela vous facilitera la tâche. » On descend dans la Fosse des Mariannes ; on en sort vivant. On ne trouve toujours rien sur la surface de la terre. Alors, on décide de vivre dans la Fosse des Mariannes : on y a entrevu quelque chose, comme dans un miroir. Une partie de la vérité absolue. Cela suffit pour croire en la vie.

Une étroite rue de pierre. Elle me rappelle une autre rue, une autre ville, une autre vie. Je ne connais pas cette ville ; je la connais très bien. Platon aurait été content : on se souvient de tout, à condition que l'on se donne la peine de faire un effort de mémoire. On longe une rue et on la reconnaît. On se dit : « Je suivais une femme dans cette rue. D'habitude, je ne sors de chez moi que pour suivre des femmes. Je ne les viole pas ; je les suis. Cela me suffit. Tolstoï dit que l'espace dont un homme a besoin se limite aux dimensions de sa tombe. » Pas de villas, pas de plages privées. Votre tombe est toujours privée, sauf si vous atterrissez dans une fosse commune. Vous vous en souvenez ? Vous avez déjà séjourné dans cette fosse, dans cette tombe. Vous connaissez toutes les tombes du monde. Tous les morts vivent en vous et vous n'y pouvez rien. Pourquoi les chasser ? Ils se sentent bien chez vous, dans votre tête, dans votre corps, dans votre mémoire, dans vos cendres, dans vos os. Les morts rongent mes os comme des chiens. Je les laisse faire : j'ai beaucoup de tendresse pour les morts.

In vino veritas. Où est cette vérité ? Le vin est déjà dans le verre. Je regarde le verre et je vois sa forme qui correspond exactement à l'essence du vin. Ce n'est pas une sphère que l'on associe d'habitude à la perfection et à l'harmonie. Cette forme est censée faire ressortir le bouquet du vin et chaque œnologue sait que le nez du vin est plus important que le reste. Même sa robe n'est pas aussi important que son nez. La robe est belle ; la forme du verre aussi. Ce verre n'existerait pas sans vin : il ne servirait à rien. C'est le vin qui est à l'origine de ce verre. Tous deux sont véridiques et il n'est pas facile de dire quelle vérité est plus importante. L'ensemble est une vérité qu'il faut prendre en considération : le verre, le nez, la robe, le palais. On sent le vin, on le déguste. Chaque gorgée est une vérité qu'il faut révéler à soi-même. Pour cela, il faut écarter le reste du monde extérieur. Enfin, le vin devient un monde intérieur : il rejoint notre corps ou sa vérité. Grâce au vin on découvre la vérité du corps ; et l'âme n'est pas loin. Même si elle se cache dans un pli ou dans une cavité, on la découvre grâce au vin. On la cajole.

La notion de continuité est équivoque. D'un côté, il n'y a rien de permanent : tout s'interrompt sans arrêt. Il n'y a que des instants épars. Ils ne volent même pas, contrairement à ce que pense le poète. Si les instants

volaient, on pourrait suivre leur vol du regard où en hélicoptère. Mais ils ne volent pas, hélas. L'instant est là ; un instant plus tard, il n'est plus là. Où est la continuité ? On peut dire que la vie continue ; d'ailleurs, on le dit assez souvent. Même l'instant ne continue pas. Comment la vie peut-elle continuer sans l'instant ? La réponse est simple : elle a d'autres instants à sa disposition. Si elle ne dépendait que d'un instant, il n'y aurait rien. On ne peut pas dire qu'il y ait tout, mais il y a tout de même quelque chose. Il y a quelque chose plutôt que rien. Et on doit ce quelque chose à la continuité, à la succession des instants. Le corps humain doit beaucoup à la continuité. Certes, il change sans arrêt : on grossit, on perd quelques kilos, on est barbouillé. Mais le corps est plus ou moins reconnaissable. Grâce à lui, on peut accepter une invitation à dîner : on le reconnaîtra, on ne le traitera pas d'intrus, on ne le jettera pas dehors. Grâce à lui, on passera une soirée agréable.

Je ne sais pas si les mœurs changent. Les hommes sont aussi méchants que d'habitude, mais je ne sais pas si leur méchanceté appartient à la catégorie des mœurs. D'ailleurs, je ne me suis jamais donné la peine de définir ce mot. Parfois, on utilise un mot sans connaître sa définition. Les Autres l'utilisent ; nous l'utilisons aussi. Pour éviter les malentendus, nous essayons de l'utiliser dans le même sens. Personne ne consulte les dictionnaires à part les universitaires. Je sais qu'il y a des mœurs corrompues et des mœurs austères. Changent-elles ? Aujourd'hui, on est austère. Un fonctionnaire arrive et parle d'une magouille. On y participe et, du jour au lendemain, on devient corrompu. Puis on se repent et l'on redevient austère. Et l'on entend : « Il a des mœurs austères. La vie monastique lui conviendrait à la perfection. » On va dans un bar ; on rencontre une jolie femme. Cette femme a des mœurs légères et grâce à elle, on devient de plus en plus léger. On perd quelques kilos pour la séduire. On perd encore quelques kilos et on s'envole avec elle. On imite les personnages de Chagall qui ont tous des mœurs légères. Ils ne sont pas corrompus pour autant.

Les morts ensevelissent les morts. Un croyant le pense et se dit : « Qu'ils enterrent mon père. Le spectacle sera trop pénible. Je ne veux pas avoir un infarctus pendant la cérémonie. Je m'évanouirai à l'église, je mourrai au cimetière. Son cadavre suffit. J'ai déjà donné. C'est plutôt mon père qui a donné sa vie pour que je vive. Dieu exige des sacrifices tous les jours. Mon père est mort. Pour vivre jusqu'à demain, je dois renoncer à la cérémonie funéraire. » Il ne dit à personne que son père est mort, mais il répond au téléphone en espérant que les morts se mettront en rapport avec lui. Il passe des heures devant son ordinateur. Aucun message. Il se dit que les morts n'ont pas besoin d'envoyer des messages : ils viennent chez vous à l'improviste, à en juger par les films consacrés aux morts-vivants. Ils tapent sur la porte d'entrée ou passent à travers les murs. Le croyant attend ; il croit toujours que les morts viendront chez lui pour enterrer son père. Il se sent mourir à petit feu : le cadavre de son père l'influence de plus en plus. Il croit que les anges viendront chez lui pour enterrer les deux cadavres. Les morts sont tous des estivants dans l'âme. Les anges sont plus ponctuels et consciencieux que les morts.

Les Autres passent et je les regarde. Quand ils me regardent, ils ont l'air de me dire : « Nous sommes différents de toi. Mais si tu nous rejoins et si tu souscris à nos vues, nous t'accepterons. Tu seras des nôtres. » Les Nôtres passent et je les regarde. Je ne partage pas leur vues et je n'ai pas envie de leur parler, de les cajoler

du regard et autrement. Pour une raison inconnue, ils pensent que je suis un des leurs. Ils disent qu'il faut abolir les frontières entre les hommes qui doivent s'embrasser tout le temps pour qu'il n'y ait pas de guerre. « Quand on s'embrasse, on ne fait pas de guerre », disent-ils en s'embrassant. Je suis engagé dans ce mouvement pacifiste. Je suis obligé d'embrasser des inconnus. J'embrasse une centaine de personnes par jour. Mais les émeutes éclatent par-ci, par-là ; et les guerres grondent dans le lointain. On s'embrasse encore plus. À présent, j'embrasse un millier de personnes par jour. Cela ne donne rien. On chante des chansons ; on danse la même danse. Il y a des feux de joie toutes les deux heures. Les bombes continuent à exploser ; elles ont leur danse et leur chanson. Et elles embrassent la terre fraternellement.

Je visite le marché aux puces. Je vois un objet qui n'a pas l'air d'être mon objet, à moi. Certes, je ne le possède pas encore, mais même si je l'achetais, il ne serait jamais mien. D'habitude, on vous pose cette question quand vous regardez un objet : « Est-il vous ? » Vous le tenez, vous le portez vers le nez pour le sentir, mais vous ne le sentez pas malgré tous vos efforts. Il dégage une odeur agréable ; il a tout pour vous plaire. Il vous plaît, mais il n'est pas vous. Il se passe la même chose avec l'objet que je tiens : il n'est pas moi. Le vendeur me dit : « Achetez-le. C'est un excellent rapport qualité-prix. Un très bon investissement. Vous pourrez le revendre trois fois plus cher. À votre place, je ne le vendrais pas, mais si un jour vous en êtes las... » Je l'achète et je rentre à la maison. Je le mets dans le salon et je vois tout de suite qu'il ne s'inscrit pas dans le cadre du salon. Ni dans son atmosphère, d'ailleurs. Cet objet est un intrus dans le salon. Il y a d'autres objets dans le salon et dans le reste de ma maison. C'est une grande famille dont le nouvel objet ne fera jamais partie. Ma famille ne l'adoptera pas. Et pourtant il est beau et mon voisin l'aimerait peut-être. Mais je ne veux pas l'abandonner tout de suite. Je crois que je me sentirais seul sans cet objet.

J'aimerais vivre une autre vie. Mais il faut qu'elle coïncide avec la mienne : pas tout à fait, en partie. Je ne veux pas me sentir déraciné ; je veux simplement renouveler mon expérience de la vie. On ne vit qu'une fois et c'est pour cela qu'il faut essayer de vivre plusieurs vies pour ne pas regretter son séjour sur terre. On ne regrette rien, mais on regrette parfois quelque chose. On regrette d'être toujours le même. On se réveille et on se dit en se regardant dans un miroir : « C'est encore moi. J'en ai assez. » En disant cela, on ne pense pas à la vie qui est infinie ; on pense à soi. On n'a même pas besoin de miroir pour comprendre que le cerveau est toujours le même et que la mémoire conserve les mêmes images et les mêmes mots. On range les images et les mots dans leurs tiroirs et l'on pousse un soupir. Et ce n'est pas un soupir de soulagement. Que faire ? S'il y avait une autre vie dans une pièce à côté, on la prendrait, on la mettrait à l'intérieur de son corps. On peut garder le même corps : il ne gêne pas vraiment. Si on veut un autre visage, on peut subir une opération de chirurgie esthétique. Mais que faire de la mémoire, des gênes et des pensées ? On pousse encore un soupir et on relit simplement la *Vita nuova*.

Je ne dirai jamais que je me connais. Je connais mes pensées ou plutôt une partie de mes pensées. Je sais que mes pensées ne sont pas celles de Pascal. J'aime son livre et je partage même la plupart de ses pensées, mais

je sais que j'ai mes pensées, à moi, et elles ne sont pas celles de Pascal. Il y a des pensées que je ne connais pas. Il s'agit de mes pensées, mais je ne les connais pas car elles sont enfouies dans mon inconscient. Je me demande s'il y a des pensées dans l'inconscient. Contient-il des sentiments, des sensations ? y a-t-il de la place pour des pensées ? « Cela dépend des pensées, dira-t-on. Si vous voulez cacher une dizaine de pensées, vous les mettez dans votre inconscient. Vous ne voulez pas en entendre parler et, grâce à cette manœuvre, vous les ignorez. Vous voulez tuer quelqu'un. Cette pensée ne vous plaît pas et l'inconscient lui souhaite la bienvenue. Un jour, la pensée quitte l'inconscient... » Tout cela est trop vulgaire. Laissons les pensées là où elles sont. Prenons soin des sentiments. Je connais mes sentiments, mais pas au point de pouvoir les manipuler. J'aime une femme et en même temps je ne suis pas sûr que je l'aime. Mais il faut que je me connaisse moi-même, sinon ma vie n'aura aucun sens, aucune substance. Je fais un effort et je tombe définitivement amoureux de cette femme.

Nous savons tous ce qu'est un accident : un avion s'écrase, un train déraile. Y a-t-il des accidents dans notre tête ? Nous pouvons avoir une commotion cérébrale, mais ce n'est pas de cela que je parle. Ce sont les accidents mentaux qui m'intéressent. Il y a-t-il des accidents parmi les pensées ? Une pensée heurte une autre pensée. Les autres pensées les rejoignent ; il y a un carambolage. Un psychiatre se penche sur ce problème ; il ne parle pas de commotion cérébrale. Rien n'apparaît sur la surface, à l'exception de nos grimaces. Peut-on parler d'un accident dans ce cas ? Cela dépend de la suite des événements. Ce carambolage risque d'influencer nos décisions. Nous nous en allons et nous mettons notre vie en danger. Il nous arrive un vrai accident qui a son origine dans le carambolage de nos pensées. En ce cas, ce carambolage mérite d'être appelé « accident ». On nous dit : « Il faut mériter son bonheur. » Il faut aussi mériter ses accidents.

J'ai fait un rêve la nuit dernière et je pense que c'est un rêve hardi. Il faut du courage pour faire des rêves comme cela : les poltrons n'en font jamais, j'en suis sûr. J'ai sauvé plusieurs personnes de la noyade et, grâce à moi, les Romains ont gagné une bataille contre les barbares. « L'Empire romain », me suis-je dit en souriant. Je me demande si je suis courageux dans la réalité. Il se peut que tous les poltrons fassent des rêves hardis pour se rattraper dans leur sommeil, pour harmoniser leur vie. Ils se rendent compte qu'ils sont poltrons et ils en mourraient, s'ils ne faisaient pas des rêves hardis de temps en temps. Je n'ai pas besoin de me prouver que j'ai un peu de courage. Je me sers de lui de temps en temps et il me rend de menus services, même si je ne gagne pas des batailles. Il faut du courage pour dire la vérité publiquement. Votre vie n'est pas en danger, mais votre carrière peut en souffrir. On ne vous exilera pas sur une île déserte ; vous partirez vous-même pour ne pas être en butte à l'hostilité permanente. Le courage d'un soldat est autrement plus beau.

On se dit que le moment de la rupture est venu : on ne peut plus supporter tout cela. On vit avec sa femme depuis une dizaine d'années. Au début, on s'aimait tendrement ; on se caressait sans arrêt. Puis une guerre éclate. Elle n'éclate peut-être pas : les hostilités commencent doucement. Ma femme dit « non » plus souvent qu'autrefois. Je ne compte pas les « non » ; les « oui » non plus. Il n'y en a pas beaucoup, d'ailleurs. Un jour, elle me déclare qu'elle veut demander le divorce. À ce moment-là, le mot « rupture » fait son apparition dans ma

tête. Et je me dis que ce n'est pas le moment. Comment peut-on savoir exactement à quel moment une rupture peut survenir ? Par exemple, une femme peut se dire : « S'il me bat, je le quitte définitivement. » Et si son mari est incapable de la battre ? Il ne ferait pas de mal à une mouche : il s'agit d'un mal physique. Quant aux maux psychologiques, il en est expert. Il fait tout pour blesser et certaines de ces blessures ne guérissent pas. Je dis à ma femme que ce n'est pas encore le moment de la rupture. « Tous les couples traversent des périodes de doute, lui dis-je. Je pense que c'est une preuve de maturité et d'amour que de vouloir régler les conflits, plutôt que de signer un bout de papier et de tout envoyer valser. » Alors, elle me donne un coup de pied dans les parties génitales. Un coup terrible. Je suis plié en deux. C'est ainsi que je définis le mot « rupture ».

Comment savoir si un homme est un pitre ? Il grimace, il dit n'importe quoi. Les autres le font aussi. On dirait qu'ils grimacent tout le temps, d'autant que leur sourire ressemble à une grimace. Et ils disent n'importe quoi, cela va sans dire. Mais on ne peut pas dire que la moitié de l'humanité se compose des pitres. Il y a des monstres, des abrutis, des fous. Et les fous ne sont pas des pitres. Ce sont des fous, point à la ligne, *punto basta* ! Il en va de même pour les monstres. Certes, on peut cumuler les mandats, comme on dit. Par exemple, Hitler était à la fois un monstre et un pitre ; il en va de même pour Mussolini. Berlusconi est un pitre, mais pas un monstre. Il est un peu fou, c'est tout. On voit un homme qui grimace et dit des bêtises. Les dit-il pour nous faire rire ? Le fait-il exprès ou non ? Est-ce un homme intelligent ? Un homme intelligent peut dire des bêtises mieux que quiconque : il est assez intelligent pour cela. Il le fait exprès pour se débarrasser de nous. Il en va de même pour ses grimaces. Il réussit : il nous dégoûte et nous partons. C'est un vrai pitre et nous sommes ses victimes ; nous avons passé un mauvais moment en sa compagnie.

Vous allez lentement et vous vous dites que vous allez sûrement : pas d'accident, pas de mauvais itinéraire. Vous arrivez à bon port, mais vous êtes un peu en retard. Et vous constatez que ce n'est pas l'endroit où vous vouliez aller. L'espace n'est plus seul dans le monde : le temps s'y attache de plus en plus. Vous allez lentement et vous arrivez ailleurs. Vous allez trop vite et vous arrivez ailleurs également, de sorte que vous êtes presque toujours ailleurs. Et quand vous êtes là où il faut que vous soyez, vous avez l'impression d'être ailleurs car vous êtes habitué à être ailleurs et vous ne voulez pas changer les vieilles habitudes ; vous y tenez. Vous vous dites : « D'accord, je suis ailleurs. Et alors ? Le monde est grand. On dit qu'il est petit, mais on se trompe. Le monde est très grand et très hospitalier. On se sent partout chez soi. » Vous vous installez ailleurs et on vous chasse. Vous allez ailleurs et on vous chasse de nouveau. Pour vous rassurer, vous pensez que vous allez à la chasse. Vous êtes calme et vous voyagez tout le temps. Vous êtes un voyageur inné. Et vous mourez dans l'Orient Express.

Je vais mal, mais on peut aller encore plus mal : il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Je vais très mal, mais on peut aller très, très mal. Cela me laisse de la marge de manœuvre. Je manœuvre et je vais encore plus mal. Je ne sais pas si je peux ajouter encore « très » à mon mal. Je crois que je peux le faire et je le fais avec un peu d'hésitation. Une heure après, je constate que j'avais raison et je regrette d'avoir hésité. Comme si j'avais espéré

aller mieux à la longue. C'est de l'optimisme déplacé et je suis puni pour cet optimisme : je vais encore plus mal. Certes, il faut lutter pour la vie et je lutte de toutes mes forces. Mais je n'ai plus de forces et on ne lutte pas avec ses faiblesses. Les faiblesses nous aident à nous sentir encore plus mal. Je crois que j'irai plus mal tout seul : je n'ai pas besoin du support moral de mes faiblesses. Ni de leur support physique – cela va sans dire. Je ne dis plus rien. Même il y a un mois je ne disais plus rien, mais je me disais encore quelque chose, à moi. À présent je ne dis plus rien et j'écoute les heures. Leur écoulement est délicieux au plus haut point.

Je ne sais pas ce qui me prend : je dors trop aujourd'hui. J'ai bien dormi la nuit dernière, mais j'ai toujours sommeil, comme si mon sommeil dépassait ses limites pour devenir autre chose. Que peut-il devenir, sinon la mort ? On compare souvent le sommeil à la mort. On vous dit : « La mort n'est pas si effroyable que cela. Elle est pareille au sommeil. Vous aimez dormir. Pourquoi ne pas vouloir mourir ? Vous aimez votre lit. Vous aimerez votre cercueil. » Je n'écoute pas ces voix. Je dors pour me sentir mieux le jour suivant et c'est presque toujours le cas, sauf quand je dors mal pour une raison ou une autre. Cette fois, je dors trop bien – sans raison. Pourquoi faut-il toujours expliquer ce qui nous arrive ? Je ne suis pas médecin et je ne peux rien dire de ma santé, de son état actuel. Si j'étais vraiment malade, je le sentirais ; je ne le sens pas. Vous ne sentez pas toujours les maladies ; ni la mort d'ailleurs. Vous ne sentez pas toujours un cancer ; on dit qu'il y a des cancers indolores. La plupart des cancers sont indolores ; c'est pour cela que vous ne les remarquez pas. Et quand enfin ils se manifestent par une douleur insupportable, il est tard et aucun remède ne peut rien pour vous. Et vous mourez comme Hamlet. Le reste est le silence. Et le chœur des anges ?

Nous savons que tout est un prétexte pour un chant. Nous tombons amoureux et un chant apparaît tout de suite, comme s'il n'attendait que cela. Sans cet amour, nous n'aurions pas d'inspiration ; nous le ressentons et écrivons sur le champ. Puis nous voyons une flèche qui vole vers nous. Au lieu de nous cacher dans un endroit sûr, nous nous dénuons et la flèche nous transperce. Une comparaison s'impose et rien d'étonnant que le poème s'intitule *Saint Sébastien*. Nous nous mettons à courir ; c'est un peu plus compliqué, cette fois. Nous pourrions dédier nos vers à un champion olympique ou à Achille. Nous pouvons tenir le rôle d'Achille, mais la tortue n'est pas là et nous abandonnons ce projet. Nous écrivons un poème sur un coureur de fond. Le marathon n'est pas notre fort et nous nous arrêtons au bout de deux cents mètres. Nous faisons appel à notre imagination et nous comblons la lacune de quarante-deux kilomètres. C'est ainsi que l'inspiration travaille. La nature bouge à peine, mais le poète décrit la course des planètes, la chute des astéroïdes. Les feuilles mortes jonchent le sol.

Il faut lire « utile ». Une œuvre littéraire est inutile ; on la lit par curiosité. Cette curiosité est inutile et on la remplace par une autre curiosité. On consulte les résultats de la bourse et cela n'est pas inutile, même si l'on n'a pas d'actions. La bourse ne joue aucun rôle dans notre vie, mais elle satisfait notre curiosité utile et ce n'est déjà pas si mal. On lit un journal et on apprend qu'on a tué une centaine de personnes. Cette information est utile, même si aucun membre de notre famille ne se trouve parmi les victimes. À présent on sait qu'il vaut mieux ne pas sortir de chez soi et on ne sort plus. Un autre article nous parle d'une vieille femme que l'on a tuée chez elle. Elle ouvre la porte à son facteur et un inconnu la tue. Dorénavant, on n'ouvrira plus la porte au facteur, au

porteur des mauvaises nouvelles. On entend : « Facteur ». On reconnaît la voix, mais on n'ouvre pas. Deux ans plus tard, on ne reconnaît plus aucune voix. Le film de la vie devient un film muet. Tant mieux : on adore Buster Keaton.

Les contradictions sont toujours là. On peut se contredire car le monde n'est pas uniforme. Une idée se dirige contre une autre idée ; elles se serrent la main et une dispute commence. Ils en viennent aux mains et le résultat est nul : les opposées ne coïncident pas et nous sommes dans un brouillard. Le brouillard fournit une bonne excuse et on dit : « On ne voit plus rien. Allons nous reposer. » On danse, on se repose. Une idée apparaît à l'horizon. On la repousse avec violence : on sait que bientôt apparaîtra une contradiction à cause d'une autre idée et on ne veut plus de contradictions. Quand on danse, on ne se contredit pas. La vie est une danse d'atomes et il n'y a rien de plus naturel qu'une danse. On danse et on fait régner l'harmonie dans le cosmos. La vie est un film ; on va au cinéma pour apporter un soutien à l'harmonie du cosmos. Mais les idées ne servent à rien. Elles finissent par se contredire et on n'arrive pas à les démêler. Un méli-mélo d'idées, rien d'autre. C'est cela la vie d'un philosophe.

La complexité n'est pas faite d'une multitude de simplicités qui se superposent. C'est plus compliqué que cela. La future complexité est complexe dès le départ : c'est dans sa nature. Elle n'y peut rien : c'est son destin. Elle est destinée à être complexe. On a beau lui dire que rien ne vaut la simplicité, que l'art doit être simple. On lui parle de Mozart – en pure perte. Elle rétorque que le finale du *Jupiter* est une des œuvres les plus complexes de l'histoire. La complexité ne doit pas être absconse ; elle ne doit pas chercher à épater le bourgeois. Elle ne doit épater personne ; elle doit s'exprimer en toute liberté. Elle doit exprimer sa nature complexe où une multitude de facettes cohabitent harmonieusement. Elle doit devenir elle-même et il ne faut surtout pas la simplifier pour ne pas décourager la multitude des facettes. Dans un pays démocratique, c'est la multitude qui décide de tout. Donc, la complexité persiste et signe. Elle devient un monument à la beauté qui porte la signature de son créateur.

« Je suis née d'un viol », proclame une jeune femme. Nous sommes tous nés d'un viol. La nature ne veut plus entendre parler de la race humaine. Elle est à son aise en compagnie des animaux qui ne la violent pas. Les humains la violent sans arrêt. Avant de coucher avec une femme, un homme ne demande pas à la nature : « Etes-vous d'accord pour que cette femme et moi fassions l'amour ? » Jamais cette question n'est posée à la nature. Si les hommes se donnaient la peine de poser cette question, ils entendraient un « non » catégorique. Mais ils pensent que la nature n'a rien à voir dans l'histoire. Qu'elle s'occupe de ses arbres et de ses lacs ! Elle n'a pas à s'immiscer dans les affaires des hommes. Les tremblements de terre nous rappellent la nature, mais nous continuons à faire l'amour et à procréer. La nature s'insurge une fois de plus, mais nous parlons de tsunami et nous jouons avec nos enfants.

« Du pain ! » « Nous voulons du pain ! » Ainsi s'exprime la volonté générale. Vingt hommes veulent du pain ; aucun ne dit « non, je ne veux rien ». Les hommes vont chez un boulanger et disent : « Nous voulons du pain. » « J'en ai », dit le boulanger. Il montre le pain et dit combien il coûte. « Nous n'avons pas d'argent, mais nous voulons du pain », disent les hommes. Le boulanger refuse de leur donner du pain car ils n'ont pas d'argent. Le pain n'est pas gratuit et le boulanger n'est pas obligé de donner du pain gratuit à tous ceux qui lui en demandent. « Nous voulons du pain, disent les hommes. C'est la volonté générale. N'as-tu pas lu Rousseau ? Toi, tu veux de l'argent. C'est une volonté particulière. Elle ne compte pas. Seule la volonté générale compte. » Le boulanger continue à dire « non » ; sa volonté particulière proteste. Les hommes finissent par tuer le boulanger et sa volonté particulière. Ils s'emparent du pain et sortent dans la rue. Ils mangent le pain et détruisent les volontés particulières qui leur barrent le chemin.

La volonté est partout. Cette fois, il ne s'agit pas de la volonté générale ; c'est la volonté tout court. Un fleuve coule et rejoint la mer ; c'est une expression de la volonté. S'il n'y avait pas de volonté, le fleuve ne coulerait pas. Il serait immobile ; les bateaux aussi. La volonté pousse les bateaux et ils voguent vers la mer. Puis un bateau décide qu'il n'a rien à faire dans la mer ; d'autres contrées l'attirent. Il rebrousse chemin et vogue vers d'autres contrées. C'est toujours la volonté qui le pousse – dans la direction opposée. Ce bateau profite de sa volonté beaucoup plus que les autres bateaux qui ne font que suivre le mouvement. Il va à contre-courant. La volonté de son capitaine s'unit à la volonté tout court et une volonté immense apparaît dans le ciel. Elle commence à jouer avec les astres. Elle les dévie de leur trajectoire et les jette dans des trous noirs. À présent, il n'y a plus qu'un immense trou noir que Freud appelle la « pulsion de mort ».

Aujourd'hui, je suis en pleine forme. À quoi me sert cette forme ? Faut-il la mettre au service de l'humanité ? Comment ? Je ne sais que faire de cette forme. Je ne suis pas sportif ; je ne battrai aucun record ni aujourd'hui ni demain. Même si demain je suis en superforme, je n'irai ni au stade ni à la piscine. Je peux courir dans les bois, mais je n'y vois pas d'utilité. Ma forme n'est pas sans limite et mieux vaut l'utiliser à bon escient. Je sais que le jogging est bon pour la santé, mais ma forme dépasse les limites de ma santé ; elle va beaucoup plus loin. Aujourd'hui, je peux déplacer les montagnes. J'en déplace quelques-unes, mais cela ne change rien. Avant de déplacer les montagnes, il faut savoir à quoi ce déplacement peut servir. S'il ne sert à rien, on peut se contenter de déplacer des meubles et des voitures. On déplace les meubles du salon ; on roule vers sa maison de campagne. Ce n'est pas la peine de la déplacer : elle est bien où elle est.

Le doute est un sentiment bénéfique ; il faut le cultiver. Certes, il ne faut pas douter de tout : Descartes nous a délivrés du doute général. Nous avons besoin de petits doutes qui peuvent nous empêcher d'être trop sûrs de nous. La certitude est positive dans une certaine mesure, mais il ne faut surtout pas lui faire confiance. Si l'on fonce, on risque de tomber. Il faut prévoir des obstacles et des objections. Il est un autre point de vue, un autre angle de vision. Au lieu de regarder en face et foncer, il faut tourner en rond pour découvrir toutes les facettes du problème auquel on fait face. On tourne en rond. Chemin faisant, on s'exclame : « Ah, je n'ai pas vu cela. Si

j'avais su... » On commence à douter ; on s'arrête et on réfléchit. Plus on réfléchit, plus on s'éloigne du but. Les autres foncent ; on continue à douter, à réfléchir. On pense que les autres vont tomber ; ils ne tombent pas. Ils foncent toujours. Plus ils foncent, plus on réfléchit. Le doute cartésien immobilise et plonge dans un sommeil profond. Il est si profond que l'on ne pense plus.

Il y a des femmes qui aiment mordre leur amant. Une femme mord son mari et le mari pousse un petit cri. Son « aïe » ne satisfait pas la femme et elle le mord encore. Cette fois, il crie plus fort et la tonalité de son cri change aussi. Parfois, la femme s'arrête à ce stade de l'exercice ; parfois, elle continue de s'exercer. Elle a besoin de se faire les dents et elle n'aime pas mordre les meubles. Elle aime ses meubles et ne veut pas les abîmer. Elle aime aussi son mari, mais elle pense que quelques morsures lui feront du bien. « Cela te fera du bien », dit-elle en le mordant une fois encore. « Tu te sens mieux maintenant ? » « Non », répond son mari. Alors, la femme le mord encore une fois, en croyant qu'il se sentira mieux à la longue. Le rite dure une heure, deux heures. Le mari ne se sent pas mieux. Il se sentait bien avant que la procédure ne commence. À présent il est couvert des bleus et il se dit : « Aucun médecin n'a prescrit cette thérapeutique. D'ailleurs, je ne suis pas malade. » Les morsures sont une preuve irréfutable de l'amour de sa femme, mais le mari finit par la réfuter. On peut réfuter le temps ; on peut réfuter l'amour.

Nous sommes faits l'un pour l'autre, ma femme et moi. Un jour, ma mère a dit à mon père : « Il faut qu'on fasse un enfant. » « Pour quoi faire ? » a dit mon père. Nous n'en avons pas besoin. » « Quelqu'un d'autre en a besoin. » « Qui ? » demande mon père. « Elle n'est pas encore née, mais nous devons faire un enfant pour elle. » « Pour quoi faire ? » répète mon père. « Parce que cette femme ne saurait vivre sans notre fils. Nous devons faire de notre mieux pour la rendre heureuse ». La mère de ma femme a dit la même chose à son mari. Je ne suis pas encore né, mais elle sait que je ne saurais vivre sans sa fille. Sa mère est très gentille. Elle déteste les enfants et la grossesse lui fait peur. Mais elle fait tout pour mon bonheur et pour celui de sa future fille. Aujourd'hui, elle continue à nous rendre heureux : chaque week-end, elle nous apporte des chocolats. Et ma mère nous offre deux bouteilles de champagne. Ma femme est aux anges ; moi aussi. Notre bonheur est complet grâce à nos deux mères, aux chocolats et au champagne.

Nous sommes contents : tout marche ! Nous touchons quelque chose et cela marche. Nous pensons à quelque chose et cela marche aussi. Même si nous ne pensons à rien, cela marche ; cela marche tout seul. Grâce à la technologie, tout marche, même si nous sommes loin. Nous partons en voyage et tout ce qui se trouve dans notre maison marche du tonnerre. Ce qui se trouve dans notre jardin aussi. Le jardin lui-même marche et tout le monde l'admire. Le ciel marche du tonnerre. Il n'y a pas de tonnerre dans le ciel, mais tout marche quand-même et nous le savons. Nous n'avons qu'à regarder le ciel pour le savoir. Même s'il n'y a aucun avion au-dessus de nous, tout marche grâce à la technologie des étoiles et du soleil. Nous encourageons le soleil. Il sait que ses rayons ne brillent pas pour rien. Ses rayons brillent pour que tout marche, pour que le marché puisse marcher. Et même quand ils ne brillent pas, tout marche parce que nous sommes notre propre soleil.

Il y a de l'inégalité partout. A n'est pas égal à B. S'il l'était, il ne serait pas A. On dit « A » et on sait qu'on n'a pas dit « B ». Et quand on dit « ça m'est égal », on sait que ça ne veut rien dire. « Voulez-vous un café ou une tisane ? » « Ça m'est égal. » Vous prenez un café et votre tension monte. Elle ne monte pas tout de suite ; il faut attendre quelques heures pour qu'elle monte. Vous n'attendez rien ou plutôt vous attendez votre ami qui doit venir d'un moment à l'autre. Vous ne pensez pas à la tension de vos artères. Vous ne savez même pas de quoi on vous parle quand on vous parle de tension artérielle. Elle monte et vous n'en savez rien. Ça vous est égal. Qu'elle monte ou qu'elle descende – quelle importance ! La tension monte et atteint des sommets. Votre ami arrive et vous tombez. On veut vous transporter à l'hôpital. À ce moment-là, vous reprenez conscience et vous dites : « Non, je veux mourir à la maison. » Il y a une inégalité entre votre maison et l'hôpital où l'on veut vous transporter. Mais l'égalité compte plus que la vie ou la mort. S'il n'y a pas d'égalité sur terre, autant mourir tout de suite et descendre sous terre. Ce que vous faites.

Je ne sais pas ce que je suis. Je le deviens peut-être, mais je ne sais pas ce que je deviens. On me pose cette question : « Que devenez-vous ? » Je ne sais que répondre. Je dis simplement : « Regardez-moi. Voyez-vous ce que je suis devenu ? » Alors, on commence à hocher la tête. « Vous avez beaucoup vieilli. Vous avez des cheveux blancs et vos rides se sont multipliées. Que vous arrive-t-il ? » Il ne m'arrive rien. Mes enfants ne sont pas morts : je n'ai pas d'enfants. Ma femme n'est pas morte non plus. Aucune femme n'est morte car je ne connais pas de femmes. Je n'ai pas de brûlures d'estomac. Et mon cœur bat très bien. Je ne sais pas pour qui il bat, mais il bat d'une façon régulière. Je suis même tenté de le comparer à un métronome. Alors, que m'arrive-t-il ? Je deviens de plus en plus vieux. Je suis sans doute un vieillard. Qui plus est, potentiellement je l'ai toujours été. Même dans mon berceau je l'étais et quand on me disait : « Devienne ce que tu es », on voulait que je devienne vieillard. J'aurais pu le devenir plus vite ; j'aurais pu me droguer pour devenir ce que je suis. Je ne l'ai pas fait. Erreur de savoir-vivre.

On montre une graine à un enfant et on dit : « Regarde cette graine. Pour le moment, c'est une graine. Mais elle deviendra une plante. » On sème la graine, mais la plante ne pousse pas. « Où est la plante ? » dit l'enfant. « Attends un peu », disent les adultes. La plante n'est toujours pas là. « Tu sais où est la plante ? » dit-on à l'enfant. « Non », répond-il. « Nulle part. Tu sais pourquoi ? » « Non », dit l'enfant. « Parce que cette graine n'est pas morte. » « Pourquoi doit-il mourir ? » dit l'enfant. « Parce qu'il n'y a que la mort qui donne naissance à la vie. » « Et la vie ? » dit l'enfant. « La vie donne naissance à la mort. » L'enfant commence à tuer les insectes ; il voit la mort et pas la vie. Il collectionne les cadavres ; les insectes morts jonchent la moquette de sa chambre. Il les regarde et croit que c'est la vie qu'il voit. La vraie vie se réduit à un nombre impressionnant des cadavres qui se prosternent devant les vivants comme pour suggérer une embrassade fraternelle. « Rejoignez-nous. C'est le moment de naître. Vous êtes en retard. »

On regarde la mort et on la voit. On aimerait apercevoir un petit vestige de vie dans ce que l'on voit. Non, on voit la mort, rien d'autre. On se dit que cette vision n'est pas définitive. « Si la mort monte au ciel, ce ne sera plus la mort. Ce sera une nouvelle vie ou la même vie. » La mort ne monte pas au ciel. Alors, on se dit qu'il faut l'aider. Elle est trop faible et les lois de la gravitation lui interdisent de décoller. En passant, on regrette que Newton ait découvert ces lois : sans elles, les morts ressusciteraient plus facilement. Trop tard : les lois sont là et il faut les combattre. On prend la mort et on la projette en l'air. La mort monte au ciel, puis retombe sur terre. On la jette encore une fois ; même résultat. Alors, on met la mort dans sa poche, on prend un avion et on monte au ciel. On sent un poids mort dans sa poche. On demande à l'hôtesse de l'air si l'on peut entrouvrir quelque chose pour permettre à la mort de rejoindre le ciel. « Non », dit l'hôtesse. On se demande pourquoi on vole dans les airs, pourquoi l'avion monte au ciel. « On n'est pas encore mort, se dit-on. Faut-il s'y prendre à l'avance ? Vaut-il mieux ressusciter *avant* la mort ? »

Pourquoi rire ? Qu'y aurait-il de drôle dans la vie ? la vie elle-même ? C'est drôle que l'on soit là, sur terre, dans cet univers plutôt ridicule. Les mondes vides tournent en tous sens, tombent dans des trous noirs ou des trous blancs. Il y a des trous partout et il y a aussi un amas de pierres qui voyage dans le ciel. On se demande pourquoi. Cet amas n'est pas conscient de ce qu'il fait. Il n'est ni conscient ni inconscient. Entraîné par la pulsion de mort, la vie se précipite vers la mort, mais au seuil de la mort elle s'arrête et dit : « Je veux vivre. La vie est belle. » On achète de la nourriture pour survivre. On se met à table ; on prend une fourchette. On peut aussi prendre un couteau. Ni la fourchette ni le couteau ne sont drôle. Quelqu'un fait une blague, mais la blague n'est pas drôle. Un autre arrangement d'atomes. Certes, ils sont agencés différemment, d'une manière inhabituelle, cocasse. Mais les atomes eux-mêmes ne sont pas drôles. Et quel que soit leur arrangement, on ne voit que leur humeur maussade. Et cette humeur tue n'importe quelle blague.

Il y a des miracles. Un avion s'écrase et une personne survit au crash. « Quel miracle ! » dit-on. Pendant plusieurs mois, cette personne ne se souvient de rien ; et puis elle se souvient de tout. Et elle parle le chinois qu'elle n'a jamais appris. Quel miracle ! On prend un morceau de pain et on voit un énorme restaurant où il y a du pain sur chaque table. Quel miracle ! Il en va de même pour les poissons, le vin et même les pantalons. Il y a des pantalons partout et au commencement il n'y avait qu'un seul pantalon et une seule paire de chaussures. On se promenait torse nu. C'est pour cela que la femme est venue sur terre après l'homme : il fallait inventer une chemise pour lui couvrir les seins. Puis on s'est mis à enlever les chemises. Les modes changent et chaque mode contient beaucoup de miracles, ce qui prouve que les lois physiques ne sont pas immuables. Dieu les crée, puis un décret les abolit. Il y a des lois ; c'est un miracle. Il n'y a pas de lois ; c'est un miracle aussi. Chaque arbre est un miracle ; chaque mouche l'est aussi. Les mouches ne sont pas très belles, mais ce sont des miracles. Et ces miracles prouvent tout ce qu'il faut prouver.

Soyons plus simples ! Cela nous facilitera la tâche. Quelle tâche ? Ne posez pas trop de questions : il n'est pas facile d'y répondre. Mieux vaut vivre sans questions. Il s'agit d'une tâche, c'est tout. Et cette tâche

s'accomplira plus facilement si nous sommes simples. Pour cela, il faut que nous nous débarrassions de nos vêtements. En tout cas, nous n'avons pas besoin de couturiers. Il ne faut pas se promener nu car cela risque de nous poser des problèmes. Et les problèmes ne sont jamais simples. Il faut se couvrir au lieu de se vêtir. Couvrons-nous comme saint François d'Assise. S'il fait froid, couvrons-nous un peu plus. Et ne regardons plus la télévision. Prenons saint François comme modèle. La vie sera plus facile sans télévision et sans argent. Vivons avec les oiseaux qui ne regardent pas la télévision. Leur manque-t-il quelque chose ? Rien ne leur manque car ils n'ont pas besoin d'ordinateur. Vous surfez et vous succombez à toute sorte de tentations. Ne surfez pas ; volez avec les oiseaux. Ils se posent sur une branche ; vous aussi, vous vous posez sur une branche. La branche se casse et vous vous envollez. Posez-vous sur un nuage. Vous êtes déjà dans les nuages. N'importe quel nuage est plus beau qu'une robe de chez Dior.

On parvient au but. Le but est là et on l'embrasse. Ce but n'est pas à la portée de tout le monde. On le sait ; tout le monde le sait. On met le but dans sa poche et on se promène dans les rues et sur les plages. Dès qu'on voit quelqu'un, on sort le but de sa poche et on l'exhibe. Le but est respectable, édifiant et tout le monde l'admire. Autrui n'a pas de but dans sa poche ; il n'a de but nulle part. Certes, il a quelques buts ici ou là, mais ils ne sont ni respectables ni édifiants. Il atteint de tous petits buts de rien du tout. C'est pour cela qu'autrui n'est pas important. Mais il y a d'autres personnes et parmi ces autres personnes il y a des « buteurs ». Et ces buteurs sont parfois importants. Leurs buts sont imposants, mais ils ne sont pas aussi beaux que notre but – celui auquel nous sommes parvenu il y a quelque temps. L'une de nos poches est pleine. Nous avons d'autres poches et nous ne l'oublions pas. Et d'autres buts se profilent à l'horizon, plus beaux les uns que les autres.

On se met sous un microscope et on se regarde. On voit les capillaires, les atomes, les idées de génie. On quitte le microscope, ou plutôt son champ de vision et les idées disparaissent. Seules les idées médiocres demeurent dans la tête ; on les voit sans microscope. On prend le microscope, on sort de chez soi et dès qu'on voit quelqu'un, on s'arrête et on se met sous le microscope. « Quel génie ! » dit la foule. D'abord, on est aux anges. Ensuite, on se dit qu'il vaut mieux être un génie incompris. Dorénavant, on se promène sans microscope. Personne ne dit rien. On voit des idées médiocres et l'on ne dit rien. Les passants ne comprennent pas que l'homme qui se promène parmi eux est un génie incompris. Ils comprennent ses idées médiocres et se disent qu'il est médiocre. « Vous ne me comprenez pas », dit l'homme. « Il n'y a rien à comprendre », dit la foule. « Vous avez tort. Il y a un génie et n'importe quel génie n'est pas rien. » La foule ne répond pas ; il ne se passe rien.

On a une idée et on la montre à la foule. « Qu'en pensez-vous ? » « Qu'est-ce que c'est ? » dit la foule. « C'est une idée. » « Ah bon », dit la foule. « Comprenez-vous cette idée ? » La foule ne répond pas : elle ne comprend ni l'idée ni le fait que c'est une idée. On lui montre quelque chose. La foule pense : « Je vois quelque chose. Je ne sais pas ce que je vois. Et puisque je ne le sais pas, mieux vaut ne pas regarder. Je n'ai pas de temps à perdre. » La foule part et il n'y a plus personne ni sur la place ni dans les rues avoisinantes. La foule crie

quelque part et on ne comprend pas ces cris. Ce sont des cris de joie. Mais à quelle joie se rapportent ces cris ? Est-ce un match de foot qui déchaîne l'enthousiasme ? un concert pop, un blockbuster ? On essaie de définir la tonalité des cris. On étudie à fond ce nouveau phénomène de société. La foule est une société et il faut comprendre quel phénomène elle est en train de créer. Si on ne réussit pas à le comprendre, la foule partira de nouveau. Elle ira ailleurs ou se noiera dans la mer. Et on aura un crime sur la conscience.

On éprouve une grande émotion. Cette émotion éclipse la plupart des pensées, mais cela ne fait rien : on n'a pas besoin de penser quand on éprouve une grande émotion. On ne peut pas avoir les deux ; il faut choisir. Les pensées, on en a toujours, à la pelle. Une grande émotion est un phénomène rare ; il faut s'y accrocher. Dès qu'on sent l'approche d'une grande émotion, on s'y accroche. Parfois, on commet une erreur en s'accrochant à l'émotion avant qu'elle ne soit suffisamment près, avant qu'elle n'envahisse une partie de notre corps, quelle que soit la grandeur de cette partie. L'émotion ne s'installe pas dans notre corps ; elle ne s'y prélassa pas. Elle le prend d'assaut, mais elle peut le quitter à n'importe quel moment ; c'est pour cela qu'il faut être vigilant et ne jamais lâcher prise. Mais une grande émotion épuise le corps qu'elle envahit et le corps épuisé finit par lâcher la prise. On n'éprouve plus la grande émotion. On en éprouve plusieurs petites qu'il ne faut pas confondre avec les restes de la grande émotion. Il y a quelques restes et ce sont de beaux restes. Mais on est tellement épuisé qu'on n'y prête pas attention. Les petites émotions déferlent ; on les sent et on est content. On se dit que même les petites émotions embellissent l'existence ; il ne faut surtout pas les négliger.

L'inexprimable ne l'est pas toujours. On dit : « Il n'y a pas de mots pour exprimer cette émotion. » Puis on fait un geste et l'émotion s'explique. Il y a d'autres choses que le geste explique ; il va bien au-delà de l'inexprimable. Il s'envole littéralement ; on ne sait pas trop ce qu'il explique, mais il est clair qu'il explique l'univers et l'un de ses mystères. On ne comprend pas son explication. Cela ne fait rien : on sait dorénavant qu'un des mystères qui entachent notre univers comme des trous noir peut être expliqué. Il est explicable et exprimable. Le tout est d'arriver à comprendre l'explication. On répète le geste, mais on constate qu'il n'est plus le même. C'est à peu près le même signe, mais pas tout à fait et cela rend la tâche plus compliquée. Certes, ce nouveau signe se rapporte aussi à l'univers. Il s'envole parmi les étoiles. Il explique un mystère de l'univers ; mais ce n'est pas le même mystère. À présent on a deux mystères de l'univers sur les bras et on ne sait qu'en faire. Ils ne se dévoilent toujours pas. On voit les deux mystères ; on voit plutôt leur voile. On refait un signe et il tombe à plat.

Une armée assiège une ville. Une femme demande à Dieu de faire lever le siège. « Seigneur, éloigne les ennemis, je T'en supplie. » La femme prie Dieu avec beaucoup de ferveur. L'armée est toujours près des murs de sa ville natale. La femme continue à prier Dieu ; elle prie de plus en plus. Sa voix s'élève vers les cieux ; elle résonne aussi sur terre. Le général de l'armée ennemie fait le tour des murs de la ville sur son cheval. La forteresse ne lui paraît pas imprenable. Deux jours suffiront pour franchir cet obstacle et la guerre sera terminée. Encore un petit effort et sa joie sera sans bornes. Mais il faut interdire aux soldats de piller les trésors de la ville.

Le vent apporte la voix de la femme jusqu'à ses oreilles ; le général entend la voix. « Quelle voix divine, se dit-il. J'ai rarement entendu une voix aussi belle. Peut-être jamais. » La femme continue à prier. « Mes soldats risquent de violer cette femme avant que je n'intervienne, pense le général. Il faut la sauver à tout prix. » Il rentre au camp et ordonne à ses officiers de lever le siège.

Une ville est assiégée ; un colonel attend des renforts, mais les renforts n'arrivent pas. Le colonel scrute l'horizon et ne voit rien. Il demande à un sergent de prendre une paire de jumelles et de scruter l'horizon sans discontinuer. Une heure plus tard, il lui pose cette question : « Vois-tu quelque chose ? » « Non, mon colonel », dit le sergent. Deux heures après, le colonel lui pose la même question à laquelle le sergent répond de la même façon. Trois heures après, le colonel renouvelle sa question. « Oui, je vois quelque chose », dit le sergent. « Quoi ? » dit le général. « Je vois un petit nuage qui se lève sur le sable. » « Nous sommes sauvés », dit le colonel. Tout le monde scrute le nuage qui s'approche peu à peu. « Quel nuage ! », dit un soldat. « Quelle armée ! », dit un autre soldat. Le nuage s'approche et on le voit grandeur nature. C'est un beau nuage qui ressemble à un mouton. « Quel mouton ! », dit quelqu'un. Le nuage ralentit l'allure, comme pour permettre aux autres de l'admirer, puis il disparaît à l'horizon.

L'ordre n'est pas différent du désordre. « Mon ordre est un désordre », dit un artiste et l'on parle du désordre artistique qui n'est qu'ordre et beauté. Un ordre artistique existe aussi. On pense aux rimes, aux mètres – à la poésie en général. On dit à l'artiste : « Prenez la *Comédie* de Dante et arrangez votre maison de la même façon. Il y aura toujours de l'ordre chez vous. De l'ordre artistique. » L'artiste se met au travail : il aime les défis. Dans une pièce, il construit l'Enfer et il se trouve au seuil du Purgatoire quand la fatigue l'envahit. Il n'arrive pas à lutter contre elle ; elle est plus forte que lui. La fatigue est souvent plus forte que n'importe quelle force. Il n'a plus la force de lutter contre la fatigue et il s'écroule au seuil du Purgatoire – au seuil de la chambre d'amis. Il pensait que ses amis ne méritaient pas un séjour en Enfer. Pour eux, il avait l'intention de construire le Purgatoire. Il se réservait une place au Paradis – au salon. Il voulait y être seul : il ne portait pas les saints et les martyrs dans son cœur. Il gît à présent en Enfer. Il est difficile de dire dans quel cercle il gît. Il est dangereux de vouloir recréer la *Divine Comédie*.

Le monde contient un peu de vrai et beaucoup de faux. Il existe une vraie élégance et une fausse élégance. On regarde une femme, sa robe, sa démarche et on se dit : « Elle est très élégante. » Elle ouvre la bouche et l'on comprend qu'elle n'est pas élégante du tout. Son cerveau n'est pas élégant ; sa voix non plus. Elle pense qu'elle est élégante. Elle pense qu'elle sait comment l'élégance doit se manifester. Elle fait tout pour qu'elle se manifeste. Mais la vraie élégance ne fait rien ; elle existe. Elle s'impose grâce à son existence. Elle ne doit rien faire pour persuader le monde qu'elle est élégante. Un grand homme n'est pas obligé de crier sur les toits : « Je suis grand, je suis grand. » Il n'est pas obligé de prendre un avion trois fois par jour pour prouver au monde qu'il vole haut. Il peut se mettre à quatre pattes pour jouer avec son chat ; il continue à voler. Et un petit homme est toujours à quatre pattes, mais il ne joue ni avec les chats ni avec ses enfants.

On essaie de se persuader que la vie n'est pas ennuyeuse. On s'ennuie, mais on se dit : « Non, ce n'est pas ennuyeux. C'est très divertissant. Je suis fatigué, c'est tout. Il faut que je pique un petit roupillon et la vie deviendra belle et divertissante. » On s'endort, on se réveille et on s'ennuie de nouveau. On s'endort une fois de plus. Cette fois, on s'endort parce qu'on s'ennuie. On dort de plus en plus. Les rêves sont ennuyeux, eux aussi. Même les cauchemars sont ennuyeux : on s'endort en leur présence. Les cauchemars sont scandalisés : « Nous sommes là pour vous faire peur. Et vous vous endormez ! » Alors, on se dit que les cauchemars ne méritent plus leur réputation. Ce sont des rêves ordinaires, rien de plus. On nous pend, on nous égorge ; on s'endort car on trouve cela ennuyeux. Il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un meurtre. Encore un revolver, encore une guillotine, encore une mort. Il n'y a rien de plus ennuyeux que la mort. Ou la vie.

Cassio parle de sa réputation ; il n'est pas seul à en parler. Quand on en parle, soit on confirme la réputation dont on parle, soit on la met en doute. Après ce genre de conversation, la réputation soit grandit, soit rapetisse. Elle peut basculer et devenir son contraire. Au début d'une conversation, vous avez une bonne réputation, à la fin une mauvaise. Si on dit : « Quelle belle journée ! » on fait une bonne réputation à la journée. Certes, les réputations sont censées durer : il ne faut pas les confondre avec les impressions. Mais la remarque « quelle belle journée ! » et la réputation qu'elle confère peuvent durer assez longtemps. Quelques jours plus tard, on dit : « Il a fait si beau jeudi dernier ! » On le dit surtout s'il pleut au moment où l'on parle. On peut dire aussi : « J'ai gagné au bridge jeudi dernier. Quelle belle journée ! » Une telle réputation ne s'efface pas du jour au lendemain. Même sur son lit de mort, on est capable de dire : « Quelle belle journée ! » en pensant à ce jeudi-là.

Si l'on dit un mot, il faut en dire un autre. Et si l'on dit simplement : « Attention », il faut faire un signe pour indiquer de quel danger il s'agit. On ne veut plus parler ; on pense qu'il y a trop de mots dans l'air. On fait des signes : il n'y en a pas assez dans l'air, dans le ciel, sous la terre. On dit : « Attention ! » et l'on fait des signes. On montre tout ce que l'on peut montrer : le danger est partout. D'abord, on montre une marche. On ne dit pas : « Attention à la marche ! » On dit simplement : « Attention ! » ; les signes feront le reste. On n'a même pas besoin de dire « attention ! » On donne un coup à celui qui est en danger et on lui montre la marche. Il faut le frapper : si on lui tapote sur l'épaule, il pensera qu'il s'agit d'un signe amical. Vous le frappez ; il vous regarde, l'air furieux. Vous lui montrez la marche ; il sourit et vous remercie.

Personne ne m'aime. Mon médecin me dit qu'il faut suturer la plaie produite par le manque d'amour, sinon je risque de mourir. Mon médecin ne le dit pas par amour ; il fait son métier. Je bois une bouteille de whisky, mais le manque d'amour continue à se faire sentir. Je le sens encore plus et je me mets à pleurer. L'alcool ne m'aide pas ; il ne fait qu'intensifier mon malheur. Comme les autres malheureux, je cherche mon salut dans la drogue. Je deviens de plus en plus dépendant. Si je sors de chez moi, j'ai tout ce qu'il faut dans mes

poches ; il ne faut surtout pas oublier l'aiguille. Quand on est arrivé à une telle dépendance, il est impossible de sortir tout seul du cercle infernal de l'addiction. Une thérapie est un long chemin au bout duquel on peut retrouver sa liberté. Quelle thérapie ? Je vois un homme et une femme. On me dit : « Choisissez. » « Pour quoi faire ? » dis-je. « Cet homme et cette femme sont prêts à vous aimer. C'est la seule thérapie qu'on puisse vous proposer. » « Puis-je avoir les deux ? Un seul amour ne me guérira pas. » « Non. »

L'autre est toujours là et je n'arrive pas à m'en débarrasser. Pourquoi m'en débarrasser ? Parce que c'est l'autre, ce n'est pas moi. Il prétend le contraire. Il dit : « Je suis toi. Ne me sens-tu pas ? » Je ne le sens pas et je le lui dis franchement. Il met la main sur mon cœur et je sens cette main malgré moi. « C'est toi et moi », dit-il. Je me mets à rire. Il pense à sa main et à mon cœur ; d'après lui, ce contact prouve notre union, notre identité. J'enlève sa main et je la remplace par ma main. Je dis : « Ta main est différente de la mienne. Elle est moite et désagréable. Ma main est très sensuelle et douce. Elle me caresse doucement. Admire sa caresse. » Je me caresse le cœur. « Va-t-en, lui dis-je. Ce ne sont pas tes oignons. » « Si, ce sont mes oignons », dit-il. De guerre lasse, il s'en va. Je me caresse le cœur. Son absence, elle aussi, me caresse le cœur.

Les autres sont là, eux aussi. Ils ne prétendent pas être moi, mais ils pensent que je ne peux pas vivre sans eux. Sans eux, je serais mort depuis longtemps parce que les autres vous font comprendre que vous êtes un autre, un individu à part entière. Les Anglais tiennent beaucoup à cette notion. « Nous sommes des individus », disent-ils. Une foule les attend. C'est une foule composée d'individus, mais c'est une foule quand-même. « J'ai ma voix », crie quelqu'un. « J'ai aussi une voix », crie quelqu'un d'autre. On entend un chœur où les voix s'embrassent. Les autres s'incrument, mais ils ne disent pas qu'ils sont moi : je ne peux pas contenir autant d'individus, même s'ils chantent à l'unisson. Ils chantent à l'unisson et disent : « Tu entends ? Nous sommes des individus. Peut-on entrer dans ton corps ? Tu ne deviendras pas obèse. » Ils finissent par dire qu'ils sont moi – pour me sauver. Je ne suis pas obèse.

Justice et nécessité. On prononce ces mots pendant les exécutions ou quand on veut augmenter les impôts. On pend quelqu'un et on dit : « Ce n'est que justice. Si on ne le pend pas, c'est nous qui serons pendus. Il faut choisir entre lui et nous. Nous avons choisi et nous vous demandons d'approuver notre choix. Si vous ne le faites pas, nous le pendrons quand-même pour qu'il serve d'exemple. Il est nécessaire d'avoir un exemple quelque part – en l'air, par exemple. Nous vous pendrons aussi. » Quant aux impôts, on dit que les sacrifices sont nécessaires. On n'évoque pas toujours le Christ, mais on pense à Lui tout le temps. Les concitoyens ont besoin de votre croix et vous le plantez au milieu d'une place. Vous déposez votre argent au pied de la croix et vous grimpez sur elle pour sacrifier votre corps : après le Christ, aucun autre sacrifice n'est acceptable. L'argent, c'est bien, mais l'argent n'est rien en comparaison du corps. La dette extérieure de votre pays est énorme et vous sacrifiez votre corps pour l'honneur économique de votre pays. L'honneur est sauf.

Il y a autre chose, mais je ne sais pas de quoi il s'agit. Quand on me demande : « De quoi s'agit-il ? » je ne sais que répondre. Il s'agit de ceci et de cela – comme d'habitude. Mais ceci est lié à quelque chose que j'ignore et cela est lié à ceci. Si je n'étudie pas à fond l'essence et les circonstances de ceci, je ne saurai déchiffrer cela. Et il faut déchiffrer cela pour savoir manier cette notion, cette caution ou cette option à la perfection. Je ne sais même pas de quoi ceci a l'air. Est-ce une femme ou un homme ? Est-ce un être humain ou pas du tout ? On se dit souvent que tout est humain dans le monde. Les arbres et les fleurs font partie de nos jardins ; les pierres sont au-dessus de nous ou à côté de nous. Nous vivons ensemble et c'est nous qui gouvernons les pierres qui nous obéissent à doigt et à l'œil. Tout est humain et tout est inhumain. L'inhumanité est l'œuvre des humains, l'humanité est celle de la nature. La nature a toujours raison : elle est plus humaine que tous les humains ensemble. Mais il y a autre chose ; je ne sais pas de quoi il s'agit.

Je suis perdu, mais je suis perdu parmi les miens. Ils me retrouveront, ils me diront : « Tu es là, avec nous. Nous t'aiderons à te retrouver. » Mais je continue à me poser des questions. J'en pose quelques unes à mes sauveurs. Il ne faut jamais indisposer les sauveurs. Ils vous sauvent pour le moment, mais si vous leur posez trop de questions, ils vous laissent tomber. Ils font tout cela à titre bénévole : ils ne sont pas payés pour le sauvetage de votre personne. Si vous vous comportez mal, ils risquent de vous laisser tomber, sauf si vous leur donnez quelque chose. C'est délicat et vous ne leur donnez rien. Vous savez que vous risquez votre vie : si vos sauveurs ne sont pas rémunérés, ils seront au chômage. Au lieu de sauveurs, vous aurez des chômeurs. Comme d'habitude, la vie continue ; le show aussi. Qu'a-t-on à montrer ? La vie, naturellement. On montre la vie et le show continue.

Il faut que l'on trouve la matière noire. Pourquoi ne pas chercher la matière blanche ? Elle est plus appropriée à la vie. Au lieu des cadavres on aurait des mariages ; en tout cas, on aurait des fiancées. Les hommes, eux aussi, peuvent s'habiller en blanc. Il y a des smokings blancs ; je les préfère aux smokings noirs. Les smokings blancs nous rappellent l'été, les cocktails en plein air. Les smokings noirs sont sinistres. Au lieu de mettre un smoking blanc, un cinéaste fait un film intitulé *La fiancée était en noir* ou quelque chose comme ça. Il y a un poème qui commence ainsi : « Toute de noir vêtue, la fiancée... » Nous sommes masochistes – c'est bien connu. Je n'ai pas besoin d'approfondir la connaissance de notre masochisme. Ce que j'en sais me suffit amplement. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi on cherche la matière noire, au lieu de chercher la matière blanche ou la matière rose. Il paraît que les scientifiques sont persuadés que, sans matière noire, l'univers ne serait pas tel qu'il est. Tant mieux : qu'il ne soit pas ce qu'il est. Les révolutionnaires disent cela depuis des siècles. Mais les révolutionnaires, eux aussi, cherchent la matière noire.

Un nihiliste affirme qu'il n'a ni dieu ni maître. Qui plus est, il se voue à la destruction de tous les systèmes sociaux car ils écrasent l'individu. Dès qu'un système social apparaît, l'individu est écrasé. Il gît à terre et le système pose son pied sur lui, à l'instar de Iago qui se moque d'Othello en disant : « Voici le lion de Venise. » Même un tout petit système est capable d'écraser un lion ; c'est pour cela que les nihilistes

s'inquiètent. Ils disent que toute existence humaine est cernée par le néant. Et si quelqu'un ne voit pas ce néant, ils jettent une bombe et montrent les ruines à l'incrédule qui hoche la tête. Ils disent que rien ne compte à part le Moi qu'ils entourent de ruines. Un professeur nihiliste fait une conférence. Il montre le Moi et dit : « C'est le Moi. » Ensuite, il montre les ruines et tout le monde hoche la tête. « Le Moi ne peut pas vivre sans ruines, explique le professeur. Sans ruines, le Moi serait ruiné pour toujours. » Personne ne hoche la tête.

Il n'y a pas assez de ruines ; on le constate, on en prend note. Les nihilistes se mettent au travail. Le Moi se soulève et renverse une institution. Il remplace l'institution défunte par une autre institution pleine de vigueur. Cela ne plaît pas au Moi : il préfère les ruines à la vigueur. Tout ce qui est vigoureux l'empêche de vivre, de s'exprimer. Il préfère la mollesse à la vigueur. Il renverse la nouvelle institution ; il en renverse plusieurs. Il renverse tout ce qui lui tombe sous la main. Tout tombe et il passe sa vie à tout renverser. Il n'y a que des tombes autour de lui. Le monde est un cimetière où se promène le Moi. Pourquoi ne se promène-t-il pas dans les bois ? Les bois sont bons pour la santé ; pas les cimetières. L'odeur de la mort les imprègne et pénètre dans les poumons des vivants qui rendent visite à leurs proches. Le Moi aime cette odeur ; il passe ses vacances au milieu des tombes. Puis il se met au travail et creuse des tombes pour nourrir la terre. Un vrai nihiliste est aussi un écologiste.

Le Moi mûrit grâce au libre épanouissement de la personnalité. Pour s'épanouir, le Moi doit se débarrasser de la raison qui le surveille sans raison. De quel droit le fait-il ? La raison affirme qu'elle est intelligente et que sans elle le Moi ferait des bêtises. Le Moi dit : « D'accord, je ferais des bêtises. Mais ce seront mes bêtises, à moi. Et je préfère mes bêtises à tes exploits intellectuels. » La raison s'incline devant le Moi et, pour une raison inconnue, le Moi se met en route. Il est bien là où il est, mais c'est un Moi vagabond. Rien ne peut le retenir ; même la raison en serait incapable. Mais la raison n'est plus là ; c'est pour cela que le Moi s'épanouit. On voit une énorme fleur au milieu de la route. « C'est quoi ? » se demande-t-on. C'est le Moi naturellement. Il y a un arbre un peu plus loin. C'est aussi le Moi. Cette fois, il s'appelle « l'Arbre de la vie ». On voit une étoile qui se met à grossir. Elle grossit et atteint les dimensions du soleil. C'est le Moi qui rivalise avec le soleil. Il ne peut supporter un autre soleil dans les parages. Le soleil est le symbole de la raison ; c'est pour cela que le Moi le tue.

Les anarchistes font confiance à l'éternel Esprit. Il détruit et annihile parce qu'il est insondable. Si on le sondait tous les jours, il ne détruirait peut-être rien : on arriverait à désamorcer ses mines. Mais on ne sait pas où il a enfoui ses mines ; d'ailleurs, on ne sait même pas s'il s'agit de mines antipersonnel ou de gaz de combat. Les anarchistes nous disent que si l'on détruit l'Esprit, il n'aura plus rien car il est l'insondable source de la vie. Il est éternellement créatif et sans sa création – ou plutôt sa destruction – la vie s'éteindra et nous aurons beaucoup de cadavres sur les bras. Et sur la conscience. Donc, les anarchistes font confiance à l'éternel Esprit. Il est vrai qu'il nous laisse tomber de temps en temps : au lieu de détruire, il se met à créer. « Que fais-tu ? » disons-nous. « Avez-vous oublié que je suis éternellement créatif ? Il faut que je crée quelque chose. Pas éternellement, de

temps en temps. » C'est une période de crise : l'Esprit est en train de créer quelque chose. Nous ne savons pas ce qu'il crée, mais nous allons très mal.

Bouddha voit le but suprême dans l'anéantissement du principe pensant. On ne pense plus ; on ne pense même plus à l'anéantissement qui s'autodétruit. Il s'anéantit de plus en plus et nous n'y pensons plus. On ne peut pas penser aux ruines jour et nuit. On les laisse vivre ; ils nous laissent vivre. Nous vivons côte à côte et le Moi s'épanouit. Ou c'est plutôt le Toi qui s'épanouit : le Moi est presque anéanti. On crée le vide qui est nécessaire à notre bonheur. Sans le vide, notre bonheur est vide. Vide et néant sont synonymes et le néant est l'ultime fin de tout. On voit la fin et on se dit : « Qu'elle est vide ! » On s' imagine que la fin est remplie de bonnes choses. À la fin, on aura tout ce que l'on veut : c'est le but de la vie, de toutes les utopies. Mais on ne veut plus rien ; c'est tout ce que l'on veut – rien. On ne veut rien d'autre ; c'est le désir le plus cher que l'on puisse avoir sur terre. « Vos désirs sont les ordres », dit la terre et une tombe s'entrouvre.

On étudie la volonté d'annihilation et on constate qu'elle n'est rien d'autre que la volonté d'affirmation. On s'affirme au moyen de n'importe quelle volonté. Si l'on veut s'anéantir, on affirme le Moi qui pense et agit. Le Moi pense qu'il faut s'anéantir ; cette pensée le travaille. Le Moi passe des nuits blanches à penser à l'autodestruction. La décision est prise et la prise de cette décision est une preuve supplémentaire de l'affirmation que le Moi essaie d'éviter. Il n'affirme rien ; il est en proie à la volonté d'annihilation. Mais il affirme cette volonté en prenant la décision de s'anéantir. Il la prouvera par son action car c'est le moment d'agir. Le Moi agit et s'affirme de plus en plus : n'importe quelle action démontre une capacité d'agir. Et si l'on est capable d'agir, on ne s'anéantit pas. On agit, on vit. Certes, on ne vit que pour s'anéantir, mais c'est une vie qu'il ne faut pas mépriser. Quoi qu'on fasse, on s'anéantit. On construit une maison ; on dépense de l'énergie vitale. Il en va de même pour une découverte scientifique ou la composition d'un poème. On s'anéantit sans cesse et la volonté d'annihilation s'affirme de plus en plus.

D'après Camus, le meurtre a une place privilégiée. Pour le moment, on est au cœur de la négation. On se dit : « Ah bon ? » et on tue sans réfléchir. À présent, on est au cœur du nihilisme. On tue de nouveau – sans réfléchir, comme d'habitude. À quoi bon réfléchir si le meurtre est toujours à l'ordre du jour ? On ne se donne même plus la peine de découvrir l'endroit où l'on se trouve. On est au cœur de quelque chose. C'est peut-être la négation ou l'affirmation. Peu importe : on s'affirme en tuant tout le monde. Y a-t-il un endroit où le meurtre n'a pas sa place privilégiée ? Non. Le meurtre est toujours le bienvenu. Même si l'on joue à bureau fermé, il y a toujours un billet pour le meurtre. La salle est bondée ; un grand chef d'orchestre apparaît sur scène. Le meurtre sort une kalachnikov et assassine l'orchestre, le chef et même le pianiste qui se réchauffe dans les coulisses. Il est toujours très bien placé pour commettre ses meurtres. Et si on lui donne une place sans visibilité, il rappelle au directeur que sa place est privilégiée ; elle lui permet d'embrasser du regard toutes ses victimes.

C'est une génération perdue. On se demande qui l'a perdue et comment. Et quand. Comment peut-on perdre toute une génération ? On perd ses clés et son argent, mais une génération ne s'apparente ni à un portefeuille ni à un livre de poche. Elle a sans doute beaucoup en commun avec l'argent. Quant aux clés, aucune génération perdue n'en a cure. Sauf s'il s'agit des clés d'un coffre. Une génération perdue ne s'intéresse pas aux clés qui ouvrent l'âme. Même une génération retrouvée n'y s'intéresse pas. Les intérêts sont différents, à présent, et ce n'est pas la peine de déplorer cet état de fait. On perd son temps en pensant à la décadence. On a déjà perdu une génération ; ce n'est pas la peine d'ajouter le temps à cette génération. Ce n'est pas la peine de penser à Proust non plus : son temps perdu ne s'apparente pas au temps perdu de la génération perdue. Je me demande à quelle génération j'appartiens. Suis-je perdu ou retrouvé ? Où m'a-t-on perdu ? où m'a-t-on retrouvé ? Je vais à Pise dans quelques jours. Pour me perdre ? pour me retrouver ? Pour retrouver Pise.

Je suis la victime de mon atonie. Il n'y a rien à faire : je suis atone. J'ai des yeux mornes et atones ; il en va de même pour tout mon corps. Mes bras sont atones, eux aussi. Si je veux soulever quelque chose, je soulève cette chose d'une façon atone. Cela ne veut pas dire que je le fais lentement. À l'occasion, je peux le faire brusquement, mais ce sera toujours atone, quoi que je fasse. Je fais un effort ; c'est un effort atone. Ma volonté est atone, elle aussi. D'ailleurs, je ne sais même pas si elle mérite le nom de « volonté ». Elle est peut-être anti-volonté ou une volonté morne. C'est une volonté qui ne veut pas grand-chose. Autant dire qu'elle ne veut rien. À quoi sert-elle ? Elle essaie de me persuader qu'il ne faut rien vouloir. On ne peut rien ; on ne veut rien. C'est ainsi que l'on crée l'harmonie universelle ; et une petite harmonie privée. Une harmonie atone.

La vie commence par une extinction. Y a-t-il un feu ? Non. Tout est calme. Votre mère ne crie plus : vous êtes né. On éteint les lumières parce que c'est la nuit. Mais vous avez l'impression que l'on a éteint le monde. Vous avez peur du noir ; c'est le signe d'une extinction. Et cela vous concerne au premier chef. On ne peut pas dire : « La nuit ne me concerne pas » ou « le noir ne me préoccupe pas. » Ne dites surtout pas : « J'ai d'autres chats à fouetter. » L'extinction est là et il faut composer avec elle. D'abord, vous essayez de la combattre : vous allumez tout ce que vous pouvez. Vous vous dites qu'un incendie ferait votre affaire. N'importe quel feu est mieux qu'une extinction. Il ne faut pas nécessairement évoquer le feu de l'inspiration. Même un feu qui se propage dans une forêt est mieux qu'une extinction. Mais l'extinction de ce feu a lieu et vous voyez les restes de la forêt : les troncs noirs, les cendres. Et vous vous dites que le feu est préférable aux cendres.

« Quand la crainte et la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique », dit Hippocrate. Et si elles ne persistent pas ? C'est encore pire : elles ne sont pas toujours remplacées par la joie et la sensation de bien-être. Parfois, elles ne sont remplacées par rien. Elles ne sont plus là : vous n'êtes pas triste et vous ne craignez rien. Vous ne ressentez rien non plus. Il paraît qu'il vaut mieux ressentir quelque chose, quel que soit cette chose. Si vous ne ressentez rien, vous mourez à petit feu. Ne pensez surtout pas que vous avez atteint le nirvana : c'est un état très exigeant et il faut travailler dur pour l'atteindre. Vous ne ressentez rien, c'est tout. Vous avez toujours des pensées et leur nombre augmente à mesure que les sensations disparaissent. Vous ne

voulez pas admettre qu'elles n'existent plus – à l'intérieur de votre corps. Partout ailleurs elles existent ; il suffit de lire quelques journaux ou magazines. « Mon fiancé a tué ma sœur pour se venger de moi. » Cela vous donne des frissons ; non, cela ne vous donne rien du tout. « J'ai dû annoncer à mon fils : 'Ta mère est une meurtrière.' » Pas de frissons non plus : vous n'avez pas de fils et votre mère est morte il y a quarante ans.

Homère parle du *pharmakon*. Ce médicament endort les souffrances et l'on ne souffre plus. On vit comme si de rien n'était. La mère n'a pas souffert de la maternité. On lui a mis un bébé sur la couverture et elle l'a embrassé. C'est ainsi que naissent les enfants qui prennent du *pharmakon* : ils oublient non seulement leurs souffrances, mais aussi celles des autres. Ils oublient aussi les souffrances de leur mère qui n'est ni moi ni les autres. Le monde ne souffre pas ; il n'y a ni guerres ni maladies. Certes, on meurt au bout du chemin, mais on ne sent pas la mort. C'est un instant que l'on ne sent pas. Ensuite, on atterrit au Paradis où l'on n'a même pas besoin de *pharmakon*. Le Paradis est une sorte de *pharmakon* que l'on n'a pas à avaler – on s'y promène. L'oubli est prêt à conquérir toute la mémoire. Il réussit à tel point que l'on oublie de prendre le *pharmakon*. Alors, la mère crie dans la maternité où elle meurt en couches. On est né et on souffre du souvenir de sa mère qui meurt tous les jours, toutes les heures. On se souvient de toutes les souffrances – de la deuxième guerre mondiale, entre autres. On se souvient du *pharmakon*. On y recourt, mais les fours crématoires sont toujours là. Homère n'a pas connu de telles souffrances.

« Viens voir : il y a un vêtement qui se montre à tous et il y a les niais qui, à la vue d'un homme revêtu de son habit qui est sa partie la plus visible, ne voient pas plus en lui que cet habit (*Zohar*). » Les niais voient d'abord un habit, ensuite une voiture. Ils voient la voiture et se disent : « Quelle belle voiture ! L'homme qui la conduit doit porter des vêtements de luxe. Même s'il porte des jeans, ce sont des jeans de luxe. » Les niais suivent la voiture pour voir l'homme en descendre, ce qui devrait leur permettre de voir son habit. Et puis ils aimeraient savoir où il habite et quelle maison correspond à sa voiture. L'homme descend de la voiture ou plutôt c'est son habit qui descend. Les niais regardent l'habit ; ils sont satisfaits. Et si l'homme ne descend pas, ils sont déçus. Pourquoi devrait-il descendre ? Il va à son garage. Le portail s'ouvre et la voiture disparaît dans le jardin, sur le sentier qui mène au garage. Les niais entrevoient la maison et ils sont satisfaits. Certes, ils aimeraient voir toute la maison et même son intérieur. « La valeur du vêtement, c'est le corps et la valeur du corps, c'est l'âme », dit Zohar. Il n'y a plus d'âme ; il n'y a plus de corps non plus. Il y a un vêtement et sa valeur. Il y a les niais.

« Le sens littéral de toute allégorie n'est rien. » Ce n'est pas un sens, d'ailleurs. Cela en a l'air, mais ce n'en est pas un. Ce n'est pas un non-sens non plus. Il faut passer à travers pour accéder aux mystères. Les mystères nous dévoilent ce qui existe en fonction des mystères. Les cercles vicieux sont partout ; nous sommes enfermés dans un cercle vicieux. C'est peut-être un cercle tout court. Comment savoir ? Il y a un vêtement ; derrière ce vêtement il y a un corps. On voit le vêtement ; on ne voit pas le corps. Faute de mieux, on regarde le vêtement ; on le touche, on le caresse. Ce vêtement est suspendu au plafond ; il n'y a pas de corps à l'intérieur

de ce vêtement. Personne ne s'est pendu. Ce vêtement se balance sous le plafond. On se met sur une échelle ; on le touche, on le caresse. On le remplit.

On a peur des barbares. Ils arrivent et une forteresse s'apprête à les recevoir. On attend en vain : les barbares ne viennent pas. On s'ennuie ; un écrivain observe tout cela et écrit un livre. Tout va bien et le ciel est bleu. Les barbares ne daignent pas honorer de leur présence la garnison d'une forteresse qui est un avant-poste de quelque chose ; d'un Empire peut-être. On joue aux cartes ; on perd la forteresse et l'Empire aux cartes. Les barbares n'ont aucune envie de confirmer cette prophétie. Les prophètes de la garnison jouent aux cartes et disent : « Dieu est occupé en ce moment. Sans Lui, les barbares ne peuvent avancer. Sans Lui, nous ne pouvons reculer pour laisser la forteresse aux soins des barbares. Ils détruisent tout ; ils ne comprennent ni le mot 'culture' ni ce que ce mot signifie. Nous ne le comprenons pas non plus. Au moins connaissons-nous le mot 'culture'. Cela nous suffit car nous ne sommes pas des barbares. Un rien nous suffit car nous ne sommes pas rien. »

J'ai été ligoté, torturé, puis achevé à coups de bâton. Mon calvaire a duré toute une vie. Je suis né ; on me ligote. Ensuite, on se met à me torturer. On m'achève à coups de bâton. La mort a une multitude de bâtons, mais ce n'est pas la mort qui m'achève. La mort est un achèvement. Ce n'est pas elle qui achève ; c'est le train-train de la vie. On achète des légumes ; ils portent atteinte au corps humain car tout porte atteinte au corps humain, à n'importe quel corps. On mange quelque chose ; on mange la mort. La nourriture se désagrège dans le corps ; le corps se désagrège dans la nourriture. Le corps devient un mets pour les vautours ; on appelle cela « nature ». On dit que la nature échange des corps contre d'autres corps. Rien ne périt : il ne faut pas s'inquiéter outre mesure. Un clown devient un ver de terre et vice versa. Je vois un ver de terre ; c'est un clown ou autre chose. L'autre, autrui, un autre ver.

On viole notre tranquillité. On débarque chez nous et on viole notre tranquillité, comme s'il n'y avait pas de tranquillité sur terre. Il n'y en a pas ; on ne nous viole rien. On braque un revolver sur nous. On nous dit : « Votre tranquillité dépend de votre conduite. Vous nous donnez votre or, vos bijoux, votre argent. Nous n'avons pas besoin de votre tranquillité. Vous pouvez la garder. Vous nous donnez le reste. » Nous donnons tout ce que nous avons pour ne pas mourir. Nous donnons tout sauf la tranquillité. Les voleurs partent avec leur butin. Nous sommes tranquilles. Nous écoutons une cantate de Bach. Elle nous enlève de notre vie terrestre ; nous avons en échange une vie céleste. C'est une des vies que l'on vit dans les cieux ; nous n'avons rien contre cette vie. La musique nous accompagne où que nous allions. Nous n'allons nulle part.

Il n'y a rien. Non, il y a tout. Non, il n'y a rien du tout. Non, il y a quelque chose. Oui, mais cette chose ne vaut rien. Donc, elle n'est rien. Non, elle est tout car un grain de sable... Oui, je sais qu'on peut trouver le monde dans un grain de sable. Oui, un grain de sable contient le monde. On regarde un grain de sable et on voit

Napoléon et toute l'histoire de l'humanité. On voit même Attila. Il paraît qu'il était gentil. On se demande pourquoi on l'a surnommé « le fléau de Dieu ». C'est une invention de la littérature vénitienne des XVe et XVIe siècles. Il y a trop d'inventions dans l'histoire de l'humanité ; il y a trop de barbares. Il n'y a rien et il y a tout, de tout. Il y a une fleur quelque part. Bouddha tient cette fleur et la montre à tous ceux qui veulent voir une fleur, Bouddha, le monde caché, le monde révélé. Le monde se révèle et tout le monde le voit. Et puis le monde se cache. Mais tout le monde ne se cache pas. Comme si de rien n'était. Il n'y a rien.

On chante une chanson. La chanson est terminée, mais la vie ne l'est pas encore. La vie n'est pas une chanson ; on adore les chansons et on en chante tous les jours, mais la vie n'est pas une chanson. La vie est une trahison ou un chausson molletonné. N'importe quoi : un jeu de mots, un jeu d'objets, un jeu d'ombres et de lumières. Un jeu tout court. On joue et on perd – cela va de soi. Et puis on commence à gagner ; on gagne de plus en plus. On ne sait pas que faire de tout ce que l'on a gagné. Alors, on essaie de perdre ce que l'on a gagné. On perd de plus en plus ; on est content. On est toujours content ou on est toujours mécontent. On peut alterner ces deux états : aujourd'hui je suis content, donc je serai mécontent demain. Cette harmonie est fausse, comme tout le reste. On se dit que l'harmonie est une fausseté permanente. On se trompe sans doute, mais cette erreur est harmonieuse.

Cela disparaît et cela ne disparaît pas. Quelle est la différence entre ces « cela » ? Il n'y en a pas sans doute. Mais ce cela disparaît et l'autre cela ne disparaît pas. Il est là, en face de nous ; il nous regarde. Nous ne savons pas s'il est cela ou ceci. Cela n'a pas d'importance : quelque chose ou quelqu'un nous regarde et nous devons répondre à ce regard. Nous répondons à ce regard ; celui ou celle ou ce qui nous regarde ne nous répond pas. Bon, nous savons à quoi nous en tenir. Mais nous ne savons que répondre au juste à cette absence de réponse. Si vous êtes en face d'autrui, vous êtes obligé de répondre à ses questions ou même à ses réponses. Vous êtes obligé de répondre, même s'il est silencieux ; même si elle est silencieuse. Autrefois, on pouvait lui caresser le genou sous la table : les femmes étaient sensibles à ce genre de caresse. À présent il faut répondre clairement : une réponse sous une table n'est pas très claire. On répond clairement et on chante un hymne à la clarté. Et la clarté ne s'obscurcit pas.

Je sais qu'il est dix heures du soir ; je sais que si je ne m'endors pas maintenant, je ne m'endormirai pas du tout. Je regarde un documentaire et je vois un parc. Le parc me voit et nous nous entendons très bien. Je ne m'entends pas avec la nature parce que je ne pense pas à elle. Elle ne pense pas à moi non plus et cela devient un fondement de notre entente. (Nous ne pensons pas à ceux que nous voyons en face de nous.) Elle me voit ; c'est elle que je vois. Une messe résonne dans mes oreilles ; la même messe résonne dans la nature. C'est ma vie, mais ce n'est pas la vie de la nature : elle a d'autres messes à sa disposition. Je n'ai qu'une messe et j'y tiens. Je la chante pour ne pas perdre Dieu. Il se perd facilement. On chante une messe ; on prie. On Le retrouve de nouveau. C'est un jeu d'ombre et de lumière. S'il n'y a pas d'ombre, il n'y a pas de lumière, dit Leibniz. Mais il y a une ineffable étreinte. Je ne sais pas ce que j'étreins, mais j'étreins quelqu'un ou quelque chose ou rien.

Il y a une ouverture à l'infini. Mais pour ouvrir l'infini, il faut être mystique. Il ne suffit pas de lire les œuvres philosophiques ou théologiques. Il faut avoir des visions ; il faut tomber à genoux sans arrêt. On tombe à genoux et on a une vision. Non, l'ordre est renversé ; il faut mettre les choses dans l'ordre. Il faut mettre de l'ordre partout, sinon on n'aura jamais de visions. Dieu aime l'ordre ; c'est Lui qui a structuré l'univers. Comme Dieu est structuraliste, l'univers est bien ordonné. Non, on se trompe une fois de plus. Dieu est peut-être structuraliste, mais il faut mettre du désordre partout. L'ordre est synonyme de vie normale, de train-train où il ne se passe rien. Pour avoir des visions, pour se mettre en rapport avec l'au-delà et les cieux, il faut que cet ordre soit bouleversé. On bouleverse l'ordre ; on tombe à genoux. On n'a pas de visions et l'infini ne s'ouvre pas. L'infini est toujours fermé. Il y a une petite lumière, une sorte de feu-follet. L'infini s'entrouvre et on voit la fin.

Je suis fou aux yeux des hommes. Mais Dieu leur dit : « Ne le mettez surtout dans un asile : ce n'est pas un dissident soviétique. C'est un sage. Il me comprend. Il vous hait parce qu'il faut vous haïr. Comment peut-on fait autrement ? Vous ne m'écoutez pas. Vous n'écoutez pas vos sages non plus. Vous les traitez des fous. Savez-vous ce qu'est la folie ? Vous dites qu'un poète est fou. Vous dites qu'il déraile et que ce qu'il raconte n'existe pas. Croyez-moi, cela existe. Vous ne voyez qu'une parcelle de la réalité – dans un miroir. Les sages brisent le miroir et voient la vérité, la réalité, l'infini, le fini. Ils voient tout ce que je veux qu'ils voient. Moi, ils ne Me voient pas pour la bonne raison qu'ils risqueraient de perdre la tête, s'ils Me voyaient. Ils risqueraient de devenir de vrais fous. Pour le moment, ce sont des faux fous. Pour une fois, j'aime ce qui est faux. »

L'humanité gémit : le progrès technologique l'écrase. Dieu l'écrase aussi. Il y a des taches partout – comme si l'on écrasait des insectes. Les humains se plaignent : « Ne nous écrasez pas comme ça. Nous sommes des êtres humains. Nous avons notre fierté. Notre sang est plus noble que ces ignobles taches. » Il y a des gouttes de sang partout. On les compte pour savoir combien d'humains ont été écrasés aujourd'hui. Les scientifiques étudient ces taches pour calculer le pourcentage des hommes et des femmes que le progrès technologique a écrasés depuis trois heures. Ils constatent que 50% des victimes ont été écrasés par le progrès. Les autres sont des victimes de Dieu. Mais les théologiens disent que Dieu n'est pas méchant. Il n'est pas le méchant démiurge des gnostiques. Il ne ferait pas mal à une mouche. Ou s'Il fait du mal aux mouches, c'est pour améliorer les standards de la vie humaine. Les taches que l'on voit sont des mouches défuntes. Mais les scientifiques ne se donnent pas la peine de compter les mouches.

On balance entre la mystique et la mécanique. On est assis sur une balançoire et on touche tantôt la mécanique, tantôt la mystique. Les pieds touchent la mécanique, la tête la mystique. Dès que la tête touche la mystique, on a une vision. Les pieds continuent à toucher la mécanique, mais on ne sent plus rien. Les visions passent avant tout. On peut acheter un nouvel ordinateur. Où achète-t-on les visions ? dans les églises ? Certainement pas. Alors, autant en profiter. Puis on entend les paroles. Pour les noter, on quitte la balançoire et

on court vers l'ordinateur. Chemin faisant, on oublie la vision : c'était une vision fugitive. D'ailleurs, les visions ne durent pas longtemps. C'est pour cela qu'il faut en profiter au maximum. On voit l'ordinateur, mais on n'a rien à lui dire. On peut toucher le clavier pour justifier l'abandon de la balançoire. On touche le clavier ; on commence à jouer. Le jeu s'appelle « la mystique ».

Il faut avoir une dimension intérieure. Si l'on a une belle maison et un grand jardin, on a une dimension extérieure. On peut aussi se dire que le monde est petit et qu'il suffit de tendre la main pour en toucher le bout. Ce n'est pas la peine de marcher ; on tend la main et les doigts touchent le bout du monde. Les mêmes doigts peuvent toucher la *fin* du monde, mais on ne veut pas mourir. Donc, on touche le bout du monde et on se dit que tout est en ordre, quant à la dimension extérieure de la vie. Mais une dimension – quel que soit sa grandeur ou petitesse – ne dépend pas du monde, de son espace. Elle dépend de nos capacités spirituelles et intellectuelles. Pour les développer, il faut tourner les regards vers l'intérieur. On les tourne et l'on ne voit rien : il n'est pas facile de voir l'intérieur de soi-même. Il y a trop d'organes à l'intérieur du corps humain et chaque organe se sent à l'étroit. On ne peut pas enlever tous ces organes pour créer une dimension intérieure. Il faut les spiritualiser ; il faut les intellectualiser. Les organes comprennent la nécessité de cette action et finissent par céder la place à une dimension intérieure. À mesure qu'elle grandit, les organes rapetissent. On peut vivre sans un rein. Kerenski a vécu ainsi jusqu'à quatre-vingt cinq ans. (Je ne me rappelle pas le chiffre exact.) Mais si l'on vit sans dimension intérieure, on ne vit pas. On est envahit par les dimensions de toutes sortes ; on rate la quatrième dimension.

Je prends une décision. J'en suis conscient et ma décision est consciente. Mais on me dit que mon cerveau a pris cette décision avant moi, sans me consulter. On me dit que mon cerveau déclenche un processus qui amène une décision que je crois prendre en toute conscience. Mon cerveau agit de cette façon à mon insu et je ne comprends pas comment il y parvient. C'est mon cerveau qui prend la décision consciente. Parfois, c'est mon corps, mais de toute façon le résultat final mûrit dans mon cerveau et en sort au moment voulu. Comment peut-il prendre la même décision que moi avant moi ? Je ne possède pas deux cerveaux. Si l'on me proposait un cerveau supplémentaire, je ne dirais pas non. Mais personne ne me le propose, ni Dieu ni les hommes. Je dois me contenter d'un cerveau. Aujourd'hui, je constate que ce cerveau a plusieurs parties ; et une des parties me trahit. Elle prend une décision que je me sens obligé de prendre un peu plus tard. Je ne sens rien, mais c'est tout comme : je prends la décision prise par mon cerveau. Certes, je peux ne pas la prendre. Je la prends quand-même. Je suis coincé par mon cerveau. Mon corps me coince encore plus souvent. Je suis coincé sous les décombres de moi-même.

Les autres. Il faut qu'ils soient aveugles, sinon ils ne croiront jamais en votre supériorité. La seule supériorité qu'ils comprennent est la supériorité numérique : celle de votre compte en banque. Mais la supériorité intellectuelle ne leur fait ni chaud ni froid. Alors, vous les rendez aveugles et ils ne voient plus rien. Ils ne voient ni votre pauvreté relative ni les richesses des autres. Vous leur racontez un monde qu'ils ne voient plus. Ils sont étonnés. « Vous voyez le monde ? Vous n'êtes donc pas aveugle ? » Vous leur dites que vous ne l'êtes pas.

« Comment ça se fait ? » disent-ils. Vous répondez « comme ça » et ils ne disent plus rien. Ils vous écoutent ; ils sont toute ouïe. Vous leur racontez le monde. « Est-il toujours beau ? » disent-ils. Vous affirmez que le monde est toujours très beau. « Il y a autant d'étoiles qu'autrefois ? » Vous dites « oui » et vous proposez même de les compter. « Ce n'est pas la peine disent-ils. Si une étoile manque, ce n'est pas grave. » Et puis vous commencez à mentir. Vous dites qu'il y a très peu d'étoiles dans le ciel et que le soleil ne brille plus. « Comment se fait-il qu'on n'ait pas froid ? » disent-ils. Vous les mettez dans une chambre froide et ils commencent à croire à tout ce que vous dites. Ils croient en vous. C'est ainsi que l'on devient Dieu.

Chaque deuil est différent. On ne peut pas dire que tout le monde soit en deuil. Il est vrai qu'on est toujours en deuil, mais il y a une multitude de deuils : il ne faut pas les mettre dans le même sac. J'ai perdu mon père ; je l'aimais profondément. Mon voisin a perdu sa mère. Elle avait été malade pendant une dizaine d'années et il s'est mis à la détester. Il se disait qu'il n'avait pas la vocation d'aide-soignante. D'ailleurs, il y a des infirmières qui gagnent leur vie dans les hôpitaux. Les autres meurent ; elles vivent grâce à ces morts. Elles ne peuvent pas faire autrement ; elles ne sont pas capables de gagner leur vie ailleurs. Toutes les infirmières gagnent un peu d'argent, mais ces infirmières-là détestent les malades et exercent ce métier pour gagner leur vie en perdant celle des autres. Lentement mais sûrement, elles tuent leurs patients pour en être débarrassées. De nouveaux patients arrivent et elles recommencent. Elles s'échinent en pure perte : le nombre de patients est inépuisable. Mais elles n'arrivent pas à supporter longtemps le même patient. C'est ainsi que les psychologues expliquent les meurtres. Je ne sais pas si mon voisin a tué sa mère ou non. En tout cas, il jubile et moi, je pleure. Tous les deuils sont différents ; les tombes sont différentes aussi.

Le deuil demeure un travail nécessaire pour continuer à vivre. On ne gagne pas sa vie en travaillant de cette façon, mais il faut travailler pour ne pas rester oisif. Si vous ne faites rien, le deuil vous envahit, comme si vous étiez déjà mort. Alors, vous travaillez jour et nuit pour enlever le deuil de votre « moi ». « C'est toi qui es mort, dites-vous à votre parente défunte. Pourquoi me hantes-tu ? Tu n'es pas un spectre. Tu es une obsession, une pensée qui revient sans cesse. Non, elle ne part pas. Elle reste où elle est. Où es-tu ? Dans ta tombe. Répète après moi : 'Je suis sous la terre, pas sur la terre. Il ne faut pas que j'embête les vivants.' On donne à César ce qu'on doit à César. Tu n'es pas César et je ne te donne plus rien. J'ai déjà donné. Tu as vécu suffisamment. Je ne vivrai pas aussi longtemps que toi. Que veux-tu ? Qu'on nous enterre dans la même tombe ? Trop tard. N'oublie pas que je ne suis pas ta femme. Je suis ton fils. Laisse-moi respirer. » Le travail est terminé, mais le deuil est toujours là, immuable, impassible. Il bouge quand on bouge. On est casanier ; on reste à la maison. Le deuil nous fait face ; on le regarde. On l'accepte ; on l'adopte.

Nous pouvons aimer celle qui nous aime. Nous l'aimons parce qu'elle nous aime et parce que l'amour est un sentiment prescrit comme remède contre la peur existentielle. Nous n'avons plus peur ; nous l'aimons et elle nous aime. De quoi peut-on avoir peur ? de la mort ? Mais l'amour transcende la mort – tout le monde le sait. L'amour marche triomphalement et la mort trébuche, s'effondre. L'amour piétine la mort et continue sa marche,

comme si de rien n'était. La mort essaie de se relever, mais elle a mal partout. Elle est vaincue et on n'en parle plus. Nous aimons être amoureux car tout le monde nous envie. « On voit que vous êtes amoureux. Vous êtes heureux. Je suis heureux pour vous. » « Non, vous ne pouvez pas être heureux pour moi. Vous n'êtes pas amoureux. Et vous ne serez pas heureux tant que vous vous obstinez dans votre refus de l'amour. J'aime l'amour et l'amour m'aime. C'est un amour réciproque. » La mort se relève et se met à la recherche de l'amour. L'amour est introuvable.

On apprend que l'on est atteint d'une grave maladie. On se dit : « Ce n'est pas possible ! On a fait une erreur. Les éprouvettes étaient sales. On a confondu les analyses. Cet hôpital est un nid à rats. Ce n'est pas moi. Pourquoi moi ? Je n'ai fait rien de mal. Ce n'est pas juste ! Je ne suis pas méchant. Je peux le prouver. J'inviterai chez moi tous les clochards du quartier et je leur donnerai des sandwiches. Je leur donnerai aussi du jus d'orange. Ce sera moins bon qu'une orange pressée, mais il ne faut pas trop m'en demander. Je suis mourant, ne l'oubliez pas. Non, ce n'est pas moi – c'est vous qui êtes mourant. Vous ne comptez plus sur vos propres forces. Vous n'avez plus de force. Je vous tape sur l'épaule et vous vous écroulez. Je n'appelle pas cela la vie. Moi, je peux encore taper sur les épaules. Une tape, deux tapes. Je ne suis pas encore épuisé. Je peux taper sur l'épaule tous les clochards du quartier. Je les connais bien : j'étais clochard moi-même. Ils viendront tous à mon enterrement. »

S'aimer « pour la vie » est un pari énorme ; chacun s'en rend compte. Et pourtant on continue à parler de l'amour éternel, au lieu de dire : « Je t'aimerai un an. » Un an s'écoule et l'on dit : « Désolé, c'est fini. Je n'éprouve plus rien pour toi. » Si l'on doit se réveiller à sept heures du matin, on se réveille à sept heures pile, grâce à ce qu'on appelle parfois l'horloge interne. De la même façon, on peut programmer l'amour, ou plutôt sa durée. Nous tombons amoureux, mais nous savons que l'objet de cet amour n'est pas la femme de notre vie. C'est la femme de l'année. Au bout d'un an, nous nous réveillons ; nous n'aimons plus celle que nous aimions il y a quelques heures. L'expérience se répète avec une autre femme. Cet amour-là dure deux ans. L'amour suivant dure cinq ans. Puis nous décidons d'aimer dix ans ; nous mourrons au milieu de l'amour, dans son sein. Ses rayons nous illuminent.

On dit : « Il y a des périodes fatidiques. » On dit aussi : « Il n'y a pas de fatalité. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. » Puis on constate que le monde devient de moins en moins bien ; on rencontre des difficultés. Autrefois, on ne les remarquait même pas. Ou on les voyait, mais on n'y prêtait pas attention. On les saluait même en souriant, comme pour se moquer d'elles. À présent la vie devient pesante. Tout pèse et tout blesse. On prend quelque chose et cette chose blesse, comme si elle était vivante. Dès que l'on prend quelque chose, on laisse tomber cette chose pour ne pas se blesser. On se blesse quand-même. Un moindre contact blesse le cœur. Un professeur explique que « *to bless* » veut dire « bénir ». Mais, contrairement à ce que pense Lacan, la langue ni guérit ni ne détruit. On n'y fait plus attention. Autrefois, on bavardait à n'en plus finir ; on passait des heures au téléphone. À présent, on ne voit plus la langue ; on ne l'entend plus. Il n'y a que des blessures et

elles s'approfondissent de plus en plus. On approfondit la connaissance des blessures. « Aïe ! » C'est tout ce qui reste de la langue. Ou simplement « A-a-a-a ! »

La vie se casse en deux, en trois. Il faut la reconstruire, partir sur des bases nouvelles pour être heureux de nouveau. Faire face à la dégradation de sa vie réclame beaucoup de lucidité et de courage. Pour faire face à cette dégradation, il faut d'abord la constater. On la constate ; on se dégrade. Pour le moment, on a beaucoup de lucidité, mais on n'a pas de courage. Sans lui, la lucidité ne sert à rien. On peut se dire sans cesse : « Je me dégrade, je me dégrade, je me dégrade », mais cela ne sert à rien. On se met à boire du whisky. C'est à cela que sert la lucidité abandonnée par le courage. Puis le courage revient. « Que puis-je faire pour vous ? » dit-il. « Il faut reconstruire la vie », dit-on. « Je ne suis pas un constructeur, dit le courage. Je suis destructeur. Il faut beaucoup de courage pour détruire certaines choses. » Alors, on fait appel au courage-constructeur. Il arrive et dit : « Où sont les bases ? » « Quelles bases ? » « Pour construire, il faut des bases ou plutôt des basses. C'est Chaliapine qui s'en occupe. »

Le monde valorise la performance et le succès. Vous ne correspondez pas aux critères de la réussite ; vous correspondez aux critères de la faillite. Alors, on prend ses distances avec vous. Les échecs et les faillites sont de l'autre côté des barricades. D'abord, on construit des barricades, puis on rejette tous les côtés négatifs de la vie de l'autre côté. L'autre côté est immense ; le côté où l'on se trouve est tout petit. Pour une fois, on n'a rien contre la petitesse ; on est à l'étroit et on s'en réjouit. Mais les autres commencent à se réjouir de leur côté. Ils ont beaucoup d'espace à leur disposition ; ils l'appellent « le château ». Ils ne disent pas encore que c'est le château de Versailles, mais c'est tout comme. Ils plantent des arbres, construisent une piscine. Ils y vivent comme des clochards car, d'après les contes de fée, les clochards et les mendiants vivent mieux que les rois qui passent leur temps à augmenter leur puissance et sauvegarder leurs richesses. Le bonheur est la richesse des pauvres.

Tout va de plus en plus mal ; Autrui n'est pas content. Il faut à tout prix éviter les disputes. Un peu plus de tendresse et tout ira bien. De quelle tendresse s'agit-il ? D'une voix câline, on prononce quelques mots câlins. Ça ne marche pas. Souvent, on fait l'amour pour demander pardon. C'est ça, il faut faire l'amour. On n'a pas envie de faire l'amour et on n'est pas sûr d'y arriver. L'organisme humain n'est ni mécanique ni automatique ; on ne peut pas toujours compter sur lui. On ne compte plus sur lui et on se dit que l'acte sexuel n'est pas une panacée. Autrui peut dire : « Ah, tu veux faire l'amour. C'est ça que tu veux. Tu es maniaque sexuel et je ne suis pas ta poupée gonflable. » Mais l'acte sexuel, vécu pleinement, remplace bien souvent des mots difficiles à exprimer. Il exprime la tendresse. D'habitude, on a besoin des mots pour l'exprimer. Les mots doivent être exprimés, eux aussi. On ne s'exprime jamais pleinement. On fait donc l'amour à la place d'un discours. Ça ne marche pas.

Se disputer fait partie de la vie des couples. On se dispute et on se dit que ça fait partie de la vie. On vit en couple, donc on se dispute de temps en temps, pour tuer le temps. On se dispute un peu ; on se dit que ça fait du bien, que ça maintient l'équilibre dans la vie d'un couple. On se dispute un peu plus que les autres, mais chaque couple est unique, puisque il est composé d'individus qui sont uniques par définition. On se dispute encore plus ; ça ne fait plus de bien. Ça fait plutôt mal et on se dit que si ça fait partie de la vie de tout couple, il vaut mieux vivre seul. On se retire du monde ; on vit seul à la campagne. On se dispute avec soi-même. Ça fait partie de la vie intérieure. Dans la vie extérieure, il vaut mieux éviter les disputes qui mènent inmanquablement à la séparation : d'abord à la séparation des biens, ensuite à celle de corps et d'âmes. On ne peut pas éviter les disputes intérieures. C'est comme si l'on avait deux âmes. On en a peut-être deux : une âme mortelle, une âme immortelle. Elles se disputent parce que l'âme mortelle envie l'immortalité de sa voisine.

Il faut assurer la survie illimitée de l'humanité et il ne faut surtout pas compromettre les conditions de cette survie. Mais je veux le bien actuel auquel je sacrifie le bien futur. Parfois, le bien futur dépend du mal actuel. Parfois, il faut tuer pour assurer le bonheur des générations futures. On se dit qu'il y a des limites ; on peut faire tout ce que l'on veut, mais on ne tue pas son prochain. On tue les animaux pour assurer la survie du présent ; les humains sont différents. On ne les mange pas ; en tout cas, on n'est pas censé les manger. On n'utilise pas leur peau pour se réchauffer en hiver. Les humains ne servent à rien. Ils détruisent la planète et nous offrent en contrepartie quelques symphonies, quelques poèmes. Ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit pour la survie de cette espèce. Mais on est humaniste et on pense aux enfants, aux générations futures. Ils méritent d'être heureux. C'est pour cela que l'on fait la guerre.

Comment exister ? On vit au jour le jour ; on ne prévoit rien. On ne peut rien prévoir, pas même les tremblements de terre. À quoi bon essayer ? Impossible n'est pas français, mais cette fois, c'est vraiment impossible. On ne sait jamais. Les progrès de la science. Et puis un avion s'écrase et le doute revient. On va de l'avant, puis une voiture rentre dans un mur. On a prévu la voiture, mais on n'a pas prévu le mur. Comment faire ? Il faut une solution radicale à tous ces problèmes. Comme d'habitude, on pense à l'humanité et on se pose une question vitale : « Doit-elle continuer à exister ? » On a tout ce qu'il faut pour la détruire, mais on se demande s'il faut la détruire ou non. Il ne faut pas toujours compter sur Dieu : Il n'envoie pas le déluge tous les jours. Et les petits déluges ne comptent pas : on survit et on continue à exister. C'est à l'humanité que la tâche de la fin incombe. Mais le déluge sera après moi. J'aime la vie et je n'ai pas envie de la détruire. En tout cas, je persévère dans mon être. Et tous les autres font de même.

Il existe une menace. On se demande si elle est probable, très probable, peu probable, invraisemblable ou simplement insoutenable. Peut-être n'est-ce rien du tout ? On s'imagine que l'on est menacé, mais on s'imagine toujours quelque chose. Il n'y a que des malades imaginaires, des prophètes imaginaires, des catastrophes imaginaires. L'imagination humaine travaille à plein temps. Et puis une vraie menace arrive ; elle est à l'ordre du jour. On se dit : « Mais non. C'est l'imagination. L'humanité a une imagination fertile. Tant de choses poussent

dans la tête humaine : les astéroïdes, les terroristes. » Une bombe explose. On écoute les nouvelles et on se dit que c'est peu probable. C'est carrément impossible. « C'est leur imagination qui explose, se dit-on. Tant mieux. Plus de bobards. » Un volcan se réveille ; la terre est ensevelie sous ses propres cendres. On est enseveli aussi ; on n'y croit pas. On dort assez souvent. Pourquoi pas cette fois ? Un petit cauchemar. D'ailleurs, on n'a pas peur. On est adulte et on n'a plus peur du noir. On n'a plus peur de trous noirs.

La leçon de la catastrophe. « Qu'avez-vous appris aujourd'hui ? » « Le tsunami. » Hier, on a appris la bombe atomique. Elle explose et on ne voit plus rien : plus de terre, plus de ciel, plus d'humains. Il n'y a plus rien d'humain sur terre. Une bonne leçon ; on l'apprend par cœur. On passe à autre chose, aux autres catastrophes. Il est des catastrophes naturelles et des catastrophes surnaturelles. On apprend aussi les catastrophes artificielles. On les fabrique de toutes pièces. Les hommes sont bricoleurs ; ils bricolent des avions et des catastrophes. On les étudie avec zèle, mais on préfère les catastrophes naturelles, car on aime la nature. Le matin, on écoute les oiseaux et on maudit le progrès si le bruit des voitures prend le dessus. On écoute les oiseaux et on admire leurs chants. On transcrit leurs chants, mais on n'arrive pas à rivaliser avec les oiseaux. La musique que l'on compose est artificielle. On retourne vers les oiseaux, mais ils ne chantent plus. Ils ont senti l'approche d'une catastrophe naturelle.

L'autre nous insupporte – au point de nous faire exploser. Que faire ? Nous pouvons battre l'autre, surtout s'il s'agit d'une femme. C'est le sexe faible et il est facile de le battre à plate couture. Mais on nous dit qu'un mari ne doit pas battre sa femme. Certes, même si c'est formellement interdit, on peut le faire quand même. Et si les voisins entendent les cris ? Ils téléphonent à la police et nous avons des problèmes. Que faire ? Nous pouvons toujours fourrer un mouchoir dans la bouche de la femme. Elle risque de cracher le mouchoir et de renouveler son appel au secours. « Au secours, au secours ! » crie-t-elle, et le secours arrive. Un voisin arrive avec une hache et l'autre reste impuni. Il nous insupporte toujours, mais nous savons qu'il faut refuser de s'enfermer dans la spirale de la haine. Nous le refusons et nous ne nous y enfermons pas. Nous enfermons notre femme dans une cabane isolée. Qu'elle crie autant qu'elle le veut ! Elle nous aime toujours. Nous l'enfermons dans la spirale de l'amour.

Les hommes ne sont pas faits pour s'autodétruire. Mais ils ne savent pas pourquoi Dieu les a créés. Pour chanter Ses louanges ? Il n'a pas besoin de leurs louanges. Pour améliorer la nature, pour la rendre encore plus belle ? Nous savons ce qu'ils en font. Pour déchiffrer tous les énigmes de l'univers ? Dieu n'a pas besoin de leurs révélations : Il sait tout sur la nature. C'est Lui qui l'a créée. Il est vrai que l'on peut oublier ce que l'on a fait. Un jour, Tolstoï tombe sur un livre dans la chambre de sa fille. « Encore un livre idiot, je parie », se dit-il. Il le feuillette et trouve que c'est bien écrit. C'est *Anna Karénine*. Dieu a créé beaucoup d'Anna Karénine. Il en a sans doute oublié quelques unes, malgré sa mémoire proverbiale. Alors, les hommes trouvent une femme, l'identifient et disent à Dieu : « C'est Anna Karénine. » « Ah bon ? dit Dieu. Elle n'est pas mal. » Comme d'habitude, Dieu est satisfait de sa création.

Il ne s'agit pas de tout garder pour soi. Il faut partager le butin avec les autres. On partage le butin ; cela s'appelle le « partage chrétien ». Tout le monde est content, sauf ceux qui sont privés de leurs biens. Ils pensent que le partage n'est pas chrétien du tout. Ils envahissent le camp de l'ennemi, récupèrent leurs biens et font un partage chrétien qui ne concerne pas l'ennemi. L'ennemi ne mérite pas que l'on partage quoi que ce soit avec lui. D'abord, l'ennemi n'est pas chrétien ; il est musulman. On ne sait pas s'il existe un partage musulman. Et même s'il existe, il ne concerne pas les chrétiens. On ne partage rien avec les musulmans. On partage la terre et cela suffit amplement. On fait son devoir de chrétien ; on partage la terre. Le Christ est mort sur cette terre ; c'est notre bien le plus précieux. Et on le partage avec les musulmans. Que peut-on faire de plus ? leur donner tous les trésors ? Ils ont déjà le trésor le plus précieux ; et ils n'ont pas besoin de croix.

L'acte sexuel est toujours à l'ordre du jour. Même si vous êtes impuissant, vous pensez à l'acte sexuel et à ses succédanés. Beaucoup de couples y retrouvent la sérénité. Même les succédanés de l'acte sexuel vous aident à surmonter les obstacles et à aller de l'avant. Certes, cela dépend des succédanés ; mais même un tout petit succédané vous réconcilie avec le monde. Le monde fait tout pour vous agacer. Il vous harcèle, vous déçoit, vous tend des pièges. Vous souriez et vous pensez à votre succédané préféré. Vous y avez recourt en cas de nécessité : deux, trois fois par jour. Le monde ne peut rien contre vous, tant que vous avez votre succédané. Puis, pour une raison ou pour une raison, le succédané disparaît. Vous n'éprouvez plus aucun plaisir par son intermédiaire. Certes, il y a encore quelques ersatz de ce succédané, mais ils n'arrivent pas à contrecarrer les desseins du monde.

Malgré tous les succédanés, le couple s'enlise dans le conflit. Le conflit est assez profond et le couple s'enlise de plus en plus. Il y a assez de place pour s'enliser et le couple en profite. On dit : « Ne vous enlisez pas ! » Mais le couple continue à s'enliser : pour une fois, il a assez d'espace à sa disposition. Le couple ne se sent plus à l'étroit ; les membres de la famille ne se laissent plus marcher sur les pieds. Ils donnent libre cours à leur colère. Il y a assez de place pour cette colère et une dizaine d'autres colères. Même une centaine de colères peuvent coexister dans l'espace où le couple s'enlise. Mais il n'y a pas de place pour la joie, pour la paix, pour l'harmonie conjugale. Dès qu'une harmonie fait son apparition, l'espace se rétrécit et le couple se retrouve dans son petit studio. Un nouveau conflit fleurit et tout le monde se défoule. C'est un ménage libre.

Sommes-nous programmés pour croire ? Je ne crois pas. Il faut punir et bénir – c'est Dieu qui nous a appris cela. Il faut que nous ayons toujours quelqu'un sous la main pour satisfaire notre désir de punir, de faire souffrir. D'autre part, il faut récompenser l'effort ou la dévotion. Une main bénit, l'autre punit. Si nous étions programmés pour croire, il n'y aurait pas d'athées sur terre, ni sous terre. Il est vrai qu'il y a des individus qui ne connaissent pas les programmes de Dieu. Ils connaissent tous les jeux vidéo et leurs ordinateurs marchent jour et nuit. Mais l'ordinateur de Dieu n'est pas accessible à n'importe qui. Et même si un saint réussit à entrevoir cet

ordinateur, il ne connaît pas le code d'accès. Il ne suffit pas taper « Dieu » ou « Le Tout-Puissant » ou « Jésus Christ ». Le code d'accès est le nom secret de Dieu et peu de saints le connaissent. Mais supposons qu'un saint réussisse à saisir le code et à accéder aux dossiers de Dieu. Sait-il toujours quel dossier il faut ouvrir ? Et si ce saint n'est pas programmé pour ouvrir le dossier en question ? Il est peut-être programmé pour taper sur le clavier jour et nuit à la recherche de ce qu'il ne trouvera pas.

La spiritualité est une fonction de notre cerveau. Cette fonction nous aide à nous surpasser. Nous passons d'une rue à une autre, mais nous voulons nous surpasser. C'est la transcendance qui nous attire. Nous nous mettons à voler : un vol est plus transcendant qu'une promenade en ville. Grâce à nous, le monde s'élargit, atteint ses limites et les surpasse. Il y a des étoiles au-delà des étoiles et nous les voyons. Mais ce n'est pas encore le monde transcendant. Il nous faut un ange, et la spiritualité ou la fonction favorite de notre cerveau nous aide à en trouver un. La transcendance s'installe dans notre être grâce au regard de l'ange. Ce regard nous infuse un sang nouveau et ce sang est spirituel à la différence du sang qui coule dans nos veines depuis notre enfance. La fonction favorite de notre cerveau fonctionne à plein régime. Un deuxième ange fait son apparition dans nos parages. Il répare nos muscles, nos tendons, nos nerfs qui deviennent spirituels, eux aussi. Un troisième ange supprime toutes les fonctions de notre cerveau à l'exception de notre fonction favorite. « Un accident neurologique », disent les neuroscientifiques.

La physique quantique nous enseigne que la réalité dans laquelle nous vivons n'est pas la réalité ultime. Nous sommes confrontés à l'espace, à l'énergie, à la matière. Nous voulons nous reposer, mais l'énergie est toujours là. Notre lit est un morceau de matière et nous aimons notre lit. Nous rêvons pourtant du ciel, des lits célestes. Nous flottons dans l'espace ; notre corps prend des poses qui lui plaisent. Dans les cieux, notre corps est plus indépendant que dans un lit terrestre. Le ciel est un lit où dorment les saints ; nous nous battons contre l'espace. Le ciel est aussi un morceau d'espace, mais c'est un lit ; on accepte l'espace s'il se compose d'un lit, d'une piscine, d'un parc privé. L'espace auquel nous sommes confrontés est hostile à nos désirs ; il faut le conquérir. Nous sommes las des combats. Dans un lit, il ne faut rien combattre, sauf les cauchemars. Depuis quelques temps les cauchemars nous aiment ; nous les avons apprivoisés. Il n'y a pas de requins dans la piscine. C'est la réalité ultime.

Ce qui ne plaît pas aux hommes, plaît à Dieu. Dieu n'aime pas la *Neuvième* de Beethoven ; Il n'aime pas Shakespeare non plus. Il aime les moines crasseux. En tout cas, c'est ce que pensent les moines. Au lieu de composer des quatuors, ils fouettent leur corps qui rêvait de jeunes filles et de caviar. Le caviar ne plaît pas à Dieu et Il ne comprend pas les moines. Comment peut-on rêver de caviar ? Et de jeunes filles ? Sont-elles mieux que les vieilles filles ? Sont-elles toujours en fleur ? Dieu ne comprend pas les humains. Il comprend les souffrances que les moines s'infligent ; Il ne comprend pas les plaisirs auxquels s'adonnent les hommes. Le vin des hommes est si mauvais que Dieu a envie de le cracher tout le temps. Il crache le vin des hommes et il se met

à pleuvoir. Quand c'est une pluie rouge qui tombe, les femmes disent que le ciel saigne. « Une douzaine de démons ont blessé une douzaine d'anges », disent-elles. C'est Dieu qui crache du gros rouge qui tache.

Prie plus fort quand tu as mal. On prie de plus en plus fort ; on a de plus en plus mal. On se demande si la douleur ne vient pas de la prière. « C'est impossible », se dit-on et on continue à prier. Mais le médecin dit : « Pas d'efforts. Calme absolu. » Chaque prière demande un effort, surtout si l'on prie fort. Si l'on prie à haute voix, il faut supporter sa propre voix. On finit par crier et on ne supporte pas ses cris. On dit souvent aux autres : « Parlez plus bas. » A présent, les autres viennent et disent : « Priez plus bas. Nous n'entendons pas nos propres prières. Nous n'avons pas besoin de votre prière. Notre prière est bien ciblée, tandis que vous dites n'importe quoi. » On répond : « Les prêtres recommandent de prier plus fort. » « Et le médecin ? Vous avez oublié votre médecin. » On répond : « Il offre des remèdes terrestres. On a besoin d'un médicament céleste. » On continue à prier très fort. La prière devient de plus en plus faible. On ne fait plus aucun effort. On meurt en paix.

Un moine se sert d'un bâton comme d'une canne. Un jour il commet un péché qui est plutôt innocent. Mais son ordre n'aime pas les péchés, quelle que soit leur nature. On lui enjoint de planter le bâton et de l'arroser. « Si le bâton fleurit comme un arbre, nous te pardonnerons ton péché. » Le moine arrose le bâton et prie tout en l'arrosant. Il arrache quelques feuilles à un arbre voisin et frotte le bâton en espérant que les feuilles exerceront une bonne influence sur lui. Il espère que le bâton tombera amoureux des feuilles, qu'ils auront des enfants : des feuilles et des branches. Il frotte son corps contre le bâton en espérant que son corps lui donnera un peu de vie. « C'est un péché », dit son supérieur. Le moine cueille une fleur et l'accroche au bâton. « Regardez ma fleur, dit-il aux autres moines. Elle est longue et belle. Elle est plus svelte, plus belle qu'une fleur normale. » « Il nous faut un arbre, disent les autres. Il n'y a pas assez d'arbres dans notre jardin. » « Mais je n'aime pas les arbres, dit le pécheur. Je préfère les fleurs. » « Dieu préfère les arbres », disent les autres. Et ils évoquent l'Arbre de Vie.

C'est un moine qui appartient à la confrérie des Crucifiés. Vêtu de noir, pieds nus, chaînes aux pieds, il avance lentement, le dos courbé et les bras repliés sur une croix de bois. Derrière lui marche un flagellant qui porte également une croix de bois. De temps en temps, ils posent leur croix, s'agenouillent et se fouettent. Ensuite ils ramassent leur croix et continuent leur chemin. Chemin faisant, ils prient et pincent leur corps. Leur dos est couvert de sang ; leur poitrine et leurs bras exhibent une multitude de bleus. Autrui dit au deuxième moine : « Tu peux t'arrêter pour te flageller à l'aise. N'oublie pas que tu es un flagellant, pas un crucifié. Tu n'as pas encore mérité cet honneur, la Croix. » Le flagellant s'arrête ; le crucifié continue son chemin de croix. Il marche, il se flagelle, il marche de nouveau. Il arrive au bout du monde et voit le ciel à ses pieds. « Le chemin de croix se termine ici, se dit-il. C'est un chemin attaché à la terre. Au ciel on ne porte pas de croix. » Il laisse tomber la croix, mais elle ne tombe pas, comme si elle ignorait la force de gravitation. Le moine doit continuer sa marche. On lui a dit : « Marche aussi longtemps que possible. Fais l'impossible pour marcher éternellement. » Il marche à travers le ciel, la croix posée sur son dos.

Nous disposons d'une double nature : la nature innée et la force vitale. La force vitale, nous savons ce que c'est. Si nous soulevons un coffre rempli de pierres, c'est la force vitale qui nous aide à le soulever. Sans elle, le coffre resterait où il est. D'ailleurs, on se demande pourquoi il faut le soulever. Pour le porter quelque part ? Personne n'a besoin de ces pierres : ce ne sont pas des pierres précieuses. Personne n'a besoin du coffre non plus : il est amoché et sa serrure est abîmée. Cette fois, on peut se passer de la force vitale. Mais on a toujours besoin de notre nature innée. Pourquoi ? Parce que elle est innée et tout ce qui est inné nous appartient. Nous ne pouvons pas vivre sans notre foie ou notre estomac. La nature innée est une sorte de foie ou d'estomac : on ne l'enlève pas sans endommager le corps. Nous savons à quoi sert l'estomac, même si nous ne savons pas exactement comment il fonctionne. Et la nature innée ? On nous dit : « Il faut que vous soyez naturel. » Alors, nous faisons appel à la nature innée et devenons naturel – tout naturellement. Nous sommes bio. Personne ne dit que nous sommes hypocrites.

Il paraît qu'il ne faut pas mêler les souffles : les Parfaits n'ont pas recours à cette pratique. Nous ne sommes pas parfaits, mais nous voulons rejoindre les Parfaits dans leur quête permanente du parfait. (Contrairement à ce que l'on croit, les Parfaits ne sont parfaits que s'ils continuent leur quête du parfait.) Nous sommes des perfectionnistes dans l'âme, mais notre corps ne nous obéit pas toujours ; notre cerveau non plus. Seule notre âme est parfaite car elle vient du ciel. Et le ciel est parfait, même s'il est couvert de nuages. Notre âme se moque de notre corps et de notre cerveau. On dit que ceux qui se moquent des autres ne sont pas parfaits, mais ce n'est pas vrai. Notre âme nous en fournit la preuve. Elle continue à se moquer de notre corps en disant : « Ne mêle pas tes souffles. Un souffle ne te suffit donc pas ? Tu as un nez, un seul. » Le corps répond à l'âme : « J'ai un nez, mais j'ai deux narines. Un souffle passe par une narine, l'autre par l'autre. Ces souffles se mêlent à la sortie des narines. Je ne peux pas les en empêcher. » « Il faut te boucher une narine », dit l'âme. Nous attrapons froid ; nous respirons par la bouche. Nous sommes parfaits.

Il faut obtenir le souffle de la vie, sinon on risque de mourir. Il ne suffit pas de respirer normalement : ce n'est pas normal. Seul le souffle de la vie garantit l'immortalité. Où est-il ? Comment l'obtenir ? Il vient des quatre directions. Le souffle normal vient d'une seule direction ; il est unidimensionnel. Le souffle de la vie prend en considération les autres directions et les autres dimensions. Il y a quatre directions et quatre dimensions. Le souffle de la vie les porte vers nous et nous les recevons avec lui. Nous sommes dans notre voiture. La police nous arrête pour nous faire subir un examen de plus. Nous avons subi une multitude d'examen dans notre vie, mais la police ne veut en rien savoir. Un policier nous fait souffler dans un ballon. Nous soufflons pour ne pas avoir de problèmes avec la police. Le policier regarde le ballon. « C'est le souffle de la vie, dit-il. L'alcool n'y pénètre pas. Vous avez un autre souffle en réserve. C'est ce souffle-là qu'il faut que je dois examiner. » Nous répondons : « Nous n'avons pas d'autres souffles. Nous ne mêlons jamais les souffles. Nous n'avons qu'un souffle. C'est le souffle de la vie, le souffle blanc. Il est très fort parce qu'il ne partage pas son pouvoir avec la mort. » Nous soufflons dans le visage du policier et il repart.

Il faut que l'on visualise des souffles et des divinités. On a déjà visualisé plusieurs souffles. D'abord, on les a mêlés ; ensuite on les a démêlés. Mais les divinités sont une autre paire de manche. On connaît la Vierge Marie, mais on ne connaît pas les divinités chinoises. Pour visualiser la Vierge, il suffit de prendre n'importe quel livre consacré à la peinture italienne. On n'a pas besoin d'aller à Lourdes ; on n'a pas besoin de devenir une jeune fille, pure et simple. Mais les divinités chinoises posent problème. Même si l'on a des livres qui racontent par le menu les péripéties de leur vie, on n'en est pas plus avancé. Même si l'on regarde leurs images, on n'arrive pas à les visualiser parce qu'on ne les connaît pas. Pour visualiser quelqu'un, il faut le connaître par cœur. Il faut pouvoir le compléter. Une divinité n'est jamais complète. C'est pour cela qu'y a tant d'hérésies.

J'ai une multitude de désirs. Pour les imposer, j'ai recours à un excellent avocat. Il me demande d'abord quels sont mes désirs. Je les énumère en sa présence et il note mes désirs dans son carnet. Ensuite il les impose, un par un. Il y a quelques individus devant lui et l'avocat impose mes désirs. Les individus font « oui » de la tête ; mes désirs sont imposés. Je règle la note de l'avocat et je reste en tête à tête avec mes désirs. Que puis-je en faire ? C'est eux qui doivent faire quelque chose pour moi, d'autant qu'ils sont imposés. Tout le monde est prêt à satisfaire tous mes désirs. Par quel désir commencer ? J'hésite et le temps passe ; mes désirs s'émoussent. Ils ne sont pas aussi forts qu'à l'époque où ils n'étaient pas encore imposés. On dit qu'un désir satisfait déçoit. Ce n'est pas le désir qui déçoit ; c'est le résultat de son accomplissement. Alors, je refuse d'imposer mes désirs ; ils vivront avec moi à l'état embryonnaire. Un désir satisfait est un enfant mort-né et j'ai assez de morts sur la conscience.

On dit que le désordre nuit à la santé. Nous sommes programmés pour l'harmonie et les diverses structures. Le désordre n'est pas structuré ; il plante son chaos dans le cerveau. S'il y a du désordre chez nous, nous voyons le monde dans un miroir déformant. Les rues de New York et de Saint-Petersbourg ne s'apparentent plus aux lignes droites. Ce sont des courbes que notre cerveau engendre sous l'influence du désordre qui règne chez nous. Les autoroutes subissent le même sort : elles tournent en tous sens. Le nombre d'accidents augmente à cause de notre désordre. Les autres aussi en sont des victimes. Et pourtant tout paraît inoffensif. Nous jetons nos chaussettes par terre. Leur nombre augmente. Il y a des chaussettes partout et le tableau qu'elles peignent sur le tapis n'est pas harmonieux ; il est chaotique. Nous pensons que les chaussettes omniprésentes et chaotiques ne nuisent pas à notre santé. Nous ne vivons pas à quatre pattes ; nous ne les léchons pas. Même si elles sont pleines de microbes, nous ne tombons pas malade. Mais nous mourrons d'un accident de la route.

Je constate plusieurs ruptures. Il y a une rupture d'avec mon propre corps : il ne m'obéit plus. Je ne suis pas très sportif ; mon corps ne m'a jamais obéi complètement. Si je lui avais dit : « Exécute un saut de cinq mètres », il ne l'aurait pas fait. Trois mètres, quatre mètres tout au plus. Mais quand ma volonté lui disait : « Lève-toi et marche », il se levait et il marchait. À présent, il ne veut même pas se lever. Je sais que je n'ai rien

à faire ni à l'extérieur ni à l'intérieur de ma maison. Les boîtes de conserves sont près du lit et je n'ai qu'à tendre la main pour les attraper et les mettre sur ma poitrine qui me sert de table. Il y a aussi une rupture d'avec mon environnement car je ne sors pas de chez moi. Il y a aussi une rupture d'avec mes relations : mes proches, mes collègues et mes amis. Au début, ils venaient me rendre visite. À présent ils ne viennent plus. Il y a une rupture d'avec moi-même. Je m'enferme dans un sentiment d'impuissance et de culpabilité. Je ne suis plus en paix avec moi-même ; je trouve la guerre. Mon corps gagne cette guerre ; moi, je la perds. Mais puisque mon corps gagne, il ne peut être malade. Cette certitude est ma seule consolation.

On danse et on oublie la mort. Il ne s'agit que d'un oubli, comme on dit : la mort est toujours là. Non, elle n'est plus là. « Mort, où est ta victoire ? » a dit Saint Paul. Nulle part. On cherche la victoire de la mort et on ne la trouve pas. On voit un cadavre. Est-ce une victoire de la mort ? Non. C'est une défaite de la vie ; c'est une victoire du temps. La mort n'y est pour rien. La mort est morte, comme disent les poètes. Alors, on commence à chercher le cadavre de la mort. On voit un cadavre. Est-ce le cadavre de la mort ? Non, c'est un homme tué par le temps. C'est un cadavre de la vie. Il a vécu ; il est mort. Il était un homme ; il n'est plus un homme. C'est le cadavre d'un homme, puisqu'il était un homme. C'est un cadavre de la vie, puisque il a vécu. Cela n'a rien à voir avec la mort. On peut dire que cet homme est mort, mais le cadavre que l'on voit n'est pas celui de la mort. On ne trouve nulle part le cadavre de la mort ; on ne trouve pas sa victoire non plus. Il y a des défaites et des hommes morts. Les femmes sont mortes, elles aussi.

Il faut comprendre ce que l'on veut dire quand on parle de l'éternité. Même l'univers n'est pas éternel, mais on continue à utiliser ce mot qui ne veut rien dire. Qu'il nous dise quelque chose, ce mot. Supposons que cet instant dure éternellement. Ce n'est plus un instant ; ce n'est plus la vie car la vie ne dure pas éternellement. Aucune vie ne dure éternellement, par conséquent ce n'est pas la peine d'en parler lorsqu'on parle de l'éternité. La mort est-elle éternelle ? Pas davantage. Certes, elle est plus près de l'éternité que la vie, mais on ne sait jamais avec la vie. On voit la mort partout ; cela dure des siècles, des millénaires. Et puis on voit un brin d'herbe ; l'éternité de la mort est détruite. Ce brin d'herbe est inutile, superflu ; qui plus est, il détruit la seule éternité sur laquelle on puisse compter. Mais il pousse malgré nos protestations. Il n'y a rien à faire – il est là, ce témoignage de la vie. Et la mort se cache dans un coin.

Où commence et où se termine un être humain ? On dit : « C'est inhumain. » On le dit à propos d'un acte commis par un homme. Cet homme est un être humain, sinon on ne dirait pas : « C'est un homme. » D'ailleurs, on ne le dit pas. On dit : « Ce n'est pas un homme digne de ce nom. » Est-ce un faux homme, une sorte de Golem ou de Frankenstein ? On nous dit qu'il agit comme Frankenstein. Mais non, Frankenstein était inoffensif. On ne sait plus que dire et l'homme continue à exister. Il fait l'amour avec des femmes qui disent : « Quel homme ! » Et elles ajoutent : « Quel bel homme ! » Il est beau et imbattable sur le plan sexuel. Mais il est aussi inhumain. Dès qu'il s'installe dans un lit avec une femme, il devient parfait. C'est un modèle que n'importe quel

homme doit imiter pour que l'on dise à son sujet : « Quel homme ! » Dès qu'il quitte le lit, il devient un monstre, une bête féroce. Son humanité se termine au pied du lit.

L'âme est indestructible ; elle est aussi immuable. La mort veut l'anéantir, mais l'âme dit : « Tu fais une erreur. Ce n'est pas moi qui dois mourir ; c'est le corps où je suis tapie. Détruis le corps, je n'en ai cure. Moi, je m'envolerai vers les étoiles. Je serai enfin libre. » Mais l'âme oublie qu'elle est immuable. Elle traverse le cycle des naissances et des morts sans bouger. Ce sont les corps qui bougent. Un corps part ; on l'enterre et l'on n'en parle plus. Un autre corps arrive. L'âme est prête à le recevoir. Le corps l'enveloppe de tous côtés ; c'est une enveloppe, rien de plus. L'âme est au chaud ; elle est contente. Elle est protégée contre les intempéries et la cruauté humaine ou inhumaine. Un autre corps arrivera bientôt. Ce corps appartiendra à un lion ou à un crapaud : tout dépend de la conduite du corps où l'âme se trouve en ce moment. L'âme entend des sons harmonieux et se dit que le corps se comporte bien.

Brusquement Dieu devient gris, insipide. Il a même l'air stupide parfois ; aujourd'hui, par exemple. Mais Il est Dieu malgré tout et il ne faut surtout pas l'oublier. Il ne faut surtout pas qu'Il s'efface, qu'Il nous quitte. Vaut mieux avoir un dieu stupide qu'un démon intelligent. Nous n'avons qu'un dieu ; nous ne pouvons donc pas L'échanger contre un autre dieu. Nous ne pouvons pas congédier un dieu stupide en disant : « Tu débloques. Je ne peux plus te garder. Vas-t-en. » Un dieu licencié est impensable dans le cadre de notre religion. Nous devons composer avec notre Dieu, notre Seigneur, notre Sauveur. S'il nous paraît stupide, c'est nous qui sommes stupides car nous ne Le comprenons pas. Au lieu de discourir à propos de sa stupidité, nous disons : « Ses voies sont impénétrables. » L'affaire est réglée. Si Dieu nous paraît insipide, c'est nous qui sommes insipides. Les mystiques et leurs visions sont moins insipides que les bla-bla des athées.

Il n'est pas facile de reconnaître Dieu quand il parle à l'homme. On entend une voix ; il n'y a personne dans la pièce où l'on se trouve. C'est sans doute Dieu qui parle ; ou c'est le voisin qui ne sait pas parler tout bas. On ne reconnaît pas la voix du voisin, mais on ne reconnaît pas la voix de Dieu non plus – pour la bonne raison qu'on ne la connaît pas. On se dit : « C'est la voix de Dieu. Maintenant on connaît Sa voix. » On se dit qu'on la reconnaîtra demain, si Dieu daigne nous parler demain ou après-demain. On peut même attendre une semaine, s'il le faut. Mais on n'est pas encore sûr que ce soit la voix de Dieu que l'on entend. Comment entendre quelqu'un que l'on ne voit pas ? On ne voit pas Dieu ; on ne voit même pas le voisin – pas en ce moment, en tout cas. On devine la présence de Dieu. On joue aux devinettes et on gagne en disant : « C'est Dieu. » Et puis on se dit : « Ce serait si simple s'Il se manifestait au grand jour ! » « Il s'agit d'affiner un peu son regard », dit Dieu.

Aujourd'hui, j'ai oublié de prier. J'ai prié une fois, mais ma prière n'était pas sérieuse. Je ne compte donc pas cette prière et je ne compte pas sur elle. Ce genre de prière n'apporte rien du tout. C'était une prière traditionnelle ; j'ai fait mon devoir et j'étais satisfait. Ensuite j'ai compris que j'avais fait une erreur. On ne prie

pas comme cela ; on ne se moque pas de Dieu. On peut se moquer de son voisin, mais Dieu n'est pas un homme d'à côté. Pour qu'Il s'approche et s'installe à côté de la maison ou même à l'intérieur de la maison, il faut prier sérieusement. Il faut que j'aille à la messe : d'habitude, à l'église on reçoit une thérapie de choc. J'ai besoin de chocs en ce moment. Tout va bien et je n'aime pas ce train-train qui ne me réserve aucun choc, aucun bouleversement de mon être. Il faut me secouer de temps en temps pour que je vive pleinement. Seul Dieu sait le faire – par l'intermédiaire de son église. Pendant la messe, je risque de pleurer comme une madeleine. Il ne faut surtout pas oublier les lunettes de soleil.

C'est le soleil qui occupe le centre de l'univers. Et la terre est au diable vauvert – par rapport au soleil. Nous ne sommes pas au centre, donc nous ne sommes pas supérieurs à tout le reste. Les êtres supérieurs sont toujours au centre ; et les autres sont dans leur petit coin, sur la circonférence. Nous sommes des êtres inférieurs. Qui sont nos supérieurs ? Où habitent-ils ? sur le soleil ? Il n'y a pas de vie sur le soleil car il fait trop chaud sur sa surface. Sans doute fait-il encore plus chaud dans ses entrailles, mais personne ne pense aux entrailles quand il s'agit de la vie. On pense à la surface de la terre et au ciel où voyagent les avions. Seules les taupes vivent sous la terre et on ne s'occupe pas de taupes en ce moment. Nous sommes tout de même supérieurs aux taupes. Pourquoi ? Parce que nous vivons sur la surface de la terre, pas dans ses entrailles. Par rapport aux taupes, nous sommes au centre de l'univers.

On voit d'abord la lumière ; puis on voit une sorte de séparation. C'est le ciel qui joue le rôle de trouble-fête. Si l'on pouvait vivre dans la lumière, sans aucune séparation, on serait heureux. Le ciel intervient et gâche tout. « Il faut créer le monde, dit-il. La lumière n'est pas le monde. » « Si, disons-nous. La lumière est un monde en soi et ce monde nous plaît. » « La lumière est une *chose* en soi, pas le monde. Il n'y a qu'un seul monde et il faut le créer, sinon il n'y aura pas de vie. » « On n'a pas besoin de vie, disons-nous. C'est la lumière qu'il nous faut. » « Vous aurez le siècle des lumières », dit le ciel. « Un siècle ne suffit pas. Il nous faut l'éternité. » Le ciel ne répond plus ; la terre fait son apparition. La séparation continue et la nuit assombrit le ciel. La terre est sombre, elle aussi. Nous sommes sombres. C'est la création. Et la séparation continue. La terre se sépare de l'eau ; l'eau se sépare des icebergs.

On m'a arraché un morceau d'âme. Un drame familial, comme d'habitude. Ce n'est pas le premier morceau que l'on m'arrache. Mon âme est en lambeaux. Autrefois, je me disais : « Mon âme est sans défaut. » Ensuite je me suis mis à dire : « Mon âme est sans repos. » A présent il n'y a que des lambeaux ; il n'y a plus d'âme. Ces lambeaux sont peut-être sans défauts ; en tout cas, un ou deux sont peut-être parfaits. Je n'en sais rien. Je sais qu'il y a des lambeaux ; c'est tout ce que je sais. Je sais aussi qu'il y aura d'autres drames dans ma vie. Depuis quelque temps, ma vie est un drame où la comédie n'a pas de place. Il y a un peu d'humour dans ce drame – comme dans les tragédies de Shakespeare. Il y a des clowns qui disent des méchancetés spirituelles. De drôles de méchancetés. Peu importe – je ne les écoute pas. Je me pose cette question : « Ma vie est-elle une

tragédie ? » Il y a d'autres questions qui se posent : « Quelle est la différence entre une tragédie et un drame ? »
« Je ne sais pas », dit un clown. Et il ajoute : « C'est la vie. »

On est amoureux. On possède son moi et l'autre, dit Marsile Ficin. Parfois on ne possède ni l'un ni l'autre. L'autre est loin, même s'il est tout près ; le moi n'est pas loin. Il est trop près peut-être. Il est si près qu'on ne le sent plus. C'est moi. Je me lève et je prends un petit déjeuner. C'est moi qui prends le petit déjeuner. Il n'y a pas d'autres moi. Quand on parle de moi – ou du Moi –, on a l'impression qu'on parle de quelqu'un d'autre, surtout si l'on dit « je » dans la même phrase ou dans la phrase suivante. C'est une sorte d'aliénation. Et puis on tombe amoureux et l'autre se met à côté du Moi. On se demande parfois : « Qui est-ce ? » Le Moi répond : « Moi. » L'autre répond : « Moi. » On dit au Moi : « Si on allait se promener ? » Le Moi répond : « Bonne idée ! » L'autre dit aussi : « Bonne idée ! » Mais l'autre n'est pas là ; la personne que l'on aime n'est pas là. Cette personne nous a quitté. L'autre est toujours là, à l'intérieur de notre corps. On se promène, on rentre et on dîne. L'autre mange avec appétit.

A l'intérieur d'un être humain, il y a un être social. Il téléphone à Autrui et dit : « Comment ça va ? » S'il ne dit pas « ça va » et ne téléphone à personne, il n'est pas social. Il s'agit d'un être individuel, un individualiste. S'il a envie de parler, il se parle à lui-même – parfois à haute voix. Et il adore les monologues intérieurs, si bien qu'on ne l'entend pas toujours. Et puis les monologues intérieurs commencent à le fatiguer ; il en est las. Il ne résiste pas à la tentation et téléphone à Autrui. Du coup, il devient un être social. Je ne crois pas que l'homme ait besoin de deux êtres : un être peut exercer deux métiers. Il est tantôt social, tantôt individuel. Parfois, il n'est ni l'un ni l'autre. Il est l'autre : il s'identifie à lui. Il regarde un film et voit un héros. Il imite ce héros pour devenir un héros. Il n'a pas envie de lui passer un coup de fil. Il n'a pas envie de lui parler non plus. Il n'est ni social ni individuel. Il n'est pas individuel parce qu'il est l'autre ; il perd sa personnalité au profit de l'autre. Mais l'autre n'en profite pas. Entre-temps, l'être social revient, téléphone à un ami et dit : « Je suis un héros. »

La nuit, le bord de la mer. Les vacanciers dansent sur les terrasses et autour des piscines. Ils ne pensent ni à Dieu ni à Satan. Ils ne pensent même pas à la danse. Ils se reposent et se défoulent. C'est bon pour leur santé physique et pour leur santé mentale. Toutes leurs santés en profitent et ils sont heureux. Ils tombent amoureux et profitent pleinement de leur amour. L'amour leur réchauffe le cœur qui est froid d'habitude. D'habitude leur cœur a la température de leur corps. Cette fois, il est plus chaud ; il brûle. Il réchauffe d'autres organes internes. Les intestins brûlent aussi. La lune s'y met également : le soleil la réchauffe. C'est ainsi qu'un père de l'Eglise décrit le sentiment de l'amour. La danse, les brûlures d'estomac, la lune qui s'apparente au soleil. Tout brûle, tout brûle. Bouddha dit que tout est en feu ; il dit que ce n'est pas bien. C'est la différence entre le Christianisme et le Bouddhisme.

Je ne saurais répondre à vos questions. Vous êtes qui ? Jean ? Paul ? Jean-Paul Sartre ? Vous parlez d'autrui, si mes souvenirs sont bons. Si mes souvenirs sont mauvais, vous ne parlez pas d'autrui. Vous parlez de la liberté – tout le monde le sait. On scande : « Sartre, liberté, Sartre, liberté. » Puis on ne scande plus rien. Vous oubliez le mot « puis » ; beaucoup de philosophes oublient le mot « puis ». Cela se passe maintenant : « liberté, liberté. » Et puis : « Autrui, autrui, l'autre, les autres. » On est content parce que tous les autres sont là. On les frappe sur toutes les autres joues ; ils sont contents parce qu'ils sont les autres. On les aime plus qu'on ne s'aime. On n'aime pas ce qu'on est, donc on aime les autres. On fait une déclaration d'amour. À qui est-elle adressée ? À l'autre, naturellement. L'autre se lève et dit : « C'est moi. C'est à moi que l'amour s'adresse. » On règle le rayon de l'amour et on l'oriente vers l'individu qui dit que c'est lui.

Un projet. On discute de ce projet et l'on trouve que ce n'est pas un projet. C'est une feuille de papier sur laquelle on a écrit quelques mots. Ensuite on montre ce soi-disant projet à un homme important et il dit : « Ce n'est pas un projet. » « C'est quoi ? » C'est une question que l'on pose à l'homme important. « C'est une feuille de papier. » « Il y a des mots sur cette feuille », dit-on. « Ah bon ? dit-il. Où sont ces mots ? » « Sur cette feuille. » « Où ? » « Sur cette feuille. » Le monde est sur une feuille de papier ; le monde est ailleurs. Cela veut dire qu'il faut chercher ailleurs. On cherche ailleurs et l'on trouve sa maison et aujourd'hui. Il n'y a rien d'autre. Si vous ne voulez pas vivre aujourd'hui, vous vivrez demain ou avant-hier ; vous vivrez au XXII^e siècle ou au XII^e siècle. Vous vivrez de toute façon, puisqu'on parle de vous. Même si l'on ne parle pas de vous, vous vivrez dans les siècles des siècles.

On ne parle pas de vous, mais vous vivez dans les siècles des siècles. Peu importe si l'on parle de vous ou non. Vous vivez et un siècle passe ; deux siècles passent. On ne parle pas de vous, mais vous parlez vous-même. Vous parlez de vous-mêmes et parfois vous parlez des autres – pour dire quelque chose des autres. Il ne faut pas être trop égoïste. Vous n'êtes pas égoïste ; vous êtes humaniste. Vous ne parlez que des autres. Il faut les aider, sinon ils mourront de faim. Si on ne les aide pas, ils se suicideront. Et le suicide est un grand pêché : si l'on se suicide, on dispose de la vie que l'on ne possède pas. La vie est un cadeau et ce cadeau est offert par Dieu. On le trouve sous un sapin de Noël. On trouve ce cadeau et on commence à vivre. Vous acceptez le cadeau et vous vivez. On ne parle pas de vous, mais vous parlez. Vous n'êtes ni sourd ni muet. Vous parlez de la vie et vous vivez en parlant.

« Apprenez-nous à revêtir chaque jour notre condition humaine comme une robe de bal. » Nous adressons ces paroles à un sage. Il dit : « Vous n'êtes pas nu. » « Non, mais ce n'est pas le vêtement que nous aimerions porter. » « Vous voulez une robe de bal ? » « Une robe de bal qui s'appelle 'condition humaine'. » Le sage sort une robe de bal d'un tiroir de son bureau et dit : « Essayez-la. » Nous essayons la robe et constatons qu'elle est ravissante. « Elle est ravissante, dit-on, mais ce n'est pas la condition humaine. » « Cette robe est humaine, dit le sage. Elle est destinée à un être humain. Elle est donc humaine. Tout ce que vous voyez est la condition humaine. Il n'y a rien d'autre sur terre. » « Et la condition animale ? » On pose cette question au sage. « C'est

aussi la condition humaine. La condition végétale aussi est humaine. » « Et qu'est-ce qui est inhumain ? la condition humaine ? » On pose cette question au sage. « Oui. Mais cela s'appelle la 'condition inhumaine'. »

Nous nous adressons à un gourou. « Nous avons maintenant notre condition humaine. Les hommes portent un smoking, les femmes une robe de bal. » « Que vous faut-il de plus ? » dit le gourou. « Nous savons que la condition humaine existe sur terre. Pourriez-vous nous dire si cette condition existe aussi au ciel ? » « Pourquoi voulez-vous le savoir ? » « Nous voulons savoir si nous irons au Paradis ou non. » « Si vous êtes les élus. » « Nous sommes les élus, disons-nous, parce que nous portons des vêtements luxueux. Nous ne sommes pas habillés n'importe comment. Nous ne portons pas des jeans. » « Cela ne suffit pas », dit le gourou. « Que pouvons-nous faire de plus ? » disons-nous. « Pour aller au paradis, il faut revêtir la condition céleste. » « Que devons-nous porter ? » C'est la question que l'on pose au gourou. « Des lambeaux », dit-il. « Alors, nous préférons rester sur terre, disons-nous. Nous vivons dans le paradis terrestre et nous n'avons pas besoin d'un autre paradis. »

Nous voulons vivre cette vie ; nous n'avons rien contre elle. Cette vie est belle et nous voulons la vivre pleinement. Mais nous ne voulons pas la vivre comme un casse-tête chinois. Nous n'aimons pas les mathématiques. Nous aimons les fêtes. Nous savons qu'il y a beaucoup de théorèmes dans la vie et que les mathématiques sont nécessaires pour la survie de la race humaine. Mais nous ne sommes pas doués pour les mathématiques. Que les anges s'en chargent ! Nous avons beaucoup d'anges gardiens et ils sont tous de grands mathématiciens. Ils nous disent : « Attention à la marche. » Puis ils nous disent : « Il y a trente-deux marches. Ne vous trompez surtout pas dans vos calculs. » Nous disons : « Chers anges ! S'il vous plaît, comptez les marches pour nous. Nous ne sommes pas doués pour les calculs. Sur quelle marche sommes-nous ? Pourquoi vous taisez-vous ? » Les anges ne disent plus rien. Nous nous arrêtons pour ne pas tomber. Nous nous asseyons au milieu de l'escalier. Les mathématiques nous aident à résoudre le théorème de l'escalier.

On entend la musique universelle de l'amour. Est-ce un quatuor ? Non, ce n'est pas un quatuor. C'est un oratorio auquel tout le monde participe. Même ceux qui ne savent jouer aucun instrument y participent. Même ceux qui n'ont pas de voix y participent parce que l'amour le mérite. Même ceux qui n'ont pas d'oreille musicale chantent cet oratorio. Ils chantent faux, mais cela n'a pas d'importance : c'est la participation qui compte. On écorche les oreilles des anges, mais les anges sont patients. La cause est bonne et ils sont prêts à souffrir. Ils sont même prêts à donner leur vie pour la bonne cause. Nous aussi. Nous mourrons au nom de l'amour. Il va sans dire que nous ressuscitons : ceux qui aiment ressuscitent toujours, quel que soit le nombre des morts qu'ils subissent et traversent. Ils ressuscitent et se mettent à chanter. Nous chantons aussi : nous ne sommes pas encore morts. La Callas chante aussi : elle est ressuscitée car elle aime toujours Onassis. Elle chante, mais on n'entend pas sa voix. Quand toute l'humanité chante, on n'entend pas la Callas.

J'attends une invitation ; elle n'arrive pas. Tant qu'elle n'est pas là, je ne peux rien. Sans cette invitation, la vie n'a pas de sens. Je veux que l'on m'invite au paradis. On me dit : « Mais vous pouvez y aller sans être invité. Allez-y, marchez ! » « Je ne parle pas du paradis terrestre, dis-je. Je n'en ai cure. C'est le paradis céleste qui m'attire. D'ailleurs, c'est le seul paradis qui compte. » On me dit : « Allez-y, volez. » « Je ne sais pas voler », dis-je. « Alors prenez un avion. Même un hélicoptère peut vous transporter au Paradis. » Mais je n'écoute pas ces conseils. Mes amis le savent : je ne viens jamais à l'improviste. Si je veux leur rendre visite, je m'y prends à l'avance. Je leur téléphone et je dis : « Puis-je venir chez vous dans une semaine ? » Ils disent « oui » et je viens. Je n'ai pas envie de changer mes habitudes, d'autant qu'il s'agit du paradis. Je ne peux passer aucun coup de fil. À qui pourrais-je téléphoner ? Je ne connais aucun numéro de téléphone ; je parle des téléphones célestes. C'est une bonne excuse. Je ne peux pas annoncer ma visite car je ne possède pas l'annuaire paradisique. Mes amis m'approuvent. Ils me disent : « Au revoir. » « A bientôt, j'espère », dis-je.

J'attends une force. Je suis assez fort : mon corps est fort et mon intellect ne lui cède en rien. Mais j'attends une force qui me poussera. Je veux que l'on me pousse pour que je puisse aller vers le but que je ne peux pas atteindre sans l'intervention d'un autre. Il intervient et je vais plus loin. Je traverse les frontières que je ne me représentais pas. Je ne pensais pas que je pourrais aller aussi loin : grâce à la force, je le fais. Quelque chose me pèse. Je ne sais pas ce que s'est. C'est peut-être ma conscience ou mon inconscient. Ou simplement les lois de la pesanteur. J'aspire à l'absence de pesanteur. C'est la force qui s'en charge d'habitude. Elle enlève la pesanteur et l'on traverse les frontières. Voici la force. Elle sonne à la porte et je l'accueille chaleureusement. Je lui pose cette question : « Combien de frontières allons-nous franchir ce soir ? » « Neuf », dit la force. « Allons-y », dis-je et nous partons. Je commence à compter : une, deux, trois, quatre...

Je tiens un énorme point d'interrogation. Je le tripote ; je ne sais qu'en faire. Je sais que le questionnement est nécessaire. On me questionne et je réponds : « Oui, non, oui, non. » Je questionne les autres à mon tour. Ils me disent : « Il fait beau. Il fait mauvais. Il pleut. Il fait chaud. » Malgré toutes les réponses, les questions demeurent. Et c'est très bien. La vie est un mystère – il ne faut surtout pas l'oublier. Tout est mystérieux ; tout est une énigme. Cet arbre est une énigme. On l'abat, on le coupe et on le vend à la Chine. L'énigme demeure. Dieu ne nous raconte pas tout. Il garde beaucoup d'informations dans ses tiroirs. Un saint ouvre un tiroir et dit : « Encore une énigme. Je pensais que j'y trouverais une solution. » Je tiens la solution de tous les problèmes. Tout est résolu ; il n'y a plus rien à faire. Alors, je pose à Dieu l'ultime question : « Que faire ? » La question résonne dans l'univers. J'entends un écho : « Faire, faire, faire, faire, faire. »

Encore une maladie ? Ce ne sont pas les autres qui en souffrent ; c'est moi. Les autres en souffrent aussi et je prends part à la souffrance générale. J'y participe *personnellement*. C'est ma maladie et je l'accepte. Je ne lui dis pas : « Soyez la bienvenue » ; je l'accepte, c'est tout. Cela ne veut pas dire que je la tolère. Je dois me battre parce qu'il faut agir. Comment agir en présence d'une maladie ? Il faut la battre. Je bats la maladie ; je la bats comme plâtre. Elle ne bouge pas ; elle reste plantée au milieu de mon corps, comme si de rien n'était. Je

continue à la battre – en pure perte. Je continue à perdre du sang. Alors, je continue la bataille ailleurs. Je téléphone à mon médecin et on me transporte à l'hôpital. À l'hôpital, je ne me laisse pas faire : je fais face au monde médical. Je réclame des informations ; je ne tiens aucun traitement pour acquis. Je défends bec et ongles ma liberté de patient. Je veux quitter l'hôpital. On me dit : « Non, c'est trop tôt. Vous n'êtes pas encore guéri. » « Je suis libre parce que je vis dans un pays démocratique », dis-je. Et je quitte l'hôpital.

Chaque jour nous revenons à la vie. La veille, nous étions tombés dans un trou. D'habitude, on compare le sommeil profond à un trou noir ; ou à la mort. C'est une mort partielle et chaque jour nous renaissions, nous ressuscitons – cela revient au même. Chaque jour, nous exerçons notre mémoire – au souvenir de la résurrection. Il va sans dire que nous nous en souvenons ; nous n'avons pas besoin de nous la rappeler. On nous dit parfois : « Vous souvenez-vous de la résurrection ? » « Comment peut-on l'oublier ? » disons-nous. Il est vrai que chaque jour nous la rappelle. Nous ouvrons les yeux et nous baillons ; nous sommes ressuscités. Nous prenons un bain ; cela nous fait du bien. Nous sommes ressuscités une fois de plus. Nous sommes frais et dispos ; nous sommes prêts à affronter d'autres épreuves. Il y a des épreuves qui nous font regretter notre résurrection quotidienne, mais nous n'aimons pas les blasphèmes. Et nous ne blasphémons pas.

On n'arrive pas à éliminer la souffrance. Alors, on la transforme, on la sublime. On écrit un poème : « Je souffre, je souffre. Aidez-moi ! » Après une courte réflexion, on ajoute : « Aimez-moi ! » Puis on écrit une symphonie et deux quatuors. La souffrance est sublimée, mais on continue à souffrir. Alors, on continue à écrire des poèmes et à composer des oratorios. On écrit un roman ; on l'intitule *La souffrance transfigurée*. On relit le roman, on le corrige. En le relisant, on apprend comment *transfigurer* la souffrance. C'est un ange qui a dicté ce roman. Ce sont des anges qui dictent aux humains leurs œuvres d'art. Privés d'anges créateurs, les humains sont impuissants. Un ange prend la main d'un sculpteur, la guide avec précaution et une sculpture fait son apparition. Un autre ange dicte un poème : « Je souffre, je souffre. Seigneur, délivre-moi de mes souffrances. »

L'existence devient de plus en plus précaire, plus fragile. Autrefois, l'existence était solide. On se disait qu'elle était faite d'une matière résistante, incassable. On comprend que l'on s'est trompé : l'existence est fragile. Si on la laisse tomber, elle se casse en mille morceaux. On blâme celui qui nous l'a envoyée. Pourquoi n'a-t-il pas écrit « FRAGILE » sur le paquet ? C'est sa faute. Si l'on avait vu ce mot sur le paquet, on aurait fait attention. Il n'y avait rien sur le paquet. On s'est dit que l'on pouvait tout faire avec cette existence. On pensait que l'on pouvait jouer avec elle au football, au basket-ball. L'existence tombait, bondissait, rebondissait, se fragilisait. Elle se cassait en mille morceaux. On en ramassait quelques uns et on continuait à jouer. Les morceaux se cassaient à leur tour. Ils continuent à se casser. On en a assez ; on ne veut pas que l'existence se casse sans arrêt. On la transforme en chiffon à poussière et l'on passe un coup de chiffon. Il vaut mieux enlever la poussière que jouer au football.

Les hommes s'unissent à leurs semblables ; une civilisation est née. On leur dit : « Non, ce n'est pas une civilisation. Vous n'êtes pas des êtres civilisés. Vous êtes des barbares. Vous avez donné naissance à la barbarie. » Pour ne pas devenir trop barbares, les hommes se séparent pour vivre chacun de leur côté. On dit à chacun d'eux : « Tu es un barbare, mais tu ne peux pas vivre seul. Tu ne peux pas te procurer seul tout le grain nécessaire à ta survie. Ibn Khaldûn le dit. Le plus grand historien de l'Islam. Si tu unis tes efforts à ceux d'un forgeron et d'un menuisier... » « J'irai à la boulangerie la plus proche et je m'achèterai du pain, dit le barbare. Je n'ai besoin ni de menuisier ni de forgeron. Je sais qu'ils peuvent fabriquer des instruments aratoires, mais je suis assez civilisé pour faire des courses. Je suis barbare dans tous les autres domaines. Je ne comprends rien à la culture et à la science. Je brutalise mes semblables. Mais je me nourris de pain et je me porte comme un charme. » C'est pour cela que la barbarie survie à tous les cataclysmes.

On se demande où vont les animaux après la mort. Ils iront où l'on ira : on ne peut pas vivre sans animaux. Aucun paradis n'est concevable sans eux. On ira sous terre, peut-être. On va sous terre ; les animaux vont sous terre. La terre est très hospitalière : elle accueille les animaux, les humains et même les feuilles mortes. Où vont les feuilles mortes après la mort ? Au Paradis. Que ferait-on sans elles, sans l'automne ? Mais la mort n'est pas admise au Paradis ; les feuilles y sont toujours vertes. Elles ne meurent jamais. Certes, on peut les arracher des branches ; on peut les peindre en jaune et les jeter par terre. On peut dépouiller tous les arbres de leurs feuilles. Et la pluie ? On peut grimper sur une échelle et arroser le Paradis. Et les autres feront la même chose pour les autres. Chacun grimpera sur l'échelle avec un arrosoir. C'est ainsi que l'on passe son temps au Paradis. Et le temps passe ; l'éternité aussi.

Le visage humain ouvre des horizons. Je ne sais pas si l'on discerne une transcendance en contemplant un visage humain. Il y a des philosophes qui croient que seuls les hommes ont un visage ; les animaux n'en auraient pas. Pourquoi ? Parce qu'il n'y aurait pas de transcendance dans leurs yeux. Les humains sont censés irradier la transcendance ; même leur nez le ferait sans le savoir. Je ne le crois pas. Si vous vous regardez dans un miroir, vous voyez votre visage. L'au-delà n'y est pas ; Dieu non plus. Pas même un petit ange ne vous rend visite par l'intermédiaire de votre visage. Vous connaissez votre visage ; vous le reconnaissez. Vous vous dites : « J'ai encore vieilli » et vous avez raison. Les anges ne vieillissent pas ; c'est pour cela qu'ils ne viennent pas quand vous regardez votre visage. Le miroir est peut-être transcendant ; votre visage ne l'est pas. Et le visage de l'Autre ? C'est un étranger ; il est beau. La transcendance y est peut-être ; en tout cas, dans ses yeux. Au lieu de chanter « Ah, les yeux noirs », on chante « Ah, les yeux transcendants ». La transcendance se limite à une chanson.

Le refus de choisir est aussi un choix. Je choisis n'est pas choisir. Je ne choisis rien du tout, sauf ce refus. Je choisis le refus et je choisis d'affirmer que c'est le meilleur choix. Si l'on me donne de l'argent, je le prends. Ce n'est pas mon choix. Quelqu'un a choisi de me donner de l'argent. J'ai le choix entre deux formes du même verbe : « accepter » ou « ne pas accepter ». Je choisis d'accepter le cadeau : il serait idiot de ne pas l'accepter. Je

refuse de ne pas l'accepter. Je suis fidèle à mon credo qui s'appelle le refus. Je refuse de mourir ; je n'accepte pas la mort. On dit que je n'ai pas le choix. Ce n'est pas la peine de vivre si l'on n'a pas de choix. Et pourtant je ne choisis pas la mort. C'est le plus grand refus que je puisse imaginer et je n'ai pas envie de rater une telle occasion. Je suis le champion des refus et le refus de la mort est le couronnement de ma carrière.

Lévinas dit qu'Autrui est le lieu de la vérité métaphysique. Ne parlons pas de la vérité : nous avons tout dit sur la vérité. Rien n'est vrai de ce que nous disons sur la vérité, mais cela n'a pas d'importance. Il faut continuer à en parler pour survivre. Nous disons : « C'est vrai » ou « C'est faux. » Ce qui est vrai ne nous tue pas : c'est cela, la vérité que nous recherchons. Nous recherchons ce qui ne nous tue pas. Nietzsche pense que la vérité peut tuer ; nous la recherchons quand-même. La vérité demande un sacrifice et nous nous sacrifions pour elle. Si nous voyons une pomme, nous disons : « C'est une pomme. » C'est la vérité physique. Mais nous recherchons la vérité métaphysique. Nous sautons par-dessus la physique et nous nous trouvons dans le royaume de la métaphysique. Autrui est là ; il nous attend. Il nous dit : « Voici la vérité métaphysique. » Il se déshabille.

Il n'y a pas de place. Il y a une toute petite place quelque part. On cherche ce quelque part. On trouve d'abord « quelque ». On se demande ce que c'est. Il est quelque chose. Quelle chose ? On cherche une chose et l'on trouve une chose. On ne sait pas si c'est la même chose ; on ne sait pas si l'on cherche cette chose-là. On trouve quelque chose et ce n'est déjà pas si mal. On trouve même deux choses. La première chose correspond à ce que l'on appelle « quelque chose ». La deuxième s'apparente à « n'importe quoi ». Que choisir ? Comme d'habitude, on n'a pas le choix. On choisit ce qu'il faut choisir. On choisit « ceci » parce que Dieu a dit : « C'est 'ceci' qu'il faut choisir. » Mais on parle du libre arbitre. On arbitre le match entre le libre arbitre et la prédestination et l'on choisit le libre arbitre. On n'a que l'embarras du choix. On choisit une place ; elle ne convient pas. Il faut vivre quelque part pour comprendre que ce quelque part ne convient à personne. On trouve « part ». On le cherche depuis longtemps. On le trouve et on s'y installe. Il n'y a plus de « quelque » ; il n'y a que « part ». « Où habitez-vous ? » « Je vis à Part. »

On ne dit jamais « non » ; on suit l'exemple des asiatiques. Au lieu d'un « non », on garde le silence. On dit « oui » tout le temps ; on affirme la création. La création est belle ; nous sommes contents. « Vous êtes contents ? » « Oui. » « Vous êtes heureux ? » « Oui. » « La vie est belle ? » « Oui. Rien n'est plus beau que la vie. Même la mort n'est pas aussi belle que la vie. Même *La mort du cygne* de Saint-Saëns n'est pas aussi belle que la vie. Même *La vie d'un héros* de Richard Strauss n'est pas aussi belle que la vie tout court. On dit « oui » à la vie d'un héros ; on dit « oui » à la mort d'un héros. On dit « oui » à tout : à une maladie, à une querelle, à un accident, à une mort accidentelle, à une mort naturelle. Tout est naturel parce que la vie est belle. Tout ce qui nous arrive est la vie et la vie est un cadeau. On aurait pu ne pas naître. On est né ; quel cadeau. Ce n'est pas un cadeau empoisonné ; c'est un cadeau tout court. Il est tout court peut-être.

On dit souvent : « Non. » On nous donne quelque chose et on dit : « Non. » On nous met cette chose dans la poche ; c'est une bombe, naturellement. On dit : « Non » et la bombe explose. Au lieu de dire « non », on retire la bombe de la poche et on la jette ailleurs – vers Autrui. Autrui explose et on part. On va dans une contrée où il n'y a pas de bombes. Alors, on commence à dire « oui ». On dit « oui » à un tsunami ; on dit « oui » à un génocide. On est las des « oui ». On se rabat sur la négation. On nie tout, même le ciel ; il n'existe pas. Les étoiles sont peintes sur le plafond de la chambre où l'on vit. C'est le baldaquin du lit qui raconte l'histoire des étoiles. On écoute cette histoire ; on dit soit « oui », soit « non ». L'histoire continue. Les étoiles vivent plus longtemps que n'importe quel humain. Il faut donc devenir une étoile. On grimpe au ciel grâce à l'échelle de Jacob que l'on utilise à chaque fois que l'on veut grimper au ciel et on devient une étoile. Quelle étoile ? L'étoile polaire.

Cela recommence, la transcendance. On ne peut pas vivre sans elle. On est à l'étroit dans le monde. Le monde est petit et sans intérêt. Certes, il y a la nature, les arbres, les lacs, les océans. Il y a le ciel et les étoiles. Il faut aller au-delà des étoiles, au-delà de notre corps. Il est trop petit et insignifiant. Notre âme est un être supérieur, mais elle est emprisonnée dans notre corps. Il faut libérer la prisonnière pour qu'elle puisse se promener où elle veut, où l'on veut. Il faut toujours aller au-delà – au-delà des apparences, au-delà de la physique. Vive la métaphysique ! Il faut toujours être au-dessus de tout cela. De quoi ? On ne sait pas. Mais il faut toujours être au-dessus, jamais au-dessous. Si l'on voit un mur, on le transcende. Si l'on n'arrive pas à la transcender, on appelle l'Autre. On scrute son visage, on se nourrit de sa transcendance pendant quelques minutes et on traverse le mur en un rien de temps. Il y en va de même pour les autres obstacles physiques : on les transcende grâce à l'Autre. On se débarrasse de la physique, on plonge dans la métaphysique et on embrasse la transcendance. Notre sœur, notre enfant.

Nous voyons des singes parmi nous. Que font-ils au milieu de nous ? Les singes ne vivent que pour devenir humains. Ils se transforment en hommes : c'est leur devoir. Ils n'offrent aucun intérêt en tant qu'individus. D'ailleurs, ce ne sont pas des individus ; ce sont des singes. Qu'attendent-ils ? Pourquoi sont-ils toujours des singes ? Il est temps d'évoluer. Devenez ce que vous êtes ! Vous êtes des hommes et des femmes. Votre état actuel est une introduction, une préface, un prélude à la fugue du bonheur humain. Ne voulez-vous pas avoir notre cerveau, nos connaissances, nos capacités à créer des œuvres d'art ? Ne voulez-vous pas croire en Dieu ? Ne nous dites surtout pas que vous ne pouvez pas quitter les arbres. Nous les aimons aussi ; il y a beaucoup d'arbres dans nos jardins. Avez-vous vraiment besoin d'y grimper, de sauter d'une branche à l'autre ? Certains humains le font aussi – Tarzan, par exemple. D'accord, il ne faut pas brûler les étapes. D'abord, les singes deviennent Tarzan ; ensuite, les singes deviennent Shakespeare.

Le monde chemine. Il pourrait rester tranquille. Tout va bien et nous n'avons besoin de rien ; ce n'est pas la peine de bouger. Mais le monde a la bougeotte. Il chemine vers la perfection. Nous sommes bien là où nous sommes ; mais la perfection est encore meilleure. C'est pour cela que nous nous levons, au lieu de rester au lit.

Nous prenons notre bain et nous quittons la baignoire, au lieu d'y passer toute la journée. Agatha Christie avait l'habitude d'écrire dans sa baignoire ; elle y passait des journées entières. Pourquoi ne pas suivre son exemple ? Pourquoi ne pas écrire des romans policiers dans sa baignoire ? Non, il faut cheminer vers la perfection. Il n'y a rien à faire : nous sommes condamnés à la perfection. Nous sommes des êtres humains ; nous avons nos responsabilités. Il faut aller au-delà des baignoires et des romans policiers. La perfection nous attend. Il ne faut surtout pas rater ce rendez-vous avec l'histoire, avec nous-mêmes, avec Dieu, avec le néant.

Un prophète a des visions inspirées par Dieu. L'inspiration est au rendez-vous, mais au lieu d'écrire un poème, le prophète a une vision. Il n'est pas poète ; il est prophète, un spécialiste des visions. Ces visions sont vraies ; elles se réalisent car Dieu ne ment pas. Un possédé a des visions inspirées par le Diable qui ment toujours. Il dit que l'Enfer est plus divertissant que le Paradis. Il ment ; ce n'est pas vrai. On ne se divertit pas quand on voit les démons torturer la chair humaine, surtout s'il s'agit de la chair de celui qui voit la torture. Il la voit et il la sent ; c'est un mauvais divertissement. Le Diable ment et les visions des possédés ne se réalisent pas. Le Diable dit : « Le 23 septembre à 2h34 du matin, la terre sera désintégrée. » Elle ne se désintègre pas ou plutôt elle se désintègre autrement. C'est un problème écologique, pas un problème eschatologique. Les habitants de la terre se désintègrent aussi. Leur intellect se désintègre ; leur valeurs aussi. On dit qu'il n'y a plus de valeurs. Le prophète se réveille brusquement au milieu de la nuit et voit au pied du lit un carré blanc sur lequel une main mystérieuse écrit : « Il y a des valeurs. »

Croyez-vous à l'Atlantide ? Tout s'effondre. Pour le moment, on voit encore quelques tours, mais on ne voit pas la tour de Babel. La terre rejoindra cette tour dans le néant parce que les séismes nous poursuivent. Los Angeles est engloutie dans l'océan Pacifique ; San Francisco est englouti dans le même océan. Les séismes expriment la colère de Dieu qui n'est pas content. On s'agenouille devant une idole et, du coup, une ville est engloutie dans un océan. Cette fois, c'est l'océan Atlantique. On sacrifie quelque chose ou quelqu'un à une autre idole. Ce n'est pas un agneau ni un être humain. Peu importe ce que c'est ; c'est le sacrifice qui compte. Ce n'est pas bien : ni le sacrifice ni l'idole ne sont en mesure d'apaiser la colère de Dieu. Une autre ville encore atterrit au fond d'un océan. Il n'y a pas assez d'océans pour engloutir toutes les villes que Dieu veut détruire. Alors, Il décide que n'importe quel marigot peut engloutir une ville, s'Il l'ordonne. Il l'ordonne.

L'Autre peut nous sauver. Nous tombons dans une flaque et l'Autre nous tend la main. C'est la main de l'autre ; nous l'acceptons avec gratitude. Nous voyons le visage de l'Autre. Nous n'avons pas besoin de sa main : ses yeux, ce miroir de l'âme universelle, peut nous sauver sans aucune assistance. Grâce à ce miroir, nous transcendons la flaque et nos vêtements sèchent sur notre balcon. Pendant que nos vêtements sèchent, l'Autre nous propose un divertissement. Il fait le clown et il nous faire rire. Il fait des grimaces ; il joue avec un ballon. C'est très drôle et nous nous amusons. Nos vêtements sont secs ; nous sommes prêts à sortir. Nous sortons avec l'Autre qui nous invite au restaurant. Il a raison : nous avons faim. Nous allons au restaurant et nous mangeons

avec appétit. Nous voulons commander une bouteille de vin, mais l'Autre dit : « C'est mauvais pour la santé », et nous buvons du jus d'orange.

Une éruption solaire provoque un bombardement de neutrons. Il ne faut pas oublier que le soleil est à la fois un dieu et un volcan. Sur son ordre, les neutrons s'en vont en guerre ; leurs armées combattent avec férocité. Les pôles magnétiques sont renversés. Le Nord devient le Sud et vice-versa. « Où allez-vous ? » « Au nord de l'Espagne. » On va au sud de l'Espagne. On veut de la neige ; on brûle sur une plage. Vous voulez du thé chaud ; on vous apporte du thé glacé. Vous voulez boire, mais la tasse est renversée ; le thé est déjà sur la nappe ou plutôt à l'intérieur de la nappe. Vous voulez vous asseoir ; vous vous envolerez et côtoyez les oiseaux. Dès que votre regard tombe sur le ciel, vous pensez à Dieu ; c'est une bonne habitude. Mais cette fois, vous ne voyez pas Dieu. Où est-il ? Vous regardez en bas ; Dieu est dans les entrailles de la terre. Dieu est Satan et vice-versa. Satan vole au milieu des étoiles ; il vous fait signe. Vous retombez sur terre et vous commencez à creuser votre tombe pour être plus près de Dieu.

C'est dans la notion de jouissance que le Moi se lève et frémit ; ou plutôt il frémit dans la jouissance et pas dans sa notion. La jouissance est là et le Moi se met à frémir. Il sent la jouissance ; la jouissance sent le Moi. Ils se réjouissent mutuellement. Et l'Autre ? Que fait-il en ce moment ? se réjouit-il, est-il triste ? L'Autre est triste parce que le Moi est loin de lui. Le Moi s'approche de l'Autre et, du coup, la jouissance recule. Le beurre, l'argent du beurre et le sourire de la crémière, comme d'habitude. Il faut choisir entre la jouissance et l'Autre. On choisit l'Autre parce qu'on est un animal social et sociable. On rejoint l'Autre qui est triste. On est triste aussi : il faut rejoindre tous les aspects de l'Autre. Il ne serait pas charitable de se réjouir en présence de l'Autre qui pleure. Il faut compatir et on se met à compatir. Puis on se dit qu'il vaut mieux plutôt le divertir. Il faut qu'il éteigne les souvenirs des cendres éteintes, de ses parents éteints, de la femme de sa vie qui s'est éteinte avant-hier. On a recours à la notion de jouissance et l'Autre s'égaie ; il rit. Il devient roi et il continue à rire.

Une planète frôle la terre ; elle se frotte contre la terre, comme un chat. Cette planète est un gigantesque chat qui a l'habitude de se frotter contre d'autres planètes, contre l'Autre. Elle voit l'Autre et se met à voler vers lui. Cette fois, l'Autre est la terre. La terre n'a pas de visage ; elle n'aide pas à transcender quoi que ce soit. Mais elle a un corps ravissant : lacs, montagnes, sables mouvants. L'autre planète se frotte contre la terre et sourit. Cette planète a un visage, mais ce visage ne transcende rien non plus. Elle se contente de sourire lorsqu'elle embrasse un corps – celui de la terre, en l'occurrence. On assiste à de grandes cajoleries : la terre s'y met aussi. Tout est renversé : pôles, montagnes, lacs, grattes-ciels. Chaque amour demande des sacrifices, surtout s'il s'agit d'un amour interplanétaire. L'amour provoque le déluge des sens et beaucoup d'autres déluges. On subit encore un déluge et l'épreuve de l'arche. L'autre planète a soif et, grâce aux déluges que la terre lui offre, elle ne meurt pas de soif.

Nous voyons se réaliser sur nous le signe que Jésus Christ a annoncé. Il est en train de se réaliser. Quant a-t-il amorcé son ascension vers la réalisation ? C'est la grande question. En 1914 sans doute. Ce signe part en voyage au début d'une guerre ; il attend la fin de la guerre pour terminer sa réalisation. Mais à la guerre succède une autre guerre. Le signe continue à se réaliser ; il ne perd pas son temps. Quel est ce signe ? La guerre en cours est un de ses aspects. Il y en a d'autres ; ils se dévoilent à mesure que la réalisation du signe progresse. On voit un de ces aspects et on se dit : « Voici encore un aspect du signe. Nous en savons plus à présent. » Notre connaissance du signe progresse et nous espérons le connaître en entier d'ici quelque temps. Mais les autres disent : « Nous ne voulons pas connaître la vérité du signe. Nous ne voulons pas périr. » Ils ralentissent le progrès du signe ; ils signent des armistices et ferment les stations nucléaires. Mais les autres – il y a beaucoup d'autres dans le monde – ne sont pas d'accord. Ils votent pour le progrès et la réalisation. Et une autre guerre éclate sur terre.

On attend un messie. Certains l'attendent, mais les autres étouffent dans l'œuf toute tentative de lui donner naissance. « Un messie nous suffit », disent-ils. Ils tuent des femmes susceptibles de porter dans leur ventre l'embryon d'un messie. Et si par hasard un embryon de cette espèce voit le jour, ils le noient immédiatement. Alors, le messie comprend qu'il ne peut pas naître sur terre. Même en tant qu'embryon il sera menacé de mort à l'intérieur du corps de sa mère. Il ne veut pas que sa mère périsse à cause de lui. « Il faut que je naisse tout seul », se dit-il. Et il ajoute : « Il faut que je naisse ailleurs. » Il désigne la planète Mars comme lieu de sa naissance. Mars obéit et le Messie s'installe sur cette planète hospitalière. C'est son embryon qui s'y installe. L'embryon grandit et se dit que c'est le moment de déménager. Il s'installe dans une soucoupe volante et décolle pour effectuer un voyage interplanétaire. Quelques heures plus tard, il atterrit sur terre et siffle. Les élus accourent de tous côtés. Ils grimpent dans la soucoupe et s'envolent.

Pour créer l'Autre, il faut se séparer de quelque chose. On embrasse le monde entier ; on est le monde, l'univers, le cosmos. Il faut s'en séparer à présent. Dieu a séparé le ciel de la terre et vice-versa. Puisque l'on est à l'image de Dieu, on l'imité. On se sépare de la terre et du ciel. À présent la terre est l'Autre ; le ciel est l'Autre aussi. Mais on a besoin d'autres autres. Il faut se séparer de l'humanité. Comment s'en séparer ? On ne sort plus de chez soi. On regarde par la fenêtre et on voit les autres. Ce n'est pas le Moi que l'on voit ; ce sont les autres. On les met tous dans le même sac et l'on voit l'Autre. C'est ainsi que l'on procède pour créer l'Autre. On le crée et on ne sait pas que faire de lui. On l'embrasse sur les deux joues ; on le frappe sur les deux joues. On constate que l'Autre est un vrai chrétien : il tourne la tête pour nous faciliter la tâche. Tant mieux. Notre entente cordiale progresse à pas de géant. Nous nous entendons si bien que le Moi voit le jour. Il n'y plus que le Moi qui surveille le monde. Il n'y a pas d'autres ; il n'y a rien d'autre. Alors, on sépare le soleil de la lune.

La jouissance nous apporte une sécurité fondamentale. C'est ce qu'il nous faut ; le reste peut attendre. Tout d'abord il faut se sentir en sécurité. Nous nous sentons en sécurité, mais tôt ou tard ce sentiment risque de nous tromper. Ce sentiment est trompeur – comme n'importe quel sentiment. À cause de ses mensonges,

l'insécurité finit par troubler notre sécurité. Le Moi est souverain ; il règne sur le monde. C'est un roi devant qui tout le monde s'incline et s'agenouille. L'insécurité met en échec la sécurité du moi et le roi devient un simple courtisan. À présent il y a un autre roi dans le royaume ; un autre roi, un autre moi. Et ce moi décide d'exiler l'ex-roi et l'ex-moi. Le courtisan s'installe dans une petite ville où l'insécurité l'attendait avec impatience. Les voleurs pénètrent dans sa maison et lui volent ses derniers bijoux. Sa femme le quitte pour épouser un oligarque. Les gosses jettent des pierres dès qu'il quitte la maison. Nous ne jouissons pas de la sécurité fondamentale. Nous jouissons d'une petite sécurité ; elle est infinitésimale.

Lévinas parle de la complaisance animale qu'il faut éviter. La jouissance creuse un tunnel dans notre corps et dans notre esprit. Nous éprouvons du plaisir : il est agréable de s'adonner à quelque chose qui creuse votre corps pour y chercher du plaisir. La jouissance recherche des plaisirs sans lesquels elle ne peut pas vivre : c'est sa nourriture terrestre. Plus elle creuse, plus nous en jouissons. Et puis l'animalité surgit peu à peu ; elle le fait insidieusement. Notre plaisir est animal ; notre jouissance l'est aussi. Nous sommes humains ; il ne faut pas que nous sombrions dans l'animalité. Ce n'est pas digne de nous. Il y a un autre destin qui nous attend ; il est différent de cette complaisance animale. Où est ce destin ? Nous le cherchons en vain. Entre-temps, la jouissance continue son travail. Elle creuse, elle creuse, elle creuse. Il y a des trous partout : des trous noirs, des trous blancs, des trous rouges, des trous violets. Il y a aussi des trous décolorés.

L'air vivifiant du matin. Je me lève ; je me promène. Je marche de plus en plus vite ; je me mets à courir et pourtant je ne suis pas pressé. Personne ne m'attend ; rien ne presse. Je cours à cause de l'air qui me vivifie de plus en plus. Je cours de plus en plus vite pour ne pas offenser l'air généreux. Il m'offre beaucoup d'énergie et il serait impoli de ne pas le payer de retour. Je ne sais pas où je cours. Je connais la direction que j'ai prise tout à l'heure, mais je ne sais pas où ce chemin me mène. Je sais qu'il mène au point F ; je ne sais pas ce qui se passe après ce point. Il y a peut-être un océan ; je n'en sais rien. Une chose est certaine : ce chemin n'est pas infini. Je ne suis pas sur l'équateur. Si j'y étais, je courrais autour de la terre. Ce n'est pas la peine de courir ainsi et de toute façon le chemin que j'ai pris ne me permettra pas de tourner autour de la terre. Je ne suis pas son satellite et je n'ai aucune intention de le devenir. Ce chemin mène peut-être vers la fin du monde. Le chemin s'arrête ; le monde aussi. L'air vivifiant du matin disparaît. Je continue à courir.

Je suis au volant. Je tourne ce volant dans tous les sens et j'ai l'air d'un imbécile. Dans les années cinquante on nous a promis un progrès technologique. On nous a dit que vers la fin du siècle il y aurait des trottoirs mouvants, qu'il y aurait sur les chaussées plusieurs couloirs allant de plus en plus vite. Vous passez d'un couloir à l'autre et vous atteignez la vitesse de la lumière. Pas tout à fait. Mais vous arrivez à votre destination en un rien de temps. Plus de bouchons, plus de pollution, plus d'accidents de la route. Les hommes sautent d'un couloir à l'autre ; les femmes aussi. Toute la ville est en mouvement et les touristes survolent les rues pour voir la circulation. « Qu'elle est belle ! » s'exclame-t-ils. La ville est belle car la nouvelle circulation l'embellit. Mais le progrès technologique s'arrête et le projet n'aboutit pas. Certes, on nous a donné des ordinateurs. Que

peuvent-ils faire contre le monde pollué où les conducteurs et les passants continuent à mourir sur les routes et dans les rues ? Les ordinateurs programment la vie ; un conducteur boit de la vodka et le programme est annulé.

Mercure descend de l'Olympe et trouve Didon. « Didon, tu vas tomber amoureuse », dit-il. « Je ne le veux pas. Je l'étais déjà et on a tué mon mari. J'étais très malheureuse et j'ai décidé de ne plus jamais tomber amoureuse. » « Il le faut bien, dit Mercure. C'est Jupiter qui te l'ordonne. Tu tomberas amoureuse d'Enée, le futur fondateur de Rome. » « Pourquoi dois-je obéir à Jupiter ? Il n'en a pas pour longtemps. Un nouveau Dieu arrive à toute vitesse. Son fils est déjà en route. Jupiter sera détrôné, déchu de son poste. » « Je sais, dit Mercure. Ne le dis à personne : c'est un secret d'état. Je t'en prie, sois amoureuse d'Enée. » « Pour quoi faire ? » « Pour lui faire plaisir. » « A qui ? » « A Jupiter. Il sait qu'il va mourir bientôt. Il veut s'amuser au seuil de la mort. » « En me rendant malheureuse ? » « Fais-lui plaisir, je t'en prie. Enée est très beau. Tu seras heureuse pendant quelque temps. Même les dieux ne sont pas éternels. Tu souffriras. Tout le monde souffre, tu sais. Même le fils de Dieu, Jésus Christ, souffrira sur la Croix. » « Il n'en a cure. Il est éternel », répond Didon. Elle persiste et signe ; Venus envoie son fils, Cupidon, pour lui forcer la main.

On annonce, comme d'habitude, la fin du monde. La panique s'empare du monde entier. Certains s'enivrent ; d'autres confessent publiquement leurs péchés. « J'ai tué ma mère. » « J'ai tué mon frère et ma sœur. » On ne les met pas en prison : ce n'est pas la peine. Les uns se suicident ; les autres se suicident aussi. Les autres sont peu nombreux et l'on ne transcende plus rien. On se dit que la fin du monde est d'une telle transcendance qu'aucun effort ne peut rivaliser avec elle. On appelle cela « la transcendance de la fin ». Que transcende-t-elle ? Elle transcende le début – aucun doute là-dessus. Elle transcende aussi le milieu car elle se trouve tout à la fin. Rien ne peut transcender la fin du monde car il n'y a pas d'autres mondes pour accomplir cette tâche. Mais n'oublions pas Dieu et Son visage qu'on connaît par ouï-dire. Il paraît qu'Il a un visage humain, d'où l'expression « le communisme au visage humain ». Une puce survit à la fin du monde. Dieu la regarde, la transcende, la transfigure et cela recommence de plus belle. Les puces sont là ; elles sont éternelles. Ce sont les sauveuses du monde.

La parole ne nous donne pas l'intériorité d'Autrui. Autrui ment sans arrêt et ses paroles nous donnent son extériorité : un sourire malicieux, un feu-follet dans les yeux. L'authenticité de son visage est absolue. On sait que c'est un visage authentiquement menteur. La bouche d'Autrui fait partie de son visage. Ses lèvres laissent passer des paroles mensongères, au lieu de les arrêter. Au lieu de rester impassible, son visage forme un sourire. Ce sourire ne nous dit pas grand-chose au sujet de l'univers. Il nous dit : « La bouche ment. Moi, j'essaie de cacher le mensonge. J'exhibe un zeste de candeur et un soupçon de gentillesse. Il y a un soupçon de malice dans mon for intérieur. Je n'y peux rien : je n'arrive pas à mentir. » Le sourire ne ment pas ; le reste du visage ment avec aplomb. Le visage n'est pas le seul à mentir : les mains mentent aussi. Ce sont des mains honnêtes, sincères. Elles ne tremblent pas ; elles ne tambourinent pas sur les meubles. Elles gardent la forme d'une prière :

c'est ainsi que l'on prie à genoux. Elles ne prient pas Dieu de leur pardonner leur mensonge. Elles prient Satan pour la réussite de leur entreprise.

L'Autre se présente ; son visage se présente aussi. On doit faire face à une double présentation. Le visage dit : « Je vous accueille chaleureusement parce que je suis très accueillant. Vous pouvez m'embrasser sur les deux joues. Si vous voulez les frapper, je vous le permets aussi. N'oublions pas que je suis chrétien jusqu'au bout des ongles. Mais, s'il vous plaît, ne touchez pas à mes ongles : je suis pianiste. Si je perds un ongle, je serai obligé d'annuler une centaine de concerts. Je suis un adepte de Gandhi et par conséquent je prône la non-violence. Elle assure la pluralité de l'Autre – ma pluralité. Je suis comme le Figaro de Rossini : 'Figaro ici, Figaro là'. Je donne beaucoup de concerts dans le monde entier. On me pose souvent cette question : 'Comment arrivez-vous à parcourir le monde à cette vitesse ?' J'y arrive grâce à ma pluralité. Si je n'avais qu'un moi, je n'y arriverais pas. Mais tous mes moi sont identiques. On reconnaît mon style partout et partout je joue bien. Lévinas appelle cela 'l'identité tranquille du Même'. Il parle aussi du 'scandale de l'altérité'. Je prêche la non-violence et il n'y a plus de scandales, plus d'altérité. Il n'y a que la pluralité du Même. Mes disques se vendent par millions. »

Des curés expliquent qu'un répit d'un an a été accordé à l'humanité. Comment ? Pas de fin du monde cette année ? Je m'y suis préparé, pourtant. J'ai bu toutes mes Romanée Conti et je me suis fait beau. Je veux que Dieu soit impressionné par ma beauté intérieure et aussi par ma beauté extérieure. Une seule beauté ne suffit pas pour obtenir le permis de vivre au Paradis. J'ai perdu quelques kilos pour plaire à Dieu et à ses anges. Il paraît que les archanges ont leur mot à dire. Qu'ils disent ce mot ! Je n'ai pas peur. Mais je ne sais pas comment je serai dans un an. Je serai plus vieux – aussi sur le plan intellectuel. Je perds la mémoire et les cheveux. Aurai-je assez de temps pour me faire mettre des implants ? Dieu n'aime pas les dentiers, les anges non plus. Je ne peux plus sourire. Dois-je apprendre à sourire sans ouvrir la bouche ? Il est impossible de tromper les anges et leur Maître. Ils se diront : « Il n'ouvre pas la bouche. Il n'a donc plus de dents. » Je ferais mieux de l'ouvrir pour qu'ils voient qu'il me manque deux dents, pas trente-deux.

L'amour ne cesse de se transcender lui-même. Il ne peut pas se tourner les pouces ; il doit aller quelque part, vers quelqu'un ou quelque chose. Il va vers un livre pour lui dire : « Je t'aime. » Il établit une union sacrée entre lui-même et le livre. Puis il donne ce livre à un homme et à une femme. Une autre union s'établit ; elle est encore plus sacrée que la première puisque il s'agit d'un être animé qui a une âme. Certes, l'amour caresse aussi les animaux domestiques, mais ils n'ont pas d'âme et il ne sert à rien de les caresser. Ils se frottent contre nous et même contre notre âme. Notre âme ne bouge pas. Elle bougerait si elle voyait en face d'elle une âme, un congénère ; au lieu de quoi elle voit le corps d'un animal qui se frotte contre elle. À la différence de l'amour, l'âme n'est pas obligée de bouger, d'aller vers l'Autre ou vers Autrui. Elle peut rester là où elle est – à l'intérieur d'un corps humain qu'elle est obligée de guider à travers le labyrinthe de la vie. Le corps bouge ; l'âme ne bouge pas. Elle dit simplement : « A droite, à gauche. » Comme un GPS.

Si le monde dure encore, il y aura de grandes et nombreuses vicissitudes, et des révolutions étonnantes, principalement dans les lois. D'abord on dit que le monde va prendre fin. On prédit la date et l'heure de la fin du monde. La prophétie ne se réalise pas. Alors, on dit : « Tant pis pour vous. Vous n'avez rien fait pour que le monde prenne fin. Les bombes atomiques se reposent dans vos laboratoires, dans vos arsenaux. Pensez-vous que Dieu le fera pour vous ? Il n'est pas à vos ordres. Vous ne voulez pas agir. Alors, vous aurez des vicissitudes et vos lois changeront. » De quelles lois parle-t-on ? des lois physiques ? Tantôt on dit que Newton s'est trompé ; tantôt on affirme qu'il n'y a pas de lois du tout. On ne peut pas changer ce qui n'existe pas. Et les lois qui nous gouvernent ? Elles sont si mauvaises que l'on fait tout pour qu'elles changent. Cette fois on ne fera rien. Au lieu de manifester dans les rues, on restera à la maison. Une révolution dans les lois ? L'absence de fin s'en chargera.

On ne sait pas ce qui se passera dans l'avenir. On sait qu'il y aura la fin du monde, mais on ne sait pas quand elle aura lieu. On construit une maison ; on finit le salon et la fin du monde arrive. On nous dit : dans un mois, il y aura la fin du monde. On interrompt les travaux. On dort dans le salon ; on passe les derniers jours de sa vie dans un lit de fortune : sur un tapis, sur un divan étroit et peu confortable. On a un lit à baldaquin, mais on ne peut pas mettre ce lit dans le salon. Il reste dans un dépôt et la fin du monde approche. Puis on constate qu'elle n'est pas au rendez-vous ; on a perdu deux mois. Le rythme de la construction est perturbé ; une fois de plus, l'incertitude de l'avenir joue un mauvais tour à ceux qui dépendent de l'avenir. Et même les morts en dépendent. On vole leurs ossements ; on les déplace pour les mettre dans une église ou simplement dans sa poche. Les os des saints se vendent très bien. L'incertitude de l'avenir leur nuit car même la mort ne les protège pas contre cette indigence. Seule la fin du monde peut garantir la paix. C'est pour cela que l'on en parle sans arrêt.

L'Autre peut nous aider un peu. Pour une fois, c'est une femme. Elle vient et dit : « Je suis la femme de ta vie. L'avenir n'est plus incertain : je suis cet avenir. » Nous avons envie de lui poser cette question : « Dans quelle partie de ton corps se trouve la fin du monde ? » Nous la posons et elle nous regarde ; elle ne nous répond pas tout de suite. Ensuite elle dit : « Tu es fou ou quoi ? » « Tout le monde parle de la fin du monde, disons-nous. Les calculs vont bon train. On peut baser ces calculs sur la géométrie de la pyramide de Khéops. » « Parlons plutôt de l'amour, dit la femme. Tout le monde parle de l'amour ou fait l'amour, ce qui est encore mieux. » « Et si la fin du monde arrive au milieu de l'acte sexuel ? Qu'en penserait saint Pierre ? Que dirait-il en nous voyant dans des poses compromettantes ? » La femme nous regarde, prend son sac et part. L'incertitude de l'avenir revient. Mieux vaut vivre avec une idiote que l'on n'aime pas.

Une comète s'approche de la terre. Elle a un corps et une queue. Si le corps de la comète n'est pas un signe visible de la colère de Dieu, la queue pourrait bien en être un. On regarde la queue de la comète et l'on ne voit pas de signes. Il y a des signes partout ; les sémiologues en parlent sans cesse. Ils étudient la vie des signes

au sein de la vie sociale. Ils tapent sur une table, mais au lieu de dire « table », ils disent « signe ». Ils tapent sur l'épaule de quelqu'un ; c'est un signe et pas une épaule. Le visage est un signe qui transcende le monde ; la comète l'est aussi. En tout cas, elle transcende la vie sociale puisque elle ne fait pas partie de notre société. Si, elle en fait partie : tout le monde en parle. « Signe, signe, signe », dit tout le monde. L'humanité se compose de sémiologues. La queue de la comète est un signe de la colère de Dieu. Et le corps ? Il est un signe de la colère du Diable. Quelle colère est la plus terrifiante ? Celle de Dieu naturellement. Les militaires envoient une fusée interstellaire et détruisent la queue de la comète.

Les autres arrivent en masse et disent : « Tu dois nous accueillir. Tu ne nous reconnais pas ? » « Non, je ne reconnais que moi. » « Sans les autres, il n'y a pas de moi. Tu n'existes pas en notre absence. À présent tu existes. Tu viens de naître. » Une femme m'offre son sein, mais je dis que je préfère un biberon. « Un biberon n'est pas l'Autre, expliquent les autres. C'est simplement un signe. Qui plus est, c'est un mauvais signe. Le sein que l'Autre t'offre est un bon signe : tous les sémiologues le savent. Ils étudient les seins au sein de la vie de la société et disent que ce sont de bons signes. Le sein est un des meilleurs signes qui soient et tu y renonces. C'est un mauvais signe. Tu préfères le lait artificiel au lait biologique. Tu n'es pas écolo. Tu n'es pas l'Autre non plus. » Les autres partent. Je suce mon biberon ; le lait n'est pas bon. L'autre lait est bien meilleur. Il détruit l'incertitude de la fin et la certitude du passé. Pendant des années, on nage dans le lait écologique.

Avertissement à tous les chrétiens. L'Antéchrist arrive ; Il vient de naître. Il ne faut surtout pas le confondre avec Autrui. Il est différent de nous, mais cela ne veut pas dire qu'Il est l'Autre. Il ne faut pas non plus que l'on pense que l'Autre est l'Antéchrist. Nous voyons l'Autre et disons : « C'est l'Autre et nous devons l'aimer. » Puis nous voyons l'Antéchrist et comprenons que nous devons le détester. Mais Il nous dit : « Un chrétien ne déteste personne. Certes, je suis votre ennemi, mais vous devez m'aimer comme l'Autre. D'ailleurs, je le suis. Je suis l'Autre de l'Autre. Autrement dit, je suis doublement l'Autre. Et sincèrement vôtre. N'ayez-pas peur de moi. D'accord, je suis l'Autre par rapport au Christ, mais le nom du Christ fait partie de mon nom. Peu d'individus ont l'honneur de porter le nom du Christ au sein de leur propre nom. Que faites-vous dans la vie courante ? Vous ajoutez le nom du Christ à tout ce que vous voyez. Vous bénissez l'univers. Vous avez fait la même chose avec moi. Je suis donc béni. »

Nous possédons quelque chose et nous travaillons. Le néant de l'avenir s'adoucit peu à peu. Nous aurons la même commode Régence demain, à moins qu'on ne nous ne la vole. Mais la commode est assurée. Si on nous la vole, nous achèterons une autre commode. Certes, ce ne sera pas la même commode, mais elle sera aussi belle que la précédente. L'avenir ne se réduit pas au néant s'il possède une belle commode. Et puis nous travaillons. Le travail remplit le temps et nous assure la survie sur le plan matériel. Pour acheter une commode il faut soit travailler, soit hériter de ses ancêtres. Nous préférons travailler car l'héritage ne remplit pas toujours le temps. Par endroits, le temps est le néant, si l'on compte uniquement sur ses richesses. On s'ennuie dans les casinos et sur les yachts. Si l'on travaille avec passion, si l'on aime son travail, on ne s'ennuie jamais. Le temps est rempli à

ras bord. Nous travaillons, nous achetons une belle commode Régence et nous la mettons au centre du néant. Et si nous voyons un autre néant, nous y mettons un secrétaire Louis XV.

Pour Luther, le pape et les musulmans sont les signes précurseurs de la fin du monde. Pour les catholiques Luther est le dragon de l'Apocalypse. Un musulman passe ; il est un signe. Les chrétiens se disent : « La fin du monde s'approche. » Le pape fait son discours. Luther écrit dans son carnet : « Tout est fini. » Il invente le protestantisme pour qu'un groupe de chrétiens survive à la fin du monde. Le pape parle toujours ; les catholiques survivent aussi. Alors, Luther devient le dragon et les enfants rient en le regardant. Comme la vérité est dans la bouche des enfants, les adultes les rejoignent : ils veulent participer à la vérité. Tout le monde rit et le rire écarte le danger de la destruction. Un homme rit quand ses ennemis s'apprêtent à l'exécuter. Son rire détruit leur triomphe parce que le rire est plus fort que les balles. Tout le monde rit et les dragons battent en retraite. On n'arrive pas à prédire la fin du monde avec exactitude parce que quelqu'un rit en voyant un dragon.

Le pape meurt et les catholiques se mettent à pleurer. Du coup on constate un trop-plein de larmes et le dragon de l'Apocalypse se met en route. Il porte la fin du monde sur le dos, mais ce fardeau ne le fait pas souffrir. Le dragon aime la fin du monde et il est facile de porter la femme que l'on aime soit dans ses bras ou sur son dos. Cela dépend du jeu que vous jouez. Si vous voulez que votre bien-aimée galope sur un cheval, vous devenez ce cheval et vous galopez à travers votre château. Le dragon galope à travers les continents et les catholiques continuent à pleurer. Certains disent que la mort du pape signifie la fin du monde. Le monde était le pape et le pape n'est plus là. Que devient le monde ? Un monde sans pape. Certes, il y a un autre pape, mais ce n'est pas le même pape. On aimait l'autre pape. À présent on l'aime encore plus car il est devenu l'Autre. Aimez l'Autre plus que vous-mêmes et par conséquent plus que votre prochain. Le pape actuel est votre prochain ; le pape défunt est l'Autre.

Un homme vous accoste et vous embrasse sur la joue. Vous reculez avec horreur : c'est Judas. Vous ne le lui dites pas tout de suite, mais il sourit ; il continue à sourire, comme s'il était votre ami le plus proche. Alors, vous lui dites : « Vous n'êtes ni l'Autre ni Autrui. Vous êtes simplement mon ami, mon frère. Un ami peut trahir ; l'Autre ne trahit jamais. Il peut être un ennemi qui vous frappe sans cesse sur les joues, mais il ne peut pas vous trahir. Si vous m'aviez frappé sur une joue et puis sur l'autre joue, je vous aurais embrassé. L'Autre marque une séparation et ses frappes sont le signe de cette séparation. Sans l'Autre je n'existe pas. En votre absence j'ai vécu une longue vie. Vous n'êtes donc pas l'Autre. Vous jouez la comédie. » Alors, votre prochain vous frappe sur la joue. Il n'est plus votre prochain ; il est à la fois l'Autre et votre ennemi. Vous tombez amoureux de lui. Pour la première fois, vous vous rendez compte que vous êtes bisexuel. Il y a des historiens qui disent que Jésus Christ était homosexuel ou bisexuel. Personne ne sait si c'est vrai ou non. Une chose est certaine : il aimait ses ennemis et l'Autre. Il n'aimait pas Judas.

Un peloton d'exécution ; en face, un officier, la future victime. Il dit : « Voici ma poitrine. C'est votre cible, mais ce n'est pas une joue. Je ne peux pas offrir l'autre poitrine parce que je n'en ai pas. » « On peut vous tirer dans le dos, dit l'officier de l'armée ennemie. D'abord, on vous tire dans la poitrine. Ensuite, vous vous tournez et on vous tire dans le dos. » C'est ainsi que l'exécution se déroule : on tire dans la poitrine, on tire dans le dos. On tire une balle et on essaie de ne pas blesser à mort celui sur qui on tire. Les blessures sont assez légères : elles ne concernent pas les organes vitaux. La victime tourne le dos à ses persécuteurs et la cérémonie recommence. Au bout d'une demi-heure, la victime perd conscience et s'écroule. L'officier n'a pas d'autre conscience, mais il a l'inconscient. On tire sur son inconscient. Pas de blessures mortelles ; rien que des blessures légères, sans conséquence. Les traumatismes principaux ne sont pas touchés. La victime continue à souffrir d'une névrose.

Nous vivons dans un monde fragmentaire. Les autres l'ont déjà cassé en mille morceaux. Nous vivons dans un de ces morceaux. Il y a des signes qui témoignent en faveur de cette hypothèse. Nous allons dans un des meilleurs restaurants du monde. Ce n'est pas un restaurant ; c'est un théâtre. On nous montre la cuisine ; on nous explique que chaque détail est important – au même titre que les nuances qui créent l'harmonie. Ensuite on nous apporte un bout de pain ; il y a quelque chose sur ce bout, mais cette nuance ne crée pas l'harmonie. Nous sentons quelque chose de bizarre. Nous ne savons même pas s'il s'agit d'un goût ou non. Nous regardons le menu que l'on nous apporte. Nous lisons : « Toast de moelle rôtie, herbes et cendre de radis. » Il n'y a que des jeunes gens dans ce restaurant. Nous sommes à la fois dans le présent et dans l'avenir. Dans ce restaurant, nous sentons qu'il n'y a pas de fin du monde. On peut vivre dans un tout petit fragment, dans les cendres. On peut voir l'harmonie partout, même dans un bout de pain.

Dans ma jeunesse, j'aimais un magazine ; j'ai oublié son nom. Il y avait des images dans ce magazine. Je me souviens d'une image. Le bord de la mer ; un couple sur le sable. Le couple contemple le crépuscule. C'est très beau ; le soleil est en train de se coucher. Le soleil est fatigué : il a beaucoup travaillé toute la journée. Il tombe du sommeil ; c'est pour cela qu'il se couche, lentement mais sûrement. La deuxième image. Le soleil n'est plus là ; le couple ne voit que le ciel noir et les étoiles. Une main mystérieuse écrit « FIN » sur le ciel. Est-ce ainsi que se déroulera la fin du monde ? Nous sommes assis quelque part ; tout à coup, nous voyons le mot « FIN ». Nous le voyons dans le ciel ; et si nous sommes dans un avion, nous le voyons aussi à la surface de la terre. Ce mot recouvre le globe, mais il y a des individus qui ne comprennent pas le français. Oui, c'est écrit en français et pas en anglais. Pour une raison inconnue, Dieu ne veut pas que tous les terriens comprennent que le monde est au bout du rouleau. Par conséquent, il y a des terriens qui continuent à vivre, comme si de rien n'était. Ils n'ont aucune envie d'apprendre le français car ils parlent anglais ou en baragouinent quelques mots. Et le monde perdure.

Nous entendons une voix ; elle vient du ciel. Tout ce qui vient du ciel mérite notre attention. Si c'est un météore, il tombe et détruit quelque chose. Il peut aussi détruire les autres ou même l'Autre. Une comète ou une

autre planète peut détruire le monde entier. La voix de Dieu peut le détruire aussi. Dieu n'a même pas besoin de parler. Il est au ciel et Il fait ce qu'Il veut. S'Il veut détruire le monde, une pensée Lui suffit pour le faire. Il a une idée et cette idée descend sur la terre pour la détruire. Cette fois, il s'agit d'une voix. Cette voix nous dit : « Préparez-vous. » Nous commençons à nous préparer. Quel est le but de ces préparations ? Partons-nous en voyage ? De quel voyage s'agit-il ? Nous faisons nos bagages et nous attendons. Qu'attendons-nous ? La voix qui nous a parlé hier. Elle nous parle aujourd'hui. Elle nous dit : « Vous ne m'avez pas compris. » Nous nous rendons compte que nous avons fait nos bagages pour rien. Nous ouvrons nos valises et nous les vidons. Nous attendons la voix. Elle résonne de nouveau dans les airs. « Priez ! » dit la voix. Nous prions.

D'un côté, on veut l'Infini ; de l'autre côté, on est casanier. Mais pour trouver l'Infini, il faut se séparer de sa maison, de ses parents, de ses enfants. L'Infini est Jésus Christ ; il apporte le glaive et ce glaive sépare le Même et l'Autre. On ne comprend pas ce que cela veut dire. Le Même, c'est quoi ? c'est qui ? Est-ce « moi » que l'on écrit plusieurs fois : « Moi, moi, moi, moi, moi, moi, moi » ? Et l'Autre ? C'est le glaive que Jésus tient dans sa main gauche. (Les théologiens prétendent que Jésus est gaucher.) Il coupe le Même en mille morceaux et tous ces morceaux suivent Jésus Christ. C'est ainsi que le christianisme a conquis le monde. Un seul chrétien ne suffit pas. Il en faut au moins trois pour qu'une communauté chrétienne voie le jour. Le glaive coupe le Même en mille morceaux et mille chrétiens voient le jour. Puis le glaive coupe un morceau de pain et un poisson. C'est cela l'Infini. Et l'on peut faire tout cela à la maison, à condition d'avoir un glaive approprié.

Quand la fin du monde s'approche, on commence à parler de l'angle mort. Même ceux qui voient la fin en parlent et on leur répond : « Vous ne pouvez pas voir la fin à cause de l'angle mort. » « Si, nous la voyons. Nous voyons aussi l'angle mort et l'ange mort. Les anges sont immortels. Si on voit un ange mort, c'est le signe que la fin du monde est pour demain. » On parle d'un météore ou d'une planète que l'on ne voit pas à cause de cet angle. Puis la planète apparaît juste au-dessus de têtes humaines et l'on n'a pas le temps de la repousser. On lève les bras pour se protéger la tête ; on se rend compte que l'on ne peut pas protéger la terre en levant les bras. Mais on peut demander à Dieu d'ajourner la punition. On le demande ; on prie. La planète s'arrête juste au-dessus des têtes. Il pleut sans doute, mais la planète protège les humains contre la pluie.

Le peuple reste jusqu'à minuit dans l'église afin d'y attendre le signal du Jugement dernier et de mourir au pied de la croix. Le signal ne vient pas. Puis quelqu'un entend un klaxon. « C'est le signal », dit-il. Tout le monde tombe à genoux et se met à prier. « Non, c'est une voiture qui passe », dit quelqu'un d'autre. (Il y a toujours des autres dans les églises.) « A l'approche du Jugement dernier les voitures deviennent des signaux », dit un homme. « Je voulais entendre une trompette, dit une femme. J'aime beaucoup la musique symphonique. Dommage qu'on ne puisse pas entendre des violons. » Il pleut dehors ; l'église protège ses fidèles. L'église est fidèle aux fidèles et les fidèles comptent sur elle. Un volcan se réveille ; les cendres obscurcissent le soleil et recouvrent la terre. L'église continue à protéger ses fidèles. Un groupe d'anges sert le petit déjeuner, puis le déjeuner. Les voitures ne klaxonnent plus.

Les êtres humains se ressemblent. Ils ont une tête, deux bras, deux jambes et une âme que l'on peut voir grâce à une paire d'yeux. On voit les yeux, on voit l'âme et l'on se dit : « C'est un être humain. Il ressemble à d'autres êtres de son espèce. » Mais le statut de l'être humain implique la fraternité : il ne suffit pas de ressembler à son prochain pour devenir un moi ou un autre. Il faut dire à son prochain : « Tu es mon frère. » Il faut l'embrasser sur les deux joues et aussi sur la poitrine – à l'endroit où le cœur bat. Il faut faire la même chose avec une femme. On lui dit d'abord : « Tu es ma sœur. » On l'embrasse ensuite sur les seins ; elle appelle son avocat. Lors du procès, l'avocat de la victime parle de harcèlement sexuel. L'avocat de l'humaniste dit : « Le statut même de l'être humain implique la fraternité et l'idée du genre humain. Vous n'avez pas l'idée de ce que c'est, j'imagine. Vous appartenez au genre humain et vous ne le savez pas. Il faut en être conscient. En êtes-vous conscient ? oui ? Il faut le prouver. » Et le procureur embrasse les deux avocats sur le ventre.

Il y a beaucoup d'antéchrists dans le monde et ils ne se ressemblent pas. Ils ont pourtant un trait commun : quand ils meurent, ils emplissent leurs mains de leur sang. Ils jettent leur sang en l'air, en disant : « Tu as vaincu, Galiléen. » Le sang monte au ciel et Jésus le voit. Le sang retombe sur terre ; un antéchrist est couvert de son propre sang. Un autre antéchrist subit le même sort. Un nouvel antéchrist est né ; il est différent des autres antéchrists. Il est l'Autre, mais les prêtres percent son secret et annoncent au monde entier : « Voici l'Antéchrist. » L'Antéchrist répond : « Mais non, vous vous trompez. Je suis un citoyen ordinaire. » « Non », disent les prêtres et les chrétiens se mettent à attendre. Ils ont enfin trouvé leur Antéchrist qui, selon eux, doit régner trois ans et demi pour accomplir la prophétie de l'Apocalypse. Le pape le couronne ; il règne un an, deux ans. Il va en guerre et meurt en héros. Avant de mourir, il emplit ses mains de son sang et le jette en l'air. L'auteur de l'Apocalypse est déçu.

Vous êtes unique ; l'Autre est aussi unique que vous. Il a ses habitudes ; vous avez les vôtres. Ce n'est pas ce qui compte ; c'est l'orientation qui compte et vous le savez très bien. Vous apprenez qu'il y a un autre et vous regardez dans sa direction. Vous pouvez vous dire : « Je ne veux pas le voir. » Vous pouvez le dire aux autres. Mais les autres hochent les épaules et disent : « Il faut vous orienter vers lui. Regardez-le dans les yeux. Tournez-vous vers lui. Orientez votre main dans sa direction. Serrez-lui la main pour confirmer cette orientation. Il ne faut surtout pas l'annuler. Voilà, votre orientation est confirmée. À partir de vous-même, vous vous orientez vers l'Autre, sinon vous êtes exclu du genre humain. Vous savez ce qu'est le genre humain ? C'est l'*Internationale*. Le prophète a dit : 'Demain, l'*Internationale* sera le genre humain.' Pendant des années, nous avons attendu l'avènement de ce lendemain. Il est venu ; grâce à l'orientation, nous vivons demain. »

Le visage me rappelle à mes obligations ; il me juge. Je vois le visage et je me rappelle ce que je dois faire. Je perds la mémoire, mais je ne perds pas le visage : il est toujours dans un tiroir de mon bureau. De temps à autre, je sors le visage et il commence à me juger. Je lui dis : « Aujourd'hui, je te demande de me rappeler mes

obligations. C'est demain que tu me jugeras. Il faut que je travaille aujourd'hui. » Les yeux du visage me regardent et j'ai l'impression qu'ils continuent à me juger : je ne me rappelle toujours pas mes obligations. Alors, je dis au visage : « Tu es injuste aujourd'hui. Pourquoi me juges-tu avec une telle sévérité ? » La bouche répond : « Mais non, je ne te juges pas. Je fais de mon mieux pour te rappeler tes obligations. » Vous lui dites : « Je ne me souviens de rien. Je me sens comme un criminel pendant un procès. Il sait qu'on le condamnera à mort et il a peur. J'ai peur. » « N'aie pas peur, dit la bouche. Rappelle-toi tes obligations. » Ma mémoire me fait toujours défaut. Je sais que c'est ma faute, mais je n'y peux rien.

On me dit : « Tu es égoïste. » « Il le faut bien, dis-je. C'est de mon égoïsme que vient l'identité du Moi. Que ferais-je sans mon Moi ? » « Tu serais l'Autre », disent les autres. « Il faut d'abord que je sois Moi, sinon je ne serai ni personne ni rien. » « Tu n'es rien, mais tu seras tout si tu deviens altruiste. » « Il faut que je jouisse d'abord de la vie, dis-je. D'ailleurs, mon égoïsme se fonde sur l'infinitude de l'Autre. Il est différent de moi ; il est infiniment loin. Je deviens égoïste parce que je ne peux pas l'atteindre. Mon Moi s'affirme de plus en plus, sinon je serais déjà mort. Voulez-vous ma mort ? » « Non, disent les autres. Le visage t'enseigne l'infini, mais tu n'as rien compris. Il faut que tu accueilles le visage de l'infini et pour cela tu dois quitter définitivement ton égoïsme. » Je ne comprends plus rien. Je sais qu'il y a le visage et aussi l'infini. Ce visage me vient de l'infini et porte cet infini dans ses yeux et dans sa bouche. Il crache l'infini et je le ramasse.

Le visage me regarde. Je sais qu'il est plus qu'un visage : c'est l'Autre, Autrui ou n'importe qui. Ce qui compte c'est le visage que je vois et que j'entends ; parce que ce visage parle. Il a une bouche et même des oreilles, mais il n'écoute pas ce qu'on lui dit. À qui appartient-il ? Peu importe. C'est un visage tout court. Il est trop court et je l'agrandis. Il devient trop grand et je le raccourcis. Il devient un peu plus court, mais pas assez. Je le règle à ma mesure. Je constate qu'il est mon visage ; à mon image. À mon usage.

Tous les visages me regardent. Ils me disent : « Nous sommes des visages. Il faut que tu nous regardes, sinon nous ne serons plus des visages. » Je les regarde et je ne vois rien. Alors ils me citent des philosophes et des mystiques qui disent que le Visage compte dans la vie de n'importe qui et aussi dans la vie de tous les jours. Je vois une vie et je me dis que c'est une vie. Et puis je vois un jour et j'ajoute ce jour à cette vie-là ou cette vie-ci. J'ajoute au lieu de déduire. J'ajoute un visage et je me dis que ce n'est pas assez. Alors j'ajoute un visage à ce visage. J'ajoute des majuscules à ce visage. J'ajoute d'autres visages à ce visage, à ce nuage.

Le visage me poursuit. Il irradie toujours quelque chose de mystique, de transcendant, d'ascendant. Grâce à lui, je monte au ciel et je vois le Visage avec un V majuscule. Puis le VISAGE entier devient majuscule ; au bout de quelques secondes, il ne reste qu'une seule majuscule. Tout cela est majestueux. Je vais à Madrid, je visite le musée de Prado et je regarde les portraits de Velasquez ; je comprends que le visage est stupide, qu'il n'y a aucune transcendance en lui. Il n'arrive même pas à transcender sa propre stupidité. Velasquez se moque

de ses modèles : même les enfants ne sont pas épargnés. Aujourd'hui, on ne tolère pas ce genre de moquerie. D'accord, nous sommes stupides, mais nos enfants sont intelligents. Ce sont des anges. Même le péché originel ne les salit pas, grâce au baptême. Le péché reviendra plus tard ; pour le moment, il n'est pas là. Regardez le visage d'un enfant. Il transcende le péché originel. Il va directement au ciel et parle avec les étoiles. Et puis l'enfant prend un couteau de cuisine et vous blesse au cou.

Je me prépare à la fin du monde. Je vais à Tolède et je visite l'église Saint-Thomas. Je regarde *Les funérailles du comte Orgaz*. Tout le monde connaît le célèbre tableau du Greco ; je l'ai vu dans un livre quand j'avais une vingtaine d'années. Je vois saint Augustin qui enterre le comte. Il se déplace pour rendre hommage à un homme pieux et pur. Il est évident que cet homme fait partie des élus. D'après saint Augustin, c'est Dieu qui choisit les élus et leurs mérites ou démérites n'y sont pour rien. La présence de saint Augustin prouve que le comte a déjà un pied au ciel. À en juger par le tableau, il va effectivement au ciel et son âme, symbolisée par son corps nu, se prosterne devant la Vierge pour lui demander son salut. Je me dis que la présence de saint Augustin ne signifie rien du tout : le salut n'est pas encore accordé. Je me déshabille et je regarde mon corps, alias mon âme. Est-elle vraiment identique au corps ? Un nudiste se promène dans la rue. On l'arrête et il dit : « Ce n'est pas mon corps. C'est mon âme. Qu'avez-vous contre mon âme ? » Je ne peux pas compter sur l'aide de saint Augustin : il ne se déplacera pas pour moi. Je relis ses œuvres.

Le monde sera détruit à la fin de l'âge de fer, disent les hindous. Nous vivons à l'âge de fer. Il y a quelques dames de fer parmi nous, et nous nous prosternons devant elles. Tant qu'elles vivent, la fin du monde ne nous frappera pas de plein fouet. Nous les soignons ; elles font du jogging tous les matins. Au début, elles travaillent beaucoup ; elles deviennent premières ministres pour nous gouverner d'une main de fer dans un gant de fer. Elles font ce qu'elles veulent et nous leur obéissons car nous ne voulons pas les perdre : nous tenons à la vie. Les astrologues hindous appellent l'âge de fer Kali Yuga (l'âge sombre) ; les hommes se vautrent dans la corruption et le matérialisme. Oui, le matérialisme est Dieu ; la corruption est la Vierge Marie. Mais nous ne voulons pas mourir. Nous préférons l'or au fer, mais nous pouvons nous passer de l'or : il le faut bien. Nos bijoux seront de fer, eux aussi. Nous porterons des chaînes, au lieu de rivières de diamants. Nos dames de fer ne travaillent plus : elles se tuent au travail et nous voulons préserver leur vie coûte que coûte. Nous pouvons nous passer de dames d'or et de dames de diamants : elles appartiennent à un autre âge. C'est l'âge de fer qu'il faut sauver de la perdition. Nous mettons une croix de fer sur notre poitrine.

Le climat change ; notre planète se réchauffe. Pour une raison inconnue, notre planète a froid ; elle a envie de se réchauffer. De temps en temps, elle prend un bain de vapeur et nous le ressentons. Nous parlons de canicule et nous buvons beaucoup d'eau. Il pleut sans cesse ou il ne pleut plus du tout. Les icebergs fondent et nous pouvons faire des croisières autant que nous voulons. Mais le Titanic n'est plus là et nous n'avons pas envie de voyager. Les autres moyens de transport nous paraissent ridicules. Il fait chaud en hiver ; nous gelons en été. L'ordre des saisons et les lois des éléments retombent dans un éternel chaos. Nous y retombons aussi. En

regardant notre monde, nous disons souvent : « Quel chaos ! » A présent nous sommes au centre de l'éternel chaos et nous nous ne sentons pas trop dépayés. Puis Dieu commence à nous réchauffer. Il n'y plus de pluie ; il n'y a que le soleil éternel. Nous comprenons que le monde est un iceberg qui fond de plus en plus. Nous sommes des bonshommes de neige.

La sensibilité est jouissance, d'après Lévinas. La joie vient vers nous et nous la ressentons. Nos sens sont en alerte ; dès que la jouissance apparaît quelque part, nous nous y précipitons. Nous nous disons : « Nous allons jouir » et nos sens jubilent. Nous voyons ce qui est nécessaire pour notre jouissance. Nous ne voyons rien d'autre ; nous ne nous représentons pas le monde entier. Le monde se réduit à notre jouissance et nous jouissons au maximum de ce qui nous est donné d'éprouver. Nous annulons toutes les représentations ; le monde n'existe plus. Nous disons à notre bien-aimée : « Nous sommes seuls au monde. Le monde est nous et il n'y a rien d'autre. Il n'existe ni l'Autre ni tous les autres. Et Autrui, n'en parlons même pas. » Nous jouons à la roulette ; c'est un autre genre de jouissance. Nous voyons et entendons des chiffres ; nous les attendons. Ils viennent vers nous, soit avec une pile de billets de banque, soit les mains vides. Nous les embrassons ou nous les repoussons. Nous les sentons grâce à nos sens. Nous ne nous les représentons pas ; nous les sentons. Les Russes disent : « L'argent n'a pas d'odeur. » Nous sentons l'argent ; nous en jouissons. Nous le humons, comme si nous tenions un verre de vin. « Quel nez ! » disons-nous.

C'est la fin, c'est la fin. Je n'en sais rien, mais c'est la fin. Je le sens ; tous mes sens la sentent. Comment ne pas sentir la fin ? N'importe quelle soubrette la sent. Je suis intelligent ; j'ai lu tous les livres. Mes connaissances étouffent mes sens. Alors, je me dis que ne sais rien et j'essaie d'oublier tout ce que je sais. J'oublie tout, sauf mes sens et la fin du monde. Je sens son approche ; elle marche à pas de géant. La fin du monde est une géante qui cogne tout ce qu'elle trouve sur son chemin. Elle voit un ours. Un coup de poing et l'ours s'écroule. Il n'y a plus d'ours sur terre. Que ferons-nous sans ours ? Que feront les Russes sans eux ? Leurs foires en sont pleines. On les montre et les ours dansent. Les Russes ne peuvent pas vivre sans la danse des ours. J'oublie les Russes, les Français, les Allemands. Je donne carte blanche à mes sens, à mon sixième sens. On n'a pas besoin du sixième sens pour sentir l'approche de la fin. L'ouïe suffit. Et la vue d'un ours terrassé.

Le visage vient et me dit : « Regarde ce que tu as fait. Je suis couvert de bleus. Tu me défigures tous les jours. Tu dis que je ne transcende rien, même pas ma propre stupidité. » Je regarde le visage ; il n'est pas beau et il a l'air stupide. Certes, n'importe quel visage est censé transcender beaucoup de choses, mais je préfère les jambes des femmes. Je vois une paire de jambes lumineuses. Ces jambes transcendent le pavé où elles marchent. Elles transcendent aussi la jupe qui les cache en partie. On a envie de les voir en entier et ce désir transcende la jupe. La femme s'incline et l'on voit toute l'étendue de ses jambes. Quelle transcendance ! On transcende la rue où ces jambes se promènent ; on les suit partout. On transcende les villes et les pays. Et le visage traîne derrière ; il ne cesse de se plaindre. Il est malheureux ; il ne se rase plus. Il n'arrive pas à transcender sa propre laideur. C'est ainsi que les jambes triomphent du visage.

Je suis à Tolède, dans une synagogue. Plus de visage. Il reste dehors ; il disparaît peu à peu. On ne voit plus que son front, son nez. La bouche n'est plus là ; le visage est devenu muet. Il ne parle plus ; il ne se lamente plus. Il ne reste plus que le nez. Comme d'habitude, on se souvient de Gogol. Le nez se promène en Espagne. D'abord, on se moque de lui. On lui dit : « Cher nez, où est ton visage ? » « Je transcende le visage », dit le nez. On l'écoute et on l'invite à des cocktails, à des bals. Le nez danse des mazurkas, des polonaises. On l'accueille à la cour ; le roi écoute ses conseils. Je suis toujours dans la synagogue. La fin du monde s'approche à grand pas. Je ne l'entends pas car le visage ne me dit plus rien. Il ne prophétise pas ; il ne me met pas en garde. L'absence du visage me sauve. C'est dans cette synagogue que j'aimerais être lors de la cérémonie de clôture que l'on appelle communément la fin du monde.

On me dit : « Tu parles trop de la jouissance. Tu as oublié Jésus. A-t-il joui de la vie ? Penses-tu que saint François a joui quand les stigmates ont honoré ses mains ? Il éprouvait les souffrances du Christ ; il est devenu le Christ. Toi, tu n'es pas le Christ. Comment t'appelles-tu ? Pierre, Paul ? La jouissance pervertit et la souffrance ennoblit. Tu dois souffrir parce que la fin du monde est proche et tu n'es pas prêt pour la recevoir. Tu fermes la porte au lieu de l'ouvrir. Si la fin du monde te rend visite, tu dois te réjouir. C'est ce qu'on appelle 'la vraie jouissance'. Tu dois te dire que tu verras Dieu – pas dans un miroir, pas dans un rêve. Tu Le verras face à face. Tu verras le visage de Dieu. C'est ce qu'on appelle 'le vrai visage'. Tu jouiras du visage de Dieu. Tu jouiras de tout ce que tu verras. Pour le moment, abstiens-toi. Il faut s'abstenir pour pouvoir jouir encore plus car on recule pour mieux sauter. Ouvre la porte. Vois-tu le mot de la fin ? »

Les Mayas avaient prédit que les planètes s'aligneraient. Tous les astronomes l'affirment : pas de grande conjonction planétaire en 2012. Les astronomes disent : « Nous avons assisté au congrès des planètes. S'aligner ou pas s'aligner ? Telle était la question. Chaque planète a répondu à cette question. A la fin des débats, Jupiter a pris la parole. Il a dit : 'L'humanité ne nous a pas fait trop de mal. Elle détruit la terre, mais nous sommes assez loin pour ne pas subir les conséquences de cette destruction. Pourquoi nuire à ceux qui ne font mal à personne, à part la terre ? Les terriens se détruiront sans notre support moral.' Ainsi parlait Jupiter. Nous n'avons rien à craindre. » On ne craint rien ; les planètes ne s'alignent pas. Il y a des cercles dans le ciel ; il y a aussi des carrés, des triangles, des rectangles. C'est une leçon de géométrie, rien d'autre.

Pas de grande conjonction pour les astronomes, mais de grandes inquiétudes pour les astrologues. Ils voient un double carré, un triple carré. Jupiter et Venus s'embrassent ; ils tombent dans un lit céleste et font l'amour. Un quadruple carré fait son apparition : Venus donne naissance à son fils. Le quadruple carré est actif jusqu'en 2014 ; ensuite, il devient passif. Mais tout astrologue qui se respecte sait qu'un carré passif est bien plus dangereux qu'un carré en action. Un carré travaille, et au bout d'un an ou deux, il prend sa retraite. À présent il doit tuer le temps. Son esprit associe le temps aux humains : les astres ne le sentent pas. En tout cas, ils n'y

prêtent aucune attention. Les humains s'affairent ; ils courent en tous sens et ce non-sens donne naissance au temps. Le temps est né et le carré décide de le tuer. Jupiter et Venus ne s'embrassent plus.

Le genre humain ne veut pas voir cela. Oui, la fin du monde est à nos portes, mais nous refusons de voir son visage. Nous savons qu'il n'est pas beau, et même s'il était beau, nous ne voudrions pas le voir. À quoi bon voir le visage de la fin ? À quoi bon tomber amoureux de sa propre mort ? Tristan l'a fait, mais nous ne sommes pas Tristan. Il y a quelques Isolde parmi nous et nous les tolérons parce qu'elles sont belles. Qui plus est, elles participent à notre psychose collective. Le calendrier de Maya nous conduit tout droit à des séquences de destruction et d'autodestruction. Le risque de déflagration collective est immense. Nous nous suicidons parce que nous ne voulons pas voir les météores et les astéroïdes. Ils s'alignent, s'approchent, tombent, s'écrasent, écrasent tout sur leur passage. Nous ne voulons pas voir ces écrasements. Nous ne sommes pas Cassandra.

2012. Le commencement de la bataille d'Armageddon et la date du Grand enlèvement. On enlève qui ? où ? On enlève la Belle Hélène ; les Grecs partent pour Troie et détruisent la ville. *What next* ? comme disent les Anglais. La destruction de Troie n'est pas la fin du monde, d'autant que les Troyens sont déjà en route pour Rome qu'ils doivent bâtir. La Belle Hélène n'est plus là ; on n'enlève plus personne. Qui peut-on enlever ? l'enfant d'un milliardaire ? On l'enlève et le milliardaire paie une rançon. *What next* ? Le monde est toujours là. Le monde n'est pas la Belle Hélène ; il ressemble plutôt à la fée Carabosse. Personne n'a envie d'enlever Carabosse. Que peut-on faire d'elle ? Personne ne paiera de rançon. S'il n'y a pas de rançon, il n'y a pas d'enlèvement. Le Grand enlèvement présuppose une grande rançon. Si la banque mondiale est d'accord pour la payer, le Grand enlèvement aura lieu.

Il y a trois calendriers mayas. Le 21 décembre 2012 n'est que la fin de l'un des trois calendriers. Les uns disent que c'est la fin du monde ; les autres les contredisent. Ils disent que c'est la fin d'un cycle. De quel cycle ? D'un cycle, d'un des cycles. Il y a des cycles car la vie humaine est cyclique. Tout est cyclique, la vie humaine compris. Chaque cycle a un début et une fin. Un cycle se termine le 21 décembre 2012. Nous ne savons pas de quel cycle il s'agit, mais nous voyons sa fin. Elle est dans le ciel et sur la terre. Et si c'était la fin du monde ? Supposons que la vie du monde soit un cycle. Ce cycle se termine et le monde meurt. Non, il ne meurt pas car le cycle en question est très long. Il dure 23 040 000 000 jours, soit environ 63 millions d'années remplies de bonheur. C'est le deuxième calendrier. Et le troisième nous dit : « Le dieu des neuf marches marche. Il s'appelle B'olon-Yokte'. Il y a neuf marches devant lui. Aujourd'hui, il arpente la première marche. Cette première démarche durera 41 octillions d'années à venir (41 x 10 suivi de 47 zéros). »

Le Péruvien Willaru Huayta annonce la fin du calendrier inca pour l'an prochain. Il vit en union spirituelle avec les maîtres de sa lignée solaire. Il est presque toujours en réunion. Vous lui téléphonez et on vous dit : « Il est en réunion. Lui et les maîtres discutent de la fin du monde. Si vous voulez en savoir plus, téléphonez

ce soir. » Vous téléphonez à huit heures du soir et on vous dit : « La fin du monde est pour l'an prochain. Avez-vous d'autres questions ? » Vous n'avez plus de questions à poser à personne. Vous savez qu'une énorme météorite frôlera l'orbite de la terre. Son champ gravitationnel provoquera une série de cataclysmes majeurs qui s'enchaîneront. Les cataclysmes majeurs s'enchaînent toujours ; même les cataclysmes mineurs s'enchaînent. Ils ne peuvent pas faire autrement : ils travaillent à la chaîne. C'est un maître de la lignée solaire qui vous le dit. Vous êtes en communication avec lui. Vous êtes fils du Soleil ; vous êtes aussi sa fille.

Je ne veux pas mourir. Dites ce que vous voulez, mais je tiens à la vie. Elle est cauchemardesque parce que les souffrances s'enchaînent. Les tourments aussi. Les peurs et les angoisses suivent leur exemple. Tout s'enchaîne et cet enchaînement m'écœure. Mais je veux vivre coûte que coûte, malgré tout, envers et contre tous. Je veux vivre aussi longtemps que possible. Impossible n'est pas français, n'est pas russe, n'est pas allemand, n'est pas polonais. Je ne suis plus dans la synagogue à Tolède, mais je sais qu'impossible n'est pas juif non plus. Rien n'est impossible pour un homme qui veut vivre. Sa soif de vie combat toutes les maladies. Tous les cancers disparaissent dès que sa volonté et sa puissance font leur apparition. J'ai cette volonté ; j'en ai une grande quantité. Elle repousse la fin du monde qui n'est qu'un cancer de rien du tout. Je lui dis : « Ouste ! hors d'ici. Ouste ! hors d'ici. Ouste ! hors d'ici. Ouste ! hors d'ici. »

Aïe, j'ai mal. J'ai mal partout. Le monde a mal partout. Autrefois, le monde souffrait de sciatique ; il n'arrivait pas à se pencher. On se disait : « Le monde ne doit s'incliner devant personne. Tiens-toi droit ! » Il n'arrivait pas à se tenir droit. Alors, on se disait : « Cela ne fait rien. On vit et c'est ce qui compte. Rien n'est plus précieux que la vie. Même la vie la plus misérable est précieuse. Même les misérables sont heureux. » Je suis malheureux et misérable. Ou plutôt je ne suis ni misérable ni heureux. Je ne suis presque rien. La fin du monde me détruit. C'est pour cela que l'on dit que c'est la fin. La fin détruit toujours quelque chose ou quelqu'un ou le monde entier. C'est le cas aujourd'hui. Seigneur ! Laisse-moi vivre jusqu'à demain. Tu es bon et je suis sûr que ta bonté m'accordera quelques heures de vie. Dix heures, neuf heures. Une heure, s'il Te plaît. Ce n'est pas une rançon que je demande. Rien qu'une tranche de vie, une toute petite tranche. S'il Te plaît, soit gentil. Tu es gentil, je le sais. Je tiens cette information de nos maîtres. Ils n'appartiennent pas à la lignée solaire – je le jure. Ils pensent à la Croix et ils en parlent sans arrêt. Comment s'appelle notre lignée ? Je n'en sais rien, mais je sais que tout se passe dans l'ombre de la Croix. Ai-je réussi mon examen ? Je suis prêt à répéter le mot 'croix' autant de fois que Tu veux. Croix, croix, croix. Encore ? Croix, croix, croix. Trinité, Trinité, Trinité. Le Fils est consubstantiel au Père et vice-versa. Et au Saint-Esprit. Vous êtes tous consubstantiels. Tu es content ? Dis-moi ce que tu veux. J'avoue que je n'ai pas de stigmates, mais cela viendra. Je les aurai si tu m'accorde une semaine de vie. Les stigmates ne se forment pas en quelques heures, du jour au lendemain. Il faut au moins un mois pour qu'ils s'incrustent dans les paumes de mes mains. Je ne vivrai que pour cela. Ce sera mon ultime jouissance. Pour cela, il faut que je me concentre sur les clous. Je n'en ai pas à la maison. J'irai dans le magasin au coin de la rue pour en acheter une douzaine. Je les mettrai sur mon bureau et je les regarderai à longueur de journée. Je ne les toucherai pas ; je ferai de mon mieux pour les intérioriser. Il faut que je relise les Evangiles ; cela prend du temps. Il faut que je me rappelle en détail la vie de Jésus : sa mort sur la Croix ne suffit pas. Les

stigmates sont le résultat de toute une vie ; ils ne tombent pas du ciel. Il faut que je relise l'Ancien Testament. Jésus était juif ; il connaissait la Pentateuque par cœur. Il faut que j'apprenne la Pentateuque par cœur. Jésus est entré en conflit avec son peuple. Pour comprendre les raisons de ce conflit, il faut que je lise tous les livres juifs. Sans l'aide de ces livres, je risque de ne pas mériter la bénédiction des stigmates. Tout cela prend du temps. Peux-Tu me l'accorder ? Je sais que Tu le peux : Tu peux tout. Tu peux même défaire le passé. Je ne te demande pas de le faire. Je te demande de défaire mon avenir. Si Tu as envie de détruire le monde par un nouveau déluge, fais-le après ma mort. M'as-Tu entendu ? S'il Te plaît, fais en sorte que je vive encore deux mois, un mois, une minute. Tu refuses ? Tu ne veux rien m'accorder ? même pas une toute petite faveur ? Alors, je Te maudis. Sois maudit, sois maudit ! Meurs, meurs, meurs, meurs, meurs, meurs, meurs, meurs...

On oublie toujours la transcendance. On se contente du confort matériel, de la technologie, des moyens de transports. On voyage partout ; on séjourne dans les hôtels de luxe. On oublie la transcendance qui réclame un autre voyage. Il faut devenir l'Autre pour effectuer ce voyage. La transcendance est l'Autre ou Autrui. Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle est, sauf si Dieu lui souffle son nom à l'oreille. Alors, elle commence à construire la métaphysique, la théologie et le mysticisme. Elle construit d'abord la métaphysique ; pour accomplir cette tâche, elle détruit la physique. C'est la fin du monde, comme d'habitude. Mais il y a un autre monde qui s'étend au-delà de la physique. C'est ce monde-là que la transcendance construit. Puis elle construit un monde où Dieu règne sans partage. Il est assis sur un trône et caresse sa barbe. « C'est fait », dit la transcendance et les humains se mettent en route. Les uns vont dans le monde métaphysique ; les autres s'installent à côté de Dieu. Les mystiques s'installent sur Ses genoux.

On nous dit : « Il faut se réfugier sur le mont Thabor. » Nous ne savons pas où se trouve le mont Thabor, mais nous comprenons le verbe « se réfugier ». Nous cherchons un refuge. Nous nous réfugions d'abord dans la salle de bain. Nous pensons que personne ne nous cherchera dans la salle de bain. On nous cherchera dans le salon, dans toutes les chambres, mais pas dans la salle de bain. Il ne faut pas ouvrir les robinets ; il ne faut pas que nous nous parlions à haute voix. On nous dit : « Ce ne sont pas des bandits. Avez-vous entendu parler de quatre cavaliers de l'Apocalypse ? » « Oui, disons-nous. La Peste, la Guerre, la Mort, la Famine. » On nous dit : « La Peste a été remplacée par le Sida. Les autres cavaliers sont les mêmes. » Je ne comprends pas pourquoi il y a quatre cavaliers parmi lesquels on trouve la mort. La peste, les guerres et la famine nous font souffrir ; la mort est indolore. On ne la sent pas ; Epicure avait raison. Il n'y a qu'un seul cavalier ; c'est le cavalier de la paix.

